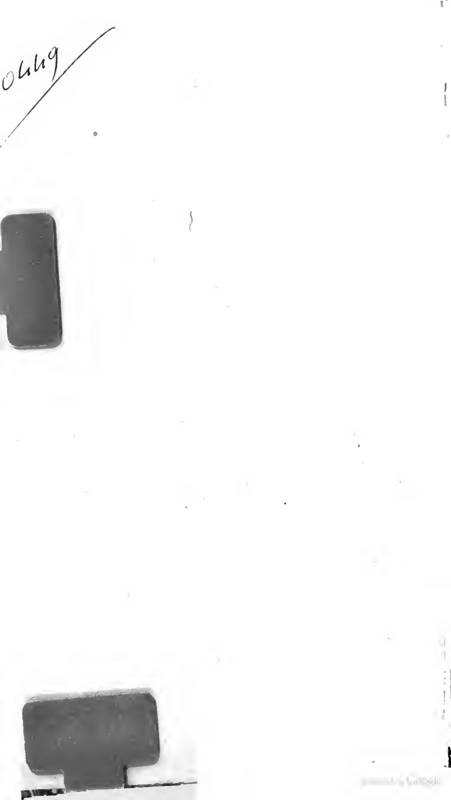




HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE.

TOME II.

IMPRIMERIE DE P. J. DE MAT,
A BRUXELLES.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,

GRAND'CROIX DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

TOME DEUXIÈME.



BRUXELLES,
P. J. DE MAT, A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
GRANDE PLACE, Nº 1188.
1826.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

QUATRIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS 622 JUSQUES EN 711.

HÉRACLIUS était encore sur le trône de Constantinople; mais son bras, affaibli par les fatigues des camps et par de longues maladies, ne tenait plus le sceptre qu'avec peine, et bientôt ne devait plus pouvoir porter cette épée des Césars qu'il avait ornée de nouveaux lauriers. Il fut facile de le déterminer à se mêler de discussions théologiques, qui avaient alors une assez grande influence pour agiter vivement l'empire. Son amour du repos lui fit signer un édit fameux parmi les historiens des querelles religieuses, que l'on nomma *ecthésis* ou *exposition de la foi*, qui avait été principalement rédigé par Sergius, patriarche de Constantinople, et qu'on lui présenta comme devant concilier toutes les opinions et apaiser tous les troubles. Il s'en fallut de beaucoup que son but fût atteint. La plus grande confusion régnait alors dans les

idées sur l'autorité civile et sur le droit de prononcer dans les questions dogmatiques : l'ecthèse fut condamnée dans un concile tenu à Rome par le pape Jean IV ; et les dissensions théologiques, bien loin de s'apaiser, acquirent une nouvelle force.

Mais pendant qu'on s'occupait à déterminer les objets de la foi chrétienne, la religion des disciples de Jésus allait être attaquée jusque dans ses fondements ; le pouvoir séduisant des passions, la force des armes, l'ardeur du courage, la violence du fanatisme, allaient lui déclarer la guerre. Leurs efforts devaient se réunir pour la détruire, pour renverser les trônes, pour élever une nouvelle domination sur leurs débris : la terre allait être ébranlée.

Et quelle main assez puissante imprimait ce premier mouvement qui devait entraîner tant de rois et de peuples ?

Un seul homme, né dans un pays méprisé ou peu connu des nations, appartenant à un peuple isolé par des mers ou des déserts, fils d'un père sans fortune, élevé dans la condition la plus obscure, heureux, lorsque sa jeunesse est passée, d'être l'agent ou plutôt le serviteur d'une veuve, et encore inconnu, à l'âge de près de quarante ans, de ses compatriotes et de lui-même. Grand et remarquable exemple de ce que peuvent le génie, la constance et l'habileté à saisir dans les hasards tout ce qui favorise le plan qu'on a conçu.

Cet homme était Mahomet.

Son portrait a été tracé par d'habiles maîtres, et particulièrement par l'illustre auteur de l'*Histoire de la législation*.

Il était né, en 570, dans l'Arabie Pétrée, qui tire son nom de la ville de Sela, appelée aussi Petra, et qui comprenait Jatrep ou Gatrep, et la Mecque, dont il était destiné à accroître la renommée à un si haut degré. Sa

tribu était celle des Koreishites, qui avait produit plusieurs chefs de guerriers arabes, et plusieurs commerçants habiles; mais son père Abdallah, qui était mort très-jeune, n'avait laissé à sa veuve, la juive Émina, qu'un esclave et cinq chameaux.

A l'âge de vingt ans, il se joignit à ceux de sa tribu qui prirent les armes pour protéger contre des brigands les pèlerins empressés de venir à la Mecque adorer une pierre noire très-vénérée des Arabes.

Cinq ans après il voyagea pour les intérêts d'une riche veuve, nommée Chadidscha ou Kaditcha, dont le commerce était étendu. Il parvint à lui plaire, et l'épousa.

La fortune que lui donna Kaditcha éveilla ou encouragea son ambition. Son génie était vaste; il ne mit pas de bornes à ses vues; il aspira au rang suprême; il désira la souveraineté du pays qui l'avait vu naître. Mais il voulut un pouvoir plus grand encore : il résolut d'imiter Moïse, dont tout ce qui l'environnait lui rappelait les succès, d'être le défenseur de sa patrie menacée par les Perses et les Abyssins, et de fonder une religion; son sabre protègerait la loi nouvelle, et la loi nouvelle le rendrait invincible.

On lui avait dit que les juifs attendaient le sauveur d'Israël, et que l'esprit de vérité avait été promis aux chrétiens; il se persuada qu'il pourrait remplir les espérances des chrétiens et des juifs. Son imagination, animée par l'ardeur du climat et le caractère de sa nation, s'enflamma avec violence; il crut ou fit semblant de croire qu'un esprit céleste lui avait apparu pendant un de ses songes, et l'avait appelé aux fonctions de prophète du Très-Haut. Son éloquence était vive; ses discours, remplis d'images, recevaient une nouvelle force de sa physionomie heureuse, de sa voix insinuante, des éclairs de ses yeux, de son air intrépide et doux. Il connaissait l'ignorance, la crédulité de ses concitoyens, leur penchant

à l'enthousiasme; il se décida à tout oser. Il parla à sa femme, à ses parents, à ses amis, de ses révélations : son langage fut celui d'un inspiré; il les séduisit, les entraîna, les convainquit de la divinité de sa mission.

Ali qui épousa sa fille, Abubeker surnommé le Juste, Othman, plusieurs autres principaux Koreishites, ses proches, sa femme, tombèrent à ses pieds, et le reconnurent pour le prophète de l'Éternel. Chaque jour vit augmenter le nombre de ses disciples. Il enseigna qu'on ne devait reconnaître qu'un seul Dieu, qu'on ne devait adorer que le Très-Haut, et non les étoiles qu'il avait créées, et qui étaient encore l'objet du culte des Arabes; que les livres des chrétiens et des juifs avaient été falsifiés; que l'on devait prier et se purifier par des ablutions plusieurs fois par jour, donner l'aumône; croire en Mahomet, le dernier prophète de Dieu; s'abstenir de vin, dont l'abus était dangereux; pratiquer la circoncision nécessaire à la santé, et observer la morale renfermée dans ces mots du Coran, ou livre par excellence : « Recherchez qui vous chasse, donnez à qui vous ôte, » pardonnez à qui vous offense; faites du bien à tous; ne » contestez pas avec les ignorants. »

Il conserva la pluralité des femmes et les pèlerinages à la Mecque. Il nomma sa religion l'*islamisme*, qui signifie *résignation*. La fidélité aux préceptes de cette religion devait être couronnée par un bonheur éternel; et ce qui rendit ses armes si redoutables, c'est que tous ceux qui périraient sous l'étendard de l'islamisme entreraient dans le séjour céleste, y respireraient des parfums délicieux sous des ombrages frais, y goûteraient des plaisirs ineffables dans les bras des houris aux yeux noirs.

Persécuté à la Mecque, il se déguise et se réfugie à Jatrep, où le nombre de ses partisans était le plus considérable. Cette fuite est l'époque de sa puissance religieuse et civile; c'est de cet événement, qui eut lieu en

622, que les musulmans comptent leur ère, qu'ils nomment *Hedghira* ou *Hégire*, qui veut dire fuite; et c'est cette retraite de Mahomet à Jatrep qui a fait nommer cette ville *Médine* ou *Medinâ-al-nabi*, ville du prophète.

A peine Mahomet est-il à Médine, que de fugitif il devient souverain. Les habitants de cette ville s'empressent de le reconnaître. Il sort contre une caravane des Mecquois, escortée par mille guerriers, il n'a avec lui que deux ou trois cents hommes; il rencontre ses ennemis dans la vallée de *Bèdre;* il les bat, les tue ou les disperse, s'empare de toutes les richesses de la caravane. Sa victoire paraît à ses sectateurs un miracle céleste; ils ne doutent plus que Dieu ne combatte pour lui : ils sont sûrs de conquérir et l'Asie et l'Afrique.

Bientôt après Mahomet prit la Mecque, et dans moins de dix ans il eut vaincu ses ennemis, détruit tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche rapide, dissipé les rébellions comme le vent du désert en dissipe la poussière brûlante, réduit au silence ceux qu'il n'avait pas persuadés, et soumis à son glaive et à sa parole toutes les Arabies, que les Perses et les Romains n'avaient pu conquérir.

Souverain d'un grand pays, et chef d'une religion qu'il veut étendre sur la terre entière, il élève la voix, et du haut de la chaire des mosquées qu'il a érigées, il parle en maître aux plus puissants des rois qui l'environnent; il leur propose, ou plutôt il leur commande au nom de Dieu, dont il se dit le prophète, d'embrasser l'islamisme. Il écrit à Héraclius, à Sisroès qui régnait en Perse, au roi des Abyssins qui avait voulu soumettre l'Arabie, au prince cophte qui gouvernait l'Égypte, au roi Mandar, dont les états étaient voisins du golfe Persique. Sa renommée avait répandu partout ou la terreur ou l'enthousiasme. Depuis les plus belles époques de Rome, aucun homme n'avait fait de si grandes choses. Sisroès fut le seul qui déchira sa lettre avec indignation;

Héraclius lui adressa des présents; le prince cophte lui envoya une jeune fille fameuse par sa rare beauté; et l'on a écrit que le roi voisin du golfe Persique, et même celui d'Abyssinie, se firent musulmans.

Mahomet, décidé à obtenir par les armes ce qu'il ne pouvait devoir à la persuasion, avait à choisir pour le premier objet de la guerre qu'il voulait porter au loin, la Perse ou l'empire de Constantinople; il résolut de commencer par attaquer Héraclius. Il nomma Ali, le mari de Fatime sa fille, khalife, c'est-à-dire son vicaire ou son lieutenant, pour gouverner à Médine pendant son absence. Apprenant que l'empereur de Constantinople avait fait rassembler des forces considérables à Balka, il marche vers la Syrie à la tête de vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers montés sur ces chevaux arabes si renommés par leur beauté, leur vitesse, leur patience au milieu des sables ardents du désert, leur sobriété, leur attachement à leurs maîtres, et dont on conserve les généalogies avec tant de soin.

Il arrive à Tabouc, entre Médine et Damas. Les chefs des contrées dont il s'approche s'empressent de lui envoyer des députés, de devenir ses tributaires. Les Impériaux se retirent. Mahomet revient à Médine ajouter à ses préparatifs; il va repartir pour l'exécution de ses immenses projets, lorsqu'il est atteint d'une maladie mortelle. On a écrit qu'elle avait été l'effet d'une viande empoisonnée qui lui avait été servie quelques années auparavant par une juive, lorsqu'il était entré triomphant dans Khaïbar, ville forte qu'il venait de prendre sur des juifs d'Arabie. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait : « Que celui à qui j'ai fait violence ou quelque injustice, » s'écria-t-il, se présente à moi : je suis prêt à tout réparer. » Un homme se lève, et lui demande une somme d'argent. Mahomet la lui fit donner, et mourut respecté comme l'apôtre du Très-Haut par presque tous les Ara-

bes, et comme un grand homme d'état par tous ses contemporains.

En 632, Mahomet cessa de vivre; mais son esprit resta parmi les musulmans. Il leur transmit l'assurance de voir l'islamisme triompher sur toute la terre. Il leur laissa son sabre et sa loi.

Les Arabes, de son temps, avaient, comme les Hébreux sortis de l'Égypte, et Arabes d'origine, l'ardeur la plus vive pour les combats livrés au nom de Dieu, pour le butin et pour le partage des dépouilles. Mais les disciples de Mahomet n'attendaient pas uniquement dans ce monde la récompense de leur fidélité; ils voyaient le ciel ouvert pour recevoir ceux qui succombaient dans les batailles. Ils ne repoussaient pas les nations étrangères; ils ne les avaient pas en horreur; ils les recevaient dans leur association religieuse; ils se contentaient, lorsqu'elles se refusaient à l'islamisme, de leur imposer un tribut quelquefois même assez léger. Mahomet les avait établis pour subjuguer la terre.

Et qu'on ne croie pas que le despotisme oriental et la théocratie se fussent réunis sur le trône laissé par Mahomet pour soumettre les Arabes et les autres sujets du khalifat au joug le plus pesant. La loi religieuse et civile, le Coran, ses commandements, ses préceptes et ses maximes, dominaient au-dessus du khalife lui-même; et l'on voit souvent les premiers successeurs de Mahomet, ou leurs lieutenants, se rendre dans les mosquées, à l'exemple de leur prophète, y rassembler le peuple dans les circonstances graves, non seulement pour la prière, mais encore pour la discussion des affaires; y monter en chaire, y réciter des versets du Coran, comme premiers imans; y exposer ensuite, comme magistrats, les grandes questions sur lesquelles il était important de prononcer, y écouter tous ceux qui voulaient prendre la parole; et donner ainsi à leurs résolutions toute la force de l'opinion pu-

blique. Il y avait quelquefois moins loin qu'on ne le penserait, de la chaire et de la mosquée des Arabes au forum et à la tribune des Romains.

De toutes les femmes dont Mahomet avait été l'époux, il ne laissa d'autre enfant que Fatime, l'épouse d'Ali, et qui ne lui survécut que de quelques mois.

De toutes ces femmes, celle qu'il avait le plus aimée, était Aïschah, fille d'Abubècre. C'est dans sa maison qu'il expira, et il fut enterré dans une fosse creusée sous le lit où il était mort.

Il avait déclaré son successeur, Ali, son cousin et son gendre; mais toutes ses volontés furent respectées, excepté celle qui avait disposé de l'empire. Aïschah avait un grand caractère; son ambition était forte; elle avait été la plus chérie du prophète; on l'appelait la mère des fidèles. Elle ne contribua pas peu à faire nommer Abubècre ou Abubeker, son père, successeur de Mahomet. Ali lui-même crut devoir le reconnaître. Abubècre plein de respect pour la mémoire de Mahomet, vénérant de bonne foi l'apôtre de Dieu ou admirant sa politique, et croyant ne pouvoir soutenir l'empire naissant des Arabes qu'en conservant toutes les idées religieuses sur lesquelles il venait d'être fondé, ne voulut que le titre de khalife ou de lieutenant. L'esprit de l'homme inspiré devait toujours commander aux musulmans; le vicaire ne devait que manifester ou rappeler ses volontés. Toutes les fois qu'il montait dans la chaire de la mosquée où la voix de Mahomet s'était fait entendre, il s'asseyait à un degré plus bas que le prophète. Il s'était rendu garant de toutes les révélations de Mahomet, et particulièrement de ce voyage nocturne dans le ciel, qui avait d'abord failli à perdre le prétendu apôtre, et avait ensuite donné, auprès d'un peuple superstitieux et facile à tromper, une base sacrée à sa puissance. Il rassembla en un volume les feuilles éparses sur lesquelles

avaient été écrites les paroles de Mahomet, et il en fit le *Moshaf*, le *Coran*, le livre par excellence.

Plusieurs Arabes se révoltèrent contre lui. Abubècre et les principaux musulmans qui étaient à Médine furent épouvantés; ils craignirent une insurrection générale; il leur sembla que la nouvelle religion allait être détruite et le nouvel empire renversé; ils tremblèrent pour leurs familles; ils cachèrent leurs femmes, leurs enfants, les vieillards dans les cavernes des montagnes, dans les anfractuosités des rochers écartés. La gloire des Arabes allait s'éteindre, leur puissance s'anéantir, tout leur espoir se dissiper, lorsqu'un guerrier farouche, appelé Khaled, général habile, intrépide, audacieux, prêt à donner sa vie pour le dernier des musulmans, adversaire implacable des ennemis de l'islamisme, et qu'on devait bientôt surnommer *l'épée de Dieu*, marcha contre les rebelles, les défit, et raffermit le trône des khalifes.

Abubècre, rassuré sur l'intérieur de l'Arabie, ne crut pas devoir différer davantage d'exécuter les plans de Mahomet. Il envoya Khaled pour soumettre l'Irak ou la Babylonie, cette ancienne Chaldée qu'environnent l'Arabie déserte, le golfe Persique, la Susiane et la Mésopotamie ou le Diarbékir. Mais ce qu'il souhaitait le plus était d'achever la conquête de la Syrie, commencée par Mahomet, de s'emparer de ce pays si fertile, si délicieux, si voisin de l'Arabie. Il rassembla de grandes forces; il convoqua, pour ainsi dire, les Arabes au nom de Mahomet; il leur rappela les projets du prophète, ses promesses et leurs victoires; il leur parla de tous les avantages que devait leur procurer la conquête de la Syrie. Les Arabes accoururent avec joie à sa voix. Il monta sur une colline pour voir les troupes qui allaient entreprendre la guerre qu'elles regardaient comme sainte et ordonnée par le Coran; il pria pour ces guerriers, il leur donna le signal du départ, il fit avec eux une partie du chemin

à pied, et en se séparant de son armée, qu'il ne voulut pas commander lui-même pour ne pas s'éloigner de Médine, il parla ainsi à Gézid son général : « Gardez-vous » de traiter durement vos troupes; faites toujours ce qui » sera juste. Lorsque vous rencontrerez vos ennemis, » comportez-vous en hommes braves; ne tuez ni les en- » fants, ni les femmes, ni les vieillards; n'abattez pas » les palmiers, ne brûlez pas les blés, ne détruisez des » troupeaux que ce qui vous sera nécessaire; observez » fidèlement les traités. Vous trouverez des religieux qui » servent Dieu dans la retraite, laissez-les en repos, ne » démolissez pas leurs monastères. »

Bien loin de recommander à Gézid la même humanité envers les autres personnes consacrées à Dieu, il veut qu'on les immole, à moins qu'elles n'embrassent l'islamisme ou qu'elles ne se soumettent à payer un tribut. On a cru reconnaître dans les ordres d'Abubècre la reconnaissance de Mahomet pour la manière dont on l'avait accueilli dans un monastère chrétien pendant les voyages que les affaires de la veuve Kaditcha lui avaient fait faire en Syrie.

Héraclius fit avancer quelques troupes contre les Arabes; mais elles furent plusieurs fois battues, et leur chef fut tué dans un combat.

Abubècre envoya dans la Palestine une nouvelle armée sous les ordres d'Amprou; et Abou-Obeidah, à qui il avait donné le commandement de toutes les forces musulmanes rassemblées en Syrie, ayant été battu par un général d'Héraclius, il se hâta de le remplacer par Khaled, qui venait de soumettre presque tout l'Irak.

Khaled, arrivé en Syrie, s'empara de Tadmor ou Palmire, de Hauran, de plusieurs autres places, de Bostra, ville riche, florissante, le centre du commerce de la Syrie, de l'Irak, et des environs de la Mer Rouge; il répandit la consternation dans Balbec et marcha vers Damas.

Héraclius était alors à Antioche; il se contenta d'envoyer cinq mille hommes au secours de la capitale de Syrie; ce renfort n'empêcha pas Khaled d'en former le siége. Les auteurs arabes, particulièrement Alvakédi, qui a écrit l'histoire de la conquête de la Syrie, racontent les combats singuliers où les principaux des chrétiens et des Sarrasins déployèrent une grande valeur pendant ce siége mémorable; il décrit avec soin les provocations qui précédaient ces combats, les circonstances les plus remarquables de ces brillants faits d'armes : on croit voir déjà les chevaliers croisés et leurs redoutables adversaires montrer, dans les mêmes contrées, ce courage héroïque immortalisé par les chants du Tasse.

Khaled se battit ainsi contre le gouverneur de Damas; ils admirèrent mutuellement leur audace et leur intrépidité. Le gouverneur fut vaincu; mais ici paraît la cruauté fanatique du général d'Abubècre; il veut que le gouverneur embrasse l'islamisme; le guerrier chrétien refuse. Khaled ne se contente pas, comme le lui prescrivaient les maximes des musulmans, de le retenir prisonnier ou de lui imposer un tribut, il ordonne qu'on abatte sa tête.

Il fait périr de même, après l'avoir également vaincu dans un combat singulier, le chef des troupes envoyées par Héraclius.

Les habitants de Damas se défendent cependant avec une rare constance; ils écrivent à l'empereur; le porteur de leur lettre trouve le moyen de tromper la surveillance des Sarrasins et de parvenir jusques à Antioche. Héraclius tremble pour la Syrie, il ordonne qu'une grande armée marche au secours de Damas.

Peut-être manqua-t-il de prévoyance, et dédaigna-t-il d'aller combattre lui-même ces Arabes ou Sarrasins, dont l'audace, exaltée par tout ce qui peut agir le plus fortement sur l'imagination des hommes, devait lui

faire si vivement redouter la perte de ses provinces d'Asie. Peut-être sa santé était-elle trop affaiblie pour supporter les fatigues de la guerre. Quoi qu'il en soit, il apprend que son armée a été battue par Khaled, que les ennemis ont enlevé une grande quantité de chevaux, d'armes et de bagage, que ses troupes se sont retirées, et que les Sarrasins continuent le siége de Damas. Il se hâte d'envoyer à Verdan, son général, tous les soldats dont il peut disposer : soixante-dix mille hommes composent l'armée chrétienne. Khaled croit devoir réunir les troupes arabes qui sont à Tadmor, dans la Mésopotamie, dans l'Irak et dans la Palestine, et il résout de s'éloigner de Damas jusques à l'arrivée de tous ces renforts, avec lesquels il veut frapper un coup décisif, et exterminer l'armée de l'empereur.

Les habitants de Damas, voyant les Sarrasins lever le siége, sortent de leurs remparts, et se jettent sur leur arrière-garde; ils sont au nombre de six mille cavaliers, et de dix mille fantassins. Ils portent d'abord le désordre dans les rangs ennemis, et font quelques prisonniers; mais Khaled se retourne, les taille en pièce, poursuit ceux qui emmenaient les captifs, les atteint, délivre ses guerriers, et revient vers le gros de son armée, qui le reçoit au milieu des cris de victoire *Allah akber! Dieu est très-grand.*

Cependant les généraux sarrasins appelés par Khaled arrivent bientôt auprès de lui; il marche vers les Impériaux; les deux armées sont en présence, elles se préparent au combat. La bataille va décider du sort de la Syrie. Les deux généraux parcourent les rangs de leurs soldats, les encouragent, les animent. Verdan dit aux siens : « Si les Arabes sont vainqueurs, vos pères seront » massacrés, vos femmes et vos enfants seront captifs. » Que pourriez-vous craindre? Vous êtes trois contre » un. L'empereur compte sur votre courage; le destin

» de l'empire est dans vos mains. Vous êtes les descen-
» dants des Romains et des Grecs; encore une victoire,
» et ces Arabes n'existeront plus. » — « C'est pour Dieu
» que vous combattez, dit Khaled aux musulmans; le
» paradis vous est ouvert. Si vous étiez vaincus, vos
» femmes ni vous n'auriez aucun asile; si vous tourniez
» le dos, l'enfer serait votre partage. Quelque nombreux
» que soient vos ennemis, n'ayez aucune crainte; Dieu
» combat pour vous. Gagnez toujours le vent; tenez
» bon jusqu'au soir, c'est le soir que le prophète rem-
» portait la victoire. »

Khaled néanmoins ne néglige aucune précaution; il détache quatre mille chevaux pour garder le bagage, les femmes et les enfants. Mais voyez combien toutes les têtes arabes étaient exaltées. Les femmes des premières familles sarrasines, et toutes les autres qui avaient suivi l'armée, veulent combattre pour leurs maris et leurs frères; elles s'arment, elles se préparent à la bataille. — « Que ce que vous faites, leur dit Khaled, est agréable à
» Dieu et à son prophète! Votre nom sera immortel. Les
» portes du ciel s'ouvriront devant vous. Si les chré-
» tiens vous attaquent, défendez-vous avec courage; si un
» musulman prenait la fuite, percez-le de votre main,
» et demandez-lui si c'est ainsi qu'il défend sa famille. »

Quelle ardeur invincible dans l'armée de Khaled! il n'en était pas de même dans celle des Impériaux.

Les deux armées occupaient un vaste terrain. Les Sarrasins s'écriaient : « Il n'y a pas d'autre Dieu que
« Dieu, et Mahomet est son apôtre. » Un vieillard sort des rangs des chrétiens, et s'avance vers les musulmans. Khaled va à lui : « Es-tu le général des Arabes? lui dit
» le vieillard. — Tant que je suis fidèle à mes devoirs,
» répond Khaled; autrement je n'ai aucun pouvoir sur
» eux. — Tous ceux qui ont entrepris la conquête de
» la Syrie y ont trouvé leur tombeau; tu as vaincu les

» chrétiens, mais tes succès sont finis. Regarde l'armée » d'Héraclius, et vois combien elle est nombreuse. Voici » cependant ce que t'offre le général qui m'envoie. Re» tire-toi sans commettre aucune hostilité; rentre dans » ta patrie, et chaque soldat de ton armée recevra une » paire d'habits, un turban, et une pièce d'argent; on » te fera présent de cent pièces et de dix paires d'habits, » et cent paires d'habits, ainsi que mille pièces, seront » pour Abubècre. » — « Il n'y a pas de paix pour les » chrétiens, s'ils ne deviennent musulmans ou tribu» taires; quant à ta grande armée, le prophète de Dieu » nous a promis la victoire : nous n'avons pas besoin » des présents de ton chef; bientôt nous serons maîtres » de toutes vos richesses. »

Le combat commence; les archers d'Arménie tirent sur les Sarrasins; les deux armées se mêlent, un grand nombre de morts tombent des deux côtés; l'avantage paraît pencher vers les Arabes. Verdan, inquiet, consulte les généraux qui sont sous ses ordres. Ils ne voient de salut que dans la perte de Khaled; il faut le surprendre par un stratagème. On décide qu'on enverra vers Khaled, qu'on l'engagera à faire suspendre le combat, et à se trouver le lendemain matin à une entrevue, où les deux généraux, seuls entre les armées, pourront convenir facilement des conditions de la paix. Dix hommes devaient être placés en embuscade auprès du lieu du rendez-vous, ils devaient se jeter sur le général sarrasin, s'en emparer, et lui donner la mort.

Un chrétien, nommé David, s'avance en effet vers les Arabes, et demande Khaled. Le Sarrasin se présente. David exécute l'ordre qui lui a été donné, mais il révèle à Khaled la perfidie qui menace ses jours. « Allez dire à » votre général, lui dit le musulman, que demain je serai » au rendez-vous; » et il fait retirer son armée sous ses tentes.

Cependant, dès que la nuit est arrivée, Dérar, un des plus audacieux chefs des Arabes, se rend avec neuf Sarrasins au lieu de l'embuscade; il y trouve endormis les dix chrétiens que Verdan y avait déjà placés. Les Arabes, dans le plus profond silence, les tuent, les dépouillent, se revêtent de leurs habits.

Le jour paraît; Khaled fait faire la prière, range son armée en bataille, prend, dit l'auteur arabe, un habit de soie jaune et un *turban vert*, et va vers l'endroit indiqué par David. Verdan arrive *sur une mule ornée de chaînes d'or et de pierreries*. Ils mettent pied à terre et confèrent ensemble. Khaled déclare à Verdan que les chrétiens n'auront la paix qu'en adoptant l'islamisme ou en consentant à payer un tribut. Il lui propose un combat singulier. Verdan se lève; Khaled le saisit; le général d'Héraclius appelle à son secours les hommes de l'embuscade; Dérar se montre avec les neuf Arabes déguisés; la tête de Verdan tombe; les Sarrasins la mettent au bout d'une lance et s'avancent vers les chrétiens; les Arabes fondent de toutes parts sur les soldats d'Héraclius; le combat, ou plutôt le carnage, ne cesse qu'avec le jour; l'armée impériale est entièrement défaite.

Les Arabes ont écrit que les guerriers de Khaled avaient immolé dans cette journée si funeste à l'empire d'Orient cinquante mille chrétiens. Ceux des Impériaux qui échappent à la mort se réfugient les uns dans la ville de Damas, d'autres à Césarée; d'autres vont jusques à Antioche porter à Héraclius la nouvelle de la défaite de son armée.

Les Sarrasins s'emparent d'un grand nombre d'étendards, de croix d'or, de croix d'argent, de pierreries, de chaînes d'or et d'argent, d'armes brillantes, de magnifiques habits, riches produits du commerce de Constantinople et de l'Asie Mineure avec l'Afrique septentrionale, l'Égypte et les contrées de l'Orient.

A peine le khalife eut-il reçu la lettre par laquelle Khaled lui annonce le succès des armes musulmanes, qu'un grand nombre d'Arabes des plus considérables de la Mecque, de Médine, ou des environs, demandèrent d'aller se ranger sous les étendards de Khaled : combien de Sarrasins désirèrent de changer les déserts stériles de l'Arabie contre les champs fortunés arrosés par l'Oronte !

Les habitans de Damas virent bientôt reparaître sous leurs murs l'armée des Sarrasins, devenue plus formidable que jamais. Omrou conduisait l'avant-garde, composée de plus de neuf mille chevaux; Khaled commandait l'arrière-garde en personne; un aigle noir paraissait sur son étendard. Ce général, si redoutable à l'empire d'Orient, fit dresser sa tente devant une des portes de la ville; c'était son ancienne tente de poil de chameau, qu'il ne voulut pas changer contre les tentes magnifiques que la victoire venait de lui donner. « Tenez-vous en » garde contre les assiégés, disait-il à ses troupes; méfiez- » vous des Grecs (c'était ainsi qu'il nommait les Im- » périaux); que la longueur du temps ne vous décourage » pas : la victoire est le prix de la patience. »

Cette maxime, si vraie dans toutes les grandes entreprises, est remarquable dans la bouche d'un Arabe grossier, qu'aucun danger n'effraya jamais. Il est curieux de la rapprocher des maximes de Newton et de celles de Buffon sur les œuvres du génie.

Dès le lendemain du retour des Arabes sous les remparts de Damas, les habitants de cette grande ville firent une sortie; le combat dura tout le jour; les assiégés furent repoussés avec une grande perte : ils pensèrent à capituler; mais un gendre de l'empereur, nommé Thomas, brave capitaine qui se trouvait parmi eux, ranima leur courage, les détourna de leur projet, et leur promit de sortir dès le lendemain avec eux pour attaquer les Arabes.

Ils passent la nuit dans la plus grande surveillance; leurs tours sont garnies d'un nombre immense de lumières, pour éviter toute surprise.

L'aurore paraît. Les Arabes préparaient un assaut général; Thomas va se faire ouvrir une des portes de la ville. On élève une grande croix, l'évêque et tout le clergé se placent auprès de ce signe vénéré; ils tiennent l'évangile des chrétiens; Thomas, la main sur la croix et sur le livre sacré, invoque le ciel pour les disciples fidèles de Jésus. Il sort à la tête des habitants de Damas, il fait des prodiges de valeur; armé d'un arc dont il se sert avec beaucoup d'adresse, il perce de ses flèches un grand nombre de Sarrasins. Un de ses traits est empoisonné, et va frapper un Arabe nommé Aban. On transporte dans le camp ce brave musulman; il était marié depuis peu avec une jeune femme aussi belle que courageuse, et qui tirait de l'arc avec beaucoup d'habileté. Elle accourt; il expire dans ses bras. « Je vengerai ta mort, dit-elle, et j'irai te rejoindre. » Elle ne verse pas une larme, mais elle se revêt de ses armes et va sur le champ de bataille. Elle demande à grands cris où est le chrétien qui a ôté la vie à son époux; on lui montre Thomas; sa première flèche atteint celui qui portait l'étendard du gendre d'Héraclius; les Sarrasins enlèvent l'étendard. A chaque instant le combat devient plus sanglant; les machines placées sur les murailles de Damas font pleuvoir sur les Arabes une grêle de dards et de pierres; Thomas se bat en héros; la femme d'Aban se trouve assez près de lui pour lui lancer une seconde flèche; il perd un de ses yeux; on le force à souffrir qu'on panse sa blessure; il ne quitte pas la porte par laquelle les chrétiens doivent rentrer dans la ville; la nuit seule suspend l'horrible mêlée; et Thomas, dont rien ne peut abattre le courage, parle aux chrétiens, les ranime, fait passer

dans leur âme toute l'ardeur qui consume la sienne.

Il les range en bataille auprès des remparts; un coup de cloche donne le signal; les portes s'ouvrent; ils sortent au milieu des ténèbres, et se répandent comme des torrents dans le camp des Sarrasins, qu'ils croient trouver blessés, harassés et hors d'état de se défendre. Mais Khaled, intrépide, infatigable, invincible, pourvoit à tout; il s'avance à la hâte à la tête de quatre cents cavaliers; le combat recommence avec une fureur nouvelle.

Les juifs de Damas servent les machines placées sur les murs. On se bat non pas pour la prise d'une ville, mais pour décider de l'empire. Le brave capitaine arabe Sergiabil attaque de nouveau Thomas; la femme d'Aban est auprès de lui, ses flèches portent la mort dans les rangs des chrétiens; mais, au moment où elle vient d'immoler une nouvelle victime aux mânes de son époux, elle est faite prisonnière; l'épée de Sergiabil se casse sur le bouclier de Thomas: il va être pris, lorsque le fils du khalife et un autre chef arabe accourent, le sauvent, et délivrent la femme d'Aban.

Un chef arabe court, à la tête d'un corps de troupes, se placer entre la ville et les chrétiens. Combien d'habitants de Damas expirent, sans pouvoir regagner la porte par laquelle ils sont sortis!

Khaled refuse une suspension d'armes, mais Abou-Obéidah, plus facile, admet auprès de lui cent députés de la ville, leur accorde les conditions qu'ils proposent, reçoit des otages, et entre dans Damas.

Khaled, qui ignore cet arrangement, qu'il est si surprenant de voir terminer par celui qui ne commande pas en chef, donne un assaut terrible à la porte orientale. Un prêtre nommé Josias, traître à son pays, introduit dans la ville cent Arabes; ils crient *Allah akber*, s'emparent des portes, rompent les verrous, ôtent les chaînes, ouvrent des entrées faciles à l'armée de Khaled, qui, péné-

trant dans la place, passe au fil de l'épée tous les chrétiens qui ne peuvent se dérober à ses coups.

Il rencontre Abou-Obéidah, dont les soldats sont mêlés pacifiquement avec le clergé et d'autres habitants de Damas. La colère le transporte. Une querelle terrible s'élève entre lui et son lieutenant. Abou-Obéidah veut maintenir la capitulation. Khaled ne veut pas la reconnaître; il s'indigne; il invoque l'autorité suprême dont il est revêtu. Plusieurs Arabes furieux ne demandent que le carnage et un riche butin. Les habitants de Damas, entre la vie et la mort, sont trop dispersés et trop abattus par leur malheur pour qu'un généreux désespoir les délivre du fer des Sarrasins divisés. Khaled s'apaise enfin, il veut lui-même que la foi des musulmans ne puisse jamais paraître douteuse; la capitulation est ratifiée, et Damas fait partie de l'empire du khalife. Quels rapports entre cette guerre de Syrie et celle des croisés! mais quels succès divers! ici la victoire abandonne les étendards des chrétiens de l'Asie et de la Grèce; et sous Godefroy, elle couronne ceux des chrétiens de l'Europe.

C'est ainsi que Damas, si célèbre par la beauté de son climat, par la fertilité de son territoire, par son commerce, par ses ouvrages d'acier, par ses étoffes de soie, qui, comme ses aciers, portent encore son nom, tomba et entraîna avec elle une si grande partie de la Syrie sous la domination des musulmans.

Le khalife Abubècre avait pu prévoir ce grand événement, mais il n'en fut pas informé; il mourut le jour même de la prise de Damas (639).

Pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, Omar, dont la fille, nommée Hatsah, avait été une des femmes de Mahomet, et choisie par Abubècre pour la garde du Coran, fit à sa place les prières publiques dans la mosquée. Abubècre, par son testament, le nomma son successeur, et, peu d'heures après la mort

du khalife, Omar fut revêtu sans opposition de la puissance souveraine et du pontificat. Il fut salué khalife et *emir ulmuumenine*, c'est-à-dire commandant des fidèles.

Il crut ne pouvoir assurer la conquête de la Syrie qu'en soumettant la Perse, et particulièrement les pays arrosés par l'Euphrate et le Tigre, dont les souverains avaient, à tant d'époques, réduit avec tant de facilité sous leur domination et la Syrie et les contrées qui la touchent.

Il envoya vers la Perse une armée qui s'avança jusques à Thaalabiah, sur le bord de l'Euphrate. Le général des musulmans fit construire un pont sur ce fleuve; et, malgré l'avis de ses principaux lieutenants, il le passa avec ses troupes, chargea les ennemis avec tant d'impétuosité qu'il les repoussa; mais les Persans s'étant ralliés, le général d'Omar fut tué; les Arabes repassèrent le pont, le coupèrent, et se retranchèrent dans leur camp jusques au moment où ils recevraient les renforts qu'ils demandèrent au khalife, et que le grand nombre des Persans rendait nécessaires.

Giarir arriva bientôt sur les rives de l'Euphrate, à la tête de nouvelles troupes sarrasines. Chargé du commandement général, il fit de fréquentes excursions dans les terres des ennemis, et se disposait à marcher vers le Tigre, lorsque Arzemidokht, reine de Perse, envoya contre lui une nombreuse cavalerie d'élite. Les Persans et les Arabes se rencontrèrent près de Coufah; on se battit avec acharnement, et la victoire paraissait encore indécise, lorsque la mort du général persan la décida en faveur des Arabes. Les Persans, découragés, abandonnèrent le champ de bataille, et s'enfuirent à Madaïn, leur capitale, ainsi nommée du mot arabe qui signifie *villes*, parce qu'elle était composée de *Séleucie* et de *Ctésiphon*, situées, l'une sur la rive orientale, et l'autre sur le bord occidental du Tigre.

La consternation se répandit dans la Perse; les grands murmurèrent : le malheur rend si souvent injuste, surtout envers ceux qui ont la puissance suprême. Ils accusèrent la reine de tous les maux qu'ils éprouvaient et de ceux qu'ils redoutaient encore. La reine fut déposée; on lui donna pour successeur un jeune descendant de Chosroès, nommé Izdegerd. Deux armées furent opposées aux Arabes, l'une dans l'Irak, et l'autre dans le Khousistan. Mais tous ces efforts furent inutiles; la dynastie des Sassanides, les successeurs de ces Chosroès et de ces Sapors qui tant de fois avaient fait trembler l'empire de Constantinople, allaient succomber sous les lances des enfants du désert. Les deux généraux furent tués, les deux armées furent défaites, le roi lui-même fut pris et massacré. Les lieutenants du khalife musulman conquirent la Perse plus facilement qu'Alexandre n'avait vaincu Darius; et cette antique religion des mages, que ce même Alexandre avait respectée, céda à celle qu'un simple Arabe avait établie trente-quatre ans auparavant.

On a écrit que le fils de Izdegerd s'était sauvé chez des Chinois, ou peut-être des Huns, Scythes ou Tartares voisins des confins de la Chine, qui s'étaient emparés de plusieurs contrées de l'Inde septentrionale, et avaient des garnisons jusque dans Kosghan.

Quoi qu'il en soit, dès le commencement de cette guerre persique, et d'abord après la prise de Damas, un grand nombre d'habitants de cette ville, qui ne voulurent ni se faire musulmans, ni payer de tribut, obtinrent des Arabes la permission de se retirer partout où ils voudraient chercher un asile, et l'assurance que, pendant trois jours à compter de leur départ, aucun Sarrasin ne pourrait les poursuivre. Les Arabes consentirent à les voir emporter ce qu'ils avaient de plus précieux et même leurs armes. Ces chrétiens fugitifs se mirent en route sous la conduite de Thomas. Au milieu d'eux on voyait des

vieillards, des enfants, des femmes délicates, accoutumées à des palais magnifiques, à des jardins enchanteurs, à tous les ménagements, à toutes les jouissances que la richesse peut donner. Ils quittaient pour toujours leur belle patrie; ils allaient chercher des terres étrangères, traverser des déserts, franchir des montagnes escarpées, s'exposer à des dangers sans cesse renaissants, à une fatigue insupportable, à des besoins cruels, à une faim dévorante, à une soif plus terrible encore. En vain avaient-ils avec eux des vases d'or et d'argent, des bijoux, des étoffes d'or et de soie : que pouvaient contre la fatigue, la soif et la faim ces richesses dont la valeur accroissait autour d'eux les périls?

La fille d'Héraclius suivait son malheureux époux. Plusieurs jours s'étaient écoulés, la trève était finie; mais ils se croyaient trop loin de Damas pour redouter les Sarrasins. L'empereur Héraclius leur avait fait dire de ne pas se réfugier à Antioche, où il était encore, et où il craignait que la vue de leur misère et le récit de leurs malheurs ne répandissent l'alarme et le découragement. Il leur avait ordonné de se retirer à Constantinople; ils s'étaient détournés de la grande route pour obéir à Héraclius; et, après avoir suivi, au milieu des montagnes et sur le bord des précipices, de pénibles chemins, après avoir éprouvé de grandes averses qui en avaient augmenté les difficultés, ils étaient parvenus dans une vallée solitaire, dans une prairie émaillée de fleurs et de verdure; le soleil venait de dissiper les nuages; ils avaient étendu leurs habits d'or et de soie que la pluie avait traversés, ils les avaient placés sur les arbustes qui bordaient les ruisseaux dans cette charmante vallée, et ils s'étaient couchés sans inquiétude sur l'herbe épaisse de la prairie, lorsqu'ils voient descendre des montagnes et fondre dans la vallée, comme des tigres affamés, Khaled et cinq mille cavaliers sarrasins qu'un transfuge avait conduits. Leur

étonnement ne les empêche pas de se défendre : ils se battent avec désespoir, les femmes combattent à côté de leurs époux et de leurs pères; mais Thomas tombe sous les coups des musulmans; les chrétiens sont taillés en pièces; la fille d'Héraclius est prisonnière de Khaled, qui la rend avec hauteur à un vieillard député de l'armée impériale; et toutes les richesses des chrétiens qui s'étaient exilés de leur pays rentrent en triomphe dans la ville de Damas, avec Khaled et les Arabes qui l'avaient suivi.

La cinquième partie du butin fut envoyée au khalife pour le trésor public, suivant le précepte du Coran, et Khaled distribua tout le reste à ses soldats.

Les grands services rendus par le conquérant de Syrie n'empêchèrent cependant pas Omar de lui ôter le commandement de l'armée. Le khalife donna ce commandement à Abou-Obéidah; il annonça ce grand changement au peuple du haut de la chaire de la mosquée. Un jeune Arabe se leva, et lui demanda comment il pouvait priver l'armée d'un chef à qui les musulmans devaient tant de victoires. « On proposa à votre prédécesseur, ajouta-t-il, » de faire ce que vous ordonnez; il s'y refusa comme » à une rébellion à la volonté de Dieu. Vous serez cou» pable devant le Très-Haut si vous persistez dans votre » résolution. » Le khalife répondit peu, mais le lendemain il remonta en chaire, et dit aux fidèles réunis qu'il avait voulu faire commander l'armée de Syrie par Abou-Obéidah, parce que ce général était doux et modéré, et que Khaled était un extravagant. On est tout étonné de lire dans les auteurs arabes ces paroles du khalife, de ce fanatique Omar qui avait voulu assassiner Mahomet par zèle pour la religion dans laquelle il avait été élevé, et qui ensuite aurait immolé le monde entier pour le prophète.

Une lettre d'Omar fut portée à Khaled; elle fut lue à l'armée. Les musulmans pleurèrent Abûbècre, et pro-

clamèrent à Damas Omar qu'il avait nommé son successeur. Khaled se soumit sans murmure au nouveau général ; et, par un sentiment qui l'honora plus que ses victoires, il combattit pour l'islamisme avec la même ardeur. Un parti de Sarrasins, trop peu nombreux, ayant attaqué imprudemment des chrétiens réunis, pour une foire célèbre, auprès d'un monastère devenu fameux par les vertus d'un vieillard vénérable qui l'habitait, allaient, malgré leur courage, succomber sous le nombre, lorsque Khaled, s'empressant d'exécuter l'ordre du nouveau général, partit comme un trait, arriva sur le champ de bataille, se précipita au milieu des Impériaux, furieux comme un lion, disent les auteurs arabes, et tenant dans sa redoutable main son enseigne déployée, délivra les Arabes, défit les chrétiens, les dispersa ou les fit prisonniers, et revint à Damas, suivi d'un grand nombre de chevaux, d'ânes et de mulets chargés d'étoffes de soie et de tapisseries travaillées avec art, d'autres meubles très-riches, de bijoux, de vases d'or et de vases d'argent.

Abou-Obéidah résolut cependant de poursuivre les conquêtes des musulmans ; il donne le commandement de l'avant-garde à Khaled, dont il admirait l'éclatante valeur, et dont l'obéissance aux ordres du khalife l'avait beaucoup touché ; il lui dit de prendre l'enseigne de l'aigle noir qu'Abubècre lui avait donnée. Il s'avança vers Émesse, fit une trève avec ses habitants, rendit à des prisonniers chrétiens la liberté, celle de leurs femmes et de leurs enfants, les troupeaux, les chevaux, les chameaux, et toutes les richesses qu'on leur avait enlevées, se contenta de leur imposer une faible rançon et un léger tribut ; et, justifiant par cette clémence et cette modération le choix d'Omar, prépara la soumission de nouveaux peuples plus sûrement peut-être que par de brillantes victoires.

(635) Les habitants de Kennesrin vinrent demander une trève qu'ils obtinrent. Ils marquèrent les limites de leur territoire, que les Arabes venaient de promettre de respecter. Ils placèrent sur cette limite une colonne sur laquelle ils élevèrent une statue de l'empereur Héraclius; et voici un fait singulier et digne de remarque, rapporté à ce sujet par l'Arabe Alvakédi. Quelques cavaliers musulmans passant près de là statue s'arrêtèrent pour la regarder, en admirèrent la beauté, et firent en jouant quelques courses autour de la colonne. La lance d'un des Sarrasins donna par hasard contre la statue, et en fit sauter un œil. Les habitants de Kennesrin considérèrent cet accident comme un outrage et comme une violation de la paix jurée. Ils envoyèrent des députés au général sarrasin. Ces envoyés se plaignirent à grands cris de l'insulte faite à leur empereur ; ils menacèrent de prendre les armes si on ne voulait pas les satisfaire par la loi du talion; et, ce qu'on aurait de la peine à croire du chef d'une armée de musulmans victorieux, si cela n'était pas attesté par des auteurs arabes, Abou-Obéidah céda à leurs clameurs; et malgré le courroux des Sarrasins qui voulaient massacrer les députés, il laissa les chrétiens faire une statue du khalife Omar, y placer deux yeux de verre, et en arracher un avec une lance.

Mais des événements d'une bien autre importance vont succéder à cette comédie. Omar reproche à Abou-Obéidah la faiblesse avec laquelle il attaque ces Impériaux, que les Arabes appelaient des Grecs; le général se détermine à marcher vers Alep, il fait des trèves avantageuses avec les villes d'Arrestan et d'Hamah, impose un tribut à celle de Kennesrin, s'avance vers Balbec, l'oblige à se rendre malgré les fortifications dont elle est environnée, le courage de ses nombreux habitants, l'intrépidité de son gouverneur, le froid qu'éprouvent

sous ses murs des Arabes accoutumés à la température brûlante de leur patrie et combattant à demi nus; lui impose un tribut et une rançon, composée principalement d'armes, d'onces d'argent et d'étoffes de soie; revient après ces trèves vers Arrestan, Shaïder et Émesse, s'en empare, et répand la terreur des armes musulmanes jusques aux murs d'Antioche.

Chaque jour Héraclius apprend un nouveau malheur; les courriers qui lui apportent les nouvelles les plus alarmantes se succèdent avec rapidité; son inquiétude redouble; il s'indigne de voir l'empire, qui avait commandé au monde, livré en proie à des Barbares. Il veut opposer une grande puissance au débordement des Arabes. Il rassemble une nombreuse armée; il envoie des troupes à Jérusalem, à Césarée, à Ptolémaïde ou Saint-Jean-d'Acre, à Tyr, à Sidon, à Béryte, à Tripoli, à Tibériade; il désire principalement de défendre la ville sainte et les rivages de la mer: mais qu'il a recours bien tard à ces grands préparatifs!

On ne conçoit pas qu'il n'eût pas prévu plus tôt combien les Arabes étaient redoutables; qu'il ne les ait pas attaqués avec toutes ses forces pendant qu'ils combattaient encore contre les Persans; qu'il n'ait pas réuni tout ce qu'il avait de soldats en Égypte et dans le reste de l'Afrique septentrionale, et qu'il ne les ait pas fait marcher pour prendre les Sarrasins à dos et les attaquer sur leurs flancs. Si un homme d'un grand caractère, d'une habile prévoyance et d'une activité infatigable, avait régné à Constantinople, l'empire des musulmans, et peut-être leur religion, auraient péri dès leur naissance; et quelle différence dans les destinées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie!

Mais ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'Héraclius, lorsque tous les nuages se dissipent devant lui, et qu'il voit tous les dangers qui menacent l'empire, se

contente de rassembler une grande armée, oublie son habitude de la guerre, confie à ses généraux la conduite de l'expédition la plus importante, exhorte ses guerriers à se conduire en gens de cœur; et, néanmoins, malgré toutes les instances du conseil militaire qu'il réunit, ne craint pas de déshonorer son nom, annonce que pendant qu'ils combattront contre les Arabes, il va partir pour Constantinople, et ôte à ses soldats, par son absence, le plus fort des encouragements.

Le général des Impériaux, nommé *Mahan* par les Arabes, et peut-être le même que le *Manuel* des historiens grecs, fit précéder son armée par un corps d'Arabes chrétiens, ennemis naturels des Sarrasins musulmans, et dont on a porté le nombre jusques à soixante mille. Les Sarrasins, étonnés de la multitude de leurs ennemis, hésitèrent un moment. Les uns voulaient rétrograder vers l'Arabie pour être plus promptement secourus par leur compatriotes, et pour entraîner les chrétiens dans des déserts où ils trouveraient la mort; d'autres assuraient qu'ils aimaient mieux mourir que d'abandonner les campagnes fertiles, les prairies arrosées, les habitations magnifiques qu'ils venaient de conquérir, pour mener de nouveau une vie misérable dans leurs champs stériles et brûlants.

Khaled, sachant que Constantin, fils de l'empereur Héraclius, était à Césarée avec quarante mille hommes, et ne voulant pas que les Arabes fussent exposés à se trouver entre deux armées, proposa de marcher vers Yermoux, ville de Syrie; et Abou-Obéidah adopta son avis.

Constantin écrivit à Mahan de hâter sa marche; mais ce général, à qui l'empereur, de plus en plus faible, ou bien de plus en plus trompé sur la nature de la guerre, avait ordonné de faire des propositions de paix, ne pressa pas les mouvements de ses troupes, et

fit offrir à Abou-Obéidah des conditions qui furent refusées.

Pendant les négociations, Khaled, ainsi que Mahan aurait dû le prévoir, tomba avec un corps d'élite sur les Arabes chrétiens, et les mit dans un grand désordre; et Abou-Obéidah écrivit à Omar pour lui demander des renforts. Omar monta en chaire pour encourager les Arabes à marcher vers la Syrie; il nomma Saïd commandant de ces nouvelles troupes; il lui donna un étendard de soie rouge; il pria pour lui; il le bénit. Mais comment le valeureux Omar crut-il devoir rester à Médine, comme Abubècre, se contenter d'invoquer le Très-Haut dans la mosquée, et de haranguer le peuple, au lieu de suivre l'exemple de Mahomet; de commander en personne ses guerriers, le Coran d'une main et le glaive de l'autre; d'enflammer leur courage et de les remplir d'enthousiasme au nom du prophète, dans un moment où une seule bataille pouvait décider du sort de sa puissance et de sa loi? Quel rôle, dans ces graves circonstances, jouent Omar et Héraclius!

Quoi qu'il en soit, Saïd s'étant égaré en allant joindre l'armée sarrasine, rencontra le gouverneur chrétien Amman suivi de cinq mille hommes; il les tailla en pièces, fit mettre leurs têtes au bout des lances de ses soldats, et arriva auprès de ses compatriotes avec le renfort que le khalife lui avait confié, et qui s'élevait à huit mille hommes, suivant les auteurs arabes.

Mahan demanda une conférence avec un des chefs sarrasins. Khaled fut choisi par Abou-Obéidah pour cette entrevue. Arrivé dans le camp chrétien à la tête d'une escorte de cent hommes, il se conduisit avec beaucoup de noblesse et de fermeté; il donna à Mahan une idée des Arabes bien supérieure à celle qu'en avaient les chrétiens. Aucune condition néanmoins ne put être acceptée; mais le général d'Héraclius fit

présent à Khaled de cinq prisonniers pour lesquels ce Sarrasin avait autant d'amitié que d'estime, et il lui demanda une tente d'écarlate que Khaled avait fait dresser auprès de celle de Mahan, et que ce chef des Arabes s'empressa de lui faire remettre.

On se prépare cependant de part et d'autre à la bataille qui devait avoir de si grands résultats. Abou-Obeïdah, obéissant à l'amour de son pays, à la voix du devoir et à un noble désintéressement, rend justice à la supériorité des talents militaires de Khaled; il le charge du commandement général de l'armée. Il se réserve la conduite de l'arrière-garde, où l'on place les femmes et les enfants, et où il déploie le drapeau jaune qu'il avait reçu d'Abubècre en partant pour la Syrie, et que Mahomet lui-même avait fait porter devant lui pendant la guerre du prophète contre les juifs arabes.

Les Grecs attaquent les Sarrasins en si grand nombre et si courageusement, que l'aile droite de la cavalerie arabe est renversée, séparée de l'armée, et poussée jusques à l'arrière garde, d'où, ne pouvant soutenir les reproches sanglants que lui adressent les femmes de sa nation, elle revient au combat avec furie. « Le paradis est devant » vous, crient aux musulmans leurs chefs intrépides, » et l'enfer est derrière. » Trois fois les Sarrasins sont repoussés, malgré leur acharnement, et ramenés au combat par les cris, les exhortations et la bravoure de leurs femmes; la victoire commence enfin à se déclarer pour eux; mais la nuit sépare les combattants.

Abou-Obéidah parcourt le camp, visite les blessés, panse leurs plaies, les console, les encourage.

Le combat recommence avec la lumière; il se renouvelle pendant plusieurs jours; aucun des deux partis ne veut céder l'empire. Cependant les pertes des chrétiens vont toujours en croissant; ils sont enfin entièrement défaits. Mahan, contraint de prendre la fuite, ne peut

échapper aux Arabes, qui le font prisonnier; et voici une partie de ce qu'écrit Abou-Obéidah, en rendant compte au khalife de ce mémorable événement, dans une lettre qui peint l'esprit, les usages et l'exagération ou la politique des Arabes de cette époque. « Mahan, général » des chrétiens, s'est approché de nous avec une armée » si nombreuse, que les musulmans n'en avaient jamais » vu de pareille. Mais Dieu, par sa bonté et sa miséricorde, » a renversé cette multitude et nous a donné la victoire. » Nous avons tué environ cent cinquante mille des enne- » mis, et fait quarante mille prisonniers. Nous n'avons » perdu que quatre mille trente musulmans, à qui Dieu » avait destiné la couronne du martyre... Mahan a été » tué à Damas... Nous avons entièrement détruit les » chrétiens qui s'étaient retirés dans les montagnes et » les déserts; nous avons fermé tous les passages. Dieu » nous a rendus maîtres du pays des chrétiens, de leurs » richesses, de leurs enfants... »

Omar ordonna à Abou-Obéidah de marcher contre Jérusalem, que les musulmans vénéraient comme le lieu de la sépulture de plusieurs anciens prophètes. Les habitants de cette ville, que l'on nommait *Ælia*, d'un des noms d'Adrien, qui l'avait fait rebâtir, parurent peu effrayés de l'approche des musulmans; ils se défendirent avec autant de persévérance que de courage.

Les généraux sarrasins commencèrent la prière qu'ils firent à la tête des troupes, le matin de la première attaque, par ces paroles du Coran : « Peuple, entrez dans la » terre sainte que Dieu vous a destinée. »

Le siége dura quatre mois, et aucun jour ne se passa sans combat, malgré l'hiver qui régnait, et dont les Arabes furent très-incommodés.

La constance des assiégés se lassa cependant, et ils se décidèrent à parler de capitulation. Le patriarche Sophrone vint sur le rempart; Abou-Obéidah s'approcha

assez près des murailles pour qu'ils pussent conférer ensemble; ils convinrent des conditions auxquelles la place se rendrait, mais les chrétiens insistèrent pour ne remettre leur ville qu'au khalife lui-même.

Omar, à qui on se hâta d'envoyer un courrier, consentit à partir pour Jérusalem; il nomma Ali, gendre de Mahomet, pour gouverner pendant son absence l'empire musulman déjà si vaste, fit sa prière dans la mosquée, la renouvela sur le tombeau du prophète, monta sur son chameau, que l'on chargea de deux sacs, l'un rempli de fruits, et l'autre de *saouik*, ou mélange préparé de riz, d'orge et de froment, et plaça auprès de lui une outre pleine d'eau, et un grand plat de bois dans lequel, tous les matins, il mangea le *saouik* avec ceux qui l'accompagnaient.

Il ne négligea pendant son voyage aucune occasion de rendre une justice impartiale, et même d'exercer des actes de miséricorde. Abou-Obéidah vint au-devant de lui. Le camp des Sarrasins retentit d'acclamations de joie lorsqu'il y entra. Il parla long-temps aux soldats, punit sévèrement des Arabes qu'il trouva revêtus d'habits de soie trop magnifiques, fit dresser sa tente de poil de chameau, et s'assit par terre, pour donner audience aux députés de Jérusalem.

Il imposa un tribut aux habitants, et il ajouta des conditions dures, qu'il est important de rapporter, pour montrer combien Omar était éloigné de connaître les véritables principes de la justice et de la politique. Il leur fut prescrit de ne pas bâtir de nouvelles églises; de ne pas empêcher les musulmans d'entrer dans leurs temples, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, d'en ouvrir les portes à tous les voyageurs; de ne pas élever de croix au-dessus de leurs édifices; de ne montrer ni leurs symboles ni leurs livres religieux dans les rues des Sarrasins; de se contenter de faire tinter leurs cloches;

de ne pas parler ouvertement de leur religion, de n'engager personne à l'embrasser; de laisser leurs parents adopter l'islamisme; de témoigner du respect aux musulmans, de leur céder leurs places lorsqu'ils voudraient s'asseoir, de n'être pas vêtus comme eux, de ne pas parler la même langue, de ne pas avoir les mêmes noms; d'entretenir pendant trois jours ceux qui passeraient par Jérusalem; de ne pas aller à cheval avec des selles; de ne porter aucune arme; de ne pas se servir de la langue arabe dans les inscriptions de leurs cachets; de ne pas vendre du vin; de ne prendre aucun domestique qui eût servi un musulman.

Tel fut le joug humiliant dont Héraclius ne put garantir la ville sainte des chrétiens, telle fut la servitude qu'imposa aux habitants de cette cité si fameuse le successeur d'un homme dont, trente ans auparavant, le nom était ignoré non seulement à Constantinople, mais même dans l'Arabie. Mémorables effets que font naître, d'un côté, le génie, l'audace et le fanatisme, et de l'autre, l'imprévoyance, la faiblesse, le défaut d'institutions tutélaires et la perte de l'amour de la patrie!

(637) Omar montra beaucoup de bonne foi dans l'observation des promesses qu'il avait faites aux chrétiens; il visita les principales églises de Jérusalem et de Bethléem, décida qu'on bâtirait une mosquée à l'endroit où Salomon avait élevé son temple, chargea Gésid du commandement de la Palestine et des côtes de la mer; donna, en repartant pour Médine, de nouvelles instructions à Abou-Obéidah; et voulant que les musulmans, dont l'empire à ses yeux ne devait point avoir de limites, marchassent toujours de conquête en conquête, il ordonna à Amrou de partir pour l'Égypte et de s'en emparer.

Bientôt Abou-Obéidah prit Kennesrin et Alhâdir; il soumit aussi Alep: mais le château de cette ville était le plus fort de la Syrie, et le gouverneur de cette forteresse,

bien loin de se rendre, attaqua les Alépiens pour les punir du traité qu'ils avaient fait avec les Arabes.

Khaled vola à leur secours. Le gouverneur, contraint de se retirer dans le château, après avoir perdu trois mille des siens, fit dresser les machines de guerre sur les murailles, et se prépara à se défendre vaillamment. Un violent assaut ne put donner aux Arabes l'entrée de la place; ils eurent des succès divers dans les différentes sorties que firent les chrétiens. D'horribles représailles furent commises; des prisonniers furent décapités de part et d'autre. Le siége cependant durait depuis plus de quatre mois; les Sarrasins, en échouant devant cette place, pouvaient cesser de paraître invincibles; les conquêtes que leur avait données la terreur de leur nom pouvaient leur échapper; les peuples de la Syrie et des contrées voisines pouvaient reprendre les armes et mépriser le petit nombre des Arabes. Comment Héraclius ne fit-il pas marcher une armée pour délivrer le fort ? Omar fut plus politique : il envoya en Syrie de nouveaux guerriers, auxquels il fit donner un grand nombre de chameaux.

Parmi ces Sarrasins, était un esclave nommé Damès : il était d'une taille gigantesque et d'une bravoure extraordinaire. Khaled avait beaucoup entendu parler de sa force et de son intrépidité. Ce Damès s'offrit pour une entreprise hardie qui devait entraîner la prise de la forteresse. Ses offres furent acceptées; on lui donna trente hommes, qui, malgré sa qualité d'esclave, consentirent sans peine à lui obéir. L'armée feignit d'abandonner le siége, et se retira à une assez grande distance du château; Damès et ses trente hommes, déguisés sous des peaux de chèvres, s'approchèrent pendant la nuit des murailles du fort; des prisonniers qu'ils firent leur apprirent que le gouverneur avait recommencé ses vexations contres les Alépiens, à qui il ne pouvait pardonner de s'être soumis.

au khalife. Ayant reconnu l'endroit de la forteresse contre lequel il pouvait être le moins difficile de gravir, il soutint sur ses épaules plusieurs de ses compagnons qui montèrent les uns au-dessus des autres, et dont le plus élevé étant parvenu à s'élancer sur le rempart tua quelques sentinelles ivres et endormies, et aida ses camarades à monter. Damès court à une porte, donne la mort à ceux qui la gardent, et se hâte de l'ouvrir aux Sarrasins. Mais le jour paraissait à peine; les Arabes étaient encore éloignés : l'alarme se répand dans le château; on environne Damès et sa troupe; son courage, celui de ses compagnons et sa force prodigieuse, le défendent pendant quelques moments; il allait néanmoins succomber, lorsque Khaled arrive. Les Arabes se répandent en foule dans la forteresse; les chrétiens mettent bas les armes et demandent quartier.

Le gouverneur embrasse l'islamisme avec plusieurs des assiégés; Abou-Obéidah donne la liberté aux vieillards, aux femmes et aux enfants; récompense Damès, dont l'armée admire l'action brillante; met à part pour le trésor public le cinquième du butin, et distribue le reste à ses soldats.

Ne voulant pas laisser se refroidir l'ardeur de son armée, il fait occuper un autre château très-fort, nommé Aza, et que la trahison lui livre, et il conduit vers Antioche ses Arabes victorieux.

Héraclius y était encore; instruit de l'approche des Sarrasins, il fait ranger son armée en bataille hors des murs de la ville; il en passe en revue les différents corps à la tête de chacun desquels est une petite chapelle portative de bois; il les exhorte à faire leur devoir. Mais, par une faiblesse inconcevable, en vain apprend-il que les Arabes se sont emparés d'un pont de fer et de deux tours très-voisines d'Antioche; il laisse à un général nommé Nestorius le soin de commander ses soldats, et se tient

renfermé dans la ville. Les deux armées sont bientôt en présence. Nestorius, cédant à un singulier esprit du temps, propose le combat au plus brave des Arabes. Damès accepte le défi; le cheval du Sarrasin fait un faux pas pendant le combat; Damès tombe, et, saisi par Nestorius avant d'avoir pu se relever, il est prisonnier et conduit dans la tente du général chrétien.

Nestorius appelle les Sarrasins à un second combat; un nouveau champion se présente. Pendant qu'ils se battent, et que, ne pouvant se vaincre, ils réclament l'un et l'autre une suspension, Damès, que trois gardes ont l'imprudence de délier, les écrase l'un contre l'autre, prend un habit grec, monte sur un cheval de Nestorius, s'élance, abat la tête à un chrétien qui lui fait obstacle, et rejoint l'armée sarrasine.

Le gouverneur du château d'Alep était repassé du côté de l'empereur, à qui il avait persuadé qu'il n'avait feint d'adopter l'islamisme que pour mieux le servir. Il ne fut pas peu utile aux Arabes, dont il avait embrassé le parti.

Au moment cependant où une des plus importantes batailles allait être livrée, Héraclius, qui pouvait encore rappeler le courage par lequel il avait illustré les premières années de son règne, bien loin de se mettre à la tête de ses soldats, et de forcer par sa présence la victoire à favoriser ses étendards, se laisse effrayer par des songes, abandonne son armée, la grande et importante Antioche, ses temples, son patriarche, ses riches habitants, un grand nombre d'évêques et de grands personnages; et rougissant au moins de sa lâcheté, ne prend avec lui que sa fille et quelques serviteurs, se rend secrètement sur le bord de la mer, et s'embarque pour Constantinople.

La bataille se donne; les chrétiens sont taillés en pièces. Les habitants, sans espoir de salut, capitulent, paient trois cent mille pièces d'or; et l'ancienne et belle

Antioche, la résidence de tant de rois fameux, tombe au pouvoir des Arabes du désert.

(638) Abou-Obéidah craignit que le séjour délicieux de cette capitale n'amollît le courage de ses soldats qui voulaient s'y fixer et y épouser des chrétiennes, et à peine trois jours de repos furent-ils écoulés, qu'il partit avec son armée.

Omar, en apprenant l'heureux succès des armes musulmanes, s'empressa de témoigner à Abou-Obéidah toute la satisfaction qu'il éprouvait. « Mais, ajouta-t-il, » Dieu n'interdit pas aux fidèles l'usage des biens de ce » monde; vous auriez dû permettre aux musulmans de » se reposer à Antioche, et d'y jouir de la douceur du » climat et des avantages du pays; que les Sarrasins qui » n'ont pas d'établissement en Arabie puissent se marier en » Syrie; que ceux qui auront besoin de femmes esclaves » puissent en acquérir. Poursuivez cependant les enne- » mis, et entrez dans les montagnes. » On n'a pas oublié que le khalife, auteur de cette lettre, s'asseyait sur la terre nue, se servait de plats de bois, ne mangeait que du *saouik*, et ne voulait qu'une tente de poil de chameau.

Avant que la lettre d'Omar arrivât en Syrie, Khaled, pour lier ensemble et défendre les unes par les autres les conquêtes de sa nation, avait pénétré des environs d'Antioche jusqu'à l'Euphrate. Il avait pris par composition Membège ou Membigz, auparavant *Hiérapolis*, Bélès ou Balès, Bir ou Béra, et quelques autres villes voisines.

(638) Messarah avait reçu du général en chef un drapeau noir, sur lequel étaient brodés en lettres blanches ces mots : *Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* On lui avait donné trois cents Arabes et mille esclaves noirs, commandés par Damès. Il partit pour parcourir cette chaîne de hautes montagnes

qui s'étend depuis Palmyre ou Tadmor, jusques à la Caramanie, et qui sépare le bassin de l'Euphrate de celui de l'Oronte et du petit bassin d'Alep. Le milieu de cette chaîne est situé vers le trente-sixième ou trente-septième degré de latitude; il correspond à la Sicile méridionale et au royaume de Grenade. Mais les montagnes qui composent cette chaîne sont très-élevées, et leur hauteur compensant leur peu d'éloignement de la zone torride, elles présentent dans presque toutes les saisons des neiges et des glaciers, de même que les monts appelés *Sierra Nevada,* qui sont dans le voisinage de Grenade, et qu'elles doivent égaler en élévation. Les musulmans y éprouvèrent un froid qui les fit d'autant plus souffrir, qu'ils venaient de quitter leurs sables embrasés, pour ainsi dire, par un soleil brûlant. Ils luttèrent cependant avec courage contre une température si rigoureuse et si extraordinaire pour eux; mais ils rencontrèrent, dans les défilés de ces montagnes d'un accès si difficile, une armée de trente mille Impériaux. Ils se défendirent pendant un jour avec une si grande intrépidité, que les chrétiens furent obligés de suspendre le combat. Le lendemain, cependant, allait être funeste aux Arabes, lorsque Khaled arriva à leur secours. Les Impériaux n'osèrent pas attaquer de nouveau les Sarrasins; ils se retirèrent, et même si précipitamment, qu'ils abandonnèrent leurs tentes.

Mais l'arrivée de Khaled n'empêcha pas les chrétiens d'emmener un prisonnier qu'ils avaient fait la veille, et qui était un des cousins germains de Mahomet. On le conduisit à Constantinople, où Héraclius ne négligea ni promesses ni menaces pour le déterminer à embrasser la religion du Christ. Les efforts de l'empereur furent inutiles; et Omar lui ayant écrit une lettre pleine de hauteur pour réclamer le cousin du prophète, Héraclius, dont rien ne peut plus réveiller le caractère, se hâte de ren-

voyer le prisonnier au chef des musulmans, de lui donner une escorte, de lui faire des présents, et de lui remettre pour le khalife un bijou précieux qu'Omar fit vendre, et dont il fit déposer la valeur dans le trésor de l'état.

Khaled n'eut qu'à se présenter devant Tripoli; cette ville lui fut livrée par une trahison, ainsi que cinquante vaisseaux de Chypre ou de Crète, encore chargés d'armes et de provisions pour l'armée que Constantin, fils d'Héraclius, commandait dans la Palestine.

Une autre trahison mit Tyr entre les mains des musulmans. Amrou faisait le siége de Césarée, dans laquelle Constantin s'était renfermé. Ce prince, entièrement découragé par la prise de Tyr et celle de Tripoli, imita l'exemple de son père, s'embarqua secrètement avec sa famille et une partie de ses trésors, s'enfuit à Constantinople; et les habitants, abandonnés à eux-mêmes, se rendirent à Amrou, lui payèrent deux cent mille pièces d'argent, et lui livrèrent ce que Constantin n'avait pas eu le temps d'emporter.

Gaza, Ramlah, Sichem ou Naplouse, Tibériade, Ascalon, Acre, Sidon, Béryte, se soumirent comme Tripoli, Tyr et Césarée; et dès 639 toutes les villes si commerçantes et si riches, tous les pays si fortunés de la Palestine ou de la Syrie, reconnurent l'autorité du khalife, comme toutes les Arabies, la Perse et la Mésopotamie.

Les victoires si nombreuses, si extraordinaires, si importantes des musulmans, ne purent les garantir d'un fléau terrible : la peste les frappa au milieu de leurs conquêtes. Abou-Obéidah, Sergiobil, secrétaire de Mahomet, Yézid, plusieurs autres chefs, et plus de vingt-cinq mille de leurs guerriers expirèrent sous le souffle empoisonné de la contagion; et peu de temps après ils perdirent Khaled, leur héros, cette *épée de Dieu* si funeste à leurs ennemis.

Amrou, de son côté, était entré en Égypte. Il avait pris Pharmah; il s'était avancé jusques à la rive orientale du Nil; il assiégeait *Mesrah* ou la Babylone d'Égypte, la ville la plus considérable du royaume après Alexandrie. Le siége durait depuis plusieurs mois, Amrou venait de recevoir un renfort du khalife; il attaqua de nouveau le château, que le gouverneur et les Cophtes, ou Égyptiens proprement dits, venaient d'abandonner; il le prit sur les Grecs, qui se retirèrent vers Alexandrie. Le gouverneur et les Cophtes se rendirent, s'engagèrent, pour eux et pour leurs compatriotes, à favoriser, aider et nourrir l'armée musulmane, à construire les ponts qui lui seraient nécessaires, et à payer un tribut annuel de deux ducats par tête. Les femmes, les vieillards, et les enfants au-dessous de seize ans devaient être exempts de ce tribut. On fit le recensement de ceux qui seraient obligés de le payer, et on en trouva six millions. Les Cophtes ou Égyptiens présentaient donc encore une population de plus de vingt millions, sans compter les Grecs, les autres Impériaux, et les étrangers qui étaient établis en Égypte, et qu'un commerce florissant y avait attirés en grand nombre. Cette population encore si considérable, relativement à l'étendue du territoire, était un monument de l'ancienne puissance égyptienne, bien plus digne des regards du philosophe et de l'homme d'état, que les merveilleuses pyramides élevées comme par un pouvoir magique. Mais le temps n'a pu user ces pyramides, et la population a disparu, écrasée et avilie sous les coups de l'ignorant et brutal despotisme dont nous serons obligés, dans le cours de cette histoire, de présenter l'odieuse image.

Amrou s'empressa de poursuivre les Impériaux qui étaient sortis de Mesrah. Ils se défendirent avec courage. Un des combats qu'il leur livra dura trois jours; mais ils furent toujours battus, et obligés enfin de se renfer-

mer dans Alexandrie, leur capitale, dont il forma le siége. La résistance des assiégés fut si grande, que la ville ne fut prise qu'au bout de quatorze mois, et que, dans une des attaques, Amrou fut fait prisonnier (640). Heureusement pour les Arabes, il ne fut pas reconnu, et la trompeuse espérance d'une négociation avantageuse engagea le gouverneur chrétien à le renvoyer libre. Une partie des Grecs ou autres Européens sujets d'Héraclius, qui habitaient Alexandrie, se retirèrent dans l'intérieur de l'Égypte, au travers des déserts. Amrou crut devoir les suivre pour terminer et assurer sa conquête. A peine s'était-il un peu éloigné de la capitale égyptienne, que d'autres Grecs, qui s'étaient sauvés sur des vaisseaux, rentrèrent dans le port, surprirent la ville, et massacrèrent les Sarrasins qui y étaient restés. Amrou revint avec promptitude et reprit Alexandrie; mais les Impériaux ne lui abandonnèrent de nouveau le château qu'après s'être honorés par une valeureuse défense.

Comment, pendant quatorze mois de siége, Héraclius n'a-t-il pas secouru des soldats si fidèles, secondé leur bravoure, profité de leur admirable acharnement, battu les Arabes, sauvé l'Égypte, et peut-être rendu à l'empire la Palestine et la Syrie?

Toute l'Égypte suivit la destinée d'Alexandrie. Elle se soumit aux Sarrasins; et des contributions établies sur les propriétés territoriales, indépendamment du tribut de deux ducats par tête, dont nous avons déjà parlé, procurèrent un revenu considérable au trésor de Médine.

Quels grands moyens de poursuivre leurs conquêtes la richesse de ce trésor public ne donnait-elle pas à ces Arabes, encore si éloignés du luxe des grandes nations, dont la boisson ordinaire était de l'eau, et dont le lait, le riz et les fruits formaient les principaux aliments!

La poésie leur était chère; ils l'honoraient et la cultivaient avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle était en quelque sorte nécessaire à leur esprit si vif, à leur imagination si ardente, à leurs passions si impérieuses: mais les sciences leur étaient encore étrangères; et le peu d'importance qu'ils y attachaient produisit une calamité bien funeste aux progrès des lumières. Amrou avait reçu d'Omar l'ordre de ne pas laisser piller une ville aussi riche qu'Alexandrie, et de mettre le scellé sur tous les magasins publics. Il aimait à s'entretenir avec les hommes d'esprit; il se plaisait surtout à converser avec un grammairien nommé Jean. Ce grammairien, voyant qu'Amrou avait négligé de comprendre parmi les dépôts précieux dont il avait garanti la conservation la fameuse bibliothèque rassemblée par les soins des successeurs d'Alexandre, imagina que les Sarrasins n'y attachaient aucune valeur, et essaya de la demander au général en chef. Amrou crut devoir consulter Omar à ce sujet; et tout le monde connaît la réponse qu'inspira au khalife son enthousiasme aveugle pour le Coran, ou plutôt ce fanatisme, fruit de l'ignorance, dont les effets sont toujours si terribles, et dont nous avons vu cependant Omar, dans plusieurs circonstances, tempérer et maîtriser l'ardeur. « Si ces livres s'accordent avec le » Coran, répondit-il, ils sont inutiles; s'ils ne s'accor» dent pas avec notre loi, il faut les détruire. »

Amrou distribua donc tous les volumes de cette riche bibliothèque dans les différents quartiers de la ville. Il ordonna qu'on ne se servît que de ces livres pour chauffer les bains. Il y avait alors quatre mille bains à Alexandrie; et cependant il fallut six mois pour que les flammes anéantissent ce monument élevé par les Ptolémées au génie, à la civilisation, à la prospérité publique, à la gloire de l'humanité. Mais à la fin le malheur fut consommé; malheur d'autant plus grand, que l'imprimerie

était inconnue, et qu'un grand nombre de ces volumes consumés dans les bains d'Alexandrie, et dérobés ainsi à la postérité, ne devaient exister dans aucune autre collection.

Amrou, toujours rempli de l'esprit de l'islamisme, ne se contenta pas d'avoir réuni l'Égypte à l'empire des Arabes; il s'empara bientôt de la Barbarie, jusques au-delà de Barca; et l'on a même écrit qu'il avait étendu la domination musulmane, dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale, jusques à Zawila ou Zewaïlah, près de la frontière méridionale du pays nommé maintenant royaume du Fezan.

Une grande famine régna à cette époque en Arabie. Les Sarrasins eurent recours à la fertile Égypte, accoutumée à nourrir ses voisins, et même des peuples éloignés, de l'excédant de ses récoltes garanties par les inondations périodiques du Nil.

Amrou s'empressa d'envoyer à la ville du prophète une grande quantité de blé; et on a si fort exagéré cette quantité, qu'on a écrit que le nombre des chameaux qui la portaient était énorme, et que ceux de ces animaux qui étaient à la tête de cet immense convoi entrèrent dans Médine, lorsque les derniers quittaient à peine les frontières de l'Égypte. On n'avait pas pris la peine de calculer qu'il aurait fallu, pour cette longue continuité, qu'on eût réuni de quatre-vingt à cent mille chameaux.

Mais le temps nécessaire au trajet des bords du Nil à Médine fit naître dans la tête d'Omar un projet bien différent de l'ordre de brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Amrou, d'après ses ordres, fit creuser ou plutôt renouveler le canal exécuté dans le temps par l'empereur Trajan. Il fit réparer ce canal, nommé, avant Amrou, *Trajanus amnis*, qui reçut, sous le khalifat d'Omar, le nom de canal du commandant des fidèles (*Kaligé emir*

al muummenine), et qui s'étendait de Babylone d'Égypte, située sur la rive du Nil occupée maintenant par le Caire, jusques à la Mer Rouge, en passant auprès d'Arsinoé. Les Ptolémées avaient aussi fait creuser un canal qui allait de la Mer Rouge au Nil, liait la navigation de la mer des Indes et celle de la Méditerranée, réunissait le commerce de l'Orient et celui de l'Occident, et établissait le centre des affaires du monde dans cette ville, dont le génie d'Alexandre avait si bien prévu quelle pouvait être la destinée. Nous n'avons pas besoin de rappeler les grandes vues que la fameuse expédition française, qui avait rassemblé en Égypte tant de bravoure, de lumières et de talents, devait réaliser pour la plus grande prospérité du commerce de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Il semble que, lors de la conquête d'Amrou, Héraclius n'avait aucune idée de l'importance de cette admirable communication. Il ne paraît pas qu'il ait fait plus d'efforts pour préserver de la puissance musulmane l'Égypte et Alexandrie, qu'il pouvait secourir si aisément par la Méditerranée, qu'il n'en aurait fait pour la conservation de quelque misérable village de la contrée la plus ignorée de son empire. Et cependant, en joignant l'Égypte aux bords de la Mer Rouge, à l'Arabie, à la Palestine, à la Syrie, à la Chaldée, à la Mésopotamie, à la Perse, les Sarrasins achevaient d'intercepter à l'empire de Constantinople toutes les communications avec l'Orient; il ne restait plus en quelque sorte d'autre route à son commerce avec les belles et riches contrées orientales, que celle de la Mer Noire et de la Caspienne, et particulièrement de Sébastopole ou *Dioscuriade;* ce port autrefois si célèbre de la colonie égyptienne qui, par la Propontide et la Mer Noire, était parvenue jusque dans la Colchide; cette ville si riche, si fréquentée par les marchands de l'Orient et de l'Occident, et où Pline dit

qu'on entendait parler plus de trois cents langues différentes.

Mais combien d'obstacles et de longueurs cette route, dirigée au travers du Pont-Euxin et de la Caspienne, n'opposait-elle pas aux fréquentes communications devenues si nécessaires avec ces contrées indiennes, dont les productions ont été recherchées par les peuples occidentaux de l'ancien continent dès les premiers moments de leur civilisation! C'était par l'Égypte, ou l'Arabie, la Mer Rouge et le grand Océan, que les Tyriens, les Carthaginois, les sujets de Salomon, ceux des Séleucides, les Égyptiens des Ptolomées, et les habitants de presque toutes les provinces du vaste empire des Romains, avaient entretenu avec tant d'ardeur et de succès ce commerce de l'Orient, l'âme du commerce du monde.

Peu de temps après, Amrou prit Tripoli d'Afrique, à quatre-vingts ou cent lieues à l'occident d'Alexandrie; et du côté de l'Orient, la puissance des musulmans se consolida ou se propagea dans le Kousistan, ou ancienne Susiane, au-delà de l'Euphrate et du Tigre, dans la Mésopotamie, dans la contrée de l'Asie Mineure dont Sivas ou Sébaste était la capitale, dans l'Arménie, dans l'Aderbijan ou ancienne Médie, où l'on distinguait Tauris, et dans le Khorassan, la Bactriane des anciens, située dans la Perse orientale, plus loin que la Caspienne, et dont les villes sont si fameuses dans les histoires de l'Orient.

L'empire des Arabes s'étendait donc, en 641, depuis les mers qui baignent l'Arabie, et depuis l'Éthiopie, jusques en Arménie, et depuis les environs du Gihon et de l'Indus jusques à l'occident de Tripoli d'Afrique. Ses limites étaient assez naturelles vers l'orient et le midi; mais on aurait pu voir qu'il devait s'avancer vers le nord et vers l'occident : il tendait à être bientôt aussi immense que celui d'Alexandre.

Mais l'empire d'Alexandre ne tenait qu'au génie d'un seul homme; celui des musulmans dépendait de l'opinion d'une grande nation. Un accident imprévu devait anéantir le premier dans un instant; le second devait s'accroître et durer indépendamment du sort des individus.

Qu'arriva-t-il en effet, deux ans après la conquête de la Bactriane? Omar était le chef de cet empire qui touchait à la Mer Noire, à la Caspienne, à la Bucharie, à l'Indus, à l'Océan Indien, aux cataractes du Nil, et presque au détroit de Gibraltar; il est assassiné dans la mosquée par un esclave persan, qui avait conservé la religion des mages, et qui se plaignait d'une injustice du khalife. L'esprit des musulmans, leurs idées religieuses et politiques restent les mêmes : l'opinion nationale veut toujours agrandir l'empire; de nouvelles conquêtes succèdent à celles dont nous venons de voir la suite.

En 643, Othman fut nommé khalife par six électeurs qu'Omar avait désignés avant de mourir. Cependant Héraclius avait cessé de vivre en 641. Héraclius II, connu aussi sous le nom d'Héraclius Constantin, ou de Constantin II, fils d'Héraclius Ier et d'Eudoxie, sa première femme, succéda à son père, dont il avait reçu le bandeau impérial pendant qu'il était encore enfant. Il avait épousé Grégorie, fille du patrice Nicétas; il en eut un fils nommé Constant; mais son règne fut très-court. Martine, seconde femme d'Héraclius Ier, dévorée d'ambition, et ne pouvant supporter l'idée d'obéir au fils d'Eudoxie, le fit empoisonner, plaça sur le trône Héraclion ou Héraclionas, qu'elle avait eu d'Héraclius, et sous le nom de ce jeune prince prit les rênes de l'empire. Le sénat, indigné du crime de Martine, ne négligea rien pour inspirer aux Romains, ou plutôt aux Grecs et aux habitants de Constantinople, les sentiments qui l'animaient; il y parvint. La haine contre Martine devint générale; on cessa de reconnaître son autorité; le sénat

la dégrada, la condamna à l'exil, ainsi que le jeune Héraclion; et, par une barbarie que rien ne peut excuser, fit couper la langue à Martine et le nez à son fils, de peur que l'éloquence de la mère et les grâces de l'enfant ne touchassent les peuples, et ne suscitassent des séditions dans l'empire.

Après ce honteux décret, le sénat proclama empereur Constant II, fils d'Héraclius Constantin et de Grégorie, et petit-fils d'Héraclius Ier, et l'armée s'empressa de reconnaître ce prince (643).

Moavie, gouverneur de la Syrie, sous le khalife Othman, ravagea un grande partie des états de Constant II, et lui prit un grand nombre de villes. Les Sarrasins s'avançaient toujours vers les côtes occidentales de l'Asie Mineure; ils menaçaient Constantinople. Mais Othman, indigne successeur des premiers khalifes, et ne pensant qu'à favoriser ses amis, rappela d'Égypte Amrou qui l'avait conquise, et dont le gouvernement était aimé des Égyptiens. A peine en fut-on instruit à la cour de Constantinople, que l'eunuque Manuel s'embarqua avec une armée, arriva près d'Alexandrie, y fut introduit par des Grecs qui y étaient établis, et s'en empara au nom de l'empereur. Othman se hâta de réparer sa faute, et d'envoyer le vainqueur de l'Égypte sous les murs d'Alexandrie. Amrou, favorisé par les Égyptiens, eut bientôt repris cette ville, malgré la résistance de Manuel et des Grecs, qu'il contraignit à se rembarquer pour Constantinople, et crut en devoir faire démolir les murs et toutes les fortifications.

Vers ce même temps, Constant perdit l'île de Chypre, que lui enleva le brave gouverneur de Syrie dont nous venons de parler. L'empire d'Orient était perdu, si l'ambition n'avait pas allumé parmi les Sarrasins tous les feux de la discorde. Les Arabes tournèrent leurs armes les uns contre les autres : le sang coula sous les

palmiers des déserts, dans les villes, dans les mosquées, et jusque sur la chaire de Mahomet. Mais telle était la terreur que faisait naître le nom des musulmans, que leur empire agité ne fut attaqué par aucun de leurs ennemis; l'étendard de l'islamisme défendit seul les frontières, et les peuples tremblèrent devant les provinces arabes, ravagées ou disputées par le fer et le feu des terribles guerres civiles, comme devant l'Océan soulevé par les tempêtes, ou devant une immense contrée bouleversée par les volcans.

Si Constant II avait été doué des grandes qualités de Trajan, dont il occupait le trône, bien loin de partager cette terreur générale et d'imiter la faiblesse de son grand-père, il aurait profité des divisions sanglantes des Arabes, réuni toutes ses forces, attaqué en Asie et en Afrique leurs troupes égarées par la fureur des haines et l'aveuglement des partis, recouvré la Syrie, la Palestine et l'Égypte, détruit peut-être pour toujours la puissance musulmane, et donné un nouveau cours aux affaires du monde. Mais que sa destinée devait être différente!

(648) Il voulut cependant ramener la concorde dans l'Église et dans l'empire, que des querelles théologiques, une métaphysique subtile, et une grande ardeur pour des controverses sans cesse renaissantes, des passions violentes déguisées sous des apparences révérées, et un zèle bien éloigné de la charité évangélique, avaient remplis de confusion et de violences coupables.

En vain Héraclius Ier avait-il espéré de dissiper ces désordres, en publiant cet édit appelé *ecthesis*, ou exposition de la foi, qu'il avait fait composer par Sergius, patriarche de Constantinople. Cette exposition avait paru favoriser l'opinion des *monothélites*, c'est-à-dire de ceux qui n'admettaient qu'une seule volonté dans Jésus-Christ. L'Orient s'y était soumis; mais Jean IV, pon-

tife de Rome, avait assemblé, dans l'ancienne capitale de l'empire d'Occident, un concile qui, en condamnant les monothélites, avait rejeté l'ecthèse, et les troubles avaient continué.

Constant II, par le conseil de Paul, patriarche de Constantinople, donna un nouvel édit, connu sous le nom de *type* ou de formulaire, qui supprima l'*ecthesis*, et ordonna aux différents partis de terminer leurs disputes et de garder un profond silence à ce sujet. L'avis du patriarche Paul était plein de sagesse et de prudence; mais l'édit de Constant parut un crime aux yeux de plusieurs moines d'Occident, dont le *type* arrêtait l'essor du caractère violent et de l'ardeur sans bornes pour de dangereuses querelles. Ils circonvinrent Martin Ier qui venait de monter sur la chaire pontificale; ils l'engagèrent à assembler à Rome (644) un concile de cent cinq évêques, dans lequel, il condamna l'*ecthesis* et le *type*, et lança contre les monothélites les plus forts anathèmes. Constant voulut venger son autorité blessée; il fit arrêter le pape Martin, et le fit enfermer dans une prison de l'île de Naxos. Plusieurs moines furent punis : Maximus ou Maxime, un de leurs chefs, fut relégué à Bizya; et déjà le caractère cruel de Constant commence à se manifester. Le pape Martin éprouva des traitements odieux. Théodose, frère de l'empereur, avait mérité l'affection des peuples; il lui devient suspect : Constant le force à se faire ordonner diacre pour le rendre incapable de monter sur le trône, et, trop peu rassuré par cette précaution, il le fait massacrer.

(655) Vers le même temps les mécontentements excités par la conduite du khalife Othman, la faiblesse de ce chef suprême des Arabes, la perfidie du ministre ou secrétaire dépositaire de son sceau, les manœuvres de ses rivaux et les intrigues d'Aïscha, veuve de Mahomet,

produisent une insurrection générale contre le commandant des fidèles. Les députés des provinces se réunissent à Médine; on assiége Othman dans sa maison; on le perce de coups; on enterre son cadavre sans rendre à sa mémoire aucun honneur funèbre.

Le plus grand nombre des Arabes désirèrent de voir Othman remplacé par le courageux Ali, le cousin du prophète, le mari de Fatime, la fille de Mahomet, et le premier vizir ou lieutenant de leur apôtre. Les députés de l'Égypte, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse et de l'Arabie lui donnèrent presque tous leurs suffrages; il ne voulut pas accepter une dignité qu'il aurait peut-être ambitionnée à la mort de Mahomet, mais qui n'avait plus d'attraits pour lui. Son refus produisit un si grand tumulte parmi les députés, que les Médinois effrayés le conjurèrent, pour leur salut et pour celui de l'islamisme, de céder au vœu de la nation; il ne put résister à leurs prières; il se rendit à la mosquée, vêtu d'une légère robe de coton, un turban très-simple sur la tête et un arc à la main. Il y reçut le serment de fidélité des musulmans. Il savait que la veuve de Mahomet, Zobéir, oncle du prophète, Telhah, et la maison d'Ommiah à laquelle Othman avait appartenu, et dont Moavie, gouverneur de Syrie, était le chef, lui étaient opposés. Il ne vit dans la mosquée ni Telhah, ni Zobéir; il les envoya chercher; il leur dit que s'ils ne le reconnaissaient pas de bonne foi, il jurerait obéissance à celui d'eux ou de leurs amis qui voudrait accepter le khalifat. Ils protestèrent de leur sincérité, et jurèrent qu'ils lui seraient soumis. Peu de temps s'écoula cependant avant que leur inimitié contre Ali commençât à se satisfaire.

Malgré leur ancienne haine contre Othman, dont ils avaient provoqué la mort, ainsi qu'Aïscha, ils sollicitèrent vivement le khalife de punir les meurtriers de

celui qu'il avait remplacé. Ali, qui ne voulait pas réveiller des dissensions mal assoupies, les refusa. Ils demandèrent pour Telhah le gouvernement de Coufah, ville importante de l'Irak arabique, située sur la rive occidentale de l'Euphrate, et pour Zobéir celui de Basrah ou Bassora, grande et commerçante ville voisine du golfe Persique ; ils éprouvèrent un nouveau refus, et partirent pour la Mecque, où était Aïscha, la veuve de Mahomet.

La prudence d'Ali l'abandonna dans cette circonstance critique ; il imagina, malgré les avis de plusieurs musulmans, de rappeler tous les gouverneurs qu'Othman avait nommés ; il ne vit pas combien son autorité serait compromise s'il n'était pas obéi, et combien il augmenterait le nombre de ses ennemis si ses ordres étaient exécutés. Presque aucun des gouverneurs qu'il avait nommés ne fut reçu dans les provinces. Il dut voir, dès ce moment, que son règne allait être fini presque aussitôt que commencé.

Les mécontents, ou plutôt ceux qui ne voulaient pas reconnaître Ali, et qu'on nommait les *motazélites* ou schismatiques, levèrent pour ainsi dire l'étendard de la révolte. Ils prirent la tunique qu'Othman avait au moment où il fut tué ; ils la portèrent en Syrie ; ils la montrèrent ensanglantée aux soldats musulmans : ils l'exposèrent sur la chaire de la mosquée. Ce spectacle remplit de fureur l'armée de Syrie ; elle rappela avec véhémence les libéralités qu'elle avait reçues d'Othman : elle demanda à grands cris que l'on vengeât sa mort. Ali écrivit à Moavie. Ce chef des ommiades laissa passer trois mois sans daigner lui répondre. Au bout de ce terme il remit à un courrier une lettre dont le dessus ne présentait que ces mots, *Moavie à Ali.* Le courrier, d'après les ordres de Moavie, n'entra dans Médine que le soir à l'heure où un peu de fraîcheur attirait le

plus de monde dans les rues. Il portait, au bout d'un bâton, la lettre du gouverneur de Syrie. Le peuple accourut en foule vers la maison du khalife pour en connaître le contenu. Ali ne trouve qu'un papier blanc. Indigné de cet outrage, il interroge le porteur de la lettre : le courrier répond que soixante mille hommes sont sous les armes dans la Syrie, et que la tunique d'Othman est élevée comme un drapeau sur la chaire de la mosquée de Damas. Le khalife prend Dieu à témoin de son innocence du meurtre de son prédécesseur, proclame la guerre contre Moavie, et s'empresse de rassembler une armée nombreuse.

(656) Il apprend cependant qu'Aïscha, Telhah et Zobéir avaient fait révolter la Mecque, et qu'ils s'étaient réunis aux ommiades pour demander que le sang du khalife Othman fût vengé. Ils offrent des secours à tous ceux qui voudront les suivre ; ils fournissent six cents chameaux à six cents volontaires, partent pour Basrah où Telhah avait un grand crédit, et se trouvent bientôt à la tête de près de trois mille mécontents. Basrah partage leur rébellion. Ali marche en personne contre eux à la tête d'un grand nombre d'Arabes de Médine et de la Mecque ; il fait partir son fils pour Coufah, qui lui reste fidèle, et qui lui envoie des députés. Les rebelles hésitent : Zobéir et Telhah ont des conférences avec Ali en présence des deux armées. Aïscha s'oppose à tout arrangement. Un grand combat s'engage. Ali était à la tête de trente mille hommes animés par la présence du khalife, dont ils estimaient la bravoure et les talents militaires ; l'armée des insurgés était plus nombreuse, mais moins bien composée. Aïscha, montée sur son chameau, parcourt les rangs de ses soldats pour les encourager. La bataille commence pendant la nuit, à cause de la grande chaleur du climat. Telhah est blessé mortellement ; Zobéir veut s'échapper du

côté de la Mecque, il est massacré par un parti d'Arabes. Le khalife remporte une victoire complète. Aïscha est sa prisonnière; il traite avec les plus grands égards la veuve de Mahomet, *la mère des croyants*, la renvoie à Médine avec une nombreuse suite, veut que ses deux fils, Hassan et Hossein, commandent l'escorte d'Aïscha, et se contente d'exiger d'elle qu'elle ne se mêle plus des affaires de l'état.

Il va à Coufah, où par reconnaissance il établit le siége de son empire; et, paisible souverain de toutes les Arabies, de l'Égypte, de l'Irak, de la Perse et du Khorassan, il ne redoute plus Moavie, le gouverneur de la Syrie, et lui écrit cependant pour l'engager à se soumettre.

(656) Mais Amrou, le conquérant de l'Égypte, s'était lié avec Moavie, l'avait reconnu, lui avait prêté serment de fidélité, ainsi que l'armée et le peuple de Syrie, et ils avaient résolu de ne pas poser les armes, et de ne cesser de demander vengeance de la mort d'Othman.

Ali, après avoir employé inutilement la douceur et les négociations, conduit contre Moavie une armée que les auteurs arabes ont fait monter à quatre-vingt-dix mille hommes. Moavie et Amrou lui en opposent quatre-vingt mille. Les deux armées se rencontrent entre l'Irak et la Syrie. Pendant plusieurs mois un grand nombre de petits combats font périr plus de soixante mille musulmans. Une bataille générale se donne enfin; elle dure toute la nuit. Ali allait tailler en pièces l'armée de Moavie, lorsqu'Amrou fait porter à la tête des rebelles plusieurs exemplaires du Coran, attachés à l'extrémité de longues piques. A cette vue les Irakiens du khalife, saisis de respect, mettent bas les armes, et, malgré tout ce que peut leur dire Ali, un des hommes les plus éloquents de son siècle, ils ne veulent entendre parler que d'ac-

commodement. Le khalife voit en frémissant la victoire s'échapper de ses mains, par l'aveuglement de ses soldats; il est forcé de faire cesser le combat, et les rebelles sont sauvés.

On nomme deux arbitres pour prononcer entre le khalife et Moavie; le gouverneur de Syrie choisit Amrou, et Ali est obligé de nommer un ancien gouverneur de Coufah qui lui avait été infidèle. Le khalife renonce, jusques après le jugement des arbitres, au gouvernement spirituel de la religion musulmane; l'abandonne à un iman, laisse à un général le commandement de son armée, part pour Coufah, et Moavie se retire à Damas.

Après huit mois, les arbitres prononcent: l'ancien gouverneur de Coufah dépose Ali et Moavie; Amrou dépose aussi Ali, mais donne à Moavie le khalifat. L'ancien gouverneur se plaint d'Amrou; les musulmans fidèles à Ali s'indignent: la décision n'a d'autre suite que de diminuer l'influence d'Ali, et d'augmenter celle du gouverneur de Syrie. Les passions s'enveniment dans les deux partis, ils se maudissent et s'excommunient.

Ali taille en pièces des Arabes révoltés et rassemblés au-delà du Tigre; mais Amrou entre en Égypte, défait le frère d'Aïscha qui en était gouverneur, et lui fait ôter la vie. La veuve du prophète ne peut pardonner ni à Moavie ni à Amrou, son lieutenant, la mort d'un frère qu'elle aimait beaucoup.

Un lieutenant de Moavie s'empare de Médine et de la Mecque; un lieutenant d'Ali le contraint à regagner la Syrie. Mais Ali touchait à son dernier jour. Trois Arabes fanatiques, de la tribu des Kharégites, se rencontrent à la Mecque: ils se persuadent que les malheurs des musulmans ne peuvent finir que par la mort d'Ali, de Moavie et d'Amrou; ils résolvent de sauver leurs frères, se lient

par un serment terrible, empoisonnent leurs épées, et partent, l'un pour Damas, l'autre pour l'Égypte, et le troisième pour Coufah. Le premier exécute son coupable dessein: Moavie est frappé, mais sa blessure n'est pas mortelle; Amrou échappe au fer du second, qui se trompe, et croit l'immoler en perçant le cœur de l'iman qui fait sa prière dans la mosquée, à la place du gouverneur de l'Égypte; le troisième assassin était arrivé à Coufah le jour où Moavie et Amrou devaient périr. Ali va à la mosquée; le conjuré le frappe à la tête, et le coup est mortel; Ali cesse de vivre; mais sa mémoire est encore de nos jours vénérée presque à l'égal de celle de Mahomet par les musulmans qui ne reconnaissent que le Coran, qui rejettent les traditions, qui ne considèrent Abubècre, Omar et Othman que comme des usurpateurs, et qui habitent principalement dans la Perse, dans l'Indostan, et dans le royaume de Samarcande. Les autres musulmans les nomment *schiites*, et se donnent à eux-mêmes le nom de *sonnites* ou *partisans des traditions du prophète*. Combien ces deux grandes sectes, perpétuées par l'ambition des fatimites ou disciples d'Ali, époux de Fatime, et des ommiades leurs ennemis, se partageant, depuis le septième siècle, en plus de soixante sectes secondaires, ont enfanté de divisions, de haines, de persécutions, de malheurs et de crimes!

(660) D'abord, après la mort d'Ali, on éleva à Coufah, sur la chaire du lieutenant du prophète, Hassan, fils aîné d'Ali et de Fatime, et par conséquent petit-fils de Mahomet.

Pendant qu'il cherchait à soumettre à son autorité Moavie, reconnu khalife dans la Syrie, dans la Palestine et l'Égypte, Constant II, qui ne redoutait aucune attaque de la part des musulmans, porta ses armes en Italie contre les Lombards. Adaloald ou Adelwald, le fils et le successeur de leur roi Agilulfe, avait depuis

long-temps terminé sa carrière. Ariovald ou Ariwald n'avait régné après lui que pendant un an; et dès 630, Rotharis ou Botharis, gendre d'Agilulfe, comme Ariovald, et par conséquent beau-frère d'Adaloald, était monté sur le trône.

Il avait publié, vers 636, ce code lombard qui devait subsister dans plusieurs parties de l'Italie, jusque vers la fin du onzième siècle, et y partager l'autorité du code de Justinien et des capitulaires de Charlemagne. Ce code renfermait des dispositions bien remarquables, et qu'il est impossible de passer sous silence. Le vol et l'adultère étaient punis de mort; la même condamnation était réservée à celui qui appelait l'ennemi dans son pays, qui abandonnait sa patrie, ou qui en facilitait la sortie à un de ses concitoyens. La gravité des peines augmentait ou diminuait suivant la nature du lieu où le délit avait été commis, comme, par exemple, dans une église, dans l'assemblée nationale, dans le palais du roi. Tout militaire qui abandonnait ses camarades au milieu du combat était puni de la peine capitale. Celui qui séduisait une esclave lombarde payait une amende trois fois plus forte que celui qui subornait une esclave romaine. On payait la même amende pour avoir battu une jument pleine que pour avoir frappé une esclave enceinte; l'amende était double si on avait arraché la queue à un cheval. Quel mélange de sagesse et de barbarie!

Ajoutons, pour rapporter tout ce qui peut faire connaître les degrés de la civilisation, qu'on voit, par le code des Lombards, que les esclaves ou serfs nommés *rusticani* cultivaient les terres et avaient soin de troupeaux de bœufs, de brebis, de chèvres, de cochons; et que les serfs attachés au service de la maison soignaient les daims, les cygnes, les faucons et les grues.

L'auteur de ce code, le roi Rotharis, avait reculé les frontières de la Lombardie; il s'était emparé de toutes

les places maritimes de l'Étrurie, depuis Luna jusques aux Alpes; il avait réuni à sa couronne une contrée importante, entre Trévise et le Frioul, et défait, auprès de Modène, l'armée des Impériaux. Son fils Rodwald ou Rodoald, qui lui avait succédé, avait été tué par un Lombard dont il avait séduit la femme; et Aribert, neveu de la reine Theudelinde, régnait sur la Lombardie lorsque Constant II entra en Italie.

L'empereur de Constantinople ravagea une partie des contrées qui obéissaient aux Lombards; il détruisit la ville de Lucénie, aujourd'hui Nocera, et alors très-florissante. Si un autre Bélisaire avait commandé les Impériaux, peut-être les Lombards auraient-ils été chassés de l'Italie; il les aurait repoussés par la force de ses armes, et encore plus par l'affection qu'il aurait inspirée aux anciens habitants de cette Italie, qui expiait par tant de malheurs la gloire et les conquêtes des Romains. Mais Constant, aussi insensé que féroce, fit tout ce qui pouvait le plus faire détester sa puissance. Il attaqua l'armée ennemie; on combattit avec acharnement; on ne pouvait prévoir de quel côté serait la victoire, lorsque la vue d'un Lombard d'une taille gigantesque, et qui s'avança vers les Romains, en portant au bout de sa lance un guerrier grec qu'il venait de percer, inspira aux Impériaux une si grande terreur, qu'ils prirent la fuite, sans qu'aucune exhortation ni aucune menace pussent les retenir ou les ramener au combat. Et voyez comme se venge de cette épouvante et de cette fuite honteuse l'empereur Constant, aussi barbare qu'Attila et que Genséric: à peine est-il arrivé à Rome, que, malgré toutes les marques de soumission et de respect avec lesquelles il est reçu par le pape Vitalien, qui avait remplacé le successeur de Martin, il en fait enlever tous les chefs-d'œuvre des arts, comme d'une ville ennemie; dépouille le Panthéon; fait commettre le même brigandage dans toutes les villes

d'Italie et de Sardaigne où ses hommes armés peuvent parvenir, et part pour Syracuse, chargé des honteuses dépouilles de son propre pays dont il vient d'être l'horrible dévastateur, et plus encore des malédictions des Romains et du mépris des Lombards.

Les vaisseaux sur lesquels il fait embarquer une partie de ces richesses si précieuses, tombent entre les mains d'une flotte sarrasine, qui les conduit à Alexandrie. Il veut orner Syracuse de celles qui lui restent, et, par une bizarrerie digne de s'allier avec son extravagante cruauté, il y établit le siége de son empire. La Sicile gémit bientôt de sa tyrannie; il ruine les peuples par ses exactions; il enlève les vases précieux consacrés au culte public; il fouille jusque dans les tombeaux; il fait punir, par d'affreux supplices, les murmures des grands de l'empire qu'indignent ses fureurs. Mais le sang qu'il fait verser ne cesse de produire de nouvelles insurrections; les peuples opprimés réclament la vengeance céleste; ses ministres deviennent ses assassins : ils le suivent dans le bain, lui donnent la mort, et un crime délivre la terre de ce monstre.

Son fils aîné, Constantin III, surnommé *Pogonat* ou *le Barbu*, lui succède en 668, et fait périr les assassins de son père. Les Sarrasins cependant s'avancent vers Constantinople, sous les ordres d'Yézid, le fils de Moavie, en faveur duquel le fils et le successeur d'Ali s'était démis du khalifat. Rien ne résiste à leurs armes victorieuses; ils portent le ravage jusques aux portes de Constantinople; sept fois ils entreprennent le siége de cette capitale, et sept fois ils sont obligés de le lever. Peut-être cependant l'empire d'Orient allait-il succomber à leurs efforts, lorsque le génie de la science vient à son secours et le sauve. Callinique, célèbre physicien, invente une composition de substances combustibles qui ne s'éteignent pas sous l'eau, et à laquelle on a donné depuis le nom

de *feux grégeois*, à cause de la nation qui les a employés la première. Des plongeurs vont, sans être aperçus, attacher ces feux nouveaux et dévorants à la quille des vaisseaux arabes; la flotte sarrasine est réduite en cendres; les musulmans consternés sentent pour la première fois que leur puissance peut rencontrer un obstacle invincible. Constantin Pogonat profite de leur étonnement, les attaque, les défait, tue ou leur enlève plus de trente mille hommes; ils sont forcés de se retirer; ils laissent auprès de Constantinople les cendres d'Abou-Aïoub, l'un des compagnons de Mahomet, et auprès du tombeau duquel les sultans vont ceindre l'épée lorsqu'ils prennent les rênes du gouvernement.

Mais si les Arabes sont forcés de suspendre leurs projets de conquête du côté de l'Europe, et particulièrement de la Thrace et de la Grèce, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient découragés. Ils construisent en Afrique la ville de *Kairoan* ou *Kairvan*, la déclarent capitale de l'ancien territoire de Carthage, de la Tripolitaine, de l'ancienne Cyrénaïque, de toutes les contrées qu'ils comprenaient sous le nom de *province africaine*. Ils semblent prévoir la grandeur et les richesses qui la rendront un jour célèbre, le degré de prospérité auquel s'y élèveront les sciences et les lettres, et l'avantage moins éloigné qu'elle aura d'être le centre de tous les états africains gouvernés par les Arabes lorsqu'ils seront près de passer le détroit, de s'emparer de la péninsule espagnole, et de recommencer la conquête de l'Europe.

Au reste, il est bon de remarquer que l'état physique de l'Afrique septentrionale était encore bien différent de celui qu'elle offre aujourd'hui. Le gouverneur arabe qui présida à la construction de Kairoan fut obligé de faire abattre une grande quantité de bois qui couvraient le pays, et qui servaient de retraite à un très-grand nombre de bêtes féroces et de dangereux serpents.

En 675, un lieutenant de Moavie, qui commandait dans le Khorassan au sud-est de la Mer Caspienne, passe le Gihon ou Oxus, s'avance dans la Bucharie ou Transoxane des anciens, pénètre jusqu'aux montagnes voisines de Bucara ou Bokhara, capitale de cette Transoxane; y rencontre des hordes de Scythes connus sous le nom de Turcs, les attaque, les bat, et les oblige à fuir avec tant de précipitation, que leur reine abandonne aux Arabes une de ses bottines très-ornée d'objets précieux et qu'on estima vingt mille pièces d'or.

L'année suivante, un autre lieutenant de Moavie entre aussi dans la Transoxane, perce dans la Sogdiane, jusques auprès de Samarcande, la future capitale de Tamerlan, y bat les Scythes ou Tartares, et s'empare, en revenant dans le Khorassan, de *Termoud* ou *Termed.*

Mais, ce qui est plus remarquable pour l'histoire de la civilisation, Moavie accorde la grâce à un Arabe condamné par le juge, ce qu'aucun khalife n'avait fait; et il établit sur les grandes routes des relais de chevaux.

Constantin Pogonat ne soutient pas cependant la réputation que lui avaient acquise la défense de Constantinople et la défaite des Sarrasins. Les Bulgares passent le Danube et répandent l'effroi dans l'empire. Constantin a la lâcheté de conclure avec eux une paix déshonorante, de leur céder la Misie, et de se soumettre à un tribut.

Mais à cette indigne faiblesse succède un crime horrible: il fait mutiler et mettre à mort ses frères, Héraclius et Tibère, dont quelques mécontents avaient demandé l'association à l'empire. Devenu l'exécration de ses sujets, il meurt en 685.

Les Arabes, cependant, avaient fait une troisième expédition au-delà du fleuve Gihon; ils étaient entrés de nouveau dans la Sogdiane, dans cette plaine ou grande vallée si renommée pour sa beauté. Ils avaient rapporté dans le Khorassan des sommes énormes, évaluées par des

auteurs arabes à l'équivalent de cinquante millions de notre monnaie. Les Sarrasins marchaient toujours vers les glorieuses destinées que leur avait pour ainsi dire assignées le génie de Mahomet. D'horribles guerres civiles ensanglantaient toutes les contrées sur lesquelles flottait l'étendard du prophète; les partisans de la famille d'Ommiah, l'un des agents du khalife Moavie Ier, et ceux de la famille d'Ali, époux de Fatime et gendre de Mahomet, ne cessaient de déchirer le sein de l'empire musulman; la hache des bourreaux, le poignard des assassins, le sabre des batailles, faisaient tomber, dans tous les partis, les plus illustres têtes; les discordes civiles étaient des dissensions religieuses: aux inimitiés avaient succédé des haines implacables. Le khalifat avait été divisé; Médine, Coufah, Damas, élevaient mosquée contre mosquée, haine contre haine, autorité contre autorité. Les souverains de la Syrie voulaient que Jérusalem devînt, au lieu de la Mecque, l'objet sacré des pèlerinages des Arabes. Les commandants des fidèles ne cessaient de se faire une guerre cruelle; mais tous étaient animés de l'esprit de l'islamisme; tous parlaient au nom de Mahomet; tous reconnaissaient le Coran pour la loi du Très-Haut; tous voulaient que la terre entière se soumît aux successeurs de leur apôtre; tous avaient le même enthousiasme, la même ardeur, le même fanatisme; tout montrait en eux à l'Europe les ennemis les plus redoutables; tout annonçait quel sort était réservé à tant de contrées européennes.

Les grandes et sanglantes agitations de l'empire des Sarrasins donnèrent cependant quelques succès à celui de Constantinople. Dans les premières années du règne de Justinien II, le fils et le successeur de Constantin IV, dit *Pogonat* II, Abdalmelek, khalife de Damas, fut attaqué par les Impériaux. Obligé de se défendre contre le khalife de Médine et contre le frère de ce dernier, qui

commandait dans l'Irak, il ne crut pas pouvoir résister aux chrétiens, et se soumit à payer mille ducats par semaine à l'empereur d'Orient (689). Justinien II avait à peine vingt ans; peut-être fit-il une grande faute en ne profitant pas de la position des Arabes, et en ne cherchant pas à recouvrer la Syrie, la Palestine, l'Égypte et l'Afrique du nord. Il semble qu'il voulut réparer cette faute en attaquant les Arabes en 692; mais il était trop tard. Il perdit une place importante, et on a écrit que son armée, forte de soixante mille hommes, avait été battue par quatre mille Sarrasins. Qu'est-ce cependant que le reproche qu'il pourrait mériter à ce sujet, en comparaison de tous ceux dont la postérité a poursuivi sa mémoire? Il se fit détester par ses débauches, ses exactions, ses cruautés. Il ordonna qu'on coupât le nez à ses frères, dont il redoutait l'ascendant, et qu'il croyait par là rendre indignes de régner. Importuné des trop justes plaintes de ses infortunés sujets, il conçut un crime qui aurait effrayé Néron lui-même: il ordonna de mettre le feu, pendant la nuit, à Constantinople, et d'en égorger tous les habitants. Le secret du tyran fut trahi: le patrice Léonce le prévint, souleva le peuple, détrôna l'empereur, fut proclamé à sa place, lui laissa la vie; mais le traita comme il avait traité ses frères, lui fit couper le nez, et le relégua dans la Chersonèse, en 694.

Ce patrice n'occupa pas long-temps le trône qu'il avait ôté à Justinien. Tibère Absimare fut salué empereur par l'armée, en 697. Léonce, qui ne put résister, eut les oreilles coupées ainsi que le nez, et fut renfermé dans un monastère.

Absimare régnait depuis sept ans, lorsque Trébellius, roi des Bulgares, ne cherchant qu'à affaiblir l'empire par de nouvelles divisions, tira Justinien II de sa retraite, et le ramena devant Constantinople. La capitale fut surprise; les successeurs des Romains, les représentants des

maîtres du monde, furent contraints de recevoir des mains d'un Bulgare cet empereur que ses forfaits leur avaient rendu si odieux; et quelles suites de ce honteux et si terrible abaissement! Les cruautés de Justinien redoublent; il fait conduire dans l'hippodrome Léonce et Absimare chargés de chaînes; il les fait coucher par terre: il oublie que Léonce lui a conservé la vie, il se transforme en bourreau, il met le pied sur la gorge de Léonce et d'Absimare, il les foule ainsi pendant une heure. Horrible profanateur des objets les plus saints, il fait chanter par ses infâmes satellites ces paroles de l'Écriture: « Vous » marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous écrase» rez le lion et le dragon. » Il ordonne qu'on les décapite. Le patriarche de Constantinople a les yeux crevés; plusieurs grands de l'empire sont pendus à la porte de leurs palais; d'autres sont jetés dans la mer, cousus dans des sacs; d'autres sont forcés d'avaler du plomb fondu; les principaux citoyens de Ravenne meurent par les mêmes supplices. Un d'eux, nommé Joannicius, obtient d'écrire avec son sang ses dernières volontés; il écrit: « Dieu, délivre-nous du tyran! » et se brise la tête contre les murs de son cachot.

Pendant six ans, Justinien II entasse les actes épouvantables d'une féroce démence. Le ciel exauce enfin les derniers vœux de ses victimes. Ses crimes enfantent un crime (711): Philippique-Bardane l'assassine lui et son fils; ses satellites sont immolés; et la main encore fumante de Philippique saisit le sceptre des Titus, des Trajan, des Antonin, des Théodose: déplorables suites du pouvoir absolu!

Quatre-vingt-neuf ans s'étaient écoulés depuis l'hégire, cette époque fameuse où Mahomet avait jeté les premiers fondements de cet empire que nous avons vu s'élever, s'étendre et menacer de couvrir la terre entière. L'Europe occidentale avait fait peu d'attention à ce grand phénomène politique, à cet empire si rapide dans son accroisse-

ment, et si redoutable dès ses premiers progrès. Les Visigoths eux-mêmes, qui régnaient en Espagne, et qui voyaient pour ainsi dire les Sarrasins s'avancer chaque jour davantage vers le détroit de Gibraltar, faible séparation entre l'Afrique et leurs belles contrées, avaient paru trop peu attentifs au danger qui les menaçait. Redoutant plus les successeurs des Romains qui avaient conquis les Espagnes, que ces Arabes qu'ils croyaient toujours voir au milieu de leurs déserts, et dont les succès étaient à leurs yeux si éphémères, ils avaient été bien éloignés de former avec l'empire d'Orient une alliance étroite et puissante, qui aurait pu étouffer, presque dès sa naissance, cet esprit de force et de conquête inspiré par le prophète de Médine à ses musulmans, et repousser les Sarrasins dans les vastes et brûlantes solitudes d'où le génie de Mahomet les avait fait sortir.

Lors de l'origine de cet empire si merveilleux, imaginé, produit, développé, et si fortement constitué par un simple agent d'une veuve d'Arabie, Suinthilla régnait encore en Espagne : mais ce n'était plus ce roi victorieux de tous les ennemis de sa nation, objet de la reconnaissance et de l'admiration des Visigoths ; entraîné par sa femme, son frère, son orgueil, son avarice, et toutes les funestes illusions du pouvoir et de la prospérité, il était devenu persécuteur ; il avait accablé ses sujets d'impôts ; ne mettant plus de bornes à sa tyrannie, il faisait mourir sous les prétextes les plus frivoles tous ceux dont il voulait envahir la fortune. Les Visigoths ne purent plus supporter sa cruelle domination ; des complots se formèrent, des conjurations s'ourdirent, le mécontentement général fut bientôt près d'éclater.

(630) Sisenand, qui commandait au nom de Suinthilla dans la Gaule narbonnaise, crut le moment favorable pour monter sur le trône d'Espagne. Il réclama le secours de Dagobert, roi des Français ; il lui offrit en présent une

fontaine d'or du poids de cinquante livres, que le général romain Aétius avait donnée au roi Thorismond, en reconnaissance des secours si puissants que lui avait amenés le roi visigoth Théodorède, père de Thorismond, et auxquels il avait dû en grande partie la victoire remportée sur Attila.

Dagobert crut devoir favoriser l'entreprise de Sisenand, et lui envoya une armée de Français, avec lesquels Sisenand traversa les Pyrénées. Suinthilla marcha à sa rencontre à la tête de troupes très-nombreuses; ils se rencontrèrent auprès de Sarragosse; mais au moment où la bataille allait commencer, les Visigoths qui avaient suivi Suinthilla, indignés de sa tyrannie, l'abandonnèrent, passèrent dans l'armée de Sisenand, et le proclamèrent leur roi. Suinthilla vit son propre frère, celui dont les conseils funestes l'avaient poussé dans la tyrannie et entraîné dans l'abîme, déserter le premier ses drapeaux; n'ayant plus aucun espoir, et croyant voir le fer vengeur dirigé sur sa tête, il prit la fuite; et aucun historien n'a dit comment il avait fini sa malheureuse vie.

(632) Sisenand cependant ne put faire remettre à Dagobert cette fontaine d'or qu'il lui avait offerte; il craignait de trop mécontenter les Visigoths jaloux de conserver un monument remarquable de la valeur de leurs aïeux: Dagobert se contenta de la valeur de la fontaine.

Sisenand convoqua un concile national à Tolède en 633. Ce concile décida que les évêques continueraient d'être élus par le clergé et par le peuple, confirmés et consacrés par le métropolitain et ses suffragants; mais ce qui est très-remarquable et ce qui prouve combien on avait attribué ou laissé prendre au clergé un pouvoir qui ne devait appartenir qu'à l'autorité civile, c'est que ce concile, présidé par saint Isidore, le métropolitain de Séville, décréta que Suinthilla et ses enfants ne seraient jamais élevés à aucune charge ni à aucun honneur public, à cause de

la tyrannie que Suinthilla avait exercée pendant son règne; qu'ils perdraient tous leurs biens, excepté ceux que la bonté du roi leur laisserait pour leur entretien; et qu'il en serait de même du frère de Suintliilla, parce qu'il avait trahi non seulement son frère, mais encore le roi Sisenand. Les pères du concile ne signèrent leurs actes qu'après avoir demandé l'agrément du roi; mais quelle cruelle intolérance dicta les dispositions qu'ils arrêtèrent contre les juifs!

Peu de temps après mourut le président de ce concile, saint Isidore, l'un des hommes les plus savants de son siècle, qui a laissé un très-grand nombre d'ouvrages sur l'histoire et sur différents sujets littéraires, théologiques et pieux, qui voulut mourir en évêque, au pied de l'autel où il avait sacrifié pendant tant d'années, et dont les dernières paroles furent, comme celles de l'apôtre saint Jean, des exhortations touchantes à la concorde et à l'affection mutuelle. On désirerait honorer sa mémoire, sans penser à ce zèle trop ardent et trop peu éclairé que mêlèrent aux vertus de ce pontife les malheureux préjugés de ce septième siècle si ignorant et si barbare.

Sisenand mourut vers 636; et Chintila, ou Suinthilla II, fut élu pour lui succéder.

On avait déjà, sous Sisenand, rédigé à Tolède ce code visigoth, composé d'après le code Théodosien, les ordonnances des rois, les anciennes coutumes espagnoles, et renfermant ces dispositions diverses desquelles le grand Montesquieu a dit, dans son *Esprit des lois*, qu'elles étaient puériles, gauches, idiotes,..... pleines de rhétorique et vides de sens, frivoles dans le fond et gigantesques dans le style. Et que l'on ne soit pas étonné de ces lois, de ces ordonnances, non plus que des mœurs, de la bravoure, de l'audace, des grandes vertus, des rigueurs, des persécutions, des cruautés, des crimes,

dont nous avons vu ou dont nous pourrons voir les résultats faire le bonheur ou le malheur de la péninsule espagnole, et former ou fortifier le caractère particulier de ses habitants.

Exposons-en les véritables causes.

Le climat de la péninsule commençait à se rapprocher beaucoup de celui qu'elle montre maintenant : l'étendue de ses bois était diminuée, les eaux de ses fleuves n'étaient plus aussi abondantes; ses plaines, privées de plusieurs ombrages et d'un grand nombre de courants, moins rafraîchies par une atmosphère devenue plus sèche, brûlées plus fortement par un soleil moins souvent voilé par des nuages, présentaient en beaucoup d'endroits des champs sablonneux et arides; la chaleur y était extrême pendant les étés. Autour de ces plaines régnaient ces ramifications des Pyrénées, qui s'étendent en différentes directions jusques au détroit de Gibraltar, forment des barrières très-élevées entre plusieurs des bassins de l'Espagne, et portent un grand nombre de leurs cimes à une telle hauteur, que les neiges et les glaciers y sont presque permanents. De ces montagnes neigeuses descendaient des vents froids dont la température faisait changer subitement celle des plaines ou des vallées profondes. Ces contrastes soudains, ces passages brusques du froid à la chaleur et de la chaleur au froid, ont toujours produit sur les êtres organisés des effets remarquables; ils agissent profondément, non seulement sur les diverses espèces d'animaux, mais sur les différentes races de l'espèce humaine; ils en modifient, pour ainsi dire, la nature, ils en altèrent ou en augmentent les qualités; et relativement à l'homme, par exemple, ils impriment aux individus qui peuvent résister à leurs attaques une force d'action, une ténacité de caractère, une exaltation de facultés, d'où découlent nécessairement une imagination ardente, des passions vives, une

tendance presque irrésistible vers les moyens extrêmes, des sentiments violents, des vertus héroïques, des rigueurs barbares, des excès terribles.

D'un autre côté, dans le septième siècle, l'ignorance des Visigoths, et même celle de leurs personnages les plus élevés, était très-grande : le clergé seul possédait les connaissances qui avaient échappé à la barbarie, il jouissait de la plus grande autorité, sans qu'elle lui fût contestée, parce que lui seul était instruit, parce que lui seul pouvait être consulté, parce que lui seul pouvait donner des décisions. Il avait l'un des plus beaux titres à la puissance, le savoir et le talent; et voilà pourquoi il était si rare de voir la nation, et même les grands du royaume, délibérer sur les intérêts de l'état. C'était très-souvent à des assemblées d'évêques que les rois avaient recours pour la sanction de la législation; c'étaient de véritables conciles qui prononçaient sur les affaires civiles, aussi bien que sur la discipline ecclésiastique; et le gouvernement des Visigoths était devenu insensiblement un gouvernement théocratique, plus semblable qu'on ne le croirait, dès le premier examen, à celui des musulmans; et qui présentait de très-grands rapports avec le véritable gouvernement par lequel nous avons montré, dans notre première époque, que les Français étaient régis pendant le sixième siècle.

Ayons présent ce que nous venons d'exposer, et voyons la suite du règne de Chintila.

Le concile convoqué d'abord après son avénement décréta, sur la demande du roi, des prières solennelles pour apaiser la colère céleste. Il excommunia ceux qui manqueraient à la fidélité et à l'amour que l'on doit au souverain; celui qui, n'ayant pas la prudence nécessaire pour le gouvernement, ou n'étant pas du sang des Goths, aspirerait à la couronne; celui qui man-

dirait le roi, ou lui donnerait quelque enchantement, ou chercherait à savoir le temps de sa mort, dans l'espérance de lui succéder. Il ordonna que les récompenses obtenues par des services fussent sacrées, et il donna au roi le droit de faire grâce aux criminels, ou de modérer leurs peines.

Et quel est le grand acte qui succède à ce beau droit d'exercer la clémence, la plus noble et la plus touchante prérogative du trône, ou plutôt de l'humanité? Chintila ordonne que tous ses soldats et tous ses sujets professent la religion chrétienne; il veut que tous les juifs soient chassés de ses états; et le concile qu'il convoque à Tolède l'année suivante le remercie de l'édit qu'il a donné contre cette race qu'il maudit; et avec le consentement du roi et des grands, il déclare qu'aucun roi ne pourra, sous peine d'excommunication, monter sur le trône, qu'après avoir juré d'observer ce même édit de proscription.

D'après un autre canon du concile, pour lequel il est remarquable qu'on n'ait pas parlé de l'approbation du roi ni de celle des grands, on ne pouvait, sans encourir l'excommunication, élire roi celui qui aurait pris l'habit de religion, celui qui aurait fait couper ses cheveux pour se dévouer à la Divinité, ou que l'on aurait rasé pour la même espèce de consécration.

Chintila étant mort en 640, on élut pour son successeur son jeune fils Tulga.

On abusa de la douceur et de l'inexpérience du nouveau roi. (642) Aux mécontentements succédèrent les murmures; plusieurs grands se réunirent, et décidèrent que, pour éviter de grands malheurs, Tulga devait descendre du trône, et le céder à un prince plus en état de gouverner. Combien on était loin d'avoir une idée nette de la nature ainsi que de la limite des pouvoirs, et de cette responsabilité des ministres, qui seule concilie les

droits des peuples et la stabilité des gouvernements!

Ces mêmes grands du royaume choisirent pour leur souverain Chindasuinthe, malgré son âge de quatre-vingts ans. Ce vieillard, dont la tête avait conservé toute sa force, et dont la valeur ni l'ambition n'étaient refroidies par les années, marcha contre Tulga, à la tête de ceux qui l'avaient élu, le précipita du trône, et le fit raser.

Plusieurs Visigoths, cependant, refusèrent de le reconnaître. La guerre civile s'alluma. Les dissidents levèrent dans les Gaules et même en Afrique des soldats qui, par leurs excès, ajoutèrent à tous les maux de la patrie, que combla une affreuse famine, produite par une grande et longue sécheresse.

Chindasuinthe battit souvent ses adversaires. Un descendant du roi Léovigilde, nommé Ardabaste, seconda par son courage et par ses autres belles qualités les succès du roi, qui lui fit épouser sa cousine germaine. La victoire fit enfin reconnaître Chindasuinthe de tous les Visigoths, et la tranquillité se rétablit dans la péninsule.

Le roi se hâta de convoquer un concile, dont le premier acte fut d'excommunier ceux qui introduiraient des troupes étrangères dans le royaume pour attenter à la vie ou à la couronne du prince.

Il n'est pas inutile, pour la connaissance des mœurs et des usages des peuples, de rapporter d'ailleurs que Chindasuinthe ayant, en 647, envoyé Tajon, savant évêque de Sarragosse à Rome, pour avoir une copie de quelques ouvrages de morale de saint Grégoire, ce prélat, qui devait s'adresser au pape lui-même, fut obligé d'attendre l'élection du souverain pontife; que saint Martin ayant été élevé sur la chaire pontificale, lui répondit qu'il fallait chercher ces ouvrages dans les archives de l'église de Rome; que le grand nombre d'affaires que saint Martin avait à régler ne lui permit pas de s'en occuper aus-

sitôt qu'il l'aurait voulu, et qu'il s'écoula beaucoup de temps avant que l'on pût trouver et copier les manuscrits désirés par le roi des Visigoths.

Chindasuinthe était parvenu à sa quatre-vingt-septième année. Souhaitant de se débarrasser en grande partie du poids de la royauté, bien lourd pour son âge, de favoriser son fils, et d'éviter à son pays les orages qui peuvent accompagner l'élection d'un roi, il obtint d'une assemblée d'évêques et de grands qu'ils proclamassent son fils Récésuinthe son successeur et associé à son trône.

(649.) Cette proclamation fit beaucoup de mécontents. On la regarda comme un attentat au droit d'élire le roi que la nation ou les grands, en usurpant l'autorité du peuple, avaient toujours exercé, et comme une tentative dangereuse pour changer le gouvernement électif en monarchie héréditaire. Elle irrita ceux qui avaient des prétentions à la couronne, et qui espéraient que, le roi étant très-vieux, ils pourraient bientôt les faire valoir.

Froja, un de ces mécontents, réunit un parti considérable. Il alla en France, et ayant levé facilement une armée parmi les Gascons, toujours prêts à employer leurs armes au service de ceux qui avaient besoin de leur courage, il repassa avec cette armée les Pyrénées, et porta le ravage, la mort et l'incendie dans toutes les contrées que l'Èbre arrose. Récésuinthe s'avança contre lui, le défit, repoussa les Gascons au-delà des Pyrénées, justifia le choix des évêques et des grands, et s'en montra bien plus digne encore, en préférant la douceur à la force, en calmant par des actes de bienfaisance et par la justice, le plus grand de tous les bienfaits, des esprits trop aigris, en proclamant une amnistie sans réserve, en réparant tous les torts, en modérant les impôts, en gagnant tous les cœurs, et en faisant ainsi succéder une paix durable à de sanglantes discordes.

Ce fut en 652 qu'il perdit son père. Chindasuinthe avait

quatre-vingt-dix ans quand il cessa de vivre. Son fils, devenu seul souverain de l'Espagne, réunit à Tolède un concile, dans lequel entrèrent des abbés ou chefs de monastères, ceux qui remplissaient les grandes charges de la couronne, des gouverneurs de province et d'autres grands. Le roi leur remit par écrit l'état des affaires dont il désirait que s'occupât cette assemblée, à laquelle quelques historiens ont donné le nom d'états-généraux, aussi bien que celui de concile. Ce concile déclara que les excommunications prononcées contre les rebelles se trouvaient annulées par l'amnistie; il ordonna que les héritiers d'un roi ne pourraient succéder qu'aux biens qu'il avait avant son élection; il décréta que tous les autres biens du prince appartiendraient à la couronne. Un autre décret, bien remarquable par son opposition avec le canon approbatif de l'expulsion des Israélites, qui avait eu lieu du temps de Chintila, porte que le roi protègera la foi catholique, et veillera à arrêter la méchanceté des juifs, *sans jamais sortir des bornes de la modération et de l'équité*; et, ce qui prouve combien les évêques et les ducs ou comtes palatins, c'est-à-dire les grands officiers du palais, dominèrent dans cette assemblée, le dixième canon du concile change en leur faveur un des articles les plus essentiels de la constitution de l'état, et détermine que dorénavant le roi sera élu dans le lieu où son prédécesseur sera mort, et que l'élection sera faite par les évêques et les grands du palais.

Cette disposition était une suite presque nécessaire du gouvernement théocratique; et quels pouvoirs plus grands encore n'allons-nous pas voir usurper dans le royaume le plus voisin de l'Espagne, par le chef d'autres grands officiers palatins!

Dès 653, Récésuinthe rendit au métropolitain de Mérida plusieurs évêchés réclamés par ce prélat, comme ayant été compris autrefois parmi les diocèses de sa province.

En 667, l'Espagne perdit saint Ildephonse, métropolitain de Tolède, capitale du royaume, et qui par ses vertus et son savoir avait obtenu une grande vénération; et en 672, Récésuinthe mourut dans une petite ville voisine de Salamanque.

Les palatins ou grands officiers du palais, qui avaient accompagné le roi, se réunirent à l'instant et élurent un des leurs, nommé Wamba ou Bamba. Ils eurent de la peine à lui faire accepter la couronne; mais, vaincu par leurs instances, il partit pour Tolède; et après avoir reçu des témoignages du plaisir que son élection faisait au royaume, il fut sacré par le métropolitain.

Il est à remarquer que Wamba fut le premier roi visigoth sur la tête duquel un archevêque répandit une huile consacrée, comme Samuel le prophète en avait versé sur la tête du premier roi des Juifs; mais Wamba était aussi le premier roi des Espagnes qui n'eût été élu que par les évêques et par les palatins.

Les Vascons ou Gascons d'Espagne, c'est-à-dire les Navarrois et les Asturiens, se révoltèrent cependant contre Wamba. Bientôt il apprit qu'Hildéric, comte ou gouverneur de Nîmes, dans la province narbonnaise, l'évêque de Maguelone et l'abbé d'un monastère voisin, refusaient de le reconnaître, avaient levé des troupes dans les contrées françaises de leur voisinage, et entraîné dans leur défection toutes les villes de la Gaule visigothe; et peu de temps après on lui annonça que Paul, un de ses généraux, qu'il avait chargé d'aller soumettre Hildéric et ses partisans, avait gagné le gouverneur de la province de Tarragone, et, franchissant rapidement les Pyrénées, s'était emparé de Narbonne, et avait été reconnu roi par son armée, par le duc de Tarragone, par Hildéric lui-même, et par tous les révoltés.

Wamba a le bonheur de faire rentrer dans leur devoir les Navarrois et les Asturiens, que leurs montagnes, leurs

défilés, leurs gorges, leurs cavernes et leurs autres retraites presque inaccessibles ne peuvent dérober à ses armes. Réunissant ensuite tous les soldats dont il peut disposer, il traverse la Catalogne, donne ordre à sa flotte de seconder les opérations de son armée, reçoit les chefs de Barcelone et de Girone, qui s'empressent de se soumettre; passe les Pyrénées, s'empare de Colioures, de Vulturaria et de Castrolivia, dans lesquelles il trouve beaucoup d'argent qu'il distribue à ses guerriers; fait prisonnier, dans un fort, le duc de la province de Tarragone; investit Narbonne, la prend de vive force; soumet Béziers, Agde, Maguelone, et fait marcher des troupes choisies vers Nîmes, où Paul s'était réfugié.

Ces troupes attaquent Nîmes avec vigueur, battent les murs avec le bélier, lancent sur les remparts des nuées de pierres, de dards et de flèches; y pénètrent, immolent tout ce qui s'oppose à leurs efforts, et plantent sur les tours l'étendard victorieux de Wamba.

Le roi arrive vers la ville rebelle et vaincue. Le métropolitain de Narbonne va au-devant du prince, se prosterne à ses pieds, implore sa clémence. Paul et quelques-uns des siens s'étaient sauvés dans un asile retranché. Ils se rendent; on les amène au vainqueur. Le roi les fait juger par un conseil de guerre; ils sont condamnés à mort. Wamba leur fait grâce de la vie, se contente de les faire raser, ordonne qu'on rende aux habitants tout ce qui leur a été pris, et revient à Tolède, où un triomphe et les acclamations des Visigoths honorent sa victoire et encore plus sa modération.

Il fait tracer par ses commissaires les limites de tous les diocèses de son royaume, prend un soin particulier de sa flotte, et en 677 a la satisfaction d'apprendre que, par une suite de ses soins et de sa prévoyance, son armée navale a battu celle des Sarrasins, dont la puissance ne cessait de s'accroître dans l'Afrique septentrionale, et

dont les bâtiments infestaient souvent les rivages occidentaux de la Méditerranée. La victoire avait été longtemps disputée; mais les Visigoths l'avaient emporté, et les Sarrasins avaient perdu deux cent soixante-dix barques, prises, brûlées ou coulées à fond.

(680) Ervige, fils d'Ardobaste, et descendant du roi Léovigilde, était un des palatins qui possédaient le plus la faveur de Wamba. Entraîné par l'ambition à une noire ingratitude, il fit prendre secrètement au roi une boisson dont ce prince était bien éloigné de soupçonner la nature; Wamba, qui d'ailleurs était déjà vieux, tomba dans le délire, et éprouva des accidents si graves, que l'on crut qu'il se mourait. On se hâta, suivant les usages de ce siècle, de lui couper les cheveux, et de lui donner l'habit de pénitent. Au bout de vingt-quatre heures, le roi revint à lui; mais telles étaient les idées de ce temps déplorable, que, voyant qu'on l'avait consacré à la pénitence pendant son égarement, il se crut incapable de conserver la couronne, et obligé de se vouer entièrement à la vie religieuse. Il recommanda aux palatins d'élire Ervige, le déclara par écrit son successeur, après qu'ils se furent conformés à son désir, et se retira dans un monastère. Saint Julien, métropolitain de Tolède, sacra Ervige.

Dès soupçons toutefois se répandirent sur la cause de l'accident qui avait amené l'abdication de Wamba. D'un autre côté, le droit d'élire le roi, toujours restreint de plus en plus par l'ambition des grands officiers, n'avait été exercé que par les palatins. Ervige voulut s'assurer la possession du sceptre; il convoqua une assemblée composée des évêques et des grands, et il est curieux de voir quelles furent les principales décisions de cette assemblée.

Elle ordonna qu'Ervige serait tenu pour légitime monarque des Visigoths, obéi et respecté comme tel, attendu, premièrement, que le roi Wamba avait eu, pendant sa

maladie, les cheveux coupés comme un pénitent et un *homme en religion*, ce qui le rendait incapable de régner; secondement, que Wamba, du consentement des palatins, avait nommé Ervige son successeur; troisièmement, que Julien, métropolitain de Tolède, n'avait sacré le nouveau roi qu'après s'être assuré de la régularité de son élection.

L'assemblée ordonna de plus qu'on n'admettrait à la communion de l'église ceux qui auraient commis quelque crime contre le roi ou la patrie, qu'autant que le prince leur aurait fait grâce. Elle décréta qu'afin d'obvier aux longs délais qui avaient lieu ordinairement dans les élections des évêques, le métropolitain de Tolède aurait le droit de sacrer tous les évêques d'Espagne, suivant le choix du prince, pourvu qu'il les jugeât dignes de l'épiscopat; et enfin, par une disposition bien funeste, elle arrêta que tous ceux qui se réfugieraient dans une église après avoir commis quelque délit, jouiraient d'une immunité qui s'étendrait jusques à trente pas de cette église.

(682) La désunion continuant de régner entre les parents et les amis particuliers de la famille d'Ervige et ceux de la famille de Wamba, le roi crut parvenir à la faire cesser, en mariant sa fille avec *Égiza* ou *Égiça*, neveu de son prédécesseur.

En 683, il réunit à Tolède un nouveau concile, auquel assistèrent soixante-six évêques, cinq abbés, et vingt-sept palatins, ou autres grands du royaume.

Il fit l'ouverture de ce concile, adressa un discours à ceux qui le composaient, leur remit une note qui indiquait les questions dont ils devaient s'occuper, se retira ensuite, mais revêtit leurs actes de son approbation.

Combien cette assemblée, si différente des premières assemblées nationales des Visigoths, montrait une distribution de pouvoirs politiques et une concentration d'influence et d'autorité peu propres à donner à l'amour de

la patrie la force devenue si nécessaire dans un moment où le bruit de tant d'états qui s'écroulaient sous les coups des Sarrasins retentissait jusques au milieu des montagnes de la péninsule, et annonçait l'approche du grand orage qui menaçait la monarchie espagnole!

Elle décida que, d'après le désir du roi, tous ceux qui avaient pris part à quelque révolte, soit du temps de Wamba, soit à une époque antérieure, recevraient une amnistie complète; que les palatins et les évêques ne pourraient être privés, ni de la vie, ni de leurs biens, ni de leur rang, qu'après avoir été jugés par les évêques et les grands du royaume; que l'on excommunierait tous ceux qui commettraient quelque délit envers la femme, les enfants, les gendres, ou les brus du roi, ainsi que celui qui épouserait la veuve du monarque, quand même il serait monté sur le trône.

(687) Ervige, se sentant attaqué d'une maladie mortelle, nomma pour son successeur, du consentement des palatins, Égiza son gendre, releva les grands du serment qu'ils lui avaient prêté, leur en demanda un nouveau pour Égiza, et mourut peu de temps après.

Saint Julien, métropolitain de Tolède, sacra Égiza comme il avait sacré Ervige. Trois ans après, il mourut, laissa un long souvenir de ses vertus, plusieurs ouvrages théologiques; une histoire de la guerre de Wamba contre Paul; et une chronique des rois visigoths, publiée par le cardinal d'Aguirre.

Son successeur Sisebert fut bien éloigné de marcher sur ses traces; il conspira contre le roi; Égiza le fit arrêter, et convoqua un concile, composé de plus de cinquante évêques ou métropolitains, de cinq abbés et de seize palatins, qui déposèrent Sisebert; et, ce qui est remarquable, nommèrent à sa place le métropolitain de Séville, et choisirent également le successeur de ce dernier métropolitain.

Les Sarrasins venaient, en 696, de s'emparer des Mauritanies; ils s'avançaient de plus en plus vers l'Espagne; ils y touchaient pour ainsi dire, et leur flotte faisait audacieusement briller les pavillons de l'islamisme le long des côtes de la péninsule. Égiza fit appareiller la sienne; elle rencontra celle des Sarrasins, et la contraignit à s'éloigner.

Dès 698, Égiza demanda aux grands du royaume d'associer au trône son fils Witiza. Il l'obtint, donna à ce jeune prince le gouvernement de la Galice, qui avait fait partie de l'ancien royaume des Suèves, et mourut en 700.

Witiza commença son règne par des actes de la plus grande clémence; il remit à ses sujets tous les arrérages des impôts; mais bientôt il s'abandonna, sans aucun frein, à la vie la plus déréglée, il permit tout à ses passions ardentes. Ayant recours à la violence lorsqu'il ne pouvait pas réussir par la séduction, il porta le déshonneur dans toutes les familles; et ce qui acheva d'allumer dans toutes les classes le plus terrible ressentiment, il se glorifiait de ses attentats. L'honneur cruellement blessé de tant de grands du royaume, et d'autres Visigoths, ajoutait à chaque instant à l'indignation publique : des soulèvements se préparèrent. On soupçonna deux descendants des anciens rois, le duc Théodofred et don Pélage, de fomenter ces soulèvements. Ils furent exilés; on a même écrit que Witiza fit crever les yeux à Théodofred, pour le rendre incapable de gouverner.

Les excès du roi deviennent plus criminels, et la haine publique plus dangereuse. Pendant que cette conduite coupable, et tous les troubles secrets qu'elle enfante, semblent amener la plus funeste catastrophe, et livrer l'Espagne divisée, sans force et sans défense, au premier qui voudra s'en emparer, les Sarrasins marchent de conquête en conquête. (707) Musa, l'un des généraux du khalife Walid, et gouverneur des Mau-

ritanies, bat les Bérébères, les défait, assiége Tanger, s'en empare, et n'est plus séparé des Espagnes que par le détroit de Gibraltar. L'année suivante, il veut emporter d'assaut Ceuta, qui appartenait encore aux Visigoths; la valeur du comte Julien peut seule garantir la place.

(709) Un grand nombre de Visigoths puissants, ne pouvant plus supporter les désordres, les outrages, la tyrannie de Witiza, proclament à sa place don Rodrigue, qui, suivant quelques auteurs, était fils du duc Théodofred, exilé par Witiza, et descendant du roi Chindasuinthe. Tous les Visigoths ne reconnaissent pas don Rodrigue; la guerre civile éclate dans la péninsule.

Un parti de Sarrasins passe le détroit, débarque à Tarife presque en face de Tanger, et ravage la côte avant de se rembarquer. Witiza meurt. Rodrigue demeure seul possesseur de la couronne. Les Visigoths, réunis, auraient pu résister aux Arabes, auxquels la conquête des Mauritanies fait donner le nom de Maures : mais voilà qu'un nouvel attentat va ouvrir aux Sarrasins l'entrée des Espagnes, ainsi que nous le verrons dans la cinquième époque.

Pendant que cet empire des enfants courageux des campagnes brûlantes de l'Arabie se formait, se développait, s'étendait sur la Perse, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, les Mauritanies, et venait, toujours croissant, jusques aux rivages fameux que baignent les eaux de l'Océan et de la Méditerranée, les Barbares sortis des marais et des forêts inondées du nord-ouest de la Germanie luttaient avec plus ou moins de succès dans la Grande-Bretagne, sous le nom d'Anglo-Saxons, pour y accroître leurs conquêtes, et agrandir le territoire des sept monarchies qu'ils y avaient établies. Les anciens habitants, tantôt réfugiés dans les bois et les montagnes du pays de Galles et de Cornouailles, tantôt sortant de

leurs asiles redoutables avec le courage du désespoir, pour repousser loin des terres de leurs pères les ennemis que la mer avait vomis sur leurs bords; combattant seuls quelquefois contre les dominateurs de leur patrie asservie; secourus d'autres fois par leurs frères de la valeureuse Armorique ou Petite-Bretagne, et profitant des divisions qu'une ambition féroce faisait naître parmi les conquérants, illustraient par la plus belle et la plus juste des résistances les dernières années de leur indépendance. Mais cette indépendance et si noble et si fière devait bientôt se renfermer, se voiler, pour ainsi dire, et se perpétuer mystérieusement au milieu de ces monts, de ces bois, de ces défilés défendus par une nature sauvage, et où, pendant plusieurs siècles, subsisterait encore, comme dans un temple éloigné des regards des profanes, l'image sacrée de l'ancienne liberté.

Éthelbert, qui commandait à presque toute la Grande-Bretagne conquise, avait cessé de vivre. Son fils renonce au christianisme, et ose épouser la seconde femme de son père. Un de ses petits-fils enlève la couronne à son aîné; et le fils de cet usurpateur, redoutant les droits qu'ont au trône les enfants de son oncle, les fait assassiner. Les nouveaux trônes sont souvent usurpés, les couronnes souvent ensanglantées. Les rois saxons combattent les uns contre les autres; le fer et le feu ravagent leurs malheureuses contrées : tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, ils défont ou recomposent leurs monarchies, en rapprochent ou en écartent les limites, les réunissent ou les divisent, s'allient quelquefois avec les Bretons contre leurs compatriotes, mais le plus souvent se concertent pour les repousser, les détruire ou les reléguer vers les rivages occidentaux.

Tout ce spectacle est confus, parce que les objets, les théâtres, les événements, les premiers résultats, ne sont pas assez grands pour être distingués au travers de plus

de dix siècles. Il faudrait s'en approcher de très-près pour le voir nettement, mais la nature de cet ouvrage s'y oppose : il suffira d'en présenter les grandes conséquences dans les époques suivantes.

(688 ou 689) Faisons cependant remarquer que ce fut pendant la période dont nous nous occupons que monta sur un des trônes saxons, sur celui de Wessex, Ina, que sa valeur, ses autres grandes qualités, ses victoires, et le soin qu'il prit de faire former un recueil de lois qui, dans la suite, servit de base à celles du roi Alfred, ont rendu célèbre, et dont nous montrerons, dans la cinquième époque, les rapports des derniers actes avec la civilisation de la Grande-Bretagne.

(676) Ce fut aussi pendant cette période qu'un moine grec, nommé Théodore, fut promu au siége de Cantorbéry. Il possédait toutes les connaissances auxquelles on donnait alors les noms de mathématiques, d'astronomie et de musique. Il avait cultivé avec succès les lettres grecques et latines; il en favorisa l'étude, et en répandit le goût dans la Grande-Bretagne, où il apporta ou fit venir un grand nombre de livres latins ou grecs, et forma une bibliothèque. Il y favorisa aussi la culture des arts, et seconda de toute son influence un Anglais, nommé Benoît, qui était passé en Italie, y avait pris l'habit religieux, s'y était perfectionné dans la peinture, et était revenu en Angleterre. Ce Benoît avait appris à ses compatriotes l'art de peindre et celui de faire le verre, avait bâti plusieurs églises ou monastères, et orné ces édifices de ses verres et de ses peintures.

L'Écosse ni l'Irlande, pendant le milieu ou la fin du septième siècle, ne furent le théâtre d'aucun événement mémorable : mais de grands changements se préparaient en France, et devaient influer sur la destinée de toute l'Europe.

(628) Dagobert Ier venait de succéder à son père Clo-

taire II. Il se hâta de rassembler une armée, de s'avancer vers Reims, et d'envoyer des conseillers fidèles auprès des grands de la Neustrie et de la Bourgogne. Des exemples multipliés pouvaient lui faire craindre que son frère Aribert, ou Charibert, ou Caribert, ne voulût qu'on lui cédât une très-grande partie du royaume. Il s'arrangea avec ce prince, lui abandonna une portion considérable de l'Aquitaine, de la Gascogne, et de quelques contrées voisines, et se trouva paisible possesseur de tous les autres états que son père avait gouvernés. Il crut devoir les parcourir, et en visiter les principales villes. Il paraît qu'il avait conçu le projet d'affaiblir la puissance des grands, de fonder l'autorité royale sur l'affection de la nation, de détruire le pouvoir rival des maires du palais, dont il prévoyait l'immense et rapide accroissement. Il réprima, dans toutes les provinces qu'il parcourut, les injustices et les vexations sous lesquelles les grands faisaient gémir les Français. Le peuple le combla de bénédictions. Mais bientôt ses mœurs se dépravèrent, sa politique s'affaiblit, son système se dénatura dans sa base, sa conduite changea. Indépendamment d'un nombre de concubines si grand que les historiens n'ont pas voulu les compter, il eut en même temps quatre femmes auxquelles il donna le rang d'épouses légitimes : la première était Nantilde, qu'il avait épousée après avoir répudié Gomatrude sous prétexte de stérilité; la seconde était Ragnetrude; la troisième se nommait Vulfegonde, et la quatrième Berchilde.

Il dédaigna l'amour du peuple; il surchargea les Français d'impôts.

Aribert quitta Toulouse, dont il avait fait sa capitale, pour venir à Orléans tenir sur les fonts de baptême Sigebert, le fils aîné de Dagobert Ier. (630) Peu de temps après cette cérémonie, il mourut dans l'Aquitaine, et son fils Chilpéric, encore enfant, le suivit au tombeau.

Dagobert n'était plus aimé du peuple; les grands le détestaient; il fut soupçonné d'avoir hâté la mort de son frère et de son neveu, des états et des trésors duquel il s'empressa de se mettre en possession.

Craignant, pour ses provinces d'Allemagne, les incursions des Esclavons et d'autres Barbares, il fit un traité d'alliance avec Héraclius, qui régnait alors à Constantinople. Mais cette alliance n'empêcha pas les Virides ou Viridiens, Esclavons d'origine, de se jeter dans la Thuringe et dans plusieurs autres contrées de la France germanique. Dagobert rassembla son armée à Metz, traversa la vaste forêt des Ardennes, arriva à Mayence, et allait passer le Rhin, lorsque des députés des Saxons vinrent le trouver. Ils offraient de défendre contre les Virides la France germanique ou ultra-rhénane, si le roi voulait les décharger du tribut de cinq cents vaches que Clotaire Ier leur avait imposé. Dagobert y consentit; les Saxons jurèrent sur leurs armes d'être fidèles à leur promesse; ils attaquèrent les Virides; mais leurs armes ne furent pas heureuses, et les contrées françaises de la Germanie restèrent exposées à la dévastation.

(632) Dagobert convoqua à Metz une assemblée composée d'évêques et de seigneurs; il y déclara l'intention où il était de fixer sa résidence dans cette ville, pour être plus à portée de défendre les frontières orientales de la France; et quoique son fils Sigebert n'eût que trois ans ou environ, il le fit reconnaître roi d'Austrasie; il lui donna pour conseillers saint Cunibert, archevêque de Cologne, et Adalgise, duc ou maire du palais, et garda auprès de sa personne, sous le prétexte de former son conseil, Pepin dit le Vieux ou de Landen, ancien maire du palais du même royaume, et plusieurs grands, dont il redoutait l'influence.

Il restait encore deux fils d'Aribert, Boggis et Ber-

trand. Vers 631 ou 632, Dagobert Ier crut devoir leur donner le duché d'Aquitaine en souveraineté héréditaire, sous la condition d'un hommage et d'un tribut ou d'une redevance qu'il se réserva comme une marque de sa suzeraineté. Il ne se doutait pas qu'il posait le premier fondement de ce grand système féodal qui devait être si funeste et au bonheur du peuple et à l'autorité du souverain.

Très-peu de temps après la naissance de son second fils, Clovis II, il le fit reconnaître roi de Neustrie et de Bourgogne, dans une nouvelle assemblée de grands, d'évêques et de principaux vassaux.

On lui dut d'avoir fait travailler à un recueil de lois assez adaptées aux mœurs et à l'esprit de la nation, pour avoir conservé leur force pendant près de trois siècles.

Il donna à un très-grand nombre d'églises ou de monastères d'immenses étendues de terres, et ne contribua pas peu aux progrès de la civilisation, en faisant présent de ces vastes campagnes, presque toujours agrestes ou ravagées, à des associations nombreuses, vouées à un travail constant, dirigées par des règles sévères relativement à l'emploi du temps et à l'ordre des opérations. Ces associations étaient d'ailleurs encore persuadées qu'elles ne pouvaient parvenir ni à une prospérité temporelle ni à une félicité éternelle qu'en abattant des bois inutiles ou malsains, en desséchant des marais pestilentiels, en dirigeant le cours des eaux, en fertilisant les plaines et les vallées, en construisant de grands édifices, en perpétuant tout ce que pouvaient encore produire l'architecture, la sculpture, la peinture sur verre, la musique, en copiant des manuscrits, en conservant les restes si fragiles de la littérature, et en les transmettant à la jeunesse.

L'église de Saint-Denys avait été particulièrement l'objet de ses libéralités; il l'avait fait rebâtir avec d'au-

tant plus de magnificence, qu'il aimait à réunir autour de lui les plus riches productions du luxe, qu'il s'était plu à présider une grande assemblée élevé sur un trône d'or, et que l'on conserve encore un autre trône de ce prince, d'un métal bien moins précieux, mais travaillé avec assez d'art, et que j'ai vu employé dans une grande solennité militaire sur les bords de la mer qui baigne la ville de Boulogne.

Il aimait à habiter dans une maison de plaisance située près de Paris, sur la rive droite de la Seine, au milieu des bois, à l'endroit que l'on nomme encore Épinay, et où j'écris son histoire. Ce fut dans cette résidence qu'il mourut d'une dyssenterie, en 638, ayant à peine trente-six ans; il fut enterré dans l'église de Saint-Denys, où l'on voit son tombeau.

Sigebert II, son fils aîné, n'avait que huit ou neuf ans; Clovis II n'en avait que cinq. Éga ou Æga, maire du palais de Neustrie, gouverna ce royaume au nom de Clovis II. Pepin de Landen, délivré de l'espèce de captivité dans laquelle la méfiance de Dagobert l'avait retenu au milieu de sa cour, revint en Austrasie accompagné de ceux qui avaient partagé sa disgrâce. Son retour fut un triomphe; saint Cunibert, archevêque de Cologne, se déclara le plus zélé de ses amis; les grands suivirent l'exemple de l'archevêque: on rappela les anciens services de Pepin; on les fit valoir avec chaleur; toutes les espérances se tournèrent vers lui, tous les suffrages le réclamèrent. Maire du royaume d'Austrasie à la place d'Adalgise, qui se retira, il en reprit de nouveau les rênes; il se lia avec Éga, le maire de Neustrie. Tous deux répandirent à l'envi des bienfaits; tous deux comblèrent particulièrement de biens ceux que le règne de Dagobert avait mécontentés. Favorisés par les grands, aimés du peuple, tuteurs de deux enfants, ils exerçaient toute l'autorité souveraine à l'égal des rois dont ils tenaient la

place. La politique les unissait. Sainte Nantilde, la veuve de Dagobert, employait tout l'ascendant de ses vertus à maintenir la paix dans les deux royaumes, et la concorde entre les deux maires. Elle avait les honneurs de la régence; mais la puissance était entre les mains de Pepin et d'Éga, ou plutôt Éga devait céder à l'ascendant de Pepin; et Pepin, en effet, était le chef des Français.

Ici commence à se manifester, pour un œil attentif, une grande révolution qui devait influer sur le monde entier. Lorsqu'une de ces révolutions qui font les destins des nations frappe les yeux du vulgaire, il croit qu'elle commence; elle est faite depuis long-temps, et les phénomènes politiques que des observateurs superficiels regardent comme l'origine de ces événements mémorables, sont plutôt les effets que les causes de ces grands changements.

Depuis plusieurs règnes les grands ne pliaient que par force sous l'autorité royale. Ceux de ces grands qui n'étaient ni Romains ni Gaulois se souvenaient trop de l'indépendance de leurs aïeux dans les forêts de la Germanie. Trop peu éclairés pour réprimer les abus de la royauté par la sainteté des lois fondamentales et la puissance irrésistible d'une opinion véritablement nationale, ils avaient résolu de l'anéantir, de n'en laisser subsister que le nom, et de s'en partager les attributs. Les maires du palais, presque toujours choisis parmi eux, qu'il était si difficile au souverain de faire descendre de leur siége, rival du trône, et qui avaient tant d'occasions d'accoutumer les peuples à leur obéir et les armées à les suivre avec enthousiasme, leur avaient paru les plus propres à favoriser leurs projets usurpateurs. L'ambition des maires paraissait les assurer de leur concours. L'usage, leur crédit, le grand nombre de leurs clients, la crainte de les blesser, tout leur promettait de voir bien-

tôt héréditaires les récompenses et tous les autres avantages dont ils jouissaient. La dynastie de Clovis ne pouvait plus régner que pendant peu d'années : le choc le plus léger devait détruire le colosse d'argile. Pour sauver cette dynastie, il aurait fallu qu'elle produisît de grands hommes supérieurs à leur siècle; et ces grands hommes devaient naître dans la famille d'un maire du palais.

Deux circonstances donnent à la révolution préparée par les grands une force invincible. Les descendants de Clovis sont confinés dans leurs palais; on ne les occupe plus qu'à fonder des monastères; on ne voit leur histoire que dans les chartes des églises; ils ne paraissent plus dans les camps de la nation la plus belliqueuse, et qui dans ses forêts germaniques avait toujours donné le commandement au plus brave; les maires marchent à la tête des armées, où les grands, dénaturant de plus en plus le gouvernement monarchique, désignent eux-mêmes les généraux; et d'un autre côté, la place si éminente de maire, celle vers laquelle se tournaient tous les regards de la nation, devient réellement héréditaire. La royauté s'éclipse; elle perd son éclat comme elle avait perdu sa force. L'ambition des grands sera cependant trompée; la royauté reprendra son pouvoir et sa gloire; mais ce ne sera pas pour les descendants de Clovis, ils auront disparu.

Pepin de Landen mourut en 640, deux ou trois ans après son retour en Austrasie, et Éga cessa de vivre vers le même temps.

Grimoald, fils de Pepin, fut élevé à la place que son père venait de remplir d'une manière si satisfaisante pour les grands et pour le peuple. Cette succession fut un commencement d'hérédité.

Othon, fils de celui qui avait présidé à l'éducation de Sigebert, voulut disputer à Grimoald la mairie du palais

et la régence du royaume; mais l'archevêque Cunibert et les principaux seigneurs austrasiens soutinrent Grimoald; Othon fut tué par Leuthaire, gouverneur de la province allemande, et Grimoald fut soupçonné d'avoir dirigé les coups.

Dans la première année du gouvernement de Grimoald, Radulphe, duc de Thuringe, se révolta contre Sigebert. Dagobert lui avait donné le gouvernement de cette province dans l'espérance qu'il la défendrait contre les incursions des Esclavons Virides qu'il avait, en effet, repoussés plusieurs fois.

Grimoald rassemble les troupes d'Austrasie, convoque les leudes du royaume; et Sigebert II, quoiqu'il ne fût encore âgé que de douze ou treize ans, passe le Rhin à la tête de l'armée. Si ce prince si jeune avait été en état de commander, Grimoald et les grands l'auraient vu avec peine partager avec eux les hasards de la guerre; mais la gloire de la victoire ne pouvait être pour lui.

Radulphe occupa le centre de la Thuringe, avec l'élite de ses soldats, et envoya vers ses frontières un corps d'armée commandé par un de ses généraux. Ce corps d'armée, qui attendait les Français derrière la grande forêt nommée alors de Bucorie, fut défait, et son général tué sur le champ de bataille. Les Français marchèrent vers le centre de la Thuringe; Radulphe se retrancha sur une hauteur : il avait avec lui sa femme et ses enfants; il fortifia son camp par de grands abatis. Grimoald l'investit. On tint un conseil de guerre; le duc ou gouverneur de l'Auvergne, qui dépendait de l'Austrasie, et le comte ou gouverneur de Sundgau, ne partagèrent pas l'avis des autres généraux, et, par une indiscipline funeste, ils attaquèrent avec leurs propres troupes, sans l'ordre et peut-être contre l'ordre de leur chef, les retranchements du duc de Thuringe. Radulphe les battit, les repoussa, sortit du camp, tomba sur le gros de l'armée

française; les soldats de Mayence, dont les commandants furent soupçonnés de trahison, prirent la fuite; un grand nombre d'Austrasiens périrent; la hache des vainqueurs trancha les jours de plusieurs grands d'Austrasie, et particulièrement du duc d'Auvergne et du comte de Sundgau, qui voulurent racheter par leur audace la faute qu'ils avaient faite; et Radulphe rentra en triomphe dans son camp.

Les Français cependant étaient restés campés à la vue de l'ennemi; un nouveau conseil de guerre décida qu'on négocierait avec lui.

Radulphe conserva le gouvernement de la Thuringe; il reconnut Sigebert II pour son roi: mais, peu soumis à sa volonté, et usurpant toujours le pouvoir suprême, il traita à son gré avec les Virides et les autres Barbares ses voisins, et laissa aux grands vassaux de la couronne de France un exemple dont l'imitation fit le malheur de la monarchie, et faillit si souvent à la perdre.

La paix ne fut pas troublée pendant le reste du règne de Sigebert. Abandonnant à Grimoald, en qui il avait la plus grande confiance, la direction des affaires et les soins du gouvernement, il se livra entièrement aux inspirations de la piété dans laquelle il venait d'être élevé. On croirait qu'il ne s'était réservé de l'autorité royale, en l'abdiquant, pour ainsi dire, entre les mains du maire du palais, que le pouvoir d'établir des monastères: il en fonda plus de vingt, et principalement ceux de Stavelot et de Malmédy, qu'il confia à saint Remacle, et dont les abbés devinrent princes de l'empire germanique.

On trouve néanmoins dans le précieux recueil relatif à l'histoire de France, et que l'on doit à Duquesne, des lettres de Sigebert, qui montrent que sa dévotion ne l'empêchait pas de conserver les droits d'une couronne qu'il avait presque abandonnée à Grimoald. Dans une de ces lettres, il témoigne son mécontentement de ce

que l'archevêque de Bourges a voulu, sans son consentement, assembler ceux des évêques de sa province qui étaient sujets du royaume d'Austrasie.

Grimoald était parvenu à lui inspirer tant de reconnaissance et d'affection, que, suivant l'auteur d'une Vie de ce roi, citée par Duquesne dans le tome premier de son grand ouvrage, ce prince, quoiqu'il n'eût pas encore dix-huit ans, promit au maire du palais d'adopter, s'il mourait sans enfants, celui qu'avait Grimoald, et que ce dernier avait nommé Childebert.

Quelque temps après, la reine lui donna un fils que l'on nomma Dagobert, et sept ou huit ans après la naissance de cet enfant, au moment où il se vit près de mourir, il pria Grimoald de servir de père au jeune prince. Combien son attente fut trompée !

Sa douceur, sa bonté, ses autres vertus, le grand nombre de fondations pieuses qu'il avait faites, le firent inscrire dans le catalogue des saints; et son éloge fut répété dans toutes les chroniques composées par des moines qu'il avait comblés de bienfaits. Combien d'injustes erreurs n'ont pas été cependant répandues par ces moines, qui écrivaient l'histoire dans les temps d'ignorance, et dont la reconnaissance ou le ressentiment ont si fréquemment exagéré l'éloge ou le blâme, et présenté les vertus comme des crimes ou les crimes comme des vertus !

Sainte Nantilde avait transmis sa piété à son fils Clovis II, roi de Neustrie et de Bourgogne; et l'ambition d'un maire du palais avait dénaturé la dévotion de Clovis, comme celle de Sigebert, en la changeant en faiblesse et en coupable abandon des rênes de l'état. Erchinoalde ou Archambaud, maire du palais de Neustrie, abusa, comme Grimoald, du caractère de son souverain, le détourna des devoirs que le ciel lui avait imposés en le faisant naître sur le trône, le poussa vers le penchant

dont il aurait dû le garantir, et Clovis II, comme Sigebert, ne fut qu'un moine, au lieu d'être un monarque.

Mais quelle entreprise audacieuse et coupable nous avons à raconter !

A peine Grimoald avait-il placé le jeune Dagobert II sur le trône de saint Sigebert, qu'il l'en fit descendre pour y élever son propre fils Childebert. Il dégrada secrètement Dagobert, en lui faisant couper les cheveux, fit répandre le bruit de sa mort, le remit entre les mains d'un évêque de Poitiers nommé Didon entièrement dévoué à ses intérêts, et le fit transporter et cacher en Écosse. Les funérailles de Dagobert furent faites avec solennité; et Grimoald, publiant une adoption vraie ou fausse par laquelle Sigebert déclarait Childebert son successeur s'il mourait sans enfants, proclama son fils roi d'Austrasie.

Il ne jouit pas long-temps de son crime. Les grands étaient humiliés d'obéir à Grimoald; ils redoutaient, ainsi que les peuples, une puissance qui réunissait celle de roi et celle de maire du palais; mais ils étaient encore plus effrayés de voir élevé au-dessus d'eux celui qu'aucun forfait ne pouvait arrêter; ils s'indignèrent, secouèrent le joug qui leur était odieux, s'emparèrent de Grimoald et de son fils, et les conduisirent à Paris, où régnait Clovis II.

(655) Grimoald périt dans les supplices : on n'entendit plus parler de son fils Childebert.

Clovis II fut seul roi des Français : il n'avait que vingt-deux ans; Archambaud tenait en son nom le sceptre de la monarchie. L'exemple de Grimoald l'aurait seul empêché de chercher à mettre la couronne sur sa tête; mais il n'avait rien négligé pour conserver la puissance souveraine sous un fantôme de roi.

Plus de six ans auparavant, une Anglo-Saxonne, nommée Batilde, avait été prise par des pirates et em-

menée captive en France; Archambaud l'avait achetée : elle l'avait servi à table. Clovis II, qui avait à peine seize ans, l'avait vue : sa rare beauté l'avait charmé; elle lui avait inspiré l'amour le plus ardent. Archambaud pensa que celle qui lui devait tout serait le meilleur appui de sa puissance auprès d'un jeune prince bon, doux, faible et subjugué par l'amour; bien loin de combattre la passion de Clovis, il aurait cherché à l'augmenter si elle avait pu s'accroître. Le roi donna sa main à Batilde; et jamais femme plus accomplie n'était montée sur le trône. Sa beauté incomparable n'était pas, suivant les historiens, la plus grande de ses perfections; elle réunissait toutes les qualités qui peuvent honorer son sexe; sa bonté, ses vertus, son esprit ou plutôt son génie, surpassaient encore ses charmes. Quelques voix, lorsqu'elle fut reine, publièrent qu'elle descendait d'un prince anglo-saxon. « On le crut, dit un historien, parce qu'elle » était aimée; » ou plutôt elle était trop aimée pour que sa personne ne fût pas le seul objet de la pensée comme de l'affection des peuples. Quelle distance infinie entre cette princesse et Frédégonde, que nous avons vue souiller et ensanglanter le trône qu'ont embelli et honoré la beauté et les vertus de Batilde! C'est la même distance qu'entre le Ciel et le Tartare. Avec quelles délices l'imagination, après tant d'horreurs, se repose en contemplant l'image de cette admirable Batilde!

Clovis II ne fut pas long-temps heureux avec elle : il mourut en 656, n'étant âgé que de vingt-trois ans.

Batilde lui avait donné trois enfants, Clotaire, Childéric et Thierry.

La sagesse de la reine et l'expérience des peuples empêchèrent que la France ne fût de nouveau divisée. L'heureuse influence de Batilde opéra ce que la politique n'avait pu obtenir depuis Clovis Ier : Clotaire III fut déclaré roi de toute la France; et comme il n'avait

encore que huit ans, sa mère fut nommée régente.

Batilde déploya bientôt tous les talents d'une grande reine. Le perfide et cruel Ébroïn avait succédé à Archambaud dans la place de maire du palais; les vertus et l'habileté de la régente l'obligèrent à tenir cachés ses redoutables vices. Le gouvernement de Batilde fut toujours aussi juste que doux; elle maintint la paix au dedans et au dehors; et voici un grand acte de législation dont l'humanité lui fut redevable; son génie l'éleva au-dessus de son siècle, et fit faire à ses contemporains un grand pas vers la civilisation.

La monarchie renfermait les plus grands éléments de discorde, et par conséquent de faiblesse. La politique était encore bien loin d'unir les peuples, et de former de tous les citoyens d'un même empire une seule et grande famille, aussi heureuse que puissante. Les traces de l'invasion n'étaient pas effacées; un orgueil et un intérêt trop peu éclairés s'étaient efforcés de les maintenir: les vainqueurs étaient encore distingués des vaincus. On aurait cru voir deux nations ennemies retenues uniquement par la violence, et prêtes à franchir leurs barrières, à se précipiter l'une sur l'autre, à déchirer leur commune patrie, à la livrer en proie à de barbares étrangers. Les Gaulois étaient soumis à un impôt aussi dur qu'humiliant; ils étaient forcés de payer une capitation qui augmentait, même dans les familles les plus pauvres, avec le nombre des enfants, et devenait intolérable. Ce poids accablant étouffait tous les sentiments de la nature. Les Gaulois peu fortunés se refusaient aux douceurs du mariage, ou des pères, rendus barbares par la misère et l'excès du désespoir, vendaient leurs enfants à des juifs qui allaient revendre dans des contrées éloignées ces victimes innocentes. Batilde défendit sous des peines sévères cet horrible commerce. Mais elle fit bien plus; elle voulut en

tarir la source, consoler l'humanité, voir enfin une seule nation dans la Gaule devenue française, et elle abolit cet impôt aussi impolitique que cruel.

Les rois prédécesseurs de son fils, oubliant et leur propre dignité et la sainteté du ministère des autels, avaient souvent favorisé de leur influence, dans l'élection des évêques, ceux qui remettaient dans le trésor royal des sommes considérables ; il en était résulté les plus grands abus. « Les évêques, dit Mézerai, re» vendaient en détail ce qu'ils avaient acheté en gros. » Elle fit cesser ce honteux trafic, qui dégradait le trône, et avilissait ceux de qui les peuples attendaient l'exemple des vertus.

Elle adressa aux abbés des principales abbayes du royaume, et particulièrement de Saint-Denys, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Pierre ou de Sainte-Geneviève de Paris, de Saint-Médard de Soissons, de Sainte-Agnès d'Orléans, de Saint-Martin de Tours, des lettres qui montraient avec quel soin elle voulait remplir ses devoirs de régente. Sa piété seule l'aurait rendue célèbre ; mais sa politique était assez élevée pour voir quel avantage pouvait retirer la France d'institutions rendues nécessaires par l'ignorance, la barbarie, le défaut de culture et de population, et qui, multipliant les travaux d'hommes voués à l'étude, à l'instruction publique, au défrichement des terres, entretenaient les seuls asiles que l'on partageât avec l'infortune. Elle dota plusieurs monastères ; elle fonda celui de Corbie ; elle établit pour des filles l'abbaye de Chelles.

Il paraît que, pendant la vie de son époux, elle aida par ses libéralités saint Landry, évêque de Paris, à bâtir l'hôpital voisin de Notre-Dame, qui porte encore le nom touchant d'*Hôtel-Dieu*, qui fut commencé vers 654, et dont saint Louis augmenta beaucoup l'étendue.

Malgré ses soins, les Neustriens et les Austrasiens

vivaient depuis quelque temps dans une mauvaise intelligence. Les Austrasiens demandaient d'avoir de nouveau un roi particulier. (660) La guerre civile était près d'éclater. Batilde empêcha ses terribles explosions. Childéric, son second fils, n'avait encore que huit ans, mais il était déjà à l'âge où Clotaire III avait été proclamé roi; elle lui céda, au nom de son fils aîné, la couronne d'Austrasie; et, régente des deux royaumes, elle maintint l'union entre tous les Français.

L'ambitieux Ébroïn jalousait en secret la puissance de la reine; chaque marque d'affection et de reconnaissance qu'elle recevait déchirait son âme. Il détesta bientôt celle que tout le monde aimait; mais, habile dans l'art de feindre, il dissimula avec soin sa haine et son envie.

Batilde, cependant, ne voyait dans la régence qu'un devoir aussi pénible que glorieux; plus elle était aimée, et plus elle craignait de mal remplir les devoirs de la royauté. La solitude, d'ailleurs, avait toujours eu un grand charme pour son âme élevée, douce et sensible. Elle voulut se retirer dans le monastère de Chelles; mais les grands du royaume s'y opposèrent avec tant d'instance, qu'elle fut obligée de différer l'exécution de son projet.

Elle avait accordé une confiance toute particulière à deux de ses conseillers, dont l'un était saint Léger, évêque d'Autun, et l'autre Sigebrand ou Sigobrand, évêque de Paris. Ébroïn, qui les détestait, commença par chercher à écarter Sigebrand.

La conduite hautaine de cet évêque favorisa son dessein. Il tâcha de répandre d'odieux soupçons sur la liaison de la régente, encore jeune et belle, avec l'évêque de Paris. Cette calomnie affligea profondément Batilde, mais elle n'y opposa que sa vertu. Ébroïn réussit mieux à soulever plusieurs principaux leudes ou vassaux

contre Sigebrand, dont l'orgueil les indignait, et qui montrait trop imprudemment le désir de réprimer leur fierté. Inspirés par le génie implacable d'Ébroïn, ils le firent massacrer. Ils craignirent la fermeté de Batilde, qui ne devait pas laisser impuni un pareil attentat. Ébroïn fomenta leur crainte, anima leur audace; ils allèrent trouver Batilde, et l'engagèrent à abdiquer la régence, aussi vivement qu'ils l'avaient suppliée de la garder quelques années auparavant. La reine ne voulut pas opposer son droit et l'amour du peuple à l'ingratitude et à la violence des grands; elle craignit de voir couler le sang des Français; elle descendit avec calme et même avec joie du trône. (665) Elle alla se renfermer dans le cloître; elle prit le voile de religieuse à Chelles qu'elle avait fondé. Elle y vécut plusieurs années, recevant chaque jour la plus grande des récompenses, pour son âme aimante, du souvenir de tout le bien qu'elle avait fait, de la paix de sa conscience, de la tendresse de ses compagnes, de l'amour et des regrets des peuples. Les Français, après sa mort, placèrent son image sur leurs autels, inscrivirent son nom parmi ceux des saintes les plus vénérées, et invoquèrent son assistance, comme ils avaient si souvent, pendant sa vie, imploré sa bonté et réclamé son appui.

Lorsque la retraite de Batilde eut rendu Ébroïn le maître des affaires, il ne crut plus avoir besoin de dissimuler; il ne mit plus de frein à ses violences ni à son avarice. La tête des Français les plus puissants n'était pas en sûreté lorsqu'il convoitait leurs richesses.

L'assassinat de Sigebrand l'avait délivré d'un rival redoutable; mais saint Léger restait, et cet évêque jouissait du respect des peuples.

Clotaire III mourut vers 670. Childéric son frère, qui portait depuis 660 la couronne d'Austrasie, fut roi de toute la monarchie française. Il n'avait que dix-huit ans.

Ébroïn craignit cependant de trouver dans ce prince trop de résistance à ses projets ambitieux. Il voulut élever sur le trône de Neustrie et de Bourgogne Thierry, le second frère de Clotaire III; il le proclama roi, mais de sa seule autorité, et sans avoir même consulté les grands du royaume.

Les grands ne continrent plus leur mécontentement. Saint Léger se met à leur tête. On invite Childéric à venir recevoir la couronne de Neustrie; il s'empresse d'arriver; tous les Français le reconnaissent. On abandonne Ébroïn, et ce maire rebelle ne peut éviter la mort qu'en se sauvant dans une église.

Des courtisans coupent les cheveux de Thierry, et le présentent à son frère. Childéric est ému en voyant Thierry; il est touché de son outrage. Il n'ose punir ce crime; il se contente de faire conduire son frère au monastère de Saint-Denys, jusques au moment où ses cheveux seront revenus; et cet ordre de Childéric prouve combien avaient déjà diminué les idées absurdes que l'intérêt, l'ambition et une superstitieuse ignorance avaient accréditées au sujet de la prétendue abdication produite, disait-on, par des cheveux coupés, et par une consécration involontaire.

On coupa aussi les cheveux d'Ébroïn, et on le relégua dans le monastère de Luxeuil, sur les frontières de la Lorraine.

Childéric II fut couronné. L'assemblée des grands et des principaux vassaux ou leudes, réunis pour l'inauguration du roi, lui fit plusieurs demandes qui montrent combien la tendance générale de leurs désirs secrets était pour la division d'une monarchie dont un chef unique paraissait toujours trop puissant à leur ambition alarmée. Ils souhaitèrent que les comtes et tous les juges se conformassent dans leurs décisions aux lois et aux usages particuliers de celui des trois royaumes, de Neustrie,

d'Austrasie et de Bourgogne, dans lequel ils rendraient la justice, et que les gouverneurs des provinces ne pussent être choisis que parmi ceux qui habitaient ces provinces.

Leur troisième demande prouva combien ils redoutaient le pouvoir des maires du palais; ils désirèrent que cette grande autorité ne fût plus confiée à un seul. Ce fut pour se conformer à ce vœu des grands, qui peut-être aurait sauvé la dynastie de Clovis, si les rois de son sang avaient été capables de gouverner, que Childéric appela aux fonctions si éminentes de la mairie, non seulement un duc ou gouverneur nommé Vulfoalde, mais encore l'évêque saint Léger, à qui il devait, pour ainsi dire, la couronne de Neustrie.

Il avait aussi beaucoup de déférence pour les avis d'Innechilde, veuve de son oncle Sigebert II, roi d'Austrasie. Cette princesse n'avait pas peu contribué à maintenir la tranquillité dans ce dernier royaume, pendant que Childebert était venu recevoir le sceptre de Neustrie et de Bourgogne.

Elle n'avait cessé de regretter son fils Dagobert, dont elle croyait que Grimoald avait tranché les jours. Elle apprend, par des récits de navigateurs, qu'il n'a point été massacré, qu'il respire encore, qu'il vit en Irlande. Vulfoalde, d'anciens amis de Sigebert II, et le roi Childéric lui-même, partagent sa joie. Les anciennes chartes de plusieurs abbayes et les annales de l'ordre de Saint-Benoît nous apprennent que, de l'agrément de Childéric, Innechilde dépêcha un envoyé à saint Vilfride, évêque ou archevêque d'Yorck en Angleterre. Ce prélat fait inviter Dagobert à venir auprès de lui; il l'accueille, et lui donne, pour son retour en France, une suite digne de la naissance du prince.

Dagobert est reçu avec attendrissement par les amis de feu son père; et présenté au roi son cousin germain,

en reçoit l'Alsace et quelques terres situées au-delà du Rhin.

Vulfoalde se croyait obligé d'avoir la plus grande déférence pour les conseils de saint Léger. Cet évêque exerçait presque seul l'autorité suprême. Le nombre de ses envieux augmentait chaque jour; ils conspirèrent sa perte. Leur complot ne fut pas peu favorisé par l'inflexibilité de son caractère. Depuis long-temps ils ne négligeaient rien pour inspirer au roi ou au peuple des soupçons contre lui; les délations ou les propos secrets de leurs partisans présentaient sous de noires couleurs toutes les actions de l'évêque d'Autun. Ils crurent le moment venu de frapper le dernier coup.

Childéric épousa une de ses cousines germaines dont il était devenu passionnément amoureux. On a écrit que ce mariage était contraire à une ancienne loi du royaume. Saint Léger, ne voulant ni demander à l'assemblée qui représentait la nation l'abrogation ou la suspension de cette loi, ni faire donner à Childéric, par l'évêque compétent, les dispenses ecclésiastiques qu'il aurait pu regarder comme nécessaires, menaça le jeune prince de la vengeance céleste. Les derniers descendants de Clovis abandonnaient bien à leurs ministres ou plutôt à leurs maires le soin des affaires et l'exercice de l'autorité; mais moins ils étaient détournés des objets de leurs désirs par les soins de la royauté, et moins ils devaient souffrir qu'on mît un frein à leurs passions. Childéric s'indigna contre saint Léger, et conçut contre lui une haine profonde. Il alla passer à Autun les fêtes de Pâques. Des affaires particulières y amenèrent un gouverneur de Marseille, nommé Hector, ami de saint Léger. Les courtisans persuadèrent facilement au roi, déjà irrité contre l'évêque, que l'arrivée d'Hector annonçait un complot. Vulfoalde lui-même accrédita ce bruit; et Childéric, emporté par sa violence, faillit à tuer l'évêque de sa main.

Le roi se retint cependant; mais telles étaient les mœurs de cette époque, que, suivant les chroniques du temps, Childebert ne voulut pas communier le jour de Pâques de la main de l'évêque. Il passa la nuit du samedi au dimanche dans l'abbaye de Saint-Symphorien; il y célébra les vigiles au lieu de les célébrer avec saint Léger; il y communia de très-bonne heure. Oubliant bientôt et la sainteté des temples, et la dignité de roi, et la solennité du jour, il alla à demi ivre dans la cathédrale, y appela l'évêque d'une voix menaçante, revint au palais, y reçut si mal saint Léger, et lui inspira une telle crainte, que ce prélat se sauva de la ville. On représenta au roi sa fuite comme un aveu de sa trahison. On fit courir après lui et après Hector, qui fut tué en se défendant vaillamment; on l'atteignit, et on le relégua dans l'abbaye de Luxeuil.

Saint léger y trouva Ébroïn, qui, sous l'habit de religieux, conservait et son ambition et ses fureurs secrètes.

Childéric continua de se livrer à ses flatteurs et à ses penchants déréglés. Il porta la violence, ou plutôt la folie, jusques à faire attacher à un poteau un des seigneurs de son royaume, nommé Bodilon, et à lui faire donner mille coups de fouet (673). Cette indignité révolta tous les grands. Bodilon ne pouvant pas supporter son outrage, attaqua Childéric dans une maison de plaisance voisine de Chelles, et située dans la forêt *Lauconie*, aujourd'hui Livry, lui donna la mort, et dans le transport de sa vengeance, immola la reine Blichilde qui était enceinte, et Dagobert leur fils aîné.

Leur second fils, nommé Chilpéric, échappa au massacre, et demeura long-temps renfermé dans un monastère.

On porta à Paris les corps du roi et de la reine dans la basilique de Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Ger-

main-des-Prés. On y découvrit leurs tombeaux en 1646. Sur celui de la reine était un petit cercueil de pierre, vraisemblablement celui de son jeune fils Dagobert. Des ouvriers pillèrent ces cercueils pendant la nuit; mais ils rendirent une partie du diadème d'or que le roi avait sur la tête; et on trouva encore dans ces tombes, en 1656, une fiole d'un parfum desséché qui avait un peu d'odeur, des restes d'une épée, une agrafe d'or du poids de plus de huit onces, et des lames d'argent carrées, qui devaient avoir servi d'ornements au baudrier royal, et sur lesquelles était représenté un serpent mordant sa queue, symbole de l'éternité.

(673) Après la mort de Childéric II, son frère Thierry fut tiré du monastère de Saint-Denys; et malgré l'outrage qu'on lui avait fait en lui coupant les cheveux pour le dégrader, il fut reconnu roi de Neustrie et de Bourgogne; et Dagobert III, à qui Childéric II avait donné l'Alsace, d'abord après le retour de ce jeune prince en France, prit le sceptre de toute l'Austrasie sur laquelle avait régné Sigebert II son père. Mais de grands troubles agitèrent la Bourgogne et la Neustrie pendant le commencement du règne de Thierry troisième du nom.

Saint Léger et Ébroïn sortirent du monastère de Luxeuil où Childéric les avait relégués. L'évêque se rendait dans son diocèse à la tête d'une troupe nombreuse; il rencontra Ébroïn suivi d'un grand nombre de ses partisans. Le ressentiment d'Ébroïn se ralluma, il voulut se jeter sur l'évêque; mais, retenu par Genesius, évêque de Lyon, qui l'accompagnait, il affecta une réconciliation sincère. Les deux rivaux entrèrent dans Autun, où ils furent reçus avec de grandes démonstrations de joie, et prirent ensemble la route de Nogent (aujourd'hui Saint-Cloud près de Paris), où était le nouveau roi. Ébroïn, cependant, se sépara bientôt de saint Léger, se rendit en Austrasie, y répandit la nouvelle de la mort de Thier-

ry, parvint d'autant plus facilement à l'accréditer, que les communications étaient, à la fin du septième siècle, lentes, difficiles, souvent interrompues, et imagina de montrer un enfant qu'il nomma Clovis, qu'il donna comme un fils de Clotaire III, et qu'il reconnut comme l'héritier légitime des couronnes de Bourgogne et de Neustrie.

Craignant de voir le temps désabuser ceux qu'il a séduits, il se hâte de rassembler une armée, marche sur Paris, est sur le point de prendre le roi, ravage les campagnes, pille les églises, et en distribue les trésors à ceux qui marchent sous ses étendards. Plusieurs évêques, renonçant à cet esprit de conciliation, de douceur et de paix que commande l'Évangile, partagent la révolte, l'ambition et les fureurs d'Ébroïn. Prévoyant facilement que saint Léger ne cessera de s'opposer à ses projets criminels, il fait marcher contre Autun des troupes qu'un ministre de Jésus ne rougit pas de conduire. Didier, évêque de Châlons, investit la ville : les habitants ne peuvent éviter le pillage et la mort. Saint Léger prévient leur ruine, il se dévoue pour eux; il se livre à ses ennemis; et, qui le croirait, l'évêque Didier porte la cruauté jusqu'à lui faire arracher les yeux.

La terreur saisit Thierry et ceux qui l'entourent; il consent à recevoir Ébroïn et à lui rendre la place de maire du palais. Ébroïn, satisfait, fait disparaître son prétendu Clovis, gouverne au nom de Thierry III; et, par une politique que la sagesse aurait inspirée à un bon ministre, mais qui n'était en lui qu'une grande perfidie, il fait publier une amnistie générale.

(674) Les prétextes ne manquèrent pas à ses persécutions. Saint Léger était aveugle et prisonnier; mais il vivait encore, la haine d'Ébroïn n'était pas assouvie. Le maire du palais fait accuser l'évêque d'avoir trempé dans la conjuration contre Childéric II. Il le fait paraître de-

vant les grands présidés par le roi. Il n'ose lui ôter la vie, ou plutôt il veut exercer sur lui toute sa cruauté; il le fait attacher à un poteau et accabler de pierres: on lui déchire le visage; on lui coupe les lèvres; on lui arrache la langue; on le promène nu-pieds sur des pierres dures et tranchantes; et pour prolonger son supplice, ce n'est que deux ans après qu'on le fait traduire devant d'indignes évêques qui profanent le nom de concile, dégradent saint Léger, et, en le condamnant à perdre la tête, le délivrent enfin de ses tourments.

Plusieurs Neustriens, au désespoir, abandonnaient leur patrie et se réfugiaient en Austrasie, où régnait Dagobert III.

Ce prince fut tué à la chasse en 679. Le trône d'Austrasie devait appartenir à Thierry III, son cousin germain; mais les Austrasiens, effrayés de la tyrannie d'Ébroïn, confièrent le gouvernement de leur patrie à deux chefs, ducs ou gouverneurs, Martin, qu'on a cru fils de saint Cloud, et par conséquent arrière-petit-fils de Clovis Ier et de Clotilde, et Pepin d'Héristal, fils d'Ansegisile et d'une fille de Pepin de Landen, et petit-fils de saint Arnould.

Ébroïn ne peut souffrir que les Austrasiens refusent de se soumettre à son autorité. La guerre se déclare entre la Neustrie et l'Austrasie. Une bataille est livrée vers les frontières de la Bourgogne; les Austrasiens sont battus: la tyrannie d'Ébroïn va s'étendre.

Pepin d'Héristal échappe aux fers du vainqueur. Martin se réfugie dans la ville de Laon; Ébroïn le poursuit à la tête de l'armée victorieuse, l'engage à se rendre, et lui promet la vie. Martin exige que deux évêques jurent sur une châsse que ses jours seront respectés. On est indigné en lisant qu'Égilbert, évêque de Paris, et Reüle, évêque de Reims, se jouant de la sainteté des serments,

jurent sur une châsse dont ils ont fait ôter secrètement les reliques, que Martin arrive auprès d'Ébroïn, et qu'il est massacré.

Les crimes d'Ébroïn n'ont plus de bornes. Thierry, sans pouvoir, est contraint de les souffrir; mais la justice céleste allait frapper sa tête. Il veut immoler une nouvelle victime. Celui à qui il devait ôter la vie tente tout, le tue, et se réfugie en Austrasie, où Pepin d'Héristal venait de reprendre le commandement.

C'était une bien grande résolution que celle qu'avait fait prendre aux Austrasiens l'horreur qu'inspirait Ébroïn. Qu'on examine bien en effet les chroniques, les chartes, les vies particulières qui peuvent faire juger des événements que nous racontons, et l'on verra que les Austrasiens avaient réellement changé la forme de leur gouvernement. Ils n'avaient plus de roi particulier; ils ne reconnaissaient pas celui de Neustrie; ils n'obéissaient à aucun souverain étranger; ils avaient confié la puissance suprême à deux chefs; ils les avaient élus sans le concours d'aucun roi: ce n'étaient pas des maires d'un palais royal, des ministres d'un souverain présent ou éloigné; on n'avait pas voulu leur en donner le titre; on les nommait ducs ou princes, ou gouverneurs. Il sera clair pour tout esprit attentif qui aura réfléchi sur la nature des différents gouvernements, et qui saura se soustraire à l'influence des vieilles habitudes, que sous Martin et Pepin le gouvernement d'Austrasie était républicain; c'était une sorte de copie imparfaite de cette république romaine qui avait laissé partout des traces si profondes, et dont on retrouve ici, au moins à certains égards, les consuls dans les ducs, le sénat dans la réunion des grands, les comices dans les assemblées nationales; et cette sorte de république austrasienne, plus ou moins modifiée, va subsister à côté de la monarchie de Neustrie, jusques au moment où Pepin-le-Bref, petit-fils de

Pepin d'Héristal, sera couronné roi de tous les Français.

Les seigneurs de Neustrie, délivrés du barbare Ébroïn, lui donnèrent pour successeur Varado, que son fils supplanta, et qui reprit ses fonctions après la mort de son fils; et Varado ayant cessé de vivre en 684, Bercaire ou Bertier, son gendre, lui succéda.

Ce dernier maire du palais, suivant plusieurs historiens, aliéna, par sa hauteur et ses violences, les grands et les évêques de Neustrie; ils se retirèrent en Austrasie auprès de Pepin.

Ces réfugiés ne cessaient d'exciter Pepin à faire la guerre à Thierry III, ou plutôt à Bercaire. Le prince des Austrasiens était digne du choix qu'ils avaient fait de lui. Il était brave et grand capitaine. Il pouvait déjà prévoir la destinée que lui préparait la disposition générale des esprits des Français. Mais quelles que pussent être les prétentions secrètes de son ambition, sa politique était sage et habile; et sa modération, en ne laissant entrevoir qu'une partie de ses vues, en préparait admirablement le succès.

Il crut devoir commencer par envoyer à Thierry des ambassadeurs, qui le prièrent de recevoir en grâce ceux que les persécutions d'Ébroïn avaient forcés d'abandonner leur patrie, et de leur faire rendre les biens qu'on leur avait enlevés. Thierry répondit qu'il saurait bien aller tirer des mains de Pepin ses serviteurs fugitifs. Cette réponse irrita les grands d'Austrasie; ils résolurent la guerre. Pepin, à la tête de l'armée, s'avance jusques à une partie de la forêt des Ardennes, qui séparait l'Austrasie de la Neustrie, entre la Meuse et l'Escaut; il proteste qu'on ne doit pas lui imputer le sang qui va couler; qu'il ne combat que pour défendre l'innocence et protéger des opprimés à qui on a refusé justice; il fait adresser une prière solennelle au Dieu des batailles, et passe la forêt.

L'armée de Thierry, beaucoup plus nombreuse que

celle de Pepin, avait déjà traversé la Somme, et était campée sur les bords de la rivière de l'Aumignon. Pepin établit son camp de l'autre côté de la rivière, à Testri, village situé entre Saint-Quentin et Péronne. Les armes vont décider de bien plus grands intérêts que ne le pensent Thierry et ses courtisans, et que Pepin ne peut l'imaginer lui-même. Il ne s'agit pas seulement d'empêcher la puissance des descendants de Clovis de passer à une nouvelle dynastie, qui, par un hasard bien rare dans les événements de ce monde, et surtout bien remarquable pour le septième siècle, doit commencer par trois hommes extraordinaires, suivis d'un quatrième plus grand que son père, son grand-père, et son bisaïeul. Si Pepin succombe, si la France est privée d'un Charles Martel, que pourront les descendants de Clovis contre le terrible ascendant des Sarrasins et de l'islamisme? Pour combien de siècles le sort des nations de l'Europe doit dépendre de la victoire qui va être remportée!

Les résultats du combat de Testri ont été bien autrement importants que ceux des batailles d'Arbelles, de Pharsale ou d'Actium. Le nom de Testri cependant est à peine connu; et comment aurait-il pu l'être? le génie et le talent ne l'ont pas célébré; et ce n'est que bien récemment que l'histoire a cessé d'être uniquement celle de quelques hommes.

Pepin, toujours fidèle à son plan, ou plutôt à son caractère, adresse au roi de nouveaux envoyés; il lui demande la paix; il le prie de faire rendre aux opprimés la justice qu'ils ont le droit de réclamer; il lui offre de le dédommager des frais de la guerre; il le conjure d'épargner le sang, prêt à couler, de tant de braves Français. Le conseil de Thierry s'assemble. Bercaire fait résoudre la guerre; et les ambassadeurs de Pepin sont renvoyés avec dureté.

Le prince d'Austrasie ne songe plus qu'à la victoire. Il avait remarqué au-delà de la rivière, et du côté des Neustriens, une éminence qui dominait leur camp. Il attend la nuit, il fait partir son armée en silence et au milieu de l'obscurité; il passe la rivière à un gué qu'il avait découvert au-dessus des Neustriens. Les derniers Austrasiens qui quittent son camp mettent le feu, d'après ses ordres, à de mauvaises tentes et à de vieux chariots. Il arrive avant le jour sur la hauteur, et s'en empare sans être aperçu. Les gardes avancées de Thierry n'entendent aucun bruit dans le camp d'Austrasie; elles voient des feux brûler de tous côtés, elles annoncent que Pepin a pris la fuite: le roi ordonne de le poursuivre; les Neustriens s'élancent en désordre; Pepin descend alors de l'éminence, se jette sur les Neustriens, les remplit de terreur, les taille en pièces. Le roi s'enfuit, et ne s'arrête que lorsqu'il est arrivé à Paris. Bercaire s'égare, erre, et est enfin massacré par les siens.

Pepin, victorieux, marche vers la capitale. Paris lui ouvre ses portes; Thierry se remet en ses mains. Le duc d'Austrasie pouvait le reléguer dans un monastère; il le laisse sur le trône; il ne change pas la forme du gouvernement; il conserve le roi.

Duc ou prince en Austrasie, où il n'y a plus de monarque, il ne prend dans la Neustrie, où la royauté n'est ni détruite ni suspendue, que le titre de maire du palais; mais il dispose des trésors de l'état, se réserve le commandement des armées, dirige le gouvernement, exerce toute l'autorité souveraine.

C'est de cette année 688 qu'il faut véritablement compter la fin de la dynastie de Clovis, qui a régné pendant deux siècles, et l'avénement des Carlovingiens, qui jusques à Pepin-le-Bref se sont contentés du titre de princes, mais n'en ont pas moins été les véritables et les seuls rois des Français.

Les descendants de Clovis ont commencé, dès cette même année, à ne paraître en public que rarement, à ne se montrer que très-peu souvent à cheval comme les guerriers, à être presque toujours traînés comme les femmes sur des chars attelés de bœufs. Leur nom était encore à la tête de toutes les dépêches; ils recevaient les ambassadeurs; on les montrait quelquefois dans les camps et dans les assemblées générales; mais on ne pouvait approcher d'eux qu'avec la permission du maire du palais; à peine avaient-ils conservé l'ombre de la puissance; et c'est cette nullité absolue qui leur a fait donner par la postérité le nom de *rois fainéants*.

Dès que Pepin fut à la tête du gouvernement de la Neustrie, il donna la liberté à tous les prisonniers qu'il avait faits; rétablit dans leurs biens et dans leurs dignités les Neustriens que la persécution en avait dépouillés; s'occupa de la réformation des abus; rétablit la paix dans le royaume, l'ordre dans les finances, la discipline dans l'armée, et commença de recueillir les bénédictions des Français reconnaissants.

Les Saxons, les Bavarois, les Allemands, les Frisons, les Bretons et les Gascons avaient profité de la faiblesse des gouvernements précédents pour se soustraire à la dépendance de la France: Pepin voulut les y ramener; il le proposa aux grands, sans les avis ou l'autorité desquels il avait un grand soin de ne rien entreprendre d'important; les grands adoptèrent ses vues avec joie.

Il laissa auprès de Thierry un de ses lieutenants nommé Norbert, lui donna une grande autorité, partit pour l'Austrasie, rassembla ses troupes, marcha contre Radbode, duc des Frisons, le défit, le contraignit à donner des otages (689), le soumit de nouveau au tribut, et envoya ses soldats en quartier d'hiver dans les places les plus importantes du royaume.

Les différentes années de son règne étaient marquées par de nouvelles et heureuses expéditions; mais ce qui ajouta le plus vivement à l'affection des Français pour lui, ce fut l'exactitude avec laquelle il convoquait tous les ans l'assemblée générale de la nation, qu'on était parvenu, sous les derniers rois, à suspendre, ou à ne composer que des grands vassaux, ou des leudes les plus puissants. Le monarque y paraissait, assis sur le trône; mais ce n'était qu'un vain simulacre d'une autorité échappée de ses mains. Les annales de Metz disent que Pepin *ordonnait*, par respect pour le nom de roi, que l'assemblée fût présidée par celui que *l'humilité et la grande modération* du duc l'avaient porté à élever au-dessus de lui; mais c'était Pepin qui était l'âme de ces assemblées, auxquelles il proposait des règlements pour la police du royaume, la paix publique, la protection des veuves et des orphelins, la distribution de la justice, la forme de la convocation des troupes, la manière de pourvoir à leur subsistance, les rangs de ceux qui les composaient. Il donnait à l'armée les ordres nécessaires pour l'ouverture de la campagne, ajournait l'assemblée, et faisait reconduire le roi environné de pompe, d'égards, de respects et de gardes, à la demeure que le prétendu monarque affectionnait, et ordinairement à une maison de plaisance nommée *Maumaque*, ou *Maumarque*, et située sur la rivière d'Oise, entre Noyon et Compiègne.

On célébrait l'équité de Pepin, sa prudence, la sagesse de sa politique, son habileté à la tête des armées. Les Français s'attachaient chaque jour davantage à un ordre de choses si différent de celui sous lequel ils avaient gémi; tous les étrangers, les empereurs d'Orient, les Romains, les Lombards, les Huns, les Slaves, et même les Sarrasins, lui envoyaient des ambassadeurs et recherchaient son amitié. Tout consolidait la révolution que les fautes et les crimes des descendants de Clovis avaient prépa-

rée, et que la victoire de Testri avait fait déclarer.

Le roi Thierry était mort en 690. On l'enterra dans l'abbaye de Saint-Vast d'Arras, qu'il avait fondée, ou enrichie; et Pepin plaça sur son trône Clovis III, fils de Thierry, jeune prince à peine âgé de huit ou neuf ans. Clovis III n'occupa ce trône que pendant quatre ou cinq années; il fut remplacé par son frère Childebert III, qui n'avait que douze ou treize ans; mais qu'importait l'âge pour porter le simple titre de roi, et ne s'asseoir en quelque sorte sur le trône que pour marquer des dates et faire distinguer les années comme un archonte d'Athènes?

Childebert III fut surnommé le Juste. Il ne put mériter ce beau titre que par des actions privées, ou en jugeant les différents des Français, puisqu'il n'avait aucune puissance royale. Nous verrons, vers la fin de cette histoire, ce même surnom de juste donné à un roi de France, à qui un premier ministre témoignait autant d'égards, et laissait presque aussi peu de pouvoir réel que Pepin à Childebert.

Pendant que ces rois, ou plutôt ces prisonniers ceints du diadème, voyaient leurs inutiles jours s'écouler dans leurs maisons de plaisance, Pepin battit de nouveau le duc des Frisons, qui avait manqué plusieurs fois à sa parole; il défit les Allemands; il ajouta de nouveaux trophées à ceux qu'il avait recueillis. Il obtint de plus en plus la confiance des Français et l'admiration des étrangers.

Il paraît que c'est vers ce même temps que la chape ou le manteau de saint Martin de Tours fut le principal étendard des armées françaises. Sur l'étoffe qui représentait ce manteau était l'image du saint protecteur. On allait avec pompe prendre sur son tombeau cette bannière, qu'on portait avec respect, et qu'on gardait avec soin, comme une sorte de palladium.

En 710 mourut Childebert III. Il avait fondé beaucoup

de monastères, et porté pendant seize ans le nom de roi de Neustrie, ou des Français. Ce nom passa à Dagobert III, son fils: « Pepin l'installa, dit Mézerai, sur le siége royal de Neustrie, du consentement des états. » Mais le sceptre de la France resta dans ses mains habiles et victorieuses.

En rappelant tous les événements de notre quatrième époque, il est aisé de voir que, dans la partie occidentale de l'ancien continent, il n'y avait plus que deux grandes puissances, celle des Sarrasins musulmans, et gouvernés par un khalife; et celle des Français chrétiens, et gouvernés par un duc des Austrasiens, maire du palais de Neustrie. Ces deux puissances, qui devaient balancer les destins de la terre, voyaient encore entre elles des mers et de vastes contrées: avant peu d'années elles devaient se toucher et se combattre. Elles n'avaient cependant encore aucune idée hostile l'une contre l'autre; elles ne se regardaient pas comme deux rivales. Pepin recevait des Sarrasins des protestations d'amitié. Les Arabes ne voyaient en lui que l'ennemi naturel de ceux qu'ils voulaient attaquer; et Pepin était séparé d'eux par une trop grande distance, pour prévoir leur invasion dans les terres françaises et les coups redoutables que devait être obligé de leur porter son fils Charles Martel.

Sa politique était bien plus occupée de ses voisins les Lombards, qui menaçaient toute l'Italie, et qui, après les Sarrasins et les Français, étaient la nation la plus puissante de l'Europe, de l'Asie occidentale et du nord de l'Afrique.

Aribert Ier, le neveu de la reine Theudelinde, avait en mourant partagé le royaume des Lombards entre ses deux fils Godebert et Pertharis. Le premier régnait à Pavie, et le second à Milan. La nation le souffrait. Les deux rois furent bientôt divisés; ils se font la guerre. Leur inimitié encourage l'ambition de Grimoald, duc de

Bénévent. Godebert avait réclamé son appui contre son frère : Grimoald feint de le secourir, vole à Pavie, le fait assassiner, et s'empare de son trône. Pertharis, ou plutôt Pertharite, car c'est *Pertharite* que l'a nommé le grand Corneille, en le choisissant pour le héros d'une de ses pièces de théâtre, et en l'immortalisant ainsi, quoique cette tragédie soit bien inférieure à Cinna et au Cid ; Pertharite, dis-je, effrayé, s'enfuit vers la Pannonie, chez le roi des Huns, nommés Avares, ou Abaves. Grimoald réunit les deux couronnes, et pour les affermir sur sa tête, épouse la sœur des deux malheureux princes (662). Il se croit tranquille possesseur du trône ; la nation lombarde lui paraît avoir légitimé son usurpation. Il apprend que le roi des Huns n'ose continuer de donner un asile à Pertharite, et que ce prince fugitif revient à Milan se confier à sa générosité, et renoncer pour toujours au pouvoir suprême. Persuadé qu'il n'a rien à craindre de la présence de Pertharite, il consent à le voir habiter de nouveau sa patrie, et y vivre en simple particulier.

Pertharite accourt ; il est accueilli par Grimoald ; il allait jouir en paix du bonheur de se retrouver dans le pays qui l'a vu naître ; on l'avait aimé, on l'aimait encore ; la mémoire de ses aïeux était chère ; on désire de le revoir, on s'empresse autour de sa demeure ; le concours du peuple augmente ; tous veulent le saluer, le féliciter, le contempler. De lâches courtisans jettent de noirs soupçons dans l'âme de Grimoald. On lui dit qu'il est près d'être précipité du trône ; que la mort de Pertharite peut seule le sauver ; on l'effraie : il cède à des conseils perfides ; il envoie, pendant la nuit, des gardes investir la maison de Pertharite ; ils ont ordre de le tuer. Le prince, informé secrètement du danger qui le menace, le découvre à Unulphe, son fidèle écuyer, et à un jeune page. Unulphe le déguise, le couvre d'une mauvaise peau d'ours, l'injurie, le traite avec indignité, le frappe, le chasse devant

les gardes, qui ne le reconnaissent pas, et s'évade avec lui.

Le page amuse les gardes aussi long-temps qu'il le peut, afin de donner au prince le temps de se sauver. Tout se découvre enfin. On traîne le page devant le roi. Unulphe est arrêté, et conduit aussi devant Grimoald. Pertharite était en sûreté. Le page et Unulphe avouent tout. Grimoald est touché de leur fidélité; il admire leur dévouement; il veut les attacher à sa personne: mais noblement généreux, il leur demande s'ils ne désirent pas de se retrouver auprès de Pertharite. Ils s'écrient qu'ils aiment mieux partager l'exil et la misère de leur prince, que de jouir loin de lui des plus grands bienfaits. Grimoald les loue, envie un si tendre et si honorable attachement, est affligé de leur départ, mais voulant être aussi grand qu'eux, les comble de présents, et les laisse aller en France, où ils se hâtent de rejoindre leur cher Pertharite.

Cette belle action donne de son caractère une idée qui affermit son trône.

Childéric II, fils de Clovis II, et de l'illustre sainte Batilde, régnait alors en Austrasie; Clotaire III, son frère, gouvernait les Neustriens. Pertharite obtient de la générosité et de la politique, qu'une armée de Français entre en Lombardie pour soutenir ses droits. Mais la vaillance de cette armée est trompée; Grimoald feint de prendre la fuite devant elle, et de lui abandonner son camp; les Français, perdant du temps à s'emparer des abondantes provisions que ce camp renferme, Grimoald revient sur eux, les surprend, les taille en pièces, et l'espoir de Pertharite est détruit.

Grimoald gouverne avec sagesse; il rend les Lombards heureux. Une tribu de Bulgares désire de partager leur sort, et de l'avoir pour souverain; il les admet dans ses états, et leur cède des terres dans le comté de Molise.

(671) Il termine sa carrière; sa mémoire est bénie. Mais on n'avait oublié ni les qualités ni les malheurs de Pertharite. On le rappelle, ou plutôt on l'élit à la place de Grimoald. Les grands de Lombardie vont au-devant de lui jusques aux Alpes; on le proclame avec joie. Il reconnaît cet amour des Lombards en les gouvernant avec modération et bonté.

Il obtient de leur affection qu'on choisisse pour le remplacer son fils Cunibert, qui lui succède en 688, que sa douceur fait aimer, et qui, par son zèle pour les progrès des lettres, mérite que son nom ne soit pas oublié de la postérité.

Cunibert meurt en 700; son fils Luitpert lui succède. Pendant la minorité de ce jeune prince, Raimbert ou Reguibert, neveu de Pertharite, et duc de Turin, excite une guerre civile, chasse Luitpert, s'empare de la couronne, meurt bientôt après, et la transmet à son fils Aribert ou Aritbert II.

Cet Aribert II cède au pape des terres situées dans les Alpes cottiennes. On a écrit qu'il avait voulu donner par là à sa puissance l'appui de l'influence que le pontife de Rome exerçait en Europe, et particulièrement en Italie. Son trône en effet devait être attaqué. Les Bavarois veulent ramener Luitpert dans la Lombardie, et lui faire recouvrer la royauté qu'il a perdue. Ils combattent les Lombards. Les deux rivaux sont dans la mêlée; ils périssent tous deux, et la nation élit Ansbrand, qu'on a surnommé le Sage.

les gardes, qui ne le reconnaissent pas, et s'évade avec lui.

Le page amuse les gardes aussi long-temps qu'il le peut, afin de donner au prince le temps de se sauver. Tout se découvre enfin. On traîne le page devant le roi. Unulphe est arrêté, et conduit aussi devant Grimoald. Pertharite était en sûreté. Le page et Unulphe avouent tout. Grimoald est touché de leur fidélité; il admire leur dévouement; il veut les attacher à sa personne: mais noblement généreux, il leur demande s'ils ne désirent pas de se retrouver auprès de Pertharite. Ils s'écrient qu'ils aiment mieux partager l'exil et la misère de leur prince, que de jouir loin de lui des plus grands bienfaits. Grimoald les loue, envie un si tendre et si honorable attachement, est affligé de leur départ, mais voulant être aussi grand qu'eux, les comble de présents, et les laisse aller en France, où ils se hâtent de rejoindre leur cher Pertharite.

Cette belle action donne de son caractère une idée qui affermit son trône.

Childéric II, fils de Clovis II, et de l'illustre sainte Batilde, régnait alors en Austrasie; Clotaire III, son frère, gouvernait les Neustriens. Pertharite obtient de la générosité et de la politique, qu'une armée de Français entre en Lombardie pour soutenir ses droits. Mais la vaillance de cette armée est trompée; Grimoald feint de prendre la fuite devant elle, et de lui abandonner son camp; les Français, perdant du temps à s'emparer des abondantes provisions que ce camp renferme, Grimoald revient sur eux, les surprend, les taille en pièces, et l'espoir de Pertharite est détruit.

Grimoald gouverne avec sagesse; il rend les Lombards heureux. Une tribu de Bulgares désire de partager leur sort, et de l'avoir pour souverain; il les admet dans ses états, et leur cède des terres dans le comté de Molise.

(671) Il termine sa carrière; sa mémoire est bénie. Mais on n'avait oublié ni les qualités ni les malheurs de Pertharite. On le rappelle, ou plutôt on l'élit à la place de Grimoald. Les grands de Lombardie vont au-devant de lui jusques aux Alpes; on le proclame avec joie. Il reconnaît cet amour des Lombards en les gouvernant avec modération et bonté.

Il obtient de leur affection qu'on choisisse pour le remplacer son fils Cunibert, qui lui succède en 688, que sa douceur fait aimer, et qui, par son zèle pour les progrès des lettres, mérite que son nom ne soit pas oublié de la postérité.

Cunibert meurt en 700; son fils Luitpert lui succède. Pendant la minorité de ce jeune prince, Raimbert ou Reguibert, neveu de Pertharite, et duc de Turin, excite une guerre civile, chasse Luitpert, s'empare de la couronne, meurt bientôt après, et la transmet à son fils Aribert ou Aritbert II.

Cet Aribert II cède au pape des terres situées dans les Alpes cottiennes. On a écrit qu'il avait voulu donner par là à sa puissance l'appui de l'influence que le pontife de Rome exerçait en Europe, et particulièrement en Italie. Son trône en effet devait être attaqué. Les Bavarois veulent ramener Luitpert dans la Lombardie, et lui faire recouvrer la royauté qu'il a perdue. Ils combattent les Lombards. Les deux rivaux sont dans la mêlée; ils périssent tous deux, et la nation élit Ansbrand, qu'on a surnommé le Sage.

CINQUIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS 711 JUSQUES EN 732.

La période de temps que nous allons examiner est courte; elle ne renferme que vingt-un ans, mais elle comprend un des événements les plus importants que l'histoire puisse raconter, l'invasion des Sarrasins dans l'Europe méridionale, et la conquête de la péninsule espagnole par les redoutables dominateurs d'une si grande partie de l'Asie et de l'Afrique. L'Europe entière va être menacée; mais pendant que la terreur qui précède les Arabes se répand jusques au nord de la France, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, séparées du reste du monde par l'Océan, savent à peine qu'une nation victorieuse, à laquelle il semble qu'aucun obstacle ne peut résister, franchit toutes les distances, et se prépare à faire triompher dans l'Europe soumise le nouvel esprit, les nouvelles lois, les nouvelles mœurs, la nouvelle religion, qu'elle a donnés à l'Afrique septentrionale et à l'occident de l'Asie.

L'Angleterre continue de présenter les mêmes troubles, les mêmes agitations, la même résistance de l'indépendance expirante des Bretons contre les armes des sept royaumes anglo-saxons, qui ne cessent cependant de se faire la guerre les uns aux autres.

Au travers de cette confusion, des massacres, des ravages, des incendies, ce qu'on distingue de plus remarquable, c'est, dans le royaume de Kent, un interrègne, ou plutôt une anarchie de six ans : deux princes qui partagent la souveraineté; Withred, un de ces rois, resté

seul sur le trône, et son fils et successeur Edbert, maintenant dans ses états, comme son père, pendant un grand nombre d'années, et, malgré tous les orages qui les environnent, une paix profonde dont l'amour des Saxons est le digne prix; dans le royaume de Sussex, un autre partage de la royauté, et ensuite des efforts inutiles pour repousser la suprématie du royaume de Wessex; dans celui de Northumberland, un monarque nommé Alfrid, recommandable par son grand caractère, ses talents, son zèle pour l'instruction, et lié avec Eugène, roi d'Écosse, ami comme lui des lettres et des lumières; dans plusieurs de ces sept monarchies, des rois tués par leurs rivaux, ou massacrés par leurs soldats révoltés, et d'autres rois abandonnant les devoirs sacrés de la couronne, pour aller chercher dans un cloître une honteuse et condamnable oisiveté; et enfin, dans le royaume de Wessex, dans celui qui devait engloutir les autres, ce roi Ina, que nous avons cité dans la quatrième époque, qui, par sa valeur et ses autres qualités, avait mérité d'être reconnu pour le chef de l'heptarchie, et qui, après avoir régné avec gloire, va à Rome pour y conférer avec le pape Grégoire II, y fonde un collége pour l'instruction des prêtres anglais, assigne pour l'entretien de ce collége une taxe que l'ambition des papes a rendue si fameuse dans l'histoire de la Grande-Bretagne, et qu'on a nommée *le denier de saint Pierre*, retourne en Angleterre pour établir cette contribution, cède à la piété trop peu éclairée de sa femme, abdique la couronne, prend congé de la reine, qui se retire dans un couvent, et revient à Rome recevoir l'habit de moine et se renfermer dans un monastère.

Que cet Ina était différent de Pepin d'Héristal, le chef des Austrasiens, et le maire du palais de Neustrie! Ce grand prince jouissait avec habileté et modération de la puissance que lui avaient donnée la confiance et la re-

connaissance de la nation. Il avait deux fils, Drogon et Grimoald; il avait donné à Drogon le duché ou le gouvernement de la Bourgogne, et Grimoald remplissait sous ses ordres les fonctions de maire du palais de Neustrie.

Drogon étant mort, le gouvernement de la Bourgogne passa à Grimoald.

En 713, Pepin tomba malade à Jupile, auprès de Liége et du château d'Héristal dont il portait le nom. On désespéra de sa vie. Mais aucun effort ne pouvait plus détruire la révolution qui avait achevé de se manifester sous son gouvernement; c'était un de ces grands changements, presque toujours inévitables, parce qu'on ne peut pas les prévoir d'assez loin, parce que les premiers mouvements n'en peuvent être que difficilement distingués, et surtout parce qu'ils dépendent de la nature des choses, la plus irrésistible des puissances. Lorsqu'ils se manifestent dans toute leur étendue, les hommes sages et éclairés, pour qui le devoir est tout, n'ont plus qu'à se soumettre à leur influence, quand même ils en regarderaient les effets comme funestes, et à tâcher d'en diriger le cours, pour en améliorer les résultats. Mais ceux que leurs passions aveuglent prennent la violence de leurs désirs pour de la force, les redoutables réalités qui les entourent pour des chimères faciles à dissiper, et, insensibles aux lumières de l'histoire, de la morale et de la politique, ils se livrent en insensés à leurs trompeuses et fatales espérances. Ce sont eux qui excitent ces orages qui troublent presque toujours la fin des grandes révolutions, en accélèrent les phases, et les rendent quelquefois si terribles.

Quelques mécontents voulurent que le successeur de Pepin pérît avec son père; ils firent assassiner Grimoald à Liége, dans l'église de Saint-Lambert, au moment où il priait pour l'auteur de ses jours.

L'espoir des ennemis de Pepin fut cependant trompé; il revint de sa maladie; il fit périr les assassins de son fils; et comme, en nommant un maire du palais, il ne voulait qu'assurer la succession de sa famille, et qu'il comptait vivre encore pendant plusieurs années, il nomma maire de Neustrie, Théobalde, fils de Grimoald, quoique ce jeune prince eût à peine six ans; mais il mourut à la fin de 714.

Plectrude, sa veuve, prit la direction du gouvernement, comme aurait fait une régente tutrice d'un roi mineur. Elle gouverna les Austrasiens sous le nom d'Arnou, fils de Drogon, et prince d'Austrasie, et la Neustrie ainsi que la Bourgogne, sous le nom de Théobalde, maire du palais de Bourgogne et de Neustrie.

Dagobert III était toujours sur le trône, mais il n'avait que le titre de roi. Plectrude cependant manqua de prudence et de politique; elle crut son autorité trop affermie: elle blessa les grands par sa hauteur, et la nation par sa sévérité. On s'irrita contre elle; une conspiration se forma; on voulut briser son sceptre; on prit les armes. Les Austrasiens la soutinrent; mais les Neustriens l'attaquèrent avec vigueur. Une bataille sanglante fut donnée près de Compiègne: Plectrude la perdit; elle fut obligée de prendre la fuite avec Théobalde, qui mourut peu de temps après.

Rainfroi, qui remplit les fonctions de maire de Neustrie, entre dans l'Austrasie, à la tête des Neustriens, porte le ravage dans ce royaume, et y attire les armes des Saxons et de Radbode, duc de Frise.

Les Austrasiens étaient près de désespérer de leur salut; il semblait que la révolution allait être anéantie, et au moins la race d'Héristal déchue pour toujours de la puissance suprême. Mais Pepin avait laissé un troisième fils, né d'Alpaïde. Ce fils de Pepin se nommait Charles; il devait bientôt être surnommé Martel: son esprit était

supérieur, son ambition audacieuse, son courage indomptable, son caractère inflexible envers ses ennemis, généreux et même prodigue pour ses amis. Plectrude, qui l'avait craint pour ses fils, l'avait fait arrêter dans Cologne et retenir loin des affaires.

La captivité était d'autant plus odieuse à Charles, qu'il voyait combien les hommes qui jouaient un rôle dans l'état lui étaient inférieurs. Il jugeait bien des circonstances où il se trouvait; il sentait la force de son génie; il prévoyait, pour ainsi dire, les exploits étonnants auxquels il était appelé, et une voix imposante et secrète lui annonçait en quelque sorte qu'il serait un jour le libérateur, non seulement de la France, mais de l'Europe.

(716) Il apprend tous les maux sous lesquels gémit l'Austrasie; le bruit des armes retentit jusque dans les murs qui le renferment; il voit les flammes qui consument les villages ravagés. Son courage s'indigne et s'anime; il trouve le moyen de briser ses fers; il sort de sa prison; il se montre aux malheureux Austrasiens. Ils le reçoivent avec transport; ils croient revoir leur prince, leur Pepin d'Héristal: l'espérance renaît dans leurs âmes; ils le proclament leur chef, et jurent de le suivre.

Dagobert III avait cessé de vivre; il avait laissé un fils, nommé Thierry; mais ce prince était encore au berceau, et les Neustriens, que leur maire Rainfroi ne rassure pas, croyant avoir besoin, pour se défendre, d'un roi capable de les gouverner, jettent les yeux sur un grand-oncle de Dagobert III, sur un fils de Childéric II, et par conséquent sur un petit-fils de sainte Batilde. Nous avons vu, dans la quatrième époque, qu'il avait été sauvé du massacre, lorsque Childéric II avait été tué avec sa femme et un de ses fils, en 673. On l'avait placé, comme nous l'avons dit, dans un monastère où il avait

eu les cheveux coupés, et où il vivait sous le nom de Daniel. On alla le chercher; on l'éleva sur le trône; on le nomma Chilpéric II.

Rainfroi était toujours maire du palais; mais Chilpéric ne redoutant pas les talents de Rainfroi, ni l'affection des peuples pour ce maire, ayant acquis une sorte de caractère assez ferme par les réflexions que lui avait inspirées la solitude du cloître, et croyant les circonstances favorables à l'affranchissement de la royauté, voulut acquérir par les armes un grand droit à l'estime de la nation la plus belliqueuse, ne céda pas à Rainfroi le commandement de ses troupes, et marcha à la tête de son armée contre les Austrasiens commandés par Charles-Martel.

Rainfroi, étonné, n'ose pas s'opposer à la volonté du roi; il s'avance avec lui vers l'Austrasie.

Charles se voit entre deux ennemis, Chilpéric et le duc de Frise. Il veut empêcher leur jonction; il espère écraser le plus faible avant l'arrivée du roi de Neustrie; il va attaquer Radbode.

(716) Le combat se donne auprès de Cologne. Charles fait beaucoup de mal à son ennemi : mais il perd beaucoup de monde, et se croit obligé de se retirer jusques au moment où de nouvelles levées lui permettront de reprendre l'offensive.

L'armée des Frisons et celle de Chilpéric, qu'aucun obstacle n'arrête, portent le ravage dans toutes les contrées de l'Austrasie. Ils se préparent à faire le siége de Cologne, où Plectrude s'était renfermée; mais cette veuve de Pepin d'Héristal avait à sa disposition les trésors de ce prince; elle en donne une grande partie à ses ennemis, et l'orage se détourne.

Charles-Martel n'avait pas encore réuni assez de soldats pour livrer bataille à Chilpéric; il prend son parti en grand capitaine; il partage ses troupes en plusieurs corps,

et suit le roi de Neustrie, de manière à profiter des fautes que pourrait faire son ennemi.

Chilpéric, trop confiant, s'était campé sur une petite rivière entre Limbourg et la roche des Ardennes. Charles s'approche à la faveur des bois; il monte sur une colline, et considère la disposition des ennemis; il les voit en désordre, cherchant sans précaution les endroits les plus ombragés pour se mettre à couvert de la chaleur, et ne songeant qu'à prendre leur repas et à se livrer à la joie. Un seul de ses soldats, qui l'avait accompagné, et qui se précipite dans le camp de Chilpéric, en criant que Charles arrive, et va les frapper comme la foudre, suffit pour jeter l'effroi parmi eux. Charles descend avec ses troupes, attaque de différents côtés les Neustriens saisis de terreur. Le roi, le maire du palais, les généraux, les officiers, les soldats, tous abandonnent leurs tentes, s'enfuient épouvantés, et n'osent s'arrêter que lorsqu'ils ont achevé de traverser la forêt des Ardennes, et qu'ils sont rentrés dans la Neustrie.

Charles fait un butin immense; mais, aussi prudent que courageux, il croit devoir différer l'exécution de ses desseins, il ne poursuit pas le roi.

(717) L'année suivante, il prend l'offensive. Il entre dans la Neustrie, passe la forêt Charbonnière, et porte le dégât jusques à Cambrai. Chilpéric vient au-devant de lui. Les deux armées sont campées auprès de Crèvecœur. Charles envoie un héraut à Chilpéric, lui propose la paix, et demande uniquement qu'on lui rende les emplois que son père Pepin d'Héristal avait remplis dans la Neustrie. La proposition de Charles est rejetée avec hauteur; on le somme même de rendre l'Austrasie, usurpée par Pepin sur les descendants de Clovis. Les généraux et les soldats de Charles s'indignent. La bataille se donne; elle est opiniâtre et sanglante; mais enfin la discipline et le talent l'emportent sur le nombre; Charles-Martel est

vainqueur; Chilpéric prend la fuite avec Rainfroi; Charles les poursuit jusqu'à Paris, soumet tous les pays qu'il parcourt, revient vers Cologne, voit les portes de cette ville s'ouvrir devant lui, oblige Plectrude à lui remettre ce qu'elle avait encore des trésors de Pepin, et reçoit solennellement le titre de duc ou prince d'Austrasie, avec une autorité égale à celle des rois.

Sa politique toutefois l'engagea à proposer aux Austrasiens un roi de la race de Clovis. Ils adoptèrent, d'après son désir, un Clotaire, que d'anciens historiens ont cru frère de Childebert III, et par conséquent oncle du dernier Dagobert.

Chilpéric, effrayé des succès et de la puissance de Charles, chercha des alliés qui pussent le défendre. Il s'adressa à Eudes, duc d'Aquitaine; il lui envoya des présents, il lui donna une couronne d'or; on a même écrit qu'il lui avait cédé la souveraineté de la Guienne et de la Gascogne; il le détermina à se joindre à lui contre Charles-Martel. Cet Eudes était fils de Boggis, dont nous avons déjà parlé, et par conséquent petit-fils d'Aribert, et arrière-petit-fils de Clotaire II, descendant de Clovis. Bertrand, frère de son père, n'avait laissé qu'un fils, saint Hubert, évêque de Maestricht et de Liége, qui avait cédé tous ses droits à Eudes, son cousin germain.

Chilpéric et le duc d'Aquitaine marchèrent ensemble vers l'Austrasie; mais Charles s'étant avancé jusques auprès de Soissons, la consternation se répandit dans l'armée du roi. Eudes, effrayé ou peu fidèle, se sauva, et entraîna avec lui les Neustriens : Charles se hâta de les poursuivre; et Chilpéric ne se croyant pas en sûreté dans Paris, en sortit avec ses trésors, et s'enfuit au-delà de la Loire ainsi que le duc d'Aquitaine.

Charles-Martel, arrivé à Orléans, déploya son caractère imposant. Il connaissait Eudes, son ambition, sa politique, sa faiblesse; il lui ordonna, suivant les annales de

Metz, de remettre entre ses mains Chilpéric et ses richesses. Eudes obéit, envoya le monarque vaincu, abandonné et découragé pour toujours, à Charles, qui lui laissa le titre de roi, mais se réserva dans la Neustrie et la Bourgogne toute l'autorité que son père y avait exercée.

Voilà donc Charles-Martel prince d'Austrasie, maire des Neustriens, et, sous ce double nom, véritable souverain de toute la France.

Le roi Clotaire d'Austrasie mourut en 718. Il n'eut pas de successeur, et à peine l'a-t-on compté parmi les rois Français.

Chilpéric II cessa de vivre en 720. Et comme Charles-Martel ne crut pas encore le moment arrivé de remplacer la dynastie de Clovis par celle d'Héristal, il se contenta de la puissance, et laissa s'asseoir sur un vain trône Thierry ou Théodoric IV, fils de Dagobert III, qui n'avait encore que sept ou huit ans, et que l'on surnomma de Chelles, parce qu'il avait été élevé dans le monastère de ce nom, fondé par sa trisaïeule sainte Batilde.

Rainfroi, l'ancien maire du palais de Neustrie, s'était renfermé dans Angers, ville alors très-fortifiée; aidé secrètement par les partisans qu'il avait conservés dans le royaume, il s'y maintint pendant trois ou quatre ans. (724) Charles, fatigué à la fin de tant de résistance, l'assiégea, l'obligea à se rendre, et par une politique que la morale ne peut que louer, lui laissa pour toute sa vie le comté ou le gouvernement de cette ville d'Angers qui lui avait servi d'asile.

Sa conduite envers saint Rigobert, archevêque de Reims, fut bien différente. Il se souvint trop que cet archevêque lui avait fait fermer les portes de sa ville épiscopale, lorsqu'il marchait contre Chilpéric : il lui ôta son siége, et mit à sa place Milon, archevêque de Trèves.

Les historiens ont remarqué que ce Milon était un de

ces évêques si nombreux à cette époque en France et dans d'autres contrées, et qui, bien différents des premiers disciples de Jésus, oubliaient leurs devoirs au milieu des fêtes, des festins et des plaisirs de la chasse, aimaient à se montrer dans les combats, maniaient plus souvent l'épée des guerriers que la houlette des pasteurs, et s'occupaient bien moins d'éclairer les esprits, de toucher les cœurs, de calmer les haines, de faire aimer la vertu, que de diriger les affaires du monde, d'accroître leurs richesses, et de conserver ou d'augmenter le crédit et l'autorité temporelle qu'on leur avait abandonnés. Mais le caractère et les habitudes de Milon furent peut-être un des motifs qui influèrent le plus sur le choix de Charles-Martel. En France, comme dans tout le reste de l'Europe, lorsque les membres du clergé furent devenus propriétaires et grands fonctionnaires du royaume, les gouvernements se crurent obligés de ne voir en eux que des hommes investis d'une puissance redoutable, et qu'il fallait, pour la sûreté de l'état, surveiller et employer, ou contenir et même combattre. Si les évêques, renfermés dans leurs temples et dans leurs enceintes sacrées, avaient réuni les vertus aux lumières, ils auraient été les oracles du monde, et à l'abri de ses tempêtes : ils devinrent des grands de l'état, ils en eurent le sort.

Charles cependant avait entièrement pacifié la France; il s'était arrangé avec Plectrude; il lui avait cédé en Austrasie des terres considérables, où elle passa le reste de ses jours. Elle lui avait remis ses quatre enfants, dont un mourut jeune, et dont les autres furent promus aux plus éminentes dignités de l'église.

Il avait, dès 718, battu les Saxons, et, suivant la barbare coutume de ce temps, ravagé leurs terres jusques au Weser, afin d'affaiblir leur puissance.

Dès l'année suivante, il avait repassé le Rhin, remis les Allemands sous la domination de la France, et porté

ses étendards victorieux même au-delà du Danube.

Il marcha, en 725, contre les Bavarois, dont le duc avait cru pouvoir secouer le joug des Français. Il entra en Allemagne, parcourut la Souabe, passa le Danube, revint contre la Bavière, vainquit son duc Grimoald, la soumit de nouveau, et emmena en Austrasie la femme de Grimoald, qui venait d'être assassiné, et sa fille Sonichilde, qu'il épousa quelque temps après.

Mais Charles ne se contenta pas d'être le vainqueur des Bavarois, des Allemands, des Saxons et des Frisons; il avait des vues bien plus étendues : il voulut adoucir leurs mœurs farouches, en dissipant leur barbare ignorance, et en les familiarisant avec les arts et les autres bienfaits de la civilisation. Il vit que le seul grand moyen qu'il pût employer pour y parvenir était de favoriser parmi ces peuples les progrès de la religion chrétienne, et l'établissement des monastères, c'est-à-dire de nombreuses réunions d'hommes consacrés à l'étude, à l'instruction et au défrichement des terres. Il accorda donc une protection toute particulière à un Anglais nommé Winfride, connu sous le nom de saint Boniface, que Grégoire II lui recommanda avec beaucoup d'instance, et que ce pape voulait envoyer aux Allemands et aux autres Germains. Il reçut avec honneur ce délégué de Rome, et il lui donna des lettres ou des ordres pour les ducs, comtes, et les autres fonctionnaires civils ou ecclésiastiques du royaume.

Il est important de remarquer, avec un historien moderne, le célèbre Müller, protestant, combien les travaux de saint Boniface furent avantageux à la civilisation. Archevêque de Mayence et légat du pape dans la Germanie, il donna une organisation plus convenable aux églises qui existaient déjà en Bavière; il en établit de nouvelles sur le Rhin, dans la Franconie, dans la Thuringe, chez les Saxons; il visita les peu-

plades les plus écartées des pays sur lesquels les Français voulaient conserver ou étendre leur domination, leur rappela ou leur annonça les maximes de Jésus, leur vanta les avantages que les hommes peuvent retirer de leur réunion en société, tâcha de leur faire désirer les institutions françaises, eut pour disciples ou pour imitateurs les Corbinien, les Firmin, les Lebuin, fonda des monastères, parvint à réunir plusieurs Germains autour de ces écoles, et forma ainsi des villages, ou des hameaux, qui insensiblement devinrent de grandes villes.

Mais la protection que Charles crut devoir accorder au clergé ne dépassa jamais les bornes que sa politique avait posées. Rien ne le détournait des desseins qu'il avait formés. Entouré de nations guerrières impatientes ou ennemies de la domination des Français, il voyait d'ailleurs de trop loin et avec trop de perspicacité tous les événements que le cours du temps devait amener, pour négliger aucune précaution. Il entendait gronder dans le lointain, au-delà des Pyrénées, un orage violent qui menaçait de fondre sur lui; il ne put se dissimuler combien il avait besoin d'une armée nombreuse, aguerrie, dévouée; il fit tout pour la créer et se l'attacher par des bienfaits; il établit de nouveaux bénéfices militaires, qu'il donnait à ceux de ses guerriers qui se distinguaient par le plus de talents, de courage et de fidélité. Ces espèces de dotations, dont la plupart n'étaient accordées qu'à vie, et qui imposaient une obligation plus étroite de servir l'état et le prince, furent composées de divers domaines, et principalement de terres ou dîmes affectées à des évêchés, à des monastères, et même à de simples paroisses; et voilà pourquoi le titre d'abbé ou de supérieur d'abbaye, ayant quelquefois suivi la jouissance des revenus du monastère, on trouve des généraux ou d'autres officiers dans les

catalogues des supérieurs ou abbés de maisons religieuses, et même de monastères de filles.

La grande puissance et la renommée de Charles-Martel n'empêcha pas cependant, en 731, Eudes, duc d'Aquitaine, de prendre de nouveau les armes contre lui. Ce duc se repentit bientôt de sa témérité : il fut battu deux fois, son pays fut ravagé; il fut contraint d'avoir recours à la clémence de Charles.

Luitprand, qui régnait sur les Lombards, et qui, en succédant à son père Ansbrand, en 713, avait hérité de sa prudence, montra bien plus de sagesse. Il entretint avec Charles-Martel les liaisons les plus amicales; et Charles chercha à lui donner une grande marque d'affection et d'estime : il lui envoya son fils Pepin, qui était encore fort jeune, et qu'il fit conduire en Lombardie par Volchise, évêque de Verdun, à qui il avait confié l'éducation de ses enfants; et il l'engagea à servir de parrain, et en quelque sorte de second père à son fils, dans la cérémonie de la confirmation, en tenant le bandeau du prince et en coupant ses premiers cheveux, selon l'usage du huitième siècle.

Luitprand, tranquille du côté de la France, et vivant en paix avec les Bavarois et les Slaves de la Carinthie, pouvait d'autant plus concevoir de grandes espérances, qu'il n'avait rien à craindre de l'empire de Constantinople.

Philippique Bardane, dit l'Arménien, n'avait pu garder le trône sur lequel il s'était élevé par un assassinat; il avait été déposé en 713, et on lui avait crevé les yeux.

Anastase II lui avait succédé. A peine était-il monté sur le trône, qu'il en avait été renversé. Les troupes, révoltées contre lui, avaient nommé empereur un receveur des impôts, qu'elles avaient vu dans une ville de Phrygie, et qui se nommait Théodose. Épouvanté du

rang suprême, il s'était échappé du milieu des soldats qui venaient de le proclamer, et s'était enfui dans les montagnes. On l'avait trouvé après bien des recherches. Les troupes, confirmées dans leur choix par sa résistance, avaient juré de mourir pour lui, et l'avaient forcé de marcher à leur tête. Anastase II, abandonné de tout le monde, s'était renfermé dans un monastère de Thessalonique. Théodose III avait tenu avec douceur et fermeté ce sceptre qu'il n'avait pris que malgré lui et qu'il désirait vivement de quitter; mais, au bout de quatorze mois, il avait déposé ce même sceptre qu'il trouvait si pesant, avait pris les ordres sacrés, ainsi que son fils, et s'était retiré à Éphèse, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice des vertus chrétiennes.

Les légions avaient élu pour son successeur Léon d'Isaurie, qui, né de parents très-pauvres, avait passé par tous les grades militaires, s'était distingué par plusieurs actions d'éclat, et avait commandé avec gloire l'armée d'Orient sous Anastase II.

Peu de temps après son avénement au trône impérial, Léon l'Isaurien a une grande occasion d'ajouter à sa renommée : les Sarrasins, toujours fidèles à l'esprit de conquête qui ne cesse de les agiter, veulent de nouveau exécuter le hardi projet de soumettre l'Europe; ils veulent de nouveau attaquer la capitale de cet empire d'Orient, auquel ils ont enlevé de si belles et de si vastes provinces. Ils font des préparatifs immenses, et vers 718, une flotte de huit cents voiles se présente devant Constantinople, sous les ordres d'Omar II leur khalife; ils débarquent avec audace; ils inondent les environs de la ville impériale, ils en forment le siége, ils l'attaquent avec vigueur, ils en battent les remparts avec toutes les machines que l'art pouvait alors employer pour la prise des villes les plus fortifiées.

Léon se renferme dans la place, la défend avec habileté,

soutient par son courage la constance des habitants. Le siége dure long-temps. Léon porte jusques à la flotte des Arabes ces feux grégeois, dont il paraît que les Sarrasins ne connaissaient pas encore la nature, et ne savaient pas éviter les atteintes funestes.

Des approvisionnements considérables ne peuvent pas parvenir jusques à l'armée si nombreuse d'Omar; la famine fait périr un très-grand nombre d'Arabes; la peste ajoute ses affreux ravages à ceux de la famine. Les Sarrasins sont obligés de lever le siége; ils regagnent leurs provinces asiatiques; et Constantinople, sauvée par Léon, respire, après tous les fléaux d'un long siége.

L'orgueil s'empare de la tête de Léon, et la férocité naturelle de son caractère commence à se développer.

Comptant sur la puissance que ses grands succès viennent de lui donner, il ne croit pas que son autorité ait de limites; et se mêlant d'objets purement religieux, il imprime aux esprits un mouvement qui, devenant à chaque instant plus rapide et plus étendu, ébranle l'empire jusque dans ses fondements. Il renouvelle une querelle violente qui avait éclaté dès le règne de Philippique Bardane. Ce dernier empereur avait, en 712, et du consentement de Jean, patriarche de Constantinople, fait arracher de l'église de Sainte-Sophie un tableau qui représentait le sixième concile général, par lequel avaient été condamnés les monothélites qu'il protégeait; il avait envoyé à Rome l'ordre d'ôter des églises tous les tableaux semblables. Bien loin d'exécuter cet ordre, le pape Constantin avait fait placer sous le portique de Saint Pierre des tableaux représentant les six conciles généraux. Il avait assemblé un concile qui avait condamné Philippique comme hérétique ou comme apostat. Les Romains, qui depuis long-temps ne se soumettaient qu'avec peine à l'exarque de Ravenne, le lieutenant de l'empereur d'Orient, et qui détestaient les Orientaux ou les Grecs,

qui les appelaient Barbares, avaient décidé qu'ils n'obéiraient plus à l'empereur de Constantinople; qu'ils ne reconnaîtraient plus ses monnaies; que son image ne serait point placée dans l'église de Saint-Jean-de-Latran; que son nom serait rayé de la liturgie. Ce soulèvement avait été apaisé par la chute de Philippique du trône.

Léon ne craint pas de voir renaître cette insurrection. Depuis quelque temps plusieurs personnes, attentives à tout ce qui pouvait être relatif à la religion de Jésus, avaient été frappées des reproches d'idolâtrie que les juifs et les musulmans adressaient aux chrétiens, à cause de l'espèce de culte que ces derniers paraissaient rendre aux images exposées dans les églises : entraînées par les idées des musulmans et des juifs, aux yeux desquels ce culte était une véritable adoration, elles l'avaient regardé comme une superstition dangereuse, et en avaient désiré la suppression. Léon partage leur crainte, ou plutôt son caractère le porte facilement vers l'opinion religieuse la plus sévère; et peut-être, bien loin de redouter les effets des ordres qu'il va donner, les voit-il comme un moyen de favoriser les vues de sa politique, et du moins de satisfaire ce besoin de commander qui semble s'accroître chaque jour dans son âme hautaine, active et résolue.

(726) Il publie un édit qui ordonne d'enlever des églises toutes les images qui les décorent, à l'exception de celles qui représentent la mort de Jésus.

Cet édit produit le plus grand trouble dans les îles de l'Archipel, qui renfermaient un si grand nombre d'églises et de monastères où les images pieuses avaient été multipliées. Les prêtres et les moines, dont le culte de ces images augmentait beaucoup la richesse, soulevèrent les peuples déjà très-animés. Une guerre civile, ou plutôt religieuse, s'allume dans ces malheureuses contrées; elle se répand en Asie comme un violent incendie. On regarde l'empereur comme un apostat; et par une er-

reur bien coupable, que le clergé est bien éloigné de réprimer, on se croit dégagé du serment de fidélité qu'on lui a prêté.

Le tumulte et la révolte agitent l'Italie comme l'Asie. Le pape Grégoire II demande à l'empereur qu'il révoque son édit; Léon le refuse : le pape, suivant plusieurs auteurs partisans des évêques de Rome, le déclare indigne du nom de chrétien, le retranche de la communion des fidèles, et se portant jusqu'à l'excès le plus condamnable, délie les peuples du serment que Léon a reçu d'eux, leur défend de lui payer aucun tribut et de lui donner aucune marque d'obéissance. Les Romains et les autres Italiens qui vivaient sous les lois de l'empire d'Orient s'élèvent avec force contre l'édit de Léon, chassent ses officiers, en massacrent plusieurs, les remplacent par des hommes de leur choix, jurent de défendre le siége apostolique, et sont prêts, dans leur enthousiasme religieux et politique, à rétablir l'empire d'Occident et à proclamer un empereur.

Grégoire II tremble de se voir donner un maître dans un monarque qui serait bientôt bien plus redoutable pour lui que l'empereur de Constantinople; il calme les esprits agités; il les engage à ne rien précipiter. « La grâce divine, ajoute-t-il, peut encore rentrer dans » le cœur de Léon et le ramener à la foi orthodoxe. » Les Italiens n'élisent pas d'empereur d'Occident, et le pape reste leur véritable chef temporel.

Luitprand, roi des Lombards, pense plus que jamais à réunir toute l'Italie à sa couronne. Il veut commencer par attaquer l'exarque de Ravenne; et dans les circonstances critiques où le fougueux Léon s'est placé, il peut concevoir d'autant plus d'espérances qu'il est adoré du peuple, et que sa valeur et sa sagesse lui ont soumis les grands de son royaume.

Veut-on savoir jusques où, en effet, allait sa magna-

nimité ? Deux hommes puissants avaient formé un complot contre lui ; instruit de leur coupable projet, il les mène à la chasse, les entraîne seul dans le fond d'une forêt, leur reproche leur crime, jette ses armes, et leur dit : « Votre roi se livre à vous. » Les deux conspirateurs tombent à ses pieds, il leur pardonne et les comble de bienfaits.

Léon, cependant, s'irrite des résistances que son édit éprouve. Sa passion l'aveugle; il assemble un concile à Constantinople (730); il fait déposer Germain, patriarche de cette ville impériale ; il met Anastase à sa place; il ordonne qu'on brûle publiquement les images; il fait punir par des châtiments ceux qui sont attachés au culte de ces images et qu'on nomme *iconodules* ou *iconolâtres*, pendant qu'on donne le nom d'*iconomaques* ou d'*iconoclastes* à ceux qui rejettent ce culte. Les sages et les hommes vraiment pieux gémissent de voir l'église chrétienne divisée en deux partis dont la violence enfante les haines, les injures, les anathèmes, les crimes, les assassinats ; déplorables effets des passions humaines enflammées par un faux zèle, et déchaînées par un monarque furieux.

Et voyez jusques où ce Léon d'Isaurie a porté son horrible démence ! le fanatisme d'Omar, qui a fait brûler les livres d'Alexandrie, va être effacé ; Léon, farouche ennemi des lettres et de ceux qui les cultivent, fait enfermer plusieurs savants dans la grande bibliothéque de Constantinople, les fait environner des matières les plus combustibles, et ordonne qu'on y mette le feu. Sa mémoire sera éternellement exécrée.

Les successeurs des soldats de ce khalife Omar, ces Sarrasins, qui ont échoué une seconde fois devant Constantinople, avaient cependant attaqué de nouveau l'Europe dans une autre de ses extrémités. Rien ne peut refroidir leur persévérance, ni diminuer leur vaste

ambition; ils ont pour ainsi dire remplacé les Romains sur la terre, c'est le monde qu'il leur faut.

Comme les circonstances les favorisent vers les colonnes d'Hercule, ils les saisissent avec ardeur.

Muza, l'un de leurs généraux, et lieutenant du khalife dans la Mauritanie, ne se contentait pas de la conquête de l'Afrique septentrionale; il ne perdait pas de vue l'envahissement de l'Espagne. La conduite de plus en plus déréglée et odieuse de don Rodrigue, roi des Visigoths, préparait chaque jour davantage le succès des projets des Arabes. On aurait dit qu'une main invisible, sans cesse étendue sur la tête de ce roi et confondant sa raison, le poussait de crime en crime jusques au fond de l'abîme où sa monarchie devait s'engloutir avec lui. La péninsule européenne allait donner un nouvel exemple de la rapidité avec laquelle l'incendie s'étend sur un pays couvert de matières inflammables, lorsque les feux sont allumés par cette passion ardente qu'inspire le plus grand des outrages reçu par ce qu'on a de plus cher. On avait vu l'expulsion des rois de Rome suivre le crime de Tarquin; le châtiment des décemvirs, celui d'Appius; la prise de Rome par les Vandales, celui de Maxime; le renversement du trône visigoth des Gaules, celui d'Amalaric : la destruction de la monarchie visigothe d'Espagne allait suivre l'attentat de don Rodrigue.

Lorsque le comte Julien était parti pour l'Afrique, où il défendait avec tant de gloire et de succès les possessions des chrétiens, il avait laissé en Espagne sa fille Cava, jeune, aimable, vertueuse, et d'une rare beauté. Elle était attachée à la reine Égilone. Don Rodrigue la vit chez la reine; il en devint éperdument amoureux. Il tenta tout ce qu'il put imaginer pour la séduire; tous ses efforts furent vains. Entraîné par sa passion funeste, il arracha par la violence ce qu'aucune de ses instances

n'avait pu obtenir. On a même écrit que la belle Cava avait donné son cœur à un jeune homme digne d'elle, que ce jeune homme devait avoir sa main, et que la noire jalousie de don Rodrigue avait fait immoler son rival.

Cava, au désespoir, se hâte de faire savoir à son père le forfait de don Rodrigue. L'âme brûlante du comte Julien ne respire plus que vengeance ; il sacrifiera tout à son ressentiment. Hors d'état peut-être, dans le trouble qui l'agite, de prévoir les maux qu'il allait attirer sur sa patrie, et cédant, sans s'en douter, à l'ambition qui vient se réunir au courroux d'un père cruellement outragé, il part pour l'Espagne, dissimule l'indignation dont il est pénétré, et parvient à persuader au roi de l'envoyer en qualité d'ambassadeur auprès de Muza, et de lui permettre d'emmener sa fille.

A peine est-il arrivé dans la Mauritanie, qu'il porte le lieutenant du khalife à traverser le détroit et à entreprendre une conquête qu'il lui représente comme facile, et qu'il lui promet de seconder par toute son influence. Il est prêt d'ailleurs de remettre à Muza toutes les places d'Afrique dont il a le commandement.

Un autre parti de Visigoths très-puissant fait parvenir au général arabe de semblables sollicitations, et lui promet les plus grands secours. Witiza avait laissé deux fils, Évan et Sisebut. Irrités de voir la couronne de leur père sur la tête de Rodrigue, et aidés par leur oncle don Oppas, métropolitain de Séville, ils avaient tâché de gagner un nombre assez considérable de grands du royaume, pour remonter sur le trône paternel; mais le souvenir des attentats de Witiza, et la crainte de voir ce même trône devenir héréditaire, avaient rendu leurs démarches inutiles. Ils avaient imaginé de conquérir par les armes des Sarrasins, à qui ils

céderaient une partie de la péninsule, la royauté qu'ils ne pouvaient obtenir du choix des Visigoths; et des envoyés secrets arrivèrent de leur part auprès de Muza, presque en même temps que le comte Julien.

Muza s'empressa d'informer le khalife de tout ce qui se passait, et d'abord après avoir reçu ses ordres et ses instructions, il envoya au-delà du détroit un corps d'armée composé de six ou sept mille hommes, dont il donna le commandement à Tarif-Abdalahi, et avec lequel s'embarqua le comte Julien, le mortel ennemi de don Rodrigue.

Tarif débarque au pied du mont Calpé, dans un golfe formé par la pointe d'Europe.

Aidé par les fils de Witiza ou par leurs partisans, et dirigé par l'habile et implacable comte Julien, il s'empare de la ville, en change le nom, et à cause de l'apparence qu'elle lui avait montrée, la nomme Ile-Verte, en arabe *Geicira-Haladra*, devenu par corruption *Algezira*.

Don Rodrigue, informé de la descente des Arabes, prend les mesures nécessaires pour faire marcher contre eux des troupes considérables. Les Sarrasins, inquiets de ces préparatifs, et effrayés de leur petit nombre, veulent abandonner Algézira et se rembarquer pour l'Afrique; mais Tarif fait brûler les vaisseaux qui les ont amenés, et fortifie la place qu'il vient de conquérir.

Muza apprend les premiers succès de Tarif, ne veut rien négliger pour en profiter, rassemble promptement douze mille hommes dans la Mauritanie, et les envoie à Algézira, sous les ordres de Tario-Abincier, qui doit prendre le commandement en chef.

A peine Taric a-t-il réuni ses soldats à ceux de Tarif-Abdalahi qu'il se met en campagne. Il assiége Cartheya, la prend de vive force malgré la résistance courageuse

des habitants et de la garnison, ravage les côtes de l'Andalousie et des Algarves. Les troupes de don Rodrigue s'avançent contre Taric ; plusieurs combats ont lieu ; la victoire est toujours pour les Sarrasins, que l'on a nommés Maures, à cause de la Mauritanie dont ils arrivaient, qui leur obéissait, et dont un grand nombre d'habitants combattaient parmi eux.

Don Rodrigue voit tout le danger qui l'environne ; il s'effraie ; il a recours à un moyen dangereux, mais qui lui paraît sa dernière ressource. Il se persuade que les fils de Witiza ne voudront pas la perte entière de leurs compatriotes, qu'il parviendra à calmer leur mécontentement ; il leur fait demander de se réconcilier avec lui ; il leur propose de marcher contre l'ennemi commun. Les fils de Witiza n'y consentent qu'en apparence ; ils se réunissent au roi, mais ils gardent au fond du cœur le sentiment de la vengeance et le désir de régner. Don Rodrigue se fie à eux, se met à la tête de l'armée, se croit secondé par tous les Visigoths, et forme la résolution de livrer une bataille aux Maures, de les culbuter dans la mer, ou du moins de les forcer à se retirer en Afrique.

Taric, aussi prudent que brave, demande des renforts à Muza, qui lui envoie cinq mille hommes. Peu inquiet néanmoins du grand nombre des Visigoths, qu'il voit divisés entre eux et bien moins aguerris que ses soldats, et sachant que l'armée qui s'avance pour le repousser est le dernier espoir de l'ennemi, non seulement il n'évite pas une affaire générale, mais il la cherche avec bien plus d'ardeur encore que don Rodrigue.

Les deux armées descendent dans la plaine où coule la Guadalète. Cette plaine, plus ou moins inégale, est bordée du côté du détroit et de l'Afrique par une prolongation de cette chaîne de montagnes si élevées, que, malgré leur situation entre le trente-sixième et le trente-huitième

degré de latitude, elles sont souvent couvertes de neige vers leurs sommets, ce qui leur a fait donner le nom de *Sierra-Nevada*. D'autres montagnes la séparent des autres plaines ou grandes vallées dont les eaux coulent vers le Guadalquivir. Sur cette arène fameuse et sur les rives de la Guadalète était bâtie la ville de Xérès de la Frontera. Les Sarrasins et les Visigoths s'approchent de ses murs. Ils sont en présence (712). Les enfants des forêts voisines des bords glacés de la Baltique, et ceux des déserts brûlants de l'Asie et de l'Afrique, vont ensanglanter l'extrémité de la péninsule européenne ; le nord et le midi se sont rencontrés auprès des fameuses colonnes d'Hercule. On dirait qu'ils sont venus des extrémités du monde pour se disputer la possession de cette péninsule, sur laquelle a coulé si souvent le sang de Rome et celui de Carthage. Mais Rome et Carthage ne sont plus que des villes asservies ; leurs gouvernements, leurs mœurs, leurs arts, leurs dieux, leur puissance, tout a disparu : la croix d'un côté, et le croissant de l'autre, ont remplacé leurs enseignes détruites. Quel que soit le sort des Arabes ou des Visigoths, Rome et Carthage seront vengées.

Quels seront cependant pour la civilisation les résultats de la victoire ? et l'existence des Visigoths touche-t-elle à son dernier terme ?

Don Rodrigue et Taric encouragent leurs troupes. Taric rappelle aux siens qu'ils ont soumis la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Mauritanie; que l'Asie et l'Afrique ont tremblé devant eux; que rien ne peut résister à leurs lances. « Souvenez-» vous, s'écrie Rodrigue, que vous êtes du sang de ces » Goths sous qui Rome est tombée. C'est des rives de la » Baltique que vous êtes venus jusques auprès des riva-» ges africains ; vous avez traversé l'Europe entière en » vainqueurs; ni les Alpes ni les Pyrénées n'ont arrêté

» le courage de vos pères : souffrirez-vous qu'un petit » nombre d'aventuriers d'Arabie viennent vous enlever » votre conquête, brûler vos demeures, massacrer vos » vieillards et vos femmes, condamner à un infâme » esclavage et vos fils et vos filles, renverser vos autels, » insulter au Christ, arborer sur les tours de vos temples » les étendards d'un odieux imposteur, et courber vos » têtes sous le joug, ou vous donner la mort la plus » honteuse ? Votre courage va vous préserver de tant » d'horreur. Combattons pour tout ce que nous avons » de cher et de sacré ; montrons-nous dignes de nos » glorieux ancêtres ; marchons au nom du Dieu dont le » bras tout-puissant va s'étendre pour nous. Levez les » yeux, voyez tous les signes de la victoire : encore un » moment, et vos ennemis ne seront plus. »

Les Visigoths et les Maures répondent par de vives acclamations. Le signal est donné ; ils se précipitent les uns contre les autres ; on se bat avec acharnement ; les plus grands coups sont portés des deux côtés ; l'intrépidité est la même dans les deux armées ; aucun soldat ne recule devant son adversaire. L'étoile des Arabes l'emporte enfin ; les Visigoths sont taillés en pièces ; le champ de bataille est jonché de leurs cadavres.

Don Rodrigue parvient à s'échapper avec quelques grands ; il s'enfuit au travers de ces hautes montagnes qui séparent le bassin du Guadalquivir de celui de la Guadiana. Il arrive jusques auprès de Mérida, s'y cache dans un monastère, se croit trop près du vainqueur, traverse les montagnes de l'Estramadure, passe le Tage, gagne les bords de l'Océan, y cherche un asile dans une cavité d'un mont escarpé qui s'élève auprès de Pederneyra, craint d'y être découvert, tente de nouveaux hasards, et toujours errant, toujours fugitif, toujours redoutant d'être livré aux Maures, parvient à Coimbre, suit la Sierra de Alcoba, s'arrête dans un ermitage auprès

de Viseu, et y succombe à ses fatigues, à ses douleurs, à ses regrets. Il est enterré dans une église voisine de cette ville, où le roi don Alphonse vit le hasard découvrir sa sépulture; sur sa tombe étaient ces mots : « Ci-gît Rodrigue, dernier roi des Goths. » Cette épitaphe de Rodrigue était aussi celle de la monarchie : quelle sentence terrible!

Taric sut profiter de sa grande victoire. La consternation s'était répandue au loin; elle s'étendait à chaque instant de plus en plus : il poursuivit ses conquêtes.

Il suivit le bassin du Guadalquivir; il remonta le long des rives de ce fleuve, qui lui présentaient des routes faciles; il s'avança entre les deux chaînes de montagnes, la Sierra Névada et la Sierra Moréna, qui montrent d'une manière frappante leurs liaisons avec les Pyrénées, par l'extrême hauteur du pic de Mulahacen, de Grenade et de celui de Veleta, supérieure à celle du mont Perdu, la cime la plus élevée de ces mêmes Pyrénées.

Il prit Séville, Écija, Cordoue, et plusieurs autres villes, dont la terreur qui le précédait lui ouvrit les portes. Maître de la plus grande partie de l'Andalousie, dont la fertilité et le climat enchantaient les Sarrasins, il écrivit à Muza, et lui rendit compte de ses succès, de ses vues, de ses espérances.

Muza ne douta plus de la possibilité de conquérir toutes les Espagnes. Il voulut se réserver la gloire de soumettre des contrées dont on ne cessait de lui vanter la richesse. Il parvint d'autant plus facilement à réunir des troupes nombreuses, que les Arabes furent facilement séduits par tout ce qu'on racontait de la prospérité de la péninsule. Il passa le détroit, fut reçu avec respect par Taric, et se hâta de se concerter avec lui et avec les autres généraux sur les moyens les plus prompts de réduire toutes les Espagnes sous la domination des musulmans.

Il partagea ses troupes en trois corps. Il garda le commandement du corps le plus considérable, avec lequel il résolut de pénétrer dans l'intérieur de la péninsule, pendant que le second corps, à la tête duquel il mit son fils Abdalaziz, conquerrait les côtes de la Méditerranée, et que le troisième soumettrait les rivages de l'Océan. Il se détermina d'autant plus aisément à diviser ses forces, que les Visigoths, éperdus, sans roi, sans gouvernement, sans chefs, sans union, sans concert, ne pouvaient lui opposer aucune armée, et paraissaient, dans leur effroi et dans leur confusion, prêts à se livrer sans défense au pouvoir du vainqueur.

Il garda Taric avec lui, et le nomma son lieutenant.

Les Arabes se conduisirent dans les Espagnes comme ils s'étaient conduits depuis Mahomet dans tous les pays qu'ils avaient attaqués. Ils promirent de protéger la vie, les propriétés, les usages, les lois, la religion de tous ceux qui se soumirent et consentirent à leur payer tribut. Ils renversèrent et détruisirent tout ce qui leur résista : ils suivirent cette terrible politique que leur prophète et leurs premiers khalifes avaient profondément imprimée dans leurs esprits, et à laquelle ils rapportaient leurs victoires et leurs conquêtes.

(713) La ville de Mérida fut une des premières que Muza assiégea lorsqu'il eut franchi la Sierra Moréna, et que du bassin du Guadalquivir il eut passé dans celui de la Guadiana, ou plutôt dans le grand bassin du Tage. Cette ville tint pendant quelque temps contre les armes des Maures, mais elle fut obligée de se rendre; et dès que Muza s'en fut emparé, il résolut de marcher vers la capitale du royaume, et se dirigea vers Tolède.

A peine le bruit de son arrivée parvint-il jusques à cette grande cité, que plusieurs de ses habitants s'enfuirent au travers de la vieille Castille et de Léon, vers les montagnes des Asturies, emportant avec eux les vases

sacrés, les images pieuses, les ornements des églises, les reliques des saints, tous les objets de leur vénération religieuse. Les uns s'arrêtèrent sur les bords du Douro, qu'ils croyaient à l'abri, au moins pour long-temps, de l'invasion des Maures; d'autres, beaucoup plus effrayés, ne déposèrent que dans les Asturies, et dans une église située à l'endroit où Oviédo devait être fondée, les reliques, les images, et les autres objets de leur culte, à la conservation desquels ils attachaient tant de prix.

Sindérède, métropolitain de Tolède, n'eut pas le courage de rester au milieu des fidèles de sa métropole; il ne crut pas même devoir accompagner ceux des chrétiens qui emportaient les images, les reliques et les vases de ses églises, dans les montagnes des Asturies ou de Léon; il quitta l'Espagne, et ne se crut en sûreté que dans Rome.

Plusieurs grands du royaume, désespérant de défendre la capitale avec succès, en sortirent aussi avec précipitation; mais ils furent atteints dans leur fuite par un corps de cavalerie, commandé par le perfide Oppas, métropolitain de Séville, et on a écrit que la plupart furent massacrés.

Les Espagnols plus courageux qui n'avaient pas abandonné la capitale, la défendirent avec constance, et soutinrent plusieurs assauts avec beaucoup de valeur; mais leur noble résistance ne put sauver leur ville comme leur gloire, ils furent contraints de capituler.

Muza, à la tête de son armée, entra dans la première cité du royaume, et fit flotter sur toutes ses tours les enseignes de l'islamisme.

Pendant que le centre des Espagnes reconnaît les lois des Maures, le général sarrasin chargé par Muza de conquérir les provinces occidentales soumet la Lusitanie avec rapidité, démolit les villes qui lui résistent, accorde

une capitulation à Évora, à Lisbonne, à Viseu, à Lamégo, et détruit presque en entier Coïmbre, qui ne veut pas reconnaître la domination des Sarrasins.

Abdalaziz, le fils de Muza, est plus retardé dans sa marche victorieuse. Théodomir, un des grands du royaume et déjà connu par ses exploits, était parvenu à s'échapper après la perte de la bataille de Xérès; il avait ramassé quelques débris de l'armée visigothe, réuni quelques autres guerriers, formé un petit corps de troupes. Trop faible pour se mesurer avec son ennemi, il occupait avec habileté les postes avantageux, saisissait les occasions favorables, tombait à l'improviste sur les partis sarrasins, les enlevait, et se hâtait de se retirer au milieu des gorges et des précipices de la Sierra Névada, où des montagnes escarpées qui en dérivent.

Abdalaziz prend cependant et ruine la ville de Grenade, nommée alors Éliberis; Mentèze, dont la place n'est qu'une espèce de désert auprès de Cazorla et un rameau de ces gigantesques montagnes qui prolongent les Pyrénées jusques au détroit, éprouve le même sort. Toutes le villes voisines se rendent au vainqueur; mais Théodomir ne peut être forcé dans ces retraites défendues par des rochers entassés, des pics sourcilleux, et ces neiges perpétuelles bien plus redoutables que les armes pour des Arabes ou des Maures habitués à leurs sables brûlants. Peut-être aurait-il arrêté long-temps Abdalaziz en ne cessant de le harceler, de le fatiguer, de l'inquiéter pour ses subsistances, si Muza, continuant avec ardeur sa terrible invasion, ne se fût porté, en remontant le Tage et en traversant la Sierra Moréna, dans la grande vallée du Xucar, vers l'origine de laquelle Cuença est située, et qui communique avec les plaines maritimes de Valence.

Le lieutenant du khalife venait de détruire de fond en comble les cités qui avaient osé résister dans ce bassin

particulier du Xucar; toute la contrée était soumise et tremblait devant lui. Théodomir, qui était dans les montagnes de Murcie, sur les confins de cette province de Valence déjà occupée en grande partie par l'ennemi, se voit entre l'armée de Muza et celle du fils du général arabe; il ne peut espérer aucun secours de ses compatriotes; rien ne peut sauver les braves qui combattent sous ses ordres. Il cède en frémissant; il s'arrange avec Abdalaziz : il consent à évacuer la Murcie; il lui abandonne cette contrée, ainsi que celle de Valence et plusieurs villes voisines qui veulent être comprises dans le traité. Mais le courage avec lequel il a défendu sa malheureuse patrie obtient sa récompense; on lui accorde les conditions les plus honorables; et, suivant le géographe de Nubie, la reconnaissance publique donne le nom de Théodomir à cette partie des provinces de Murcie et de Valence, illustrées par sa valeur et son dévouement.

Vers le même temps le corps d'armée qui avait conquis la Lusitanie, aujourd'hui le Portugal, passe le Douro, et entre dans la Galice.

Brague, Tuy, Orense et Lugo veulent résister; elles sont démantelées: les Maures n'épargnent que les cités qui reconnaissent leur domination.

(714) Muza traite de même avec douceur les villes qui se rendent à lui; il renverse ou ravage celles qui osent se défendre.

Il prend la route de la Celtibérie, aujourd'hui l'Arragon.

Étant déjà dans le grand bassin de l'Èbre, qui comprend le bassin particulier du Xucar, il n'a point à traverser de grande chaîne dérivée des Pyrénées. La nature ne lui oppose pas d'obstacles; il disperse tous ceux que la valeur des habitants voudrait lui opposer. Sarragosse lui ouvre ses portes. Il ne s'arrête qu'aux Pyrénées

proprement dites; il a franchi toute la péninsule; il va recevoir les trophées que lui apportent son fils et celui de ses généraux qu'il avait chargé de réduire l'occident de l'Espagne.

Ce dernier chef des Arabes était en effet parvenu dans les provinces connues aujourd'hui sous les noms de Léon et de Vieille-Castille. Il y trouve plus de résistance que dans les autres provinces qu'il a réunies à l'empire des musulmans. Il ruine les villes qui repoussent le croissant, Astorga, Léon, Zamora alors Sentica, Salamanque, Ségovie, Palencia. Il va jusques aux monts qui défendent, du côté du midi, les Asturies et la Biscaye; il arrive jusques au bassin de l'Èbre, où Muza donne déjà des lois; et vers les rivages orientaux de la péninsule, l'armée que commande Abdalaziz prend Tortose, investit Tarragone, la capitale de l'importante contrée nommée aujourd'hui Catalogne, s'irrite du courage avec lequel elle est défendue, s'en empare, l'ensevelit, pour ainsi dire, sous ses ruines, subjugue toute la province, et va dresser ses tentes à côté de celles de Muza, vainqueur de presque toute la péninsule.

Ah! si, au lieu d'un Rodrigue, un Cid eût régné sur les Espagnes, ou si la civilisation eût été assez avancée pour qu'elles jouissent de cette admirable forme de gouvernement où l'habileté d'un grand ministre, secondé par d'illustres généraux, soutenu par des corps représentatifs, et favorisé par l'opinion, supplée à ce que la nature peut refuser à un roi héréditaire, combien il est vraisemblable que tous ces efforts partiels qui ont honoré les derniers moments de la monarchie visigothe, réunis, concertés, prolongés et agrandis par le génie d'un chef ou de son lieutenant, auraient préservé ou délivré la péninsule du joug des heureux Sarrasins!

Plusieurs chrétiens, que les Maures avaient pour ainsi dire chassés devant eux en conquérant les Espagnes, s'é-

taient retirés, avec ce qu'ils avaient pu emporter de plus précieux, dans les montagnes de la Biscaye ou des Asturies; d'autres, se croyant toujours trop près de ces redoutables ennemis de leur religion, s'étaient sauvés en France. Ceux des Visigoths ou des Espagnols qui étaient restés dans leur patrie infortunée et n'avaient pas voulu abandonner la maison de leurs pères, résignés à leur sort, sans force, et même sans espérance, subissaient la loi de la nécessité. Les Maures régnaient tranquillement sur les Espagnes asservies.

La discorde cependant agite les vainqueurs. Il paraît que le partage des dépouilles des vaincus fit naître une grande division entre Taric et Muza. Taric se plaignit au khalife. Le lieutenant du prophète ordonna à Muza et à Taric de venir en Syrie rendre compte de leur conduite.

Muza s'empressa d'obéir, chargea son fils du gouvernement général de l'Espagne, et partit avec Taric, et Théodomir qui désirait de faire ratifier par le khalife le traité qu'il avait fait avec Abdalaziz. On embarqua avec lui les trésors qu'il avait amassés, et ceux qu'il destinait au khalife, et auxquels il joignit des pierres précieuses, des perles, d'autres objets d'un grand prix, un grand nombre des principaux Visigoths réduits en servitude, et plusieurs jeunes captives d'une rare beauté. Arrivé à Damas, il trouva Walid si prévenu contre lui, que, malgré ses riches présents et tout ce qu'il dit pour se justifier, il ne put apaiser son courroux, et reçut du khalife l'ordre de se retirer de sa présence.

Théodomir fut reçu avec bonté par le lieutenant du prophète; il inspira beaucoup d'affection et d'estime aux chrétiens de l'Orient. Le successeur de Walid ratifia, comme ce dernier khalife, le traité qu'il avait fait avec Abdalaziz; et le fils de Muza fut confirmé gouverneur de la péninsule, devenue musulmane.

Abdalaziz chercha à réparer une partie des maux que la conquête avait produits. Il parcourut les différentes contrées de l'Espagne soumise. Il ne se contenta pas de faire élever des forts dans les positions les plus favorables à la défense du pays; il fit réparer les villes qui avaient le plus souffert, il en fit construire de nouvelles. Plusieurs de ces villes que les Arabes bâtirent ou retirèrent de leurs cendres et de leurs ruines reçurent des noms qui rappellent encore la première ou la nouvelle fondation qu'elles durent aux Sarrasins. Plusieurs furent nommées Médina; d'autres retinrent le nom d'un des principaux musulmans, et le plus souvent de celui qui les avait fondées ou rétablies; et on peut citer particulièrement parmi ces dernières, Calatrava, Cuença, et Calatayud, l'ancienne Bilbilis, relevée par Ayud, l'un des généraux sarrasins.

(716) Abdalaziz fixa son séjour ordinaire à Séville, où il épousa la veuve de don Rodrigue, la belle et spirituelle Égilone, dont il était devenu passionnément amoureux. On a écrit que, ne mettant pas de bornes à son ambition, et chaque jour plus épris de son épouse, il avait voulu relever le trône de l'Espagne, et y monter avec Égilone; et il paraît qu'il déploya une pompe royale qui ne contribua pas peu à faire croire aux projets que ses envieux s'empressèrent de lui supposer. Les Sarrasins les plus puissants jurèrent sa perte. Ayud, le restaurateur de Bilbilis, se mit à leur tête. Ils poignardèrent Abdalaziz dans la mosquée où il était venu prier; ils s'écrièrent qu'ils n'avaient immolé qu'un traître, et proclamèrent Ayud gouverneur provisoire. Leur choix ne fut pas cependant confirmé par le khalife. Zuléiman, qui régnait à Damas, envoya Alahor pour remplacer Abdalaziz.

(717) Alahor, commençant son administration par un grand acte de justice et de politique, fit rendre aux

chrétiens restés sous la domination des Maures tous les biens qui leur avaient été pris.

Il fit aussi charger de chaînes et punir sévèrement ceux des Maures qui s'étaient emparés de sommes réservées pour le trésor du khalife. Mais Omar II ayant remplacé Zuléiman sur la chaire du prophète, Alahor ne voulut pas différer davantage de terminer la conquête des provinces visigothes que comprenait la Gaule méridionale. Il traverse les Pyrénées orientales, et ne cessant de se conformer au système musulman, menaçant de l'extermination ceux qui résisteraient, n'exigeant que des tributs et de la soumission de ceux qui reconnaissent le pouvoir des Arabes, leur laissant non seulement leurs biens, mais encore leurs lois et leur culte, et précédé de cette terreur qu'inspirait le seul nom des vainqueurs des Espagnes, il s'empare d'autant plus facilement d'Elne, de Narbonne, de Béziers, d'Agde, de Nîmes, et de toute la Gaule gothique, que les Visigoths de cette Gaule n'ont pas de chef depuis la défaite de don Rodrigue, et que les Français sont encore trop agités par la guerre civile pour penser à tourner leurs armes contre les Sarrasins et à dissiper le terrible orage qui les menace.

Mais Alahor est hors de la péninsule; il a mené avec lui les principales forces des Arabes; l'espoir renaît dans l'âme des Visigoths réfugiés au milieu des montagnes des Asturies et de la Biscaye. Non seulement ils se croient en sûreté au milieu de ces redoutables remparts élevés par la nature, mais un pressentiment secret leur dit qu'ils en descendront un jour pour venger leur défaite. Leur courage s'exalte; ils veulent choisir un roi qui les conduise à la victoire. Don Favila, un des grands du royaume, avait été massacré par ordre du cruel Witiza. Son fils, don Pélage, avait hérité de la considération de son père; on admirait sa valeur et sa

prudence; on chérissait ses vertus : les Visigoths l'élisent pour leur roi, le couronnent, et avec son règne commence la monarchie espagnole proprement dite (718), ou la seconde monarchie des Visigoths de la péninsule. On a écrit qu'il était parent de don Rodrigue : mais quelle différence entre ces deux rois! les vices de l'un perdent la monarchie; les grandes qualités de l'autre lui redonnent l'existence.

(719) Le bruit de l'élection de don Pélage parvint jusques au lieutenant d'Alahor; il s'empressa d'en informer ce gouverneur arabe, qui s'inquiète peu de cette entreprise, ne veut renoncer à aucun de ses projets, reste dans la province de Narbonne, et se contente d'ordonner qu'une armée de Maures pénètre dans les montagnes asturiennes, y détruise le royaume qui vient de naître, et ne souffre pas qu'aucune contrée de la péninsule se dérobe à l'empire du croissant.

Les ordres d'Alahor vont être exécutés. Les Sarrasins savent de quel difficile accès sont les montagnes si hautes et si escarpées au milieu desquelles il faut qu'ils aillent chercher leurs ennemis, et dont les anfractuosités peuvent donner tant d'avantage au plus petit nombre contre le plus grand; ils font les préparatifs les plus formidables pour surmonter tous les obstacles; ils marchent vers les Asturies sous le commandement d'Alchaman, un des principaux officiers qui avaient suivi Taric.

Don Pélage et les siens apprennent le départ des Arabes : bien loin de concevoir des alarmes, ils ressentent une ardeur nouvelle; ils jurent sur leurs rochers de répandre jusques à la dernière goutte de leur sang pour leur religion et pour leur liberté. Ils choisissent les postes les plus propres à seconder la plus vigoureuse résistance, ils s'y tiennent cachés; et du haut de sommités presque inaccessibles, ils observent tous les mouvements des Arabes, épient le moment de les surprendre, et, comme

l'aigle audacieux dans son aire, attendent avec impatience la proie sur laquelle ils vont se précipiter.

Alchaman arrive au pied des monts; on ne lui oppose aucune force; il s'engage dans les vallées, il monte le long de gorges affreuses, il gravit contre les plus hautes cimes, il passe la ligne où se partagent les eaux qui tombent des nues. Il n'a encore rencontré aucun ennemi; il redoute de terribles embûches; il semble qu'on ne l'a laissé s'engager si avant que pour lui couper la retraite; il hésite : trop confiant cependant dans le nombre et dans la valeur de ses soldats, méprisant trop celui qu'il cherche, et ne comptant pas assez parmi les obstacles qu'il doit vaincre ces pics sourcilleux, ces pentes rapides, ces abîmes profonds dont l'environne la nature, devenue, pour ainsi dire, l'alliée de Pélage, il s'abandonne à son étoile, suit le revers des montagnes, et descend vers l'Océan.

Son armée s'avance par plusieurs vallées, par celle de Rio Buegna, par celle de Gangas de Onis. C'est ici que l'attendait le valeureux roi.

Pélage s'était placé sur les rochers les plus élevés du mont Auséba, près de Cavadonga; il y occupait une grande caverne. Aucun de ses soldats ne descend dans les vallées : les Sarrasins, sans défiance, entrent plus avant dans les défilés.

Ils apprennent cependant que Pélage est peu éloigné; ils s'arrêtent. Alchaman avait avec lui don Oppas, cet archevêque de Séville qui avait conjuré avec le comte don Julien et les fils de Witiza la ruine de sa patrie; il l'envoie à Pélage pour l'engager à mettre bas les armes. Don Oppas emploie les motifs qu'il croit les plus puissants pour persuader au roi de se rendre; Pélage l'accable de reproches, et lui déclare que tous les Visigoths ont résolu de mourir pour la foi et la patrie, qu'il a si lâchement trahies.

Alchaman, irrité de la réponse de Pélage, détache un

corps de Maures choisis, met les plus braves officiers à leur tête, et leur ordonne de lui amener le roi mort ou prisonnier. Les Sarrasins tâchent d'arriver jusqu'à la grotte. En vain lancent-ils des milliers de flèches, de pierres et de dards : Pélage, à la tête de ses soldats, sort de la caverne, fond sur les Arabes comme un lion furieux, les effraie, les renverse, les massacre. D'autres Visigoths, placés sur les cimes voisines, en détachent des blocs énormes qui roulent en bondissant, et écrasent les Maures sous leurs masses pesantes. Les musulmans veulent s'échapper; leur nombre embarrasse leur fuite; ils ne peuvent sortir de l'étroite vallée où la mort les atteint de tous les côtés. Ceux qui peuvent éviter le fer des chrétiens ou les rochers lancés du haut des pics parviennent enfin à sortir de la fatale vallée : ils se retirent consternés; ils gagnent les sommets du mont Auséba, descendent à la hâte dans des gorges par le moyen desquelles ils espèrent d'être bientôt en sûreté. Ils commencent à se rassurer; ils suivent le cours d'une rivière, ou plutôt d'un torrent, lorsqu'un de ces accidents terribles dont les monts très-escarpés sont quelquefois le théâtre achève leur perte. Une partie de la montagne qui s'avançait au-dessus de la rivière, et qui, suspendue comme en équilibre sur une base depuis long-temps minée par les eaux, pouvait être entraînée par le plus faible mouvement, se détache, tombe sur les Arabes qui passent en tumulte le long des bords du torrent, et en ensevelit un grand nombre sous ses débris. Alchaman périt avec la plus grande partie de son armée; et parmi les prisonniers que font les Visigoths en poursuivant les Maures, se trouve l'archevêque Oppas, dont la trahison est punie par la mort.

Pélage et ses guerriers rendent grâces au Dieu des armées sur ces rochers, monuments de leur mémorable victoire. Mais ils veulent achever de délivrer les Asturies de toute crainte des musulmans.

Munuza, un des principaux capitaines des Maures, avait fait partie de l'armée arabe qui avait conquis la Lusitanie et la Galice, et qui, des environs de Mondonédo, avait poussé ses conquêtes le long des rivages de l'Océan jusques à Gijon, dont elle s'était emparée. Munuza commandait à Gijon dans le nord des Asturies. Informé du désastre des musulmans et de l'approche de Pélage, il abandonne la place avec ses Maures. Les Visigoths l'atteignent : les Arabes sont massacrés, et les Asturies ne renferment plus que des chrétiens.

(719) Alahor ne crut pas devoir poursuivre ses entreprises dans la Gaule méridionale. Les grands succès de Pélage le rappelèrent en Espagne ; il s'y occupait à régler les tributs que devaient payer les habitants du grand bassin de l'Èbre, lorsqu'il fut destitué par Omar II.

Zama le remplaça.

Ce gouverneur continua l'ouvrage de son prédécesseur. Il fit travailler au dénombrement des contrées espagnoles soumises au khalife, à l'évaluation de leur population, à la détermination de leurs tributs, qui étaient plus ou moins forts, suivant que les villes ou les pays avaient succombé sous la force des armes, ou avaient obtenu des traités ou des capitulations plus ou moins avantageuses. Il soumit à une contribution envers le trésor du khalife les terres que les Arabes ou les Maures possédaient et qui avaient appartenu à des Visigoths ou Espagnols massacrés ou fugitifs ; et ce ne fut que lorsqu'il eut ainsi réglé l'administration de son gouvernement qu'il entreprit d'en accroître l'étendue.

Le khalife Izid, ou Yézid II, régnait à Damas, à la place d'Omar II, mort depuis un an environ. Zama réunit une armée nombreuse, et passa les Pyrénées orientales ; il visita les garnisons des principales villes de l'ancienne province narbonnaise, qui obéissaient aux musulmans, et après s'être assuré qu'elles étaient dans un

bon état de défense, il s'avança vers l'Aquitaine, ravagea les pays qu'il parcourut, arriva sous les murs de Toulouse, et en forma le siége.

(721) Les habitants se défendent avec beaucoup de courage, et donnent au duc Eudes, qui commandait pour les Français dans l'Aquitaine, le temps de venir à leur secours, à la tête de tous les guerriers qu'il peut rassembler. Les Français et les Arabes se rencontrent pour la première fois. Depuis long-temps la renommée les avait annoncés avec éclat les uns aux autres; ils sont bien aises de mesurer leurs forces; ils sentent qu'ils appartiennent aux deux premiers peuples de la terre. Ils ne se dissimulent pas qu'ils vont préluder aux combats qu'ils doivent se livrer pour l'empire du monde; ils veulent soutenir leur gloire; ils se battent avec acharnement; ils font des prodiges de valeur. Mais Zama est tué au milieu de la bataille; les Sarrasins sont défaits; les Français les taillent en pièces; tout le bagage des Maures tombe en leur pouvoir. Ceux des Arabes que le fer ne peut pas atteindre cherchent un asile dans la province narbonnaise, et c'est sur les bords de la Garonne et sous les murs de Toulouse que les Français vainqueurs des Sarrasins élèvent leurs premiers trophées.

Les Arabes élisent un chef qui puisse les commander jusques au moment où un nouveau lieutenant du khalife succèdera à Zama; ils choisissent Abdérame ou Abdalrahman. Mais après la terrible défaite qu'ils ont subie à Toulouse, il ne peut s'opposer ni à Eudes qui se rend maître de Carcassonne, ni aux habitants de Nîmes qui brisent le joug des Sarrasins vaincus.

Un nouveau gouverneur de la péninsule musulmane arriva cependant des Mauritanies, dont le commandant général avait reçu le pouvoir de choisir le représentant du khalife dans les Espagnes. Il se nommait Ambiza. Il régla que les contrées que la force des armes avait seule

réduites à l'obéissance paieraient chaque année le cinquième de leur revenu, et que les autres n'en paieraient que le dixième. Mais d'autres soins l'occupèrent bientôt. Le khalife Yézid II avait cessé de vivre, et Iscam ou Heschamp lui avait succédé. Ambiza désira d'obtenir la faveur de ce nouveau prince; il résolut de porter ses armes dans les provinces voisines de la Gaule sarrasine, de venger la défaite et la mort de Zama, et de rendre tout son éclat au nom des musulmans.

(725) Il conduisit des troupes nombreuses dans la province narbonnaise, reprit Nîmes et Carcassonne, leur fit donner des otages qu'il envoya à Barcelone, ravagea les environs d'Albi, porta le fer et le feu autour de Cahors, et allait poursuivre ses terribles incursions, lorsque Eudes, le vainqueur de Zama, accourut et se présenta pour le combattre. La victoire couronna de nouveau le courage des Français; ils firent un carnage horrible des Sarrasins: le champ de bataille fut couvert de cadavres. Les historiens chrétiens ont beaucoup exagéré le nombre des Maures tués auprès de Cahors, ainsi que celui des Sarrasins tombés sous les lances des Français à la bataille de Toulouse; mais on ne peut pas douter qu'il n'ait été très-grand.

(726) Ambiza fut obligé, après la seconde victoire du duc d'Aquitaine, de regagner la province narbonnaise, d'où il se retira au-delà des Pyrénées; et ce ne fut que l'année suivante qu'il put, après avoir doublé les tributs payés par les chrétiens, lever une nouvelle armée, et tenter de nouveau la fortune contre les Français: mais, après quelques jours de marche, il fut atteint d'une maladie qui l'emporta, et tous ses projets s'évanouirent.

Quatre gouverneurs remplacèrent successivement Ambiza. Le quatrième de ces gouverneurs, accusé de tyrannie envers les musulmans, fut envoyé chargé de chaînes au lieutenant du khalife qui commandait en Afri-

que, et particulièrement dans les Mauritanies; et ce lieutenant nomma pour gouverner les Espagnes cet Abdérame que les Maures avaient choisi pour leur chef provisoire dans la province narbonnaise, après leur sanglante défaite près de Toulouse.

Abdérame ayant pris les rênes du gouvernement de la péninsule en 730, rechercha avec soin les biens que les Maures avaient usurpés, et qui appartenaient au trésor du khalife. Les mesures qu'il prit à ce sujet produisirent parmi plusieurs Sarrasins un grand mécontentement. Munuza, qui commandait dans la Celtibérie et dans une partie considérable de la Catalogne, se mit à leur tête, prit les armes contre Abdérame, ne rougit pas d'une trahison bien coupable envers sa nation et l'islamisme, fit proposer à Eudes, duc d'Aquitaine, qui, auprès de Toulouse et de Cahors, avait défait et massacré tant de musulmans, de se liguer avec lui contre le représentant du khalife, et, pour l'assurer de sa foi, lui demanda d'épouser une de ses filles. Eudes qui, malgré ses victoires, redoutait la puissance des Maures, saisit avec avidité une occasion d'opposer les Sarrasins aux Sarrasins, d'allumer parmi eux tous les feux des discordes civiles, et de les détruire les uns par les autres : faisant céder à sa politique ses affections les plus chères, il signa un traité avec Munuza, et lui accorda la main de sa fille.

Mais Abdérame, aussi actif que brave, informé de la rébellion de Munuza, et de son alliance avec le duc d'Aquitaine, marcha à la tête d'une armée considérable vers Sarragosse, avant que Munuza eût pu terminer ses préparatifs. Munuza se sauva au-delà des Pyrénées, et se renferma avec sa femme, ses trésors, et une forte garnison, dans un fort nommé Cerritan, aujourd'hui Cerret, en Roussillon, suivant quelques historiens. Abdérame le suivit avec rapidité. Munuza voulut sortir de Cerritan,

et chercher un asile plus éloigné et plus sûr; il trouva tous les chemins occupés par les soldats d'Abdérame. Toute espérance l'abandonna, et ne voulant pas tomber vif entre les mains de son ennemi, il se précipita du haut de rochers escarpés. Abdérame prit d'assaut le fort de Cerritan, passa au fil de l'épée les guerriers du rebelle, s'empara de ses richesses, et envoya au khalife l'infortunée fille du duc d'Aquitaine, dont la beauté funeste fit réserver à une honteuse servitude celle qui descendait du puissant roi Clovis.

(731) N'ayant plus de rébellion à craindre, et voyant une belle armée sous ses ordres, il forme le projet de ne repasser les Pyrénées qu'après avoir étendu dans les Gaules les conquêtes des musulmans. Il espère être plus heureux que Zama et Ambiza; il traverse la province narbonnaise, passe le Rhône, et forme le siége d'Arles. Ses premiers assauts sont repoussés; les habitants, effrayés cependant du danger qui les menace, s'empressent de réclamer le secours de Charles-Martel, prince d'Austrasie et maire du palais de Neustrie. Un corps de troupes françaises reçoit l'ordre d'attaquer Abdérame. Leur nombre est trop faible, ou la fortune trahit leur courage; Abdérame les taille en pièces. Fier de cette première victoire remportée contre les Français, glorieux d'avoir vengé la mort de tant de Sarrasins immolés par les Aquitains sous les murs de Toulouse et sous ceux de Cahors, ne doutant plus du succès de ses armes, et faisant passer dans l'âme des Maures qu'il commande et sa confiance et son audace, il prend Arles, et remonte le long du Rhône, de la Saône et du Doubs.

Portant l'effroi, le ravage, la destruction, l'esclavage ou la mort partout où on lui résiste, démolissant les églises et les monastères, immolant les ministres des autels du christianisme, et s'avançant comme une vaste

et terrible inondation de la mer, qui, soulevée par une force violente, surmonte ses rivages, envahit une immense contrée, et la couvre de ruines, il s'empare d'Avignon, de Viviers, de Valence, de Vienne, de Lyon, de Belley, de Mâcon, de Châlons, de Besançon, de Dijon; envoie même au-delà des montagnes qui bordent le bassin de la Seine un parti de Maures qui ose s'avancer jusques à Sens, mais qui, arrêté par le courage des habitants de cette ville, qu'anime leur saint évêque Ebbon, repasse à la hâte ces mêmes montagnes, et ne croyant pas pouvoir encore porter ses armes à une plus grande distance de la mer, et au-delà des hauteurs que la nature a données pour limites au grand bassin du Rhône, revient sur ses pas, redescend pour ainsi dire avec les eaux ensanglantées des fleuves, et rentre dans les provinces musulmanes de la Gaule méridionale, chargé d'affreuses dépouilles et de lugubres lauriers.

(732) Ses terribles succès exaltent son ambition, accroissent l'ardeur de son armée, et doublent sa force déjà si formidable. Il va vers l'occident; il attaque la Gascogne ou Novempopulanie, dont les pays auxquels on a donné les noms de Foix et de Béarn faisaient alors partie. Le pillage, le fer et le feu sont dans cette portion du bassin de la Garonne, comme dans celui du Rhône, la punition de la résistance qu'on lui oppose. Eudes, le vainqueur de Toulouse et de Cahors, assemble ses troupes et les conduit contre Abdérame. Mais ce n'est plus Zama ou Ambiza qu'il va combattre; un ennemi bien autrement redoutable va paraître devant lui.

Il rencontre les Sarrasins, il leur livre bataille : il est défait, et peut à peine se sauver avec quelques débris de son armée. Tout plie, tout s'abaisse, tout se disperse devant les étendards de l'islamisme. Abdérame et son armée ravagent, comme un terrible et rapide incendie, Auch, Agen, Périgueux, Angoulême, Saintes, Bordeaux.

Il va à Poitiers, dont il brûle la cathédrale; il marche sur Tours; il veut s'emparer des richesses de l'église de Saint-Martin; déjà il touche presque à la Loire : les Gaules paraissent perdues.

Abdérame croit voir ses soldats victorieux s'étendre sans contrainte sur toute la France, franchir les Alpes, conquérir l'Italie, percer au travers des contrées illyriennes, parvenir jusques au Bosphore, s'emparer des deux anciennes capitales du monde, soumettre au croissant et Rome et Constantinople, l'éternel objet de l'ambition des Sarrasins; et, vainqueurs de l'Europe et de l'Asie, paraître en Syrie chargés d'innombrables trophées, les présenter à leur khalife, les élever autour de ces déserts où, cent ans auparavant, le génie d'un seul homme avait inspiré à leur nation, si faible encore, cette ardeur irrésistible qui peut donner le sceptre de la terre.

Mais Charles-Martel gouvernait la France; il voit tout le danger qui menace l'Europe; il le voit sans effroi : il commandait à des Français.

SIXIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS 732 JUSQUES EN 752.

(732) Charles réunit les troupes de la Neustrie et celles d'Austrasie; Eudes, duc d'Aquitaine, s'empresse de joindre ses drapeaux. Les Français marchent vers Tours, passent la Loire, et rencontrent les Sarrasins.

Les uns et les autres restent en présence, comme étonnés d'avoir à se combattre; leurs traits, leur couleur, leur air, leurs armes, tout leur rappelle qu'ils viennent des deux extrémités du monde. Des deux côtés brillent, dans les rangs des guerriers, des étendards rendus fameux par les plus grandes victoires. La gloire des Sarrasins sera-t-elle à son comble ou éclipsée? la France subira-t-elle le joug le plus honteux? ou plutôt l'Europe sera-t-elle musulmane ou chrétienne? La bataille qui va se donner doit décider de si grands intérêts. Les Sarrasins et les Français semblent redouter le moment terrible où le sort prononcera sur tant de siècles et de nations.

Sept jours s'écoulent, et il n'y a encore eu que de légères escarmouches entre les deux armées. La bataille décisive va enfin commencer. Abdérame enflamme l'ardeur de ses Arabes. « Encore un jour, leur crie-t-il, et » vous aurez atteint le but de tant de fatigues et de » combats. Les Français seuls pouvaient vous résister : » leur défaite va vous livrer les trésors de l'Europe. A » quelle distance immense n'êtes-vous pas de l'Arabie? » Combien de déserts, de montagnes, de mers, n'avez- » vous pas franchis? C'est la victoire qui vous a conduits » sur ces lointains rivages, pour vous y couronner de

» nouveau. Le prophète du Très-Haut vous a promis » l'empire de la terre; le Dieu des armées combat pour » vous; les cieux sont ouverts pour ceux qui périraient » martyrs de l'islamisme. » Charles-Martel parcourt les rangs de ses soldats. « Français, quelle gloire vous attend! » elle va surpasser celle de vos ancêtres. Ces Arabes, » vainqueurs de l'Asie, de l'Afrique et d'une si grande » partie de l'Europe, vont tomber sous vos coups. Vous » allez sauver ce que vous avez de plus cher. Votre » valeur va préserver vos femmes de l'outrage, vos » vieillards de la mort, vos enfants de l'esclavage, vos » temples de la profanation, votre pays du déshonneur, » l'Europe entière de la plus horrible servitude. Défen- » seurs de la foi de vos pères, libérateurs de votre patrie, » soldats du Dieu des chrétiens, vous allez briser les » enseignes sacriléges de l'imposture, élever sur leurs » débris et la croix du fils de Dieu et vos lances » triomphantes. Vous serez l'objet des éternels entre- » tiens des siècles à venir. La victoire nous appelle: » marchons. »

Le signal se donne: les deux armées s'ébranlent et se heurtent avec furie. La nuit est près d'arriver, et le combat continue avec le même acharnement. Cependant les Maures, presque tous dépourvus d'armes défensives, ne peuvent résister aux traits et aux lances des Français. Abdérame tombe percé de coups. Eudes, duc d'Aquitaine, se jette sur le camp des Maures, massacre les femmes, les enfants, tous ceux qui ne peuvent se dérober à ses armes. L'obscurité remplace le jour. Les Sarrasins, réduits à un petit nombre, abattus, consternés, laissent le champ de bataille jonché des cadavres des leurs, se retirent dans leur camp, le trouvent saccagé, l'abandonnent, et se hâtent de profiter des ténèbres pour tâcher de se sauver du côté de la province narbonnaise. Les Français, aussi infatigables que

valeureux, passent la nuit sous les armes, s'avancent au lever du soleil vers le camp des Arabes, le voient désert, y retrouvent toutes les richesses que leurs ennemis avaient enlevées dans l'Aquitaine. Mais Charles-Martel veut compléter la victoire; il poursuit les troupes fugitives des Sarrasins, les atteint, les taille en pièces de nouveau, rentre dans les villes de l'Aquitaine dont ils s'étaient emparés, et l'Europe est sauvée.

(733) Les Sarrasins cependant occupaient encore presque toutes les places qu'Abdérame avait prises, deux ans auparavant, dans le grand bassin du Rhône et de la Saône. On peut voir, dans les annales de Metz et de Fulde, ainsi que dans le continuateur de Frédégaire, avec quelle rapidité Charles-Martel reprend Dijon, Châlons, Mâcon, Besançon, Belley, Lyon, Vienne, Valence, Avignon et Arles. Quelques garnisons musulmanes veulent résister; elles sont passées au fil de l'épée: les autres, saisies de terreur, n'attendent pas l'armée de Charles, et ne se croient en sûreté que dans la province narbonnaise.

(734) Dans l'année suivante, don Pélage donne la main de sa fille Hermésende à don Alphonse, jeune fils de Pierre, duc de Cantabrie, et qui, par ses qualités brillantes, se montrait un digne descendant du roi Recarède; et Eudes, duc d'Aquitaine, étant mort en 735, Charles-Martel réunit au royaume tous les états que ce duc possédait, comme une souveraineté particulière et héréditaire relevant de la couronne de France: il n'en laissa à Hénalde, fils de ce même Eudes, que le simple gouvernement, sous le titre de duc ou de gouverneur.

Si les descendants de Charles avaient suivi ses principes, s'ils avaient imité son exemple, s'ils n'avaient jamais souffert le partage de la puissance souveraine, et surtout le démembrement héréditaire de cette puissance suprê-

me, s'ils avaient empêché ce morcellement aussi contraire aux droits des nations que funeste à leur bonheur, de combien de malheurs ils auraient préservé la France et l'Europe! Le système féodal n'aurait pas opprimé les peuples et les rois.

Pendant ce temps, Abdelmélich, qui avait remplacé Abdérame dans le gouvernement général de l'Espagne, y exerçait une cruelle tyrannie; les Arabes, victimes, comme les chrétiens, de son avarice et de ses dérèglements, firent parvenir leurs plaintes au khalife. Iscam le menaça de sa colère, et lui ordonna de tenter, comme en expiation de ses atrocités, la conquête de la France. Mais il n'était plus temps; le nom des Sarrasins n'inspirait plus l'effroi. Depuis les Pyrénées jusques à la Loire, et jusques auprès des sources de la Saône, toutes les contrées des Gaules avaient été témoins de leur carnage ou de leur fuite précipitée. C'était le bras de Charles-Martel qui décidait maintenant de la victoire; c'était son nom qui inspirait et l'enthousiasme et la terreur.

Thierry IV venait de mourir. Il n'avait jamais commencé de régner. Ce ne fut qu'un vain simulacre que la mort fit tomber du trône dans la tombe. Charles crut ne devoir ni donner ni occuper ce trône. Il ne fit pas de roi; il continua de porter le sceptre de toute la France; on ne crut pas avoir changé de souverain; on le nommait le duc des Français.

Dans cette même année 737, où Thierry de Chelles cessa de vivre, Abdelmélich, redoutant le ressentiment du khalife, et voulant se faire pardonner et ses violences et ses vexations, faisait de grands préparatifs pour porter la guerre en France, comme s'il avait entièrement oublié les massacres de Toulouse et de Poitiers, et surtout la terrible défaite des environs de Tours. Mauronte, à qui Charles-Martel avait confié le gouvernement d'Avignon, entendant parler de ces préparatifs, conçoit la

folle pensée de se rendre indépendant, de résister à celui qui avait brisé les lances sarrasines, de devenir souverain de son commandement, et de se liguer avec les musulmans. Abdelmélich accepte avec empressement les offres de Mauronte, et lui envoie un corps d'armée commandé par Autuman, un de ses généraux. Dès que ce chef arabe est arrivé à Avignon, il se jette sur les contrées voisines, et y commet de grands désordres. Charles apprend la trahison de Mauronte, fait partir Childebrand avec plusieurs guerriers, et le suit à la tête de son armée. Il trouve Avignon serré de près par Childebrand, s'en empare, massacre les musulmans qui ne peuvent pas s'enfuir vers la province narbonnaise, passe le Rhône, prend et démantelle Nîmes, Agde, Béziers, et oblige Autuman, étourdi de la rapidité de ses succès, à se renfermer dans un château fort, situé sur la rivière d'Aude, aux environs de Capestang. Il sait qu'Amor arrive d'Espagne à la tête d'un renfort considérable; il va au-devant de lui, l'atteint entre Narbonne et les Pyrénées, le bat, immole ou disperse les musulmans, qui perdent leur chef, poursuit ceux qui ont pu éviter la mort jusques au rivage de la mer, où ils cherchent en vain leur salut sur des vaisseaux qu'attaque une escadre française, saccage la province sarrasine, et revient dans ses états vainqueur, triomphant, et traînant après lui de nombreux captifs et de riches dépouilles.

(738) Mais pendant qu'il exterminait les Sarrasins qui tâchaient d'envahir la France méridionale, les Saxons avaient voulu de nouveau secouer la domination française. Charles marche à de nouvelles victoires.

Il passe le Rhin. Les Saxons, étonnés de voir arriver jusque dans leurs forêts septentrionales le vainqueur des Sarrasins, celui qu'ils croyaient occupé à combattre les musulmans vers le midi de l'Europe, sont bientôt forcés de renouveler leurs anciennes promesses, de payer

un tribut, de donner des otages; et Charles peut enfin revenir au centre de la France goûter le fruit de tant de travaux, et régler l'intérieur du royaume.

Don Pélage était mort; son tombeau, élevé auprès de Cangas d'Onis, recevait déjà les hommages de la reconnaissance et du respect. Les principaux de son royaume, si petit, et qu'il avait néanmoins illustré, avaient élu son fils don Favila; ils méditaient au milieu de leurs rochers, et la défense de ce qu'ils possédaient encore, et l'attaque de ce qu'ils voulaient recouvrer.

(738) Le khalife Iscam, fatigué des désordres d'Abdelmélich, avait nommé Aucupa ou Ocba pour le remplacer, et pour lui faire rendre compte de son odieuse conduite.

Arrivé en Espagne, Aucupa, éclairé sur les torts ou plutôt sur les crimes d'Abdelmélich, ordonna qu'il fût renfermé, fit punir sévèrement ceux qui avaient secondé sa tyrannie, régla les tributs des peuples, les augmenta; mais, juste envers tous les habitants de la péninsule, il réprima toutes les vexations, et ne jugea les musulmans ni les chrétiens que d'après leurs lois.

Il s'empara de Pampelune, la capitale de la Navarre, et que les Maures n'avaient pas encore enlevée aux Espagnols; mais ayant ordonné à ses soldats de faire une incursion dans les montagnes des Asturies, don Favila les défit et les repoussa loin de son asile.

Le fils de Pélage ne régna pas long-temps; il fut tué à la chasse, auprès d'une église de Sainte-Croix qu'il avait fait construire pour rappeler les victoires de son père. Un ours énorme, forcé dans sa tannière, se jeta sur lui, et le déchira avant qu'on eût pu le secourir. On élut à sa place son beau-frère, don Alphonse, que l'on a surnommé le Catholique.

(739) Vers le temps où don Alphonse commençait à porter le sceptre ou plutôt l'épée de Pélage, de grands

troubles survenus en Afrique attirèrent toute l'attention d'Aucupa.

C'est un grand phénomène que cette suite de discordes civiles qui ont agité l'immense empire des Arabes depuis le règne de leurs premiers khalifes; que ces combats terribles de passions tumultueuses, enflammées par un climat brûlant, exaltées par un fanatisme irrésistible; que ces funestes résultats d'une organisation imparfaite, de lois vagues, de décrets mystérieux, de droits incertains, d'un pouvoir d'autant plus absolu qu'il pouvait parler au nom du ciel, et d'autant plus faible qu'on ne pouvait le contenir, ou lui résister que par l'anarchie, la licence ou la révolte; que cette effrayante succession de secousses profondes qui ont ébranlé le colosse social sans le détruire, qui ont ensanglanté la terre pour des dogmes religieux sans jamais affaiblir le respect pour le prophète et son coran, et qui, après avoir souvent suspendu ou arrêté la marche triomphale des armées, les ont poussées avec une nouvelle force vers de nouveaux envahissements. On croirait voir les tempêtes bouleverser l'Océan, précipiter les unes contre les autres ses vagues furieuses, les élever jusqu'aux nues, les lancer audessus des rivages, et bien loin de diminuer sa puissance, multiplier cette force menaçante qui surmonte, renverse ou brise ce qui s'oppose à sa violence.

Une de ces grandes et funestes dissensions venait de se manifester dans l'Afrique septentrionale. Les morabites, qui formaient dans l'islamisme une secte particulière prétendant à un plus haut degré de sainteté et ennemie des ommiades, avaient soulevé contre le khalife un grand nombre d'Africains poussés vers la rébellion, non seulement par leurs idées religieuses, mais encore par le poids des impôts dont on les accablait. Le gouverneur général de l'Afrique demanda du secours à Aucupa. Ce secours fut inutile; le gouverneur fut battu, il perdit la

vie dans le combat, et les rebelles s'emparèrent de Tanger, où ils commirent de grandes cruautés.

Aucupa, alarmé de leurs progrès, rassembla une armée nombreuse, s'embarqua pour la Mauritanie, réunit à ses troupes celles qui avaient combattu avec le gouverneur général, vainquit les insurgés, dissipa la rébellion, en fit punir de mort les principaux auteurs, et parvint à rétablir le calme.

(740) A peine fut-il revenu en Espagne, qu'il fut atteint d'une maladie mortelle; et ce qui est singulier, c'est qu'au moment de mourir, il fit sortir Abdelmélich de la prison où on l'avait renfermé par ses ordres, et qu'il lui confia le gouvernement de la péninsule jusques à l'arrivée des ordres du khalife.

Iscam, cependant, bien loin de diminuer les impôts des contrées où Aucupa avait ramené la paix, les augmenta tellement, que les Africains, devenus furieux, se révoltèrent de nouveau, et se portèrent aux plus grands excès. Le khalife fit partir d'Égypte une armée considérable, qui comprenait un grand nombre de cavaliers, et dont il donna le commandement à un de ses généraux, nommé Culte. Ce général arabe porta la terreur dans les Mauritanies. Les Maures rebelles attirèrent dans leur parti les nègres qui habitaient sur les confins de leur pays, se mirent en campagne avec eux, et marchèrent contre Culte. Les deux armées qui brûlaient d'en venir aux mains, se heurtèrent avec une sorte de rage. De part et d'autre on combattit de pied ferme pendant quelque temps; mais les nègres qui étaient opposés à la cavalerie arabe l'ayant culbutée sur l'infanterie, le désordre se mit dans les rangs des soldats du khalife. Les Maures redoublèrent d'efforts; Culte fut tué, et près des deux tiers de sa nombreuse armée périrent sur le champ de bataille ou dans les déserts dans lesquels ils se dispersèrent.

Les autres Arabes, sous la conduite de Belgi, neveu et l'un des lieutenants de Culte, se sauvèrent dans Ceuta; les Maures en formèrent le siége; mais la courageuse résistance de Belgi les contraignit de l'abandonner.

L'insurrection des anciens habitants de la Mauritanie se répandit néanmoins dans la péninsule; les Maures proprement dits prirent les armes contre les Arabes. Les grands succès qu'ils eurent dès le commencement de leur entreprise s'évanouirent rapidement, lorsque Abdelmélich eut reçu les troupes syriennes que Belgi lui envoya. Les Arabes, divisés en trois corps, battirent les Maures en plusieurs endroits, et particulièrement dans les environs de Tolède, presque sous les murs de Cordoue, et très-près du rivage de la mer.

Belgi voulut ramener en Asie ce qui lui restait de soldats dans la Mauritanie ou dans la péninsule. Il passe en Espagne; il demande des vaisseaux au gouverneur. Abdelmélich, qui craignait de nouvelles insurrections, lui refusa les moyens de s'éloigner des provinces espagnoles ou des côtes africaines. Les soldats de Belgi, fatigués de la guerre qu'ils venaient de faire, et qui désiraient ardemment de revoir leur patrie, s'irritèrent si vivement du refus d'Abdelmélich, qu'ils se rassemblèrent en tumulte, allèrent au palais, massacrèrent les gardes et poignardèrent le gouverneur.

(742) Le roi des Asturies était trop brave et trop habile pour ne pas profiter de ces divisions sanglantes entre les Maures et les Arabes, entre les musulmans d'Espagne et ceux qui voulaient retourner en Asie. Il franchit les montagnes qui séparent les Asturies de la Galice, passa au fil de l'épée ou mit en fuite les musulmans, s'empara des environs de Modonédo, de Lugo, de tout le territoire de Saint-Jacques de Compostelle, des bords du Minho, de Tuy, d'Orense, et libérateur

de presque toute la province, la réunit au royaume des montagnes qui avaient recueilli les valeureux Visigoths.

Mais la péninsule espagnole n'était pas le seul pays agité par l'ambition ou par le fanatisme; l'Italie s'était jetée de plus en plus dans ces troubles si contraires aux progrès de la civilisation et au bonheur des peuples. Les malheureuses dissensions relatives au culte des images ne cessaient d'entretenir les feux de la discorde depuis Rome jusques à Constantinople. Le pape Grégoire III ne voulait voir dans Léon l'Isaurien qu'un prince retranché de la communion des fidèles, auquel l'obéissance devait être refusée; l'empereur menaçait de ses armes le pape, les Romains, et les autres Italiens rebelles à son autorité. Grégoire craignit que, malgré le ressentiment des peuples contre la tyrannie de Léon, un trait de lumière ne perçât les ténèbres de l'ignorance qui couvraient l'Europe, et que les nations et les rois, éclairés sur leurs intérêts, leurs droits et leurs devoirs, ne cessassent de confondre des questions purement théologiques et de simples pratiques religieuses, avec ce respect et cette obéissance auxquels une révolte coupable pourrait seule se soustraire envers les gouvernements, les institutions et les lois. Pressé entre la puissance impériale et celle des Lombards, dont le roi Luitprand avait pris Ravenne, il chercha un protecteur dont la force pût facilement le défendre et qui, cependant, fût assez éloigné pour ne pas renverser les projets ambitieux déjà si fortement conçus par les pontifes de Rome. La renommée lui indiqua Charles-Martel, que l'Europe chrétienne avait salué comme son héros et son libérateur. Il résolut de flatter son amour-propre et son désir d'agrandir son pouvoir. Charles régnait sur les Français, mais il n'était pas roi : Grégoire, par une combinaison profonde, imagina de lui offrir un diadème, de le séduire par l'éclat de la couronne, de se donner ainsi le plus

redoutable et le plus dévoué des défenseurs, d'élever sa chaire pontificale au-dessus des trônes, et de finir par transmettre à ses successeurs le droit d'en disposer. Grégoire II n'avait voulu être que roi de Rome, Grégoire III voulut être le roi des rois.

(741) Il envoya à Charles une ambassade solennelle. Les ambassadeurs du pape se jetèrent aux pieds du prince des Français; ils lui remirent les lettres de Grégoire, adressées à *l'excellentissime seigneur Charles, vice-roi* (*subregulo*); ils le conjurèrent de sauver l'Église et l'ancienne capitale du monde; ils le supplièrent de les défendre et contre l'empereur de Constantinople et contre le roi des Lombards; ils lui offrirent au nom du pape, et vraisemblablement au nom des Romains, de le reconnaître pour empereur d'Occident; ils lui présentèrent les clefs du sépulcre de saint Pierre, une partie des chaînes que cet apôtre avait portées, et quelques autres objets rendus précieux par la piété chrétienne.

Charles crut peut-être que la couronne d'Occident lui ferait déférer celle de France; il parut accepter les propositions du pape; il lui envoya de riches présents; il lui adressa un abbé de Corbie et un religieux de Saint-Denys; il leur remit des lettres et des mémoires pour traiter avec Grégoire. Il fut près d'établir ce nouvel empire d'Occident que devait créer, quelques années plus tard, son petit-fils Charlemagne : mais la mort anéantit tous ces plans; elle frappa Léon le 18 de juin, Charles le 22 octobre, et Grégoire le 18 novembre 741.

Lorsque Charles sentit qu'il était près de la fin de sa carrière, il cessa de porter ses regards sur l'Italie et sur le trône d'Occident : il ne s'occupa que de l'empire français, et du sort de ses enfants Carloman et Pepin. Il convoqua une assemblée des grands du royaume à Verberie, près de Compiègne, où il avait aimé à résider au milieu des vastes forêts des rives de l'Oise. L'éclat de sa

gloire environnait son lit de mort. Il obtint facilement l'approbation de ses désirs ; il ne proposa pas de roi ; il ne voulut pas disposer d'une couronne ; il se contenta, pour ses fils, du titre de duc : il y réunit, on ne sait pourquoi, celui de maire du palais, devenu inutile et même vain, puisqu'il n'y avait pas de monarque couronné. Il ne put élever assez haut ses pensées pour résister aux affections paternelles et se soustraire à cette fausse politique, qui depuis le cinquième siècle avait fait tant de mal à la France ; il partagea ses états entre ses enfants. Carloman, l'aîné, eut l'Austrasie, qui comprenait la Souabe et la Thuringe ; la Neustrie, la Bourgogne et la Provence furent le partage de Pepin ; et Sonnechilde, sa seconde femme et nièce d'Odilon, duc de Bavière, le sollicita si vivement en faveur de son fils Griffon, que Charles donna à ce prince un certain nombre de places qu'il retrancha de l'Austrasie, de la Neustrie ou de la Bourgogne.

Il ne fut question en aucune manière de la famille royale de Clovis ; personne ne réclama pour elle ; son nom ne fut pas même prononcé : on aurait dit que le gouvernement de la France avait changé, on aurait cru que la royauté avait été abolie.

A peine Charles-Martel eut-il terminé ces grands arrangements, que la France et l'Europe perdirent celui dont le règne avait été le plus mémorable depuis les conquêtes de Clovis.

Mais que deviennent les dispositions de l'homme le plus puissant, lorsqu'il a cessé de vivre ? Le démembrement de la France, obtenu par Griffon, déplut non seulement à Carloman et à Pepin, mais encore aux grands du royaume ; et les deux frères, encouragés par l'assentiment des grands, eurent recours à la force pour détruire les effets de la dernière volonté de leur père. Ils prennent les armes contre Griffon et contre leur belle-

mère. Ils se hâtent de marcher contre eux, ils les obligent à se réfugier dans la ville de Laon, ils les y assiègent, ils les contraignent à se rendre à discrétion. Toutes les idées relatives aux droits des peuples, à la stabilité des constitutions, à la sainteté des lois, étaient vagues ou confuses, fausses, méconnues; mais près de trois siècles s'étaient écoulés depuis la grande invasion des Français dans les Gaules; et quoique les lumières n'eussent pas cessé de s'affaiblir, et que la civilisation eût continué de décroître, les mœurs s'étaient radoucies. Les fils de Clovis n'auraient respecté dans Griffon et dans Sonnechilde, ni leur frère, ni la veuve de l'auteur de leurs jours : Carloman et Pepin épargnèrent leur vie ; ils se contentèrent de les séparer et de les retenir prisonniers. Ils envoyèrent Griffon à Neufchâteau, dans les Ardennes, et Sonnechilde au monastère de Chelles.

Cependant les peuples tributaires des Français crurent le moment favorable pour recouvrer leur indépendance. L'insurrection éclate aux deux extrémités du royaume. Hunalde, duc d'Aquitaine, refuse d'observer les conditions que Charles-Martel lui avait imposées, et les Souabes ainsi que les Bavarois ne veulent plus obéir aux chefs des Français. Carloman et Pepin commencent par marcher contre Hunalde, et le soumettent; et d'abord après ce succès Carloman porte le dégât dans la Germanie, et force les peuples insurgés à donner de nouveaux otages et à rentrer sous la dépendance du royaume d'Austrasie.

Pepin avait hérité du courage indomptable, de l'habileté, de l'ambition, de la politique prévoyante et de toutes les grandes vues de son père; mais il réunissait à ce grand caractère les qualités qui pouvaient en modérer la fierté et la rudesse, inspirer l'affection, faire naître la confiance, et éteindre l'envie et les rivalités. Il ne manquait rien à Charles pour délivrer l'Europe, ni à Pepin pour lui don-

ner une organisation nouvelle; et voilà pourquoi tous les deux virent leurs entreprises couronnées par le plus heureux succès.

Carloman était Français, et fils de Charles-Martel; il devait être brave; mais son génie était borné, son caractère faible, son esprit crédule, sa piété très-facile à égarer. Quelques membres du clergé avaient répandu le bruit que Charles-Martel devait expier par d'éternelles souffrances l'attentat dont il s'était rendu coupable en distribuant à ses guerriers des domaines affectés à des bénéfices; ils l'avaient persuadé à Carloman; ils avaient rempli son âme de scrupules, de dégoûts et de terreurs.

A peine fut-il débarrassé de la guerre que l'insurrection des Bavarois et des Souabes l'avait forcé de faire, qu'il s'occupa avec beaucoup de soin de ce qui concernait la religion. Il convoqua deux conciles, l'un en Allemagne, en 742, et l'autre en 743, à Estines, palais des rois ou princes d'Austrasie, situé près de Binche dans le Hainaut, et dont les ruines ont subsisté long-temps.

Rien ne peut mieux faire connaître ce qu'étaient à cette époque l'autorité des princes ou ducs, le gouvernement des églises, les usages, les mœurs, les croyances, les superstitions des Français, qu'un court exposé de la convocation et des décrets de ces deux conciles.

Voici le préambule de la convocation du concile d'Allemagne, tel qu'il est rapporté dans le tome sixième du *Recueil des conciles*. « Au nom de notre Seigneur Jésus-» Christ, moi Carloman, duc et prince des Français, » l'an 742 de l'incarnation de notre Seigneur, l'onzième » des calendes de mai, avec le conseil des serviteurs de » Dieu et celui de ma noblesse, j'ai assemblé les évêques » qui sont dans mon royaume, avec les prêtres, pour te-» nir un concile dans la crainte de Dieu; savoir, Boniface, » archevêque, Burchard, Regenfride, Vintun, Virbolde, » Derdane, Eddane, et les autres évêques avec leurs prê-

» tres, afin qu'ils me donnassent leurs avis pour rétablir » la loi de Dieu et la discipline ecclésiastique qui a été » entièrement ruinée sous les règnes précédents, et afin » que le peuple chrétien puisse arriver au salut, et » qu'il ne soit pas exposé à périr par la faute des mauvais » prêtres. »

Faisons connaître maintenant les principales dispositions du décret rendu par Carloman dans l'un ou dans l'autre de ces conciles, telles qu'elles sont rappelées dans plusieurs auteurs, et particulièrement dans le tome Ier de l'*Histoire de Lorraine*, par dom Calmet.

Le duc d'Austrasie ordonne, d'après le concile, que l'on tienne tous les ans un concile pour régler la discipline ecclésiastique, la foi, la religion et les droits des églises; que les ecclésiastiques ou serviteurs de Dieu ne portent pas les armes, n'aillent pas à la guerre, ne chassent pas avec des chiens, des éperviers ni des faucons; que les évêques aient soin d'abolir les superstitions païennes, les sacrifices faits auprès des églises, et en l'honneur des martyrs ou des autres saints, les sortiléges, les enchantements, les augures, les phylactères, les feux nommés *neidsyrs* ou *neodsyrs* qu'on allumait la veille de la Saint-Jean, et dont on répandait les cendres dans les jardins; que les prêtres, au lieu de porter des sayes comme les laïques, aillent revêtus de tuniques appelées *chasubles*; que les religieux et les religieuses gouvernent leurs monastères et les maisons de leurs hôtes, suivant la règle de saint Benoît; que les églises ou monastères dont on a pris les biens pour subvenir aux frais de la guerre reçoivent chaque année, des possesseurs de ces biens, un sou ou douze deniers par métairie; que les monastères ou églises rentrent dans la jouissance de ces biens à la mort du possesseur, à moins que les besoins de l'état ne s'y opposent, le duc se réservant la faculté de proroger ces possessions de domaines ecclésiastiques, et même d'en créer de nouvelles; et enfin qu'on ne donne

pas d'esclave chrétien à ceux qui professent le paganisme.

On voit mieux que jamais quelles étaient les mœurs de cette époque, où Pepin, digne descendant de Charles-Martel, de Pepin d'Héristal, de Pépin l'Ancien, et de l'évêque Arnould, combinait avec profondeur et commençait d'exécuter avec sagesse ces plans qui devaient servir son ambition, élever sa famille au rang suprême, et sauver l'empire français de cette espèce de dissolution dont le menaçait, malgré le courage de ses guerriers, le défaut de lois fondamentales et d'institutions convenables.

Il voulait assurer à sa dynastie la souveraine puissance, il voulait lui donner la couronne. Il avait à lutter contre deux grandes forces, la fière indépendance des grands, et l'espèce de magie que le souvenir de Clovis attachait encore au nom des princes issus de ce roi. Il conçut une idée qui ne pouvait appartenir qu'à un esprit supérieur; il imagina un moyen de cacher des vues contre lesquelles il devait craindre qu'on ne cherchât à se prémunir, de faire plier la résistance des grands sous l'influence toute-puissante de ce grand nom de Clovis, et de montrer en même temps à la nation combien avait dégénéré le sang de ce conquérant de la Gaule, et combien ce qui restait des descendants de ce roi si redouté était indigne ou incapable de commander aux vainqueurs des Sarrasins. Il alla chercher un Childebert III, que les uns ont cru fils de Thierry IV, que d'autres ont regardé comme frère de ce Thierry, et qui, suivant certains auteurs, avait pour père le Clotaire fait roi d'Austrasie par Charles-Martel, mais qui, d'après les chartes citées par dom Mabillon, paraît avoir été fils de Chilpéric II. Il voulut que personne ne pût douter de l'impossibilité où ce descendant de Clovis était de gouverner la France (743). Il l'éleva sur ce trône que Charles-Martel s'était bien gardé de détruire, qu'il avait conservé pour lui ou pour les siens, et qu'il s'était contenté de laisser vacant à la mort de Thierry IV.

On a pensé que ce Childebert n'avait reçu que la couronne de Neustrie; que Carloman n'avait pas reconnu sa puissance, et avait continué de régner sous son propre nom, sur les Austrasiens déjà accoutumés à n'avoir qu'un prince ou un duc, à la place d'un roi. Quoi qu'il en soit, l'élévation de Childebert, auquel quelques historiens ont donné le nom d'Insensé, servait les projets de Pepin au gré des désirs de ce duc, et toute la puissance royale résidait dans les mains de Pepin et dans celles de son frère.

Sonnechilde cependant, renfermée dans le monastère de Chelles, y nourrissait un ressentiment que rien ne pouvait éteindre. Uniquement occupée des moyens de venger son orgueil outragé, son ambition trahie, la fortune de son fils renversée, elle était parvenue à entretenir des liaisons secrètes avec le duc Odilon de Bavière. Elle séduisit Hiltrude, sœur des ducs de Neustrie et d'Austrasie; elle lui persuada de se retirer au-delà du Rhin; elle la porta à épouser, malgré Pepin et Carloman, ce même duc de Bavière, qui, entraîné par les conseils de sa nouvelle épouse et par ceux de Sonnechilde, prétendit de nouveau ne plus dépendre de la couronne de France.

Telle était alors la malheureuse organisation de l'empire français, que, lorsqu'une insurrection éclatait à une extrémité, la commotion se faisait ressentir avec rapidité à l'extrémité opposée, qui répétait les mêmes mouvements, et se soulevait avec la même impétuosité.

Non seulement Thierry, duc des Saxons, et Thiébault, duc des Souabes, réunirent leurs armes à celles d'Odilon, mais Hunalde, duc d'Aquitaine, leva comme eux l'étendard de l'indépendance.

Pepin et Carloman s'avancèrent jusques au Lech : ils le passèrent à un gué au-dessus et au-dessous de l'armée ennemie, la surprirent, la taillèrent en pièces, et, sui-

vant la manière de faire la guerre de ces temps si barbares, portèrent le ravage dans tout le pays.

Thierry se réfugia en Saxe. Carloman l'y poursuivit, l'assiégea, l'obligea à recourir à sa clémence, en reçut un nouveau serment de fidélité; et, pendant qu'il achevait de soumettre la Germanie française, Pepin marcha avec ses troupes contre Hunalde, qui avait traversé la Loire et s'était avancé, le fer et la flamme à la main, jusques à Chartres, qu'il avait brûlée.

(744) Ce duc d'Aquitaine ne put résister au valeureux Pepin; il reçut la loi du vainqueur, et, profondément blessé de sa défaite, se démit de son duché en faveur de son fils Vaifaire, et alla prendre l'habit de religieux dans un monastère de la Saintonge.

Mais c'était en vain que les Saxons, les Souabes, et d'autres Germains de la France orientale, avaient été si souvent vaincus et contraints de donner de nouveaux otages; quelque grandes que fussent leurs pertes, ils trouvaient, en s'enfonçant au-delà du Danube, et même au-delà de l'Elbe, dans leurs montagnes, ou dans leurs terres noyées et dans leurs épaisses forêts, des asiles impénétrables, d'où ils sortaient à mesure que le danger s'éloignait. A peine le vainqueur avait-il repassé le Rhin, qu'oubliant tout ce qu'ils avaient souffert, espérant un sort plus heureux, se confiant dans leurs retraites lointaines, se livrant à toute l'ardeur de leur caractère indomptable, abandonnant d'inutiles otages, se dégageant de serments que la force seule leur avait imposés, ils reparaissaient remplis d'une superbe énergie, rejetaient toute obéissance envers la France, proclamaient leur liberté, et faisaient retentir les monts, les bois et les rives de la Germanie de leurs chants de mort et de leurs cris provocateurs. Nous ne ferons plus qu'indiquer ces flux et reflux annuels de ces peuples, et nous ne rappellerons le tableau de leurs victoires ou de leurs malheurs que

lorsqu'ils auront suivi ou fait naître quelque grand résultat.

C'est à repousser ces efforts généreux et ces tentatives sans cesse renaissantes des Germains, que Carloman employa une grande partie du cours des années 745 et 746. La victoire avait couronné la bravoure française. Les Allemands et les Saxons avaient cédé à la nécessité, suspendu leurs projets d'affranchissement, et renfermé dans leurs asiles écartés leur ressentiment, leur haine et leurs désirs de vengeance. Mais le sang avait inondé les champs de bataille; les contrées dévastées ne présentaient que de hideuses ruines. L'âme de Carloman en fut contristée; toutes ses idées superstitieuses se réveillèrent avec plus de force; sa faiblesse l'abandonna tout entier à leur empire; la bonté de son cœur le fit gémir sur l'humanité éplorée; il eut horreur de ses funestes et trop inutiles trophées; il voulut renoncer à la triste condition de commander aux hommes, s'ensevelir dans la solitude, ne s'y occuper qu'à calmer ses terreurs secrètes par la prière et la pénitence.

Il s'en ouvrit à son frère dès 746. Plusieurs membres du clergé, et même saint Boniface, archevêque de Mayence, soit pour favoriser Pepin qui leur avait laissé concevoir de très-grandes espérances, soit pour donner au monde un exemple éclatant en faveur des idées qu'ils croyaient devoir répandre, soit pour obéir à des motifs qui devaient leur paraître d'un ordre bien supérieur, entretinrent Carloman dans ses sentiments mélancoliques et dans ses pieuses résolutions. Il crut enfin le moment arrivé de remplir son vœu le plus cher : il s'y disposa pendant les premiers mois de l'an 747, prit congé de son frère, en reçut et lui donna des témoignages d'une vive tendresse, lui recommanda ses fils et ses états, embrassa ses enfants, et partit pour Rome accompagné d'une suite nombreuse.

Le pape Zacharie ne pouvait qu'accueillir avec empressement un prince qui venait de si loin se prosterner à ses pieds, y déposer la pourpre, et y demander comme une grâce la bure des monastères. Il le reçut avec de grands honneurs, accepta avec reconnaissance les présents que Carloman apportait pour l'église de Saint-Pierre, et lui donna lui-même la tonsure cléricale.

Carloman se retira d'abord sur le mont Soracte, où il bâtit deux monastères; mais, quelque temps après, il désira une plus grande solitude et alla se renfermer dans l'abbaye du Mont-Cassin.

Dès qu'il eut renoncé à la puissance, son fils Drogon prit le titre de duc d'Austrasie. Pepin eut tout le pouvoir de prince des Austrasiens, mais il traita Drogon avec beaucoup d'égards. Il fit plus: il voulait arriver à son but par les moyens les plus doux, et, au lieu d'effaroucher les esprits par la violence, les attirer par la modération. Il fit usage des premiers moments où sa puissance n'était plus partagée, pour mettre en liberté son frère Griffon, le fils de Charles-Martel et de Sonnechilde; il l'accueillit avec amitié, lui donna de grands domaines, et le retint dans son palais.

Griffon cependant crut n'avoir que changé de prison; son ambition ne pouvait d'ailleurs être satisfaite que par le pouvoir suprême: il s'échappa de la cour de Pepin, et se sauva en Saxe avec quelques partisans. Pepin, dont la modération était un des attributs de la force et non pas un des effets de la faiblesse, crut devoir le suivre, et ne pas lui donner le temps de susciter une guerre dangereuse: il l'atteignit sur les bords de l'Ocker, où il s'était retranché avec plusieurs Saxons. Griffon prit secrètement la fuite avec ceux qui lui étaient le plus attachés, et se retira en Bavière.

Pepin pénétra très-avant dans le pays des Saxons, consomma leurs subsistances, détruisit leurs fortifications, les

fit repentir de leur dernière tentative, leur ôta les moyens de reprendre les armes, porta la désolation dans ces contrées lointaines, les accabla de sa puissance. Mais quelle influence exercent les opinions dominantes d'un siècle même sur les esprits les plus élevés! Pepin avait hérité de la politique si judicieuse de son père Charles-Martel et de son grand-père Pepin d'Héristal. Il pensait, d'après eux, que ce ne serait qu'en changeant les idées, les besoins, les usages, les désirs des Saxons, qu'il ferait fléchir leur superbe courage; qu'il éteindrait dans leurs âmes fortes cette tendance perpétuelle au mouvement, à la guerre, aux invasions; qu'il les attacherait à leur sol, qu'il les lierait à son empire par cette sorte d'affection que font naître la ressemblance des habitudes et l'analogie des sentiments: il voulait les faire Français, pour que leur orgueil ne fût pas blessé d'obéir au chef de la France. Il souhaitait de partager avec eux tous les avantages que la civilisation pouvait donner encore. Il voyait que la véritable manière de changer ainsi leurs croyances et leurs penchants, de renouveler leur esprit et leurs affections, était de leur donner la religion du Christ. Voilà la part de l'homme supérieur; mais voici celle du siècle, qui entraîna aussi un bien plus grand homme que Pepin, Charlemagne son fils.

Ce fut par toutes les horreurs de la guerre qu'il imagina de contraindre les Saxons à adopter les maximes si douces et si pacifiques de Jésus; c'est par la violence qu'il crut établir une religion toute de charité. Il ne voyait pas qu'il rendait odieuse une institution d'autant plus aimable, que son origine est véritablement céleste. Il ne consentit à éteindre les feux qu'il avait allumés dans la Saxe que lorsque les habitants de ce pays si souvent infortuné seraient devenus disciples du Christ. Il commanda, il ne persuada pas les esprits; il répandit l'effroi, il ne toucha pas les cœurs. Un grand nombre de Saxons

reçurent le baptême, mais qu'ils étaient loin d'être chrétiens! Gémissons sur ce malheureux huitième siècle; déplorons les effets de l'ignorance. De quelle gloire n'auraient pas brillé Charles-Martel et les deux Pepin, si le temps où ils ont gouverné la France avait été une époque de lumières!

(748) Pendant que les Saxons pliaient sous la volonté toute-puissante de Pepin, son frère Griffon qui, en arrivant en Bavière, avait trouvé son grand-oncle, le duc Odilon, mort depuis quelques jours, s'empara de la personne d'Hiltrude, fille de Charles-Martel et veuve d'Odilon, ainsi que du jeune Tassillon, qu'elle avait eu du duc de Bavière. Son courage et son activité plurent aux Bavarois; ils aimèrent mieux être gouvernés par un fils de Charles-Martel que par une femme et un enfant incapables de les commander. Griffon était d'ailleurs, par sa mère Sonnechilde, du sang bavarois: il obtint aisément d'être proclamé duc.

Pepin ne crut pas de sa politique de laisser Griffon à la tête d'un gouvernement d'où l'esprit ambitieux, inquiet et remuant de ce prince aurait pu aisément soulever les peuples de la Germanie, si prompts à recevoir tous les mouvements qui pouvaient les ramener vers l'indépendance. Il part pour la Bavière; il serre de près Griffon: il le prend, ainsi que la plus grande partie des mécontents qui l'avaient suivi. Il rend à Tassillon, qu'il ne redoute pas, le duché de son père, ramène Griffon dans l'intérieur de la France, et ne voulant plus cependant voir en lui que son frère, il lui donne le titre de duc, le gouvernement de la ville du Mans, celui de douze comtés, et pardonne à tous ceux qui l'avaient suivi.

Mais le caractère de Griffon est incompatible avec le repos; il va trouver le duc d'Aquitaine.

Pepin roulait dans sa tête un projet trop important pour donner une grande attention aux démarches d'un

prince qui lui donnait peu d'inquiétude. Il avait fait asseoir Childebert III sur le trône de Clovis : à peine la nullité de ce Childebert avait-elle été remarquée; il était oublié dans son palais comme il l'aurait été dans la tombe. On ne proclamait que le nom du fils de Charles et du petit-fils d'Héristal. Depuis long-temps la dynastie de Clovis était pour ainsi dire effacée de l'imagination des peuples; on ne connaissait que celle des Pepin. Les générations s'étaient renouvelées, et ne s'étaient entretennes que des hauts faits de Charles et de ceux de son père. Les d'Héristal régnaient seuls sur les esprits, comme ils avaient seuls la puissance suprême. Les rois de l'Europe, le pontife de Rome, ne connaissaient que Pepin; les guerriers français ne parlaient que de lui; ils célébraient avec orgueil l'habileté qu'il avait montrée à leur tête dans ses différentes expéditions; sa valeur, dont ils se plaisaient à citer des preuves éclatantes; et le surnom même de *Bref* semblait ne lui avoir été donné que pour rappeler le contraste de sa courte taille avec la grandeur de son courage. Sa modération rassurait tous les grands du royaume : la plupart des évêques lui devaient leurs siéges ou de grands bienfaits; la douceur de son gouvernement enchantait la nation. Il était bien plus qu'admiré, il était aimé; il touchait au but de ses désirs; il n'avait plus qu'à prendre un nouveau titre, et à ôter de dessus le trône où il l'avait placée cette vaine image d'une autorité qui n'existait plus.

Mais un grand obstacle l'arrêtait encore. Les Français avaient juré fidélité à Childebert III; cette religion du serment, cet attachement à la foi jurée, seraient un des plus grands titres de gloire de la nation française, si, tant de fois depuis Clovis, ceux qui dirigeaient ses mouvements ne s'étaient joués des plus saintes promesses. Mais il semble que la modération de Pepin, en rétablissant le calme parmi les Français, avait rendu

toute sa force à leur loyauté naturelle; ce serment prêté, cette foi donnée, furent l'obstacle que Pepin voulut écarter. Et que l'on remarque encore toutes les nuances des opinions du siècle; à qui Pepin va-t-il s'adresser pour vaincre cet obstacle? Ce n'est point aux grands du royaume, aux évêques français, à l'assemblée générale de la nation qu'il a recours; c'est avec le pape qu'il va négocier.

Saint Boniface, l'archevêque qui exerce le plus d'influence sur le clergé de France et sur l'esprit des peuples, entre dans les vues de Pepin. Il écrit au souverain pontife; il envoie sa lettre par un prêtre nommé Lude, qui doit communiquer au pape les projets secrets du duc d'Austrasie. Zacharie, qui occupait alors le trône pontifical, devait se complaire dans l'exécution de ces projets : l'Espagne était presque toute musulmane; l'empereur d'Orient, ennemi du siége pontifical, en méditait la perte; les Lombards voulaient régner dans toute l'Italie, et soumettre l'ancienne reine des cités. Pepin pouvait seul protéger l'église romaine, la défendre, l'enrichir, la doter, lui donner une puissance durable, la garantir de toute atteinte. Zacharie ne balança pas; sa correspondance secrète avec saint Boniface, et ses réponses verbales au prêtre envoyé par l'archevêque, montrèrent au duc d'Austrasie combien il favorisait son entreprise. Pepin crut alors pouvoir tout oser.

Il convoqua une assemblée générale, et d'après son consentement il envoya au pape une ambassade solennelle composée de Burcard, évêque de Würtzbourg, et de Fulrade, abbé de Saint-Denys et archi-chapelain ou maître de la chapelle du palais. Jamais ambassade n'avait eu un objet plus important; jamais un pontife de Rome n'avait été invité par une grande nation à jouer un aussi grand rôle et à prononcer sur son sort. Mais cependant combien les papes étaient encore éloi-

gnés de montrer et même de concevoir les prétentions absurdes et si dangereuses qu'ils ont soutenues ensuite avec tant de fierté! Quelques siècles plus tard, les souverains pontifes, faisant gronder les foudres du Vatican, auraient proclamé leur suprématie universelle, et du haut de leur chaire, ils auraient déposé un roi, délié ses sujets du serment de fidélité, et donné la couronne déclarée vacante à celui qu'ils auraient préféré. Zacharie n'est qu'un arbitre qui répond; ce n'est pas même, à la rigueur, une sentence qu'il prononce; ce n'est qu'un avis qu'il ne peut refuser à un peuple dont il a toute la confiance.

Et voici de quelle manière la grande question lui est présentée par les ambassadeurs. « Le titre de roi et l'autorité royale doivent-ils appartenir à celui que son défaut d'esprit et de courage rend incapable d'en exercer les fonctions, ou à celui qui en remplit tous les devoirs et en soutient tout le poids? » Le pape répond que c'est le second qui mérite le mieux la couronne.

La réponse du pontife arrive en France; l'assemblée générale des royaumes français se réunit à Soissons. Childebert III est déposé, sa dégradation est ordonnée; Pepin, proclamé roi, est élevé sur le trône avec sa femme Bertrade. On fait descendre Childebert du théâtre sur lequel on l'avait monté, comme on en aurait ôté une décoration devenue inutile; on le conduit à Saint-Omer; on l'enferme dans le monastère de Sitieu, nommé ensuite de Saint-Bertin; l'abbé Nautaire lui donne la tonsure cléricale; on le revêt d'un habit de moine. Son fils Thierry prend la robe de religieux dans le même monastère, ou dans celui de Fontenelle en Normandie. Thierry ni Childebert ne sont plus rien pour le monde; la dynastie de Clovis s'éteint dans le cloître, et celle de Pepin resplendit de tout l'éclat du diadème.

Le nouveau roi veut qu'une cérémonie solennelle montre à l'Europe l'assentiment des Français, celui du pontife de Rome, celui des évêques de France; il désire que le respect inspiré par tout ce qui émane de la religion s'attache à sa personne et à la couronne que l'on vient de placer sur sa tête; il demande l'espèce de consécration que quelques empereurs ou rois avaient reçue à leur avénement, et qui n'avait cependant été employée pour aucun descendant de Clovis. Saint Boniface répand l'huile sainte sur lui. Cette onction royale lui est donnée dans l'église de Saint-Médard de cette même ville de Soissons où il venait d'être élu roi de tous les Français; et c'est ainsi que se termine un des plus grands événements de cette époque.

Pendant que se préparait ce changement si remarquable et qui devait avoir tant d'influence sur de si vastes contrées, le khalife Iscam était mort en 743, et son neveu Walid II l'avait remplacé.

(743) De cruelles dissensions continuaient d'agiter la péninsule espagnole; l'ambition, l'avarice, la haine et la vengeance y répandaient des torrents de sang; les musulmans y tombaient sous les coups des musulmans. Humeïa, le fils d'Abdelmélich, que les soldats de Belgi avaient assassiné, voulait punir les meurtriers de son père; le gouverneur de Narbonne s'était réuni à Humeïa; Belgi avait rassemblé toutes ses forces; plusieurs combats avaient été livrés; l'armée de Belgi avait été taillée en pièces auprès de Cordoue; il avait cessé de vivre. Thoaba, son lieutenant, assiégé dans Mérida, avait, dans une heureuse sortie, défait les soldats du fils d'Abdelmélich; tout conspirait pour que les chrétiens des Asturies pussent tenter de nouveaux succès. Don Alphonse, toujours vigilant, ne manque pas à la fortune : il descend de ses montagnes, s'étend dans les plaines de Léon et de Castille, s'empare d'Astorga,

d'Amaya, de Saldagna ; massacre ou fait prisonniers les musulmans, et revient dans les Asturies relever les ruines de son royaume, en réparer les maux, en rétablir la population.

Le Maure Abulcatar, envoyé par le vice-roi d'Afrique, parvient cependant à pacifier l'Espagne musulmane. L'assassinat du khalife, la succession rapide de ses deux fils que l'on dépose, l'avénement de Mérouan ou Mervan qui s'empare de la souveraineté, paraissent fournir à plusieurs mécontents de l'Espagne des occasions de remuer. Abulcatar calme leur agitation et comprime leurs efforts; mais, abusant de sa puissance, il insulte un de ses généraux. Ce guerrier, nommé Zumaël, ne respire que vengeance : il rassemble ses amis, il implore le secours de Thoaba qui était en Afrique. Thoaba accourt avec ses Syriens, rencontre Abulcatar auprès de Xérès, le fait prisonnier, s'empare de Cordoue, se saisit du gouvernement, meurt de maladie, et a pour successeur Juzif, que l'on nomme gouverneur sans attendre les ordres ni du khalife ni même ceux du gouverneur général de l'Afrique ou des Mauritanies.

(748) Combien don Alphonse avait profité de l'inaction ou des troubles des Arabes et des Maures ! Il avait reconquis, dans différentes expéditions, la province comprise entre le Minho et le Douro, Aranda, Osma, et tout le pays qui sépare les montagnes de Burgos et ce même Douro. Ayant passé ce dernier fleuve, et portant la terreur jusques aux monts qui s'élèvent entre les deux Castilles, il avait pris Ségovie, Avila, Salamanque, Lamégo et Viseu. Il régnait sur les Asturies, la Galice, la province qui porte aujourd'hui le nom de Vieille-Castille, et le nord du Portugal ; tout le grand bassin du Douro était sous sa domination ; ses troupes étaient braves; les musulmans s'exterminaient mutuellement; il pouvait former une alliance avec Pepin, et obtenir le

secours de ses armes; il était valeureux et entreprenant: on est étonné de la conduite qu'il tient; on ne sait comment expliquer sa politique (749). Il n'ose pas garder ses conquêtes; il en démolit les villes; il en ravage les campagnes; il veut avoir un désert entre les musulmans et lui. Il emmène dans les Asturies, non seulement les prisonniers maures ou arabes, mais toutes les familles des chrétiens; il établit ces familles dans ses montagnes ou sur les rivages de la Galice.

Et comment être surpris qu'au milieu de tant de destructions et de ravages, d'hommes massacrés, de champs abandonnés, de maisons ruinées, on ait éprouvé dans la péninsule une grande famine ? Que de fléaux l'ont frappée à la fois ! Quelles horribles suites de la tyrannie, de la trahison et du recours aux étrangers !

Le courage des Espagnols ne se lasse pas cependant au milieu de tant de malheurs; ils tournaient sans cesse les yeux vers cet étendard de salut que don Alphonse faisait flotter sur les montagnes des Asturies (750). La ville de Pampelune, fatiguée des vexations des musulmans, se souleva contre sa garnison et l'égorgea. Ses braves habitants sortirent au-devant des troupes que Juzif fit marcher contre eux, les attaquèrent avec hardiesse, les battirent et les dispersèrent.

Vers la même année, un grand événement allait commencer de changer la face de l'empire des Arabes. Ses divisions intestines devaient prendre avec le temps un tel caractère, que son unité serait perdue, que sa théocratie serait très-affaiblie, que le lieutenant du prophète ne porterait plus l'épée du commandement, que l'islamisme ne pourrait plus prétendre qu'à des conquêtes particulières, que la domination du monde ne serait plus l'objet de son espoir.

Mérouan, à peine élevé sur la chaire des khalifes, eut à se défendre contre plusieurs compétiteurs; il les vain-

quit; mais un Arabe de la famille des Abassides, nommé Abdala ou Abul-Abbas s'élève contre lui : plusieurs des principaux Sarrasins se joignirent à l'Abasside; on le proclame khalife; Damas lui ouvre ses portes. Mérouan enlève ses trésors et fuit au-delà de l'Euphrate; il assemble de nombreux soldats. Vaincu par Abul-Abbas, il va en Égypte, où il parvient à réparer ses forces et à réunir de nouveaux guerriers; il rencontre le lieutenant du khalife Abasside, qui le cherchait à la tête d'une armée formidable. Le combat dura trois jours. Mérouan est tué vers la fin de la bataille. La victoire fait perdre aux Ommiades le khalifat qu'ils occupaient depuis Omar; et sous le ciel brûlant de l'Égypte, Abul-Abbas, aussi féroce qu'un barbare sorti des froides et sauvages forêts du nord, veut cimenter par le sang la chaîne qu'il destine à sa famille; il veut écraser tous les rivaux de sa dynastie; il fait périr en un seul jour quatre-vingts personnes de celle des Ommiades.

Les musulmans sont égorgés par les musulmans, en Égypte, sur les rives de l'Oronte, sur les bords de l'Euphrate, près du détroit africain, au pied des hautes Pyrénées. Quelle grande part du monde est jonchée de cadavres par l'affreuse guerre civile ! Quel objet pouvait être sacré au milieu de cette nuit épaisse, où la superstition et l'ignorance avaient répandu sur la religion un voile sacrilége, où la voix de la sagesse, étouffée par les cris des passions et par le bruit des armes, ne pouvait plus rappeler les préceptes de la morale ni les règles de la justice, et où la lumière de la science, près de s'éteindre, ne pouvait pas faire distinguer les véritables bases du repos et du bonheur des sociétés ?

Au milieu de tous ces massacres, le hasard cependant ne fut pas peu favorable à la renaissance future de la civilisation. Deux Ommiades échappèrent au fer qui immolait tant de victimes. Mohavia et son fils Abdérame

parvinrent à se sauver; ils se retirèrent à l'extrémité de l'Afrique septentrionale, d'où ils passèrent en Espagne, où ils devaient jouer un rôle important.

Juzif, qui y commandait, avait eu à se défendre contre un parti qui avait délivré Abulcatar, et qui voulait nommer cet Africain gouverneur des Espagnes. Il avait dissipé ce parti, et Abulcatar avait été tué par Zumaël. Mais lorsque Juzif fut informé de la grande révolution qui venait d'avoir lieu à Damas, il lui vint dans la pensée de ne pas reconnaître les Abassides et de se rendre indépendant. Hamer et quelques autres musulmans ayant découvert ses projets, prirent les armes pour les faire échouer. Juzif ne négligea rien pour les ramener à lui par la douceur; mais ses efforts furent inutiles, et tout se prépara pour qu'une nouvelle guerre civile vînt combler les maux qui accablaient les habitants de l'Espagne.

Et quelle était la contrée de l'Europe qui ne gémît pas sous d'affreuses calamités? L'empire d'Orient éprouvait la plus grande de toutes, il obéissait à un tyran cruel.

La dernière année de Léon l'Isaurien avait été marquée par une de ces catastrophes terribles que l'on croirait destinées à graver plus profondément dans la mémoire des hommes, et pour l'instruction du genre humain, les règnes dévastateurs de l'injustice et de la cruauté : un violent tremblement de terre avait ébranlé la Thrace, la Bithynie, tous ces environs du Bosphore que les foudres souterraines ont si souvent agités; il avait renversé un grand nombre d'édifices de Nicée, de Nicomédie, de Constantinople et de plusieurs autres villes.

Constantin V avait succédé à Léon, et devait le surpasser. On lui avait donné le surnom de Copronyme, par une allusion ridicule à un accident de son enfance; mais on le nomma aussi Néron et Caligula, et il mérita cette

horrible distinction. On rougit en racontant ses atrocités; et on s'indigne en le voyant, par un crime plus grand que tous ceux de Néron et de Caligula, faire servir le nom sacré de Dieu pour assouvir ses féroces penchants.

Dès qu'il fut monté sur le trône, il se déshonora par les plus cruelles persécutions. Deux partis religieux divisaient l'empire, ceux qui rejetaient le culte des images et ceux qui l'admettaient. Fils de Léon, il favorisa comme lui les premiers. La persécution tomba sur les seconds; elle serait tombée également sur les autres, si le hasard l'avait porté dans un parti contraire. Les monstres n'ont ni opinion ni conscience, ils n'ont que le besoin de tourmenter. Il ordonna que les évêques et les prêtres fouleraient aux pieds les reliques des saints. Aucun de ceux qui s'y refusèrent n'échappa à un supplice. Les uns eurent le nez coupé, on creva les yeux des autres; ceux-ci furent exilés, ceux-là renfermés dans des cachots; plusieurs reçurent la mort. Les personnes les plus distinguées par leur rang et par leurs vertus devinrent victimes de Constantin. Deux patriarches de Constantinople périrent après avoir souffert une horrible torture; le sang coula dans toutes les provinces. Détournons les yeux de cet affreux spectacle.

Luitprand avait été remplacé dans le royaume des Lombards par Hildebrand, son neveu, qui mourut après un règne très-court, et eut pour successeur Rachis, duc de Frioul.

(744) Le poids de la couronne fatigua Rachis, l'appareil de la royauté l'ennuya, il se dégoûta de la puissance, son imagination s'exalta. L'esprit qui dominait son siècle ne lui permit pas d'espérer le bonheur dans un monde où il aurait cessé d'être roi; la dévotion, telle que la pouvaient donner l'ignorance et la superstition, lui montra la félicité dans le cloître. Sa femme Tasia avait partagé et son ennui et ses dégoûts; elle partagea sa résolution:

tous les deux descendirent du trône, tous les deux renoncèrent à l'union destinée à être la plus heureuse, comme elle est la plus sacrée; tous les deux rompirent les liens qui les attachaient à tout ce qu'ils auraient dû avoir de plus cher; ils allèrent avec leur fille s'enfermer dans le fameux monastère des bénédictins du Mont-Cassin, où plusieurs habitations séparées s'élevaient, les unes pour les hommes, et les autres pour les femmes, et où ils trouvèrent ce frère de Pepin, ce Carloman qui avait préféré comme eux le scapulaire de saint Benoît à la pourpre des princes.

Les Lombards élurent à la place de Rachis, son frère Astolphe ou Aistulphe.

Astolphe était bien éloigné de suivre l'exemple de Rachis.

Les papes désiraient depuis long-temps d'affermir l'autorité spirituelle de leur siége par une grande puissance temporelle. Ils voulaient se débarrasser de l'autorité des empereurs; ils voulaient régner sur Rome; on les a même soupçonnés de n'avoir entretenu avec tant de chaleur cette déplorable querelle relative au culte des images, que pour rendre plus odieux aux Romains l'empire des souverains de Constantinople, dont cependant la tyrannie ne servait que trop leurs ambitieux projets. Mais la ville qui avait été la capitale du monde était devenue comme subordonnée à une autre ville d'Italie : c'était à Ravenne que résidait l'exarque ou lieutenant de l'empereur, auquel Rome était contrainte d'obéir; c'était de cette ville impériale qu'émanaient les ordres suprêmes; c'était à l'exarque que les papes avaient été soumis; sa résidence était devenue comme le chef-lieu d'une espèce d'empire d'Occident, ou du moins de province occidentale de celui de Constantinople. La souveraineté de Rome paraissait attachée à la possession de Ravenne : et voilà pourquoi l'exarchat était sans cesse le but hautement

déclaré des attaques des Lombards, et l'objet secret de la politique adroite et imperturbable des pontifes romains.

(752) Astolphe s'empare de Ravenne; et se regardant, en qualité de possesseur de l'exarchat, comme investi de tous les droits de l'exarque, ou plutôt de toute l'autorité des empereurs de Constantinople, que l'exarque représentait, il agit en souverain de Rome. Il somme avec fierté les Romains de reconnaître sa puissance, de se soumettre à son sceptre, de lui payer des tributs. Le pontife, effrayé sur sa chaire pontificale, conçoit le meilleur plan que puissent inspirer les circonstances si graves dans lesquelles il se trouve; il forme un projet hardi; il ne se contentera pas de briser ou de repousser la puissance qui veut l'asservir; cette souveraineté de Rome, qu'il ne voit qu'en frémissant dans la main d'un roi courageux, entreprenant, ferme, et voisin de la ville pontificale, il veut l'attacher à son siége apostolique. Mais n'anticipons pas sur les événements remarquables que notre septième époque va bientôt nous présenter.

L'ambition de commander ou d'étendre son empire, qui agitait l'Italie et l'Espagne, allumait ou entretenait aussi en Angleterre les feux de la guerre.

Après le règne paisible d'un Édelbert, le royaume de Kent fut attaqué avec violence par Offa, roi de Mercie, et ne fut sauvé que par la jalousie des autres rois saxons, et par une invasion des Gallois ou anciens Bretons, qui attaquèrent les états d'Offa.

Nous avons vu qu'Ina, roi de Westsex, s'était fait moine à Rome; nous avons vu son exemple suivi par Carloman et Rachis. L'esprit du huitième siècle faisait fonder des monastères; la piété élevait les uns, les remords cherchaient des expiations dans la construction des autres; la politique encourageait et les effets de cette terreur du repentir et les résultats de cette piété dirigée

par les maximes que répandaient tant de membres du clergé. On avait atteint le comble de ces expiations, ou le plus haut degré de cette pieuse disposition, lorsqu'on se consacrait à la vie solitaire et religieuse dans ces mêmes monastères; et voilà comment on a pu compter jusques à neuf rois saxons de la Grande-Bretagne, qui ont embrassé volontairement la vie monastique.

Ételhart, cousin d'Ina, lui succéda du consentement de l'assemblée générale du royaume. Cuthred régna après son parent Ételhart. Ayant réuni ses armes à celle du roi de Mercie, il défit les Bretons dans le Cornouailles. Éthelul excite une sédition contre lui; le fils du roi périt. Le nombre des révoltés augmente; ils combattent avec tant de courage, que le roi en est frappé; il admire la valeur et l'habileté d'Éthelul, et à peine l'a-t-il soumis qu'il lui pardonne, lui donne sa confiance, et le nomme son général.

Edgbert, roi de Northumberland, fut obligé de défendre ses états, non seulement contre les Pictes, mais encore contre les Merciens. Mais ayant fait un traité avec les Pictes, il entra avec eux dans l'ancien royaume de Cumbrie, que ses prédécesseurs avaient conquis, et qui avait été repris par les Bretons, défit l'armée ennemie, s'empara de Dunbritton, la capitale, et soumit tout le pays. L'heptarchie saxonne était déjà réduite à cinq royaumes, ceux de Kent, de Northumberland, de Mercie, d'Estangle et de Westsex. Mais au milieu de l'agrandissement fortuit de ces monarchies, dont la main des guerriers avançait ou reculait si souvent les limites, les discordes et la guerre ne cessaient d'agiter l'Angleterre. Les Bretons, retirés dans les montagnes du pays de Galles ou dans celles de Cornouailles, se défendaient contre les Saxons, comme les Visigoths des Asturies contre les Sarrasins. Le même sort ne les attendait pas; mais leur constance était la même; et les

monts occidentaux de l'Angleterre seront à jamais, comme ceux du nord de l'Espagne, des monuments de cette gloire immortelle qu'obtient toujours un peuple combattant avec courage pour sa liberté. Aucun voyageur ne portera ses pas au milieu de ces monts consacrés par la première vertu des nations, sans éprouver, si son âme est généreuse, le plus noble enthousiasme, et le respect religieux le plus profond.

Pendant que les divers états de l'Angleterre étaient ébranlés sur leurs fondements, le mouvement qui ne cessait d'attaquer leur solidité portait à chaque instant de nouvelles atteintes à la civilisation, mais il donnait aux esprits inquiets une vigueur dont nous observerons, dans la septième époque, des effets remarquables. Dans toutes les contrées de l'Europe, quelques-uns de ces hommes privilégiés que la nature ne refuse à aucun siècle ni à aucun pays, luttaient contre les ténèbres qui s'épaississaient autour d'eux, comme s'ils prévoyaient le retour de la lumière, et semblaient se préparer à de grands événements.

SEPTIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS 752 JUSQUES EN 800.

Pendant cette période, les habitants de la Grande-Bretagne prirent bien peu de part aux grands événements dont le continent européen fut le théâtre; mais les orages de la guerre grondaient sans cesse sur cette île désolée, comme les tempêtes de la mer qui l'environne, exerçaient leurs fureurs sur ses rivages. Un spectacle imposant fixe cependant l'attention sur cette contrée, malgré celle que réclament toutes les scènes qui se succèdent sur la face du reste du monde. On assiste aux dernières années de l'existence de cette heptarchie saxonne qui a répandu tant de sang dans les champs ravagés de la Grande-Bretagne; les royaumes des Saxons continuent de s'écrouler les uns sur les autres; un seul, celui de Westsex, va rester debout et dévorer les autres six.

Mais de nouveaux Barbares, arrivant presque des mêmes contrées septentrionales que les Saxons, commencent d'insulter cette monarchie favorisée par la fortune, qui a vaincu et soumis ses rivales; et déjà on peut prévoir que ces Barbares, connus sous le nom de Danois, la renverseront sur les débris des royaumes qu'elle a détruits.

Le pays de Kent, successivement la proie de trois usurpateurs, n'est pas plus heureux sous deux princes de la famille de Prœn; le roi de Mercie fait prisonnier le père, en 796, et lui fait crever les yeux; le fils, qui veut, trois ans après, venger l'auteur de ses jours, perd la bataille et la vie. Le roi de Mercie donne en maître, au

pays de Kent, un roi qu'il fait son tributaire, et sous le fils duquel le royaume va s'engloutir dans celui de Westsex.

Edgbert, roi de Northumberland et vainqueur du pays de Cumbrie, se retire dans un monastère, malgré les regrets de ses sujets et les instances des princes ses voisins. Son fils est assassiné par ses parents; le Saxon qu'on lui donne pour successeur périt sous le fer d'un traître, qu'Éthelred, fils du roi immolé par cet usurpateur, précipite bientôt du trône d'où ses violences et des factions l'obligent à descendre à son tour. Le monarque que l'on nomme à sa place est massacré; son successeur mécontente les Saxons par sa faiblesse; on le renferme dans un cloître (789). Éthelred est rappelé; le soupçon, la vengeance, la trahison, la cruauté, font tomber autour de lui les têtes des principaux Saxons. On l'exècre, on l'immole (796). Un chef de factieux enlève la couronne à celui qui le remplace; il la perd à son tour, et ce trône, du haut duquel tant de rois ont été jetés dans la tombe ou dans l'exil, s'abaisse devant Edgbert, roi de Westsex, à qui le Northumberland se soumettra vers 810.

Pendant le règne du féroce Éthelred, les Danois font une descente dans le Northumberland, brûlent des monastères, et emportent un riche butin. Ils reviennent l'année suivante, descendent à l'embouchure de la rivière Tyne, recommencent leurs ravages; mais Éthelred, aidé par son beau-père Offa, roi des Merciens, les repousse jusque sur leurs vaisseaux, que la tempête brise contre les côtes d'Angleterre.

En 757 on avait élu cet Offa roi de Mercie. Ce prince, neveu du dernier monarque, rassemble une armée, et remporte une victoire complète sur l'auteur d'une sédition au milieu de laquelle son oncle avait péri.

Il entre dans le royaume de Kent, en tue de sa main

le roi Aldric, s'empare du pays des Hastings, soumet dans une nouvelle guerre Alcmund, autre roi de Kent, remporte plusieurs avantages sur le roi de Westsex, va jusque dans le Northumberland, attaque ou alarme tous les princes de l'heptarchie; apprend que les anciens Bretons viennent de faire une irruption soudaine dans ses états, s'arrange avec les princes saxons, revient contre les Bretons, les repousse dans leur pays, établit une colonie anglaise auprès de la Severne, veut se servir contre les attaques de ces Bretons ou Gallois d'un moyen semblable à celui que le Romain Sévère avait employé contre les Pictes ou les Écossais, et fait construire, depuis l'embouchure de la Dée jusques à l'endroit où la rivière Wye se jette dans la Severne, un fort rempart défendu par un fossé profond. Mais comme il va ternir la réputation que ses exploits viennent de lui donner, et celle qu'il avait méritée en faisant travailler à un recueil de lois connu sous le nom de *merceus leaga!*

Éthelbert, roi d'Estangle ou Eastanglie, gouvernait ces peuples avec la douceur d'un père. Il vivait dans le célibat; ses sujets le pressent de se marier, et de leur donner des héritiers de ses vertus; il cède à leurs instances. Il demande la fille d'Offa; on la lui accorde. La jeune princesse, que l'on nommait Alfrède, était digne de lui. A quel crime l'ambition porte la reine de Mercie! Éthelbert vient à la cour d'Offa recevoir la main de celle qui doit régner sur l'Eastanglie. La reine souffle le poison de la perfidie dans le cœur d'Offa. Le roi de Mercie, séduit par sa femme, entraîné par le désir d'agrandir sa puissance, viole l'hospitalité, trahit la foi promise, abuse par un attentat horrible de la noble confiance d'Éthelbert, fait tomber sa tête, et profitant de la consternation des habitants de l'Eastanglie, s'empare de ce royaume, et le réunit à la Mercie (vers 792).

La jeune princesse, inconsolable de la mort de celui

qu'elle devait épouser, va finir ses jours dans un cloître.

Le remords venge Éthelbert; il s'empare d'Offa: le roi de Mercie feint du moins d'être sa proie; car des historiens ont assez abhorré sa mémoire pour le croire coupable de cette dissimulation sacrilége. Il paraît traîner une vie inquiète et malheureuse; il va à Rome; il soumet ses royaumes de Mercie et d'Eastanglie à payer au saint-siége cette redevance à laquelle Ina avait assujetti le royaume de Westsex, et qui, établie pour l'entretien d'un collége d'Anglais, et connue sous le nom de *romescot*, devait devenir un tribut odieux aux habitants de la Grande-Bretagne, et être appelée *denier de Saint-Pierre*. L'église romaine est l'objet de plusieurs de ses dons. Revenu dans ses états, il répand ses bienfaits sur plusieurs églises et plusieurs monastères; il multiplie ces largesses, regardées alors comme l'expiation des plus grands crimes. Il fait plus: il avoue en quelque sorte sa perfidie, en élevant à sa royale victime un magnifique tombeau, lugubre monument de son crime comme de son repentir. Vains efforts! son âme reste agitée, et la mort le saisit avant qu'il ait pu retrouver le repos.

Nous voyons son successeur faire arracher les yeux du roi de Kent qu'il a vaincu. Le fils de ce vainqueur cruel est assassiné par l'ordre de la sœur ambitieuse et barbare de ce jeune prince. Elle ne jouit pas de son crime. Celui qu'on élit à la place du fils d'Offa est forcé de céder à un usurpateur un trône qui s'écroule peu d'années après.

Cuthred, roi de Westsex, doit au général Éthelul, à qui il avait généreusement pardonné, une victoire éclatante contre les Merciens. Vainqueur des anciens Bretons, il réunit à ses états une partie du Cornouailles.

Sigebert, qui le remplace, inspire le mépris et la haine par son incapacité, ses débauches et sa cruauté; chassé du trône, et fomentant des troubles, il est obligé de se réfugier dans une forêt, et y est tué par un pâtre. Kene-

wulf, qu'on couronne à sa place, est massacré par un frère de Sigebert, qui, poursuivi par les amis du roi qu'il vient de tuer, reçoit en se défendant vaillamment une mort trop belle pour un assassin.

On élit Brithric, fils de Kènewulf; il conçoit une basse jalousie contre un prince du sang royal nommé Egbert, et dont toute la nation aimait et admirait les belles qualités. Egbert, forcé de pourvoir à sa sûreté, se retire d'abord à la cour d'Offa, et ensuite à celle de ce Charles, roi des Français, à qui on devait si unanimement donner le nom de Grand.

Les Danois font une descente auprès de Portland, et sont repoussés. Brithric fait presque oublier, par sa sagesse et par son équité, son injustice envers Egbert. Sa femme l'empoisonne; elle s'enfuit sur le continent, où elle périt de misère. Les Saxons occidentaux, irrités de la voir se dérober à leur juste courroux, font une loi d'après laquelle les rois de Westsex ne pourront pas donner le titre de reine à leurs femmes, sous peine de perdre la couronne. Tous leurs vœux appellent Egbert; ils lui envoient une ambassade pour lui offrir le sceptre de Westsex.

Il ne vient de s'écouler devant nous qu'un demi-siècle, et nous venons de voir dans cinq royaumes de l'heptarchie saxonne deux rois chassés du trône par leurs sujets, un roi qu'on renferme dans un cloître, six rois renversés par des usurpateurs, deux rois qui font crever les yeux à des monarques vaincus, cinq rois massacrés, deux rois assassinés par leurs parents, un roi que sa femme empoisonne, un roi qui fait tuer un monarque, un roi qui tue un roi de sa propre main. Quels horribles produits de mœurs barbares, d'un pouvoir qu'aucune loi fondamentale ne règle, de l'indignation d'un peuple qu'aucune vive lumière n'éclaire, qu'aucune institution ne garantit!

Vers 768, l'Écosse est le théâtre d'un crime semblable

à ceux dont nous venons de dérouler la terrible liste. La femme de Fergus III, fière et jalouse, ne peut souffrir les infidélités de son époux. Depuis long-temps ses plaintes sont vaines; elle s'irrite, et résout de l'immoler à sa vengeance. Elle le poignarde dans son lit, sort de la chambre royale, en ferme la porte et se retire dans la sienne. Lorsque le jour est venu, on trouve le roi baigné dans son sang; on soupçonne ses officiers, ses domestiques; on les arrête, on leur fait subir de cruelles tortures. La reine se présente. « Ne cherchez pas, dit-elle, » l'auteur du meurtre; c'est ma main qui l'a commis; et » après avoir ôté la vie à un époux infidèle, je saurai » bien mourir libre et vengée. » Elle tire le poignard qu'elle tenait caché sous sa robe, et s'en perce le sein.

Cette sauvage férocité qui avait armé le bras de la reine d'Écosse ne régnait que trop encore dans le reste de l'Europe. Pepin cependant se conduisait en France avec modération; il voulait faire bénir la douceur de son règne, aussi bien qu'admirer l'éclat de ses exploits. Il se croit néanmoins obligé de justifier son élévation au trône, en montrant, comme un athlète, une force de corps bien supérieure à celle que sa taille pouvait annoncer, en descendant dans une arène comme un gladiateur, et en abattant d'un coup de sabre, aux yeux de ses courtisans effrayés, la tête d'un lion terrible qui allait immoler un taureau furieux. Ce trait d'un courage intrépide, mais trop inutile pour être digne d'un roi, ne serait que la censure de ses contemporains, et la preuve de leurs idées encore trop farouches et grossières (753). Mais à quelle barbarie il s'abandonne, lorsqu'il porte de nouveau la guerre chez les Saxons! Il commet les plus grands ravages dans les contrées qu'ils habitent; il brûle ces espèces de forts ou plutôt de camps retranchés, grossièrement construits au milieu de leurs bois agrestes; il abat ces forêts antiques et ténébreuses qui leur servent de dernier

asile ; il immole ceux dont les armes défendent le sol sur lequel ils veulent mourir libres; il enlève leurs femmes et leurs enfants, qu'il condamne à la servitude ; il les contraint à implorer ce qu'on n'a pas rougi d'appeler sa clémence ; il leur impose un tribut plus fort que celui auquel ils avaient voulu se soustraire ; il leur demande de nouveaux otages ; il les contraint à promettre que l'Évangile sera prêché librement dans leurs retraites écartées ; il les oblige à donner, tous les ans, trois cents chevaux qu'ils présenteront dans l'assemblée du champ de mars ; et peut-être, entraîné, comme nous l'avons déjà dit, par les funestes erreurs de son siècle, ne se doute-t-il pas que les rives de l'Elbe l'accuseront à jamais.

Avant de commencer cette terrible expédition, il n'avait pas cru pouvoir différer plus long-temps de prendre des précautions contre les projets de Griffon, son frère. Ce prince s'était retiré, ainsi que nous l'avons vu, auprès de Vaifaire ou Gaifre, duc d'Aquitaine, et petit-fils de Eudes, le vainqueur de Zama et d'Ambiza. Pepin l'avait fait demander à Gaifre; le duc l'avait refusé. Pepin avait marché contre lui. Son approche avait jeté l'épouvante dans l'âme de Gaifre; et Griffon, craignant d'être livré au roi, était parti à la tête de ce qu'il avait pu réunir de soldats, pour aller au-delà des Alpes demander un asile à Astolphe, roi des Lombards. Pepin, en s'avançant vers la Saxe, avait envoyé ses ordres au comte gouverneur de Vienne en Dauphiné, et à celui qui commandait dans la Bourgogne Transjurane. Griffon, arrivé dans la Savoie, trouva dans le val de Maurienne les deux comtes décidés à lui disputer le passage. Il les attaqua. Le combat fut opiniâtre; les trois chefs furent tués. On se hâta de faire parvenir au roi des Français la nouvelle de la mort de son frère. Il l'apprit à Bonn sur le Rhin, lorsqu'il revenait victorieux des malheureux Saxons.

Mais, lorsqu'il eut passé la forêt des Ardennes, et qu'il fut arrivé à Thionville sur la Moselle, on lui annonça un événement dont les suites pouvaient être pour lui d'une importance bien plus grande encore.

Le pape Zacharie, qui avait donné cet avis fameux si favorable aux vues de Pepin, était mort en 752. Étienne II, son successeur, n'avait vécu que trois ou quatre jours après son élection. Étienne III était monté sur la chaire pontificale. Astolphe, ce roi des Lombards, qui, après avoir conquis l'exarchat de Ravenne, voulait exercer sur l'ancienne capitale de l'empire d'Occident la même autorité que les exarques, ou plutôt que les empereurs, n'avait cessé de faire des courses jusques à Rome, d'en ravager les environs, de les soumettre à payer de fortes taxes. Étienne n'avait rien négligé pour fléchir Astolphe, et pour détourner ses armes; il était même parvenu à signer avec lui une trève de quarante ans; mais le roi l'avait rompue au bout de quatre mois, et avait continué ses redoutables incursions.

Le pape ayant en vain envoyé des députés à Constantinople, avait cru devoir suivre uniquement le système de politique embrassé par son prédécesseur Zacharie. Il avait conçu les mêmes espérances; il s'était flatté de même de trouver dans l'assistance si puissante de Pepin, non seulement la garantie la plus assurée contre les prétentions et les armes des Lombards, mais l'assurance d'une véritable indépendance civile, et d'une souveraineté temporelle pour le siége pontifical.

Il avait écrit au roi des Français, il avait imploré son appui; et pour le toucher davantage et parvenir plus sûrement à son but, il avait représenté sa position en Italie comme environnée des plus grands dangers, avait conjuré le roi de l'en délivrer, et l'avait supplié de lui donner un asile dans son royaume, et d'employer son immense influence à l'y faire arriver sans obstacle. Crai-

gnant que sa lettre ne fût interceptée par les Lombards, dont sa dépêche devait traverser les états, il l'avait confiée secrètement à un pèlerin Français.

(753) Le roi s'était hâté d'envoyer au pape un évêque et un abbé pour l'inviter à venir en France, et peu de jours après il avait chargé un des grands du royaume, nommé Autaire, de veiller à la sûreté du pontife pendant tout le temps de son voyage. Cet évêque était saint Crodegang, qui avait été chancelier ou référendaire de Charles-Martel, qui occupait le siége de Metz avec la plus grande distinction, et à qui le pape donna le pallium et le titre d'archevêque. Saint Crodegang et l'abbé député avec lui, étaient arrivés à Rome dans le même temps qu'un officier de l'empereur de Constantinople. Cet officier avait été chargé d'une singulière mission; il avait remis à Étienne un ordre par lequel l'empereur avait, pour ainsi dire, nommé le pape son ambassadeur ou son représentant, et l'avait chargé de réclamer en son nom, du roi Astolphe, la restitution de Ravenne et des autres places de l'exarchat. Étienne avait cru devoir remplir cette mission, qui d'ailleurs lui avait semblé devoir favoriser ses projets apparents et secrets. Il avait fait demander à Astolphe un sauf-conduit pour lui et pour sa suite, et était parti pour Pavie, où résidait le roi des Lombards. Le duc Autaire avait précédé le pape; il avait solennellement déclaré à Astolphe la part que le roi des Français prendrait au traitement que recevrait le pontife romain, et l'avait prié, au nom de Pepin, de ne pas s'opposer au dessein qu'Étienne avait formé de se retirer en France. Cette déclaration avait embarrassé Astolphe : le départ du pape lui avait déplu; il avait tâché de changer la résolution d'Étienne. Le pape, inébranlable dans son projet, avait rempli la mission que l'empereur lui avait donnée. Il était parti de Pavie le 4 novembre, avait traversé les Alpes, et était

arrivé au monastère de Saint-Maurice dans le Valais. C'est de là qu'il avait envoyé une députation au roi. Le duc Rothalde et Fulrade, l'abbé de Saint-Denys, dont nous avons déjà parlé, arrivèrent à Saint-Maurice, complimentèrent Étienne au nom de Pepin, et lui annoncèrent tous les égards avec lesquels il serait reçu.

Presque en même temps le roi envoya vers le pape son fils Charles, celui qui devait être nommé Charlemagne. Il s'avança lui-même, avec toute sa cour jusques à Pontyon, maison de plaisance située dans le Pertois (754). Il alla au-devant d'Étienne avec la reine, ses fils et plusieurs grands du royaume, et voulant donner aux Français une haute idée du pontife, dont l'influence devait le servir dans ses projets, il descendit de cheval pour saluer le pape, ne lui permit pas de descendre lui-même; l'accompagna pendant quelque temps à pied, le mena à Paris, et le fit conduire au monastère de Saint-Denys, où il ordonna qu'on le traitât avec de grands honneurs.

Astolphe cependant, craignant que le pape n'engageât Pepin à lui déclarer la guerre, imagina d'employer auprès du roi et de l'assemblée des Français la médiation de Carloman, frère du roi, et qui vivait toujours comme un simple religieux, dans le monastère du Mont-Cassin. Il fit venir auprès de lui Optat, abbé de ce monastère, lui fit connaître ses intentions, lui recommanda d'ordonner, s'il le fallait, à Carloman d'aller en France, et engagea son frère Rachis, qui partageait la retraite de Carloman, à réunir auprès de ce prince les instances de l'amitié à l'autorité du supérieur ecclésiastique. Carloman ne se détermina qu'avec peine à sortir de son cloître; il ne put résister néanmoins ni aux prières de Rachis ni aux ordres de l'abbé à qui il avait fait vœu d'obéir. Il se mit en route pour son ancienne patrie; mais lorsqu'il arriva auprès de son frère, Pepin avait déjà pris sa réso-

lution, et Carloman tâcha en vain de l'en faire changer.

Le roi convoqua à Quiersy ou Quierzy, près de l'Oise, une assemblée générale, pour délibérer sur les plaintes d'Étienne. Plusieurs grands du royaume partagèrent l'opinion de Carloman, qui parla avec force en faveur d'Astolphe, l'ancien allié de la France. L'assemblée fut d'avis d'avoir recours aux négociations. Pepin envoya des ambassadeurs à Astolphe; ils exigèrent que le roi des Lombards leur remît l'Exarchat et la Pentapole, qui comprenait Rimini, Pesaro, Fano, Ancône et Osmo, comme s'il les avait conquis sur la France, au lieu de les avoir enlevés à l'empire d'Orient. Astolphe ne voulut consentir qu'à ne plus prétendre à la souveraineté de Rome, et à rendre les places qu'il avait prises récemment dans la Romagne. Ces conditions n'étant pas agréées en France, Pepin envoya en Italie de nouveaux ambassadeurs, qui ne réussirent pas mieux que leurs prédécesseurs; et l'assemblée générale, en résolvant la guerre, remplit le vœu de Pepin et d'Étienne.

Pendant toutes ces démarches, le roi des Français souhaita de recevoir du pontife de Rome l'onction royale que lui avait donnée saint Boniface, archevêque de Mayence. Étienne vit trop bien, dans le désir du roi, un moyen de rehausser la suprématie de son siége et d'augmenter sa puissance, pour ne pas le remplir avec joie; il sacra, dans l'église de saint-Denys, le roi, la reine Berthe, fille d'un comte de Laon, leurs fils Charles et Carloman; il donna aux trois princes le titre de patrices de Rome, du consentement des Romains. Le roi, ainsi que ses enfants, promirent solennellement à Étienne d'être à jamais les protecteurs du saint-siége et les défenseurs des pontifes de Rome; et cette ville, qui avait si long-temps commandé au monde, passa en quelque sorte sous l'empire des Français.

Il est à remarquer que, suivant plusieurs auteurs, le

pape, dans cette grande cérémonie, conjura les Français de ne jamais élire de rois que dans la postérité des princes sur la tête desquels il venait de répandre l'huile consacrée. Mais voici ce qu'ajoutent ces mêmes auteurs, et ce qu'on a d'autant plus de peine à croire, qu'Étienne, venu en France comme suppliant, devait éviter tout ce qui pouvait blesser, par des prétentions qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé concevoir ou du moins manifester, une assemblée dont l'assentiment était nécessaire à l'accomplissement de ses désirs : le pape déclara excommuniés et maudits tous ceux qui choisiraient des rois d'un autre sang que de celui de Pepin.

(754) Dès l'automne de la même année, Pepin partit pour l'Italie. Le rendez-vous général de son armée avait été marqué dans le val de Maurienne. La reine et Carloman, frère du roi, l'accompagnèrent jusques à Vienne dans le Dauphiné; Carloman s'y retira dans un monastère, où il mourut plusieurs années après, et d'où son corps fut envoyé au Mont-Cassin, dans un cercueil d'or.

En vain Astolphe voulut-il disputer à Pepin le passage des Alpes; les Français forcent le pas de Suze. Pepin envoie une troisième ambassade à Astolphe : il lui fait proposer deux mille sous d'or, en dédommagement de ce qu'il céderait. Astolphe les refuse, et tente le sort des combats : il est battu, et obligé d'aller se renfermer dans Pavie. Pepin l'y assiège. Le roi des Lombards, n'espérant plus de résister à l'armée victorieuse, consent à tout ce qu'on exige de lui, cède l'Exarchat, fait remettre au pape la ville de Narni, et donne quarante otages pour l'exécution de toutes ses promesses.

Pepin reçoit d'Astolphe l'Exarchat et la Pentapole, les donne au pape par un acte formel, fait conduire Étienne à Rome par Fulrade, abbé de Saint-Denys, met à la tête de l'escorte du pontife, Jérôme, fils naturel de Charles-Martel, et reprend la route de son royaume.

Mais Astolphe ne peut se résoudre à exécuter les conditions du traité qu'il vient de conclure. Irrité par son humiliation, il marche sur Rome, dès les premiers jours de 755 : il l'investit, il somme les Romains de lui livrer Étienne ; il les menace, s'ils résistent, de renverser leurs murs et de les faire tous passer au fil de l'épée.

Les Romains refusent; Astolphe les assiège dans les formes, et abandonne à ses soldats les environs de Rome, où ils commettent d'horribles cruautés.

Le pape se défend avec courage; il parvient à faire embarquer trois hommes dévoués, qui portent à Pepin une de ses lettres. Le roi des Français, déjà informé de l'entreprise d'Astolphe, avait convoqué l'assemblée générale française et était prêt à marcher vers l'Italie. Il passe les Alpes, et met le siége devant Pavie. Astolphe accourt au secours de sa capitale; il est forcé d'implorer la paix. Il ne l'obtient qu'à des conditions plus dures encore que les premières qu'on lui avait imposées : il ajoute à toutes les cessions qu'il avait promises celle de la ville de Comachio, et promet de payer à Pepin un tribut annuel de douze mille sous d'or.

Le pape reçoit les clefs des villes qu'il tient de la libéralité de Pepin; il en consacre le don par une inscription remarquable.

Le roi des Français, cependant, qui, d'un côté, ne veut pas donner une puissance temporelle trop étendue à un pontife qui peut exercer une si grande influence sur les esprits, et qui, d'un autre côté, ne perd jamais de vue les grands plans que son fils était appelé à exécuter, se réserve la suzeraineté, ou, pour mieux dire, la véritable souveraineté des contrées qu'il a cédées au pape. Il confie le gouvernement de Ravenne à l'archevêque et aux tribuns de cette ville, ordonne qu'ils lui rendront compte à lui-même de leur administration, exerce dans les autres cités de l'Exarchat ou de la Penta-

pole tous les actes de l'autorité suprême, et se fait remettre une grande partie des trésors renfermés dans Pavie, pour se dédommager des frais de la guerre. Il a néanmoins la modération de ne pas aller à Rome, de ne pas montrer aux Romains leur libérateur, et repasse les Alpes pour revenir en France.

Pepin trouva dans ses états des ambassadeurs de Constantin Copronyme, qui venaient réclamer, pour l'empire d'Orient, la Pentapole et l'Exarchat. Ils apportaient des présents de leur souverain, et entre autres un orgue. Cet instrument était bien éloigné de la grandeur et de la perfection auxquelles on a élevé les orgues des principales églises de l'Occident; mais il était de la même nature, composé de même de différents tuyaux, d'un clavier et d'un soufflet, et c'était le premier qu'on voyait en France. Les ambassadeurs de Constantin ne peuvent rien obtenir : le système général de politique adopté par le roi ne l'aurait pas permis.

Pepin était de retour d'Italie avant le mois de mai.

(755) D'abord après son arrivée en France il convoqua à Compiègne l'assemblée générale des Français; et c'est depuis cette époque que cette assemblée annuelle et solennelle, que l'on avait nommée jusqu'alors *champ de mars* ou assemblée du champ de mars, fut appelée *champ de mai* ou assemblée du champ de mai, et fut presque toujours convoquée dans ce même mois de mai, au lieu de l'être, comme auparavant, dans le mois de mars.

Ce fut dans cette assemblée de Compiègne, que le jeune Tassillon, duc de Bavière, qui avait accompagné le roi, son oncle, dans son expédition d'Italie, rendit hommage à Pepin et aux princes ses fils, et leur jura fidélité sur des reliques de saint Denys, de saint Martin et de saint Germain.

L'année suivante, Astolphe mourut. Didier, son con-

nétable ou l'un de ses généraux, fut élu pour lui succéder. Ce prince crut devoir exécuter fidèlement le dernier traité imposé à son prédécesseur; il lui aurait paru encore impossible de lutter contre l'influence du pape et la puissance de Pepin.

En 757, de nouveaux ambassadeurs de Constantinople parurent à la cour du roi; ils firent les mêmes demandes qu'en 755, et leur mission n'eut pas un succès plus heureux.

Que l'on remarque, vers ce même temps, une décision ou plutôt une loi criminelle rendue avec le consentement d'une assemblée tenue à Vernon, que l'on a nommée concile, mais dans laquelle entrèrent plusieurs grands du royaume.

Dans les siècles déplorables que nous examinons, où la force et la richesse exerçaient un si redoutable empire, des amendes ou des compensations en argent rachetaient presque tous les crimes, et même les meurtres. Ces amendes, ces peines pécuniaires étaient devenues si légères pour les hommes riches et puissants, que rien n'arrêtait leur violence et ne garantissait la vie des faibles qui avaient le malheur de leur déplaire. La sagesse de Pepin voulut faire cesser ces horribles abus : l'assemblée de Vernon ne peut résister à l'ascendant de Pepin, ou plutôt à celui de l'éternelle justice. Mais quelle peinture des idées qui alors dominaient les esprits, que l'expédient adopté par l'assemblée pour aggraver les peines infligées aux crimes! Elle déclare que l'excommunication religieuse suivra nécessairement la condamnation à ces peines, et que l'on ne pourra, sous peine d'être excommunié soi-même, ni boire, ni manger avec le coupable, ni en recevoir aucun don, ni même le saluer. Ce frein imposé alors à la puissance a pu être béni avec transport par la faiblesse privée de toute autre défense; mais de quels maux n'a-t-il pas

été l'origine, à mesure que, les ténèbres de l'ignorance continuant de s'épaissir, les faibles lumières que le clergé avait entretenues s'éteignaient successivement, que les mœurs de ce même clergé se dépravaient, et qu'il cédait plus rapidement à l'amour de la domination et des richesses!

Saint Crodegang, cet évêque de Metz que Pepin avait envoyé jusques à Rome au-devant du pape Étienne III, avait trop d'instruction et l'esprit trop élevé pour ne pas prévoir les funestes suites de cette corruption de mœurs que sa vertu lui faisait déplorer. Il résolut de corriger ou de prévenir cette dépravation. Il composa, pour ses prêtres, ses clercs ou ses chanoines, une règle imitée en grande partie de celle de saint Benoît. Cette règle fut bientôt adoptée par un grand nombre d'archevêques ou d'évêques; elle a été long-temps fameuse en Europe, et particulièrement en Allemagne; et toutes les dispositions de ce statut montrent combien de précautions il avait cru devoir prendre contre les maux qu'il redoutait.

Mais pour présenter des traits bien remarquables du tableau des mœurs, des habitudes et des opinions de ce huitième siècle dont nous nous occupons, citons plusieurs décisions du concile tenu à Compiègne, dans cette même année 757, et dont les canons réglèrent la jurisprudence relative au mariage.

On peut se marier, dit le concile, avec un parent ou une parente au quatrième degré.

Si l'une des deux parties qui ont contracté un mariage, malgré leur parenté au troisième degré, vient à mourir, celle qui survivra ne pourra se remarier.

Si une femme prend le voile sans la permission de son mari, le mari peut la reprendre.

Si une fille mariée malgré elle quitte son mari, ses parents peuvent la donner à un autre.

Un mariage contracté avec un ou une esclave qu'on croyait libre, est nul.

Un vassal marié malgré lui par son seigneur n'est pas obligé de demeurer avec sa femme.

Celui qui, ayant épousé une femme corrompue par son frère, en épouse une seconde qu'il trouve également corrompue, ne peut pas la quitter ; et s'il en épouse une troisième, il est obligé de revenir à la seconde, et la troisième peut se remarier.

La femme qui se laisse séduire par le frère de son mari ne peut jamais se remarier, non plus que son complice ; le mari de cette femme peut en épouser une autre.

Celui qui, lors de la confirmation, sert de parrain à son gendre ou à sa bru, doit se séparer de sa femme, et ne peut pas en épouser une autre.

Celui qui permet à sa femme d'entrer dans un monastère, ou même de prendre le voile sans se renfermer dans un cloître, peut prendre une autre femme ; et celle dont l'époux se retire dans un monastère pour y vivre en religieux peut prendre un autre mari.

Si un homme a un commerce criminel avec deux sœurs, ou avec une mère et sa fille, à l'insu l'une de l'autre, et que cet homme se marie dans la suite, il est obligé de quitter sa femme, qui peut épouser un autre homme. La mère et la fille, ou les deux sœurs, peuvent se marier ; mais si elles viennent à découvrir toute la faute de celui qui les a séduites, elles sont obligées de faire pénitence et de se séparer de leurs maris, qui peuvent épouser d'autres femmes.

Et enfin un lépreux peut donner à sa femme, et une lépreuse à son époux, la permission de se remarier.

Les Saxons oublièrent encore, en 758, leurs défaites, leurs malheurs et leurs promesses. Ils s'armèrent de nouveau pour leur indépendance, qui ne cessait d'être

l'objet de tous leurs vœux ; ils éprouvèrent le même sort ; ils promirent les mêmes tributs, au milieu de leurs asiles détruits et de leurs forêts ravagées. Brave et infortunée nation, que l'on plaint et que l'on admire, qu'accable tout le poids d'un des siècles les plus barbares, qui, dans l'obscurité qui l'environne, ne peut distinguer la voie de son salut ; que la victoire trahit, que la violence écrase, mais qui, sous le fer du vainqueur, invoque la liberté dont l'amour brûle dans son âme !

Paul Ier avait succédé à Étienne III sur la chaire pontificale. Depuis long-temps les papes désiraient que les églises de France adoptassent, à la place de leur ancienne liturgie et de leurs chants religieux, les chants et les rites de Rome. Pepin remplit avec d'autant plus de facilité le vœu de Paul à ce sujet, que les chants romains étaient bien supérieurs à ceux de France. Le pape adresse au roi un recueil de *répons* et d'*antiennes* ; il envoie Siméon, second chantre de Rome, à Remi, fils de Charles-Martel et archevêque de Rouen. Remi entretient à Rome des moines qui suivent l'école des chantres du pape ; et la liturgie romaine remplace la liturgie gallicane dans les églises françaises, qui ne conservent du moins qu'un petit nombre de leurs anciens usages religieux.

La puissance de Pepin, sa gloire, l'amour qu'on avait pour lui, ne purent cependant empêcher Gaifre, duc d'Aquitaine, de faire de nouveaux efforts pour se soustraire à l'obéissance qu'il avait promise à Charles (759). Né du sang de Clovis, il ne pouvait supporter d'obéir à Pepin. Il porta le ravage dans les états du roi ; les églises mêmes furent la proie des flammes. Pepin marcha contre lui. On ne comprend pas d'abord comment cette guerre, que le roi devait désirer de terminer promptement, et dans laquelle la victoire couronna si souvent ses armes,

devaient passer à Charles son fils, comme un grand héritage du génie.

Le roi était allé à Saintes; il y tomba malade; une hydropisie se déclara, la fièvre le prit. Il résolut cependant de revenir vers le nord de la France. Il passa par Poitiers; il y fit des dons à l'abbaye de Saint-Hilaire. Il arriva à Tours, où il déposa de riches offrandes sur le tombeau de saint Martin; avec la reine Berthe et ses deux fils, Charles et Carloman. Il continua de s'avancer avec peine vers Paris; il ne s'y arrêta pas; sa maladie empirait à chaque instant. Il voulut aller jusques au monastère de Saint-Denys, où il désirait de finir ses jours. Il y recueillit toutes ses forces pour remplir dignement ses derniers devoirs de monarque; son âme conserva toute sa fermeté: sa femme, ses enfants, tous ceux qui l'approchaient, fondaient en larmes; il retint les siennes; il s'occupa de tout ce qui pouvait intéresser la tranquillité et la prospérité future de son royaume. Il devait connaître toute l'étendue du génie de Charles, son fils aîné, la force de sa tête, son habileté, son courage; il n'osa pas cependant lui transmettre toutes ses couronnes; il crut devoir partager ses états. Il fit la grande faute qui avait été si funeste à la France sous les descendants de Clovis. Il est une limite que les esprits les plus élevés ne peuvent dépasser; il céda à la force de l'usage, souvent si tyrannique; il ne put se soustraire à l'influence d'un siècle d'ignorance et d'erreur: et combien cette influence devait être puissante, puisqu'elle fit plier sous son poids quatre des plus grands princes dont la postérité honore la mémoire, Pepin d'Héristal, Charles-Martel, Pepin-le-Bref, dont nous montrons les derniers moments, et même Charlemagne! Pepin donna à Charles l'Austrasie et une grande partie de la Neustrie; il assigna à Carloman la Bourgogne, la Provence, le Languedoc, et, ce qui est plus surpre-

nant, l'Alsace et toute la Germanie française; il partagea l'Aquitaine entre les deux princes; il nomma des gouverneurs et des juges, particulièrement dans cette même Aquitaine très-récemment pacifiée. Il ordonna qu'on l'enterrât à la porte de l'église de Saint-Denys, qu'il avait commencé de faire rebâtir; il voulut que son corps fût placé sous la pierre sépulcrale, dans la même attitude que prenaient les chrétiens pénitents à la porte des temples. Il donna de nouveaux ordres pour le bonheur des Français, et ne cessa de régner qu'en cessant de vivre. Quel éloge on peut faire de lui après plus de mille ans! Il consomma une grande révolution sans répandre une goutte de sang; il inspira non seulement l'estime et le respect, mais encore l'amour.

L'admiration et les regrets avec lesquels son nom fut toujours prononcé n'empêchèrent pas cependant l'assemblée générale de la nation de ne pas confirmer la division du royaume telle qu'il avait cru devoir l'établir; elle décida que les deux princes partageraient la France comme Pepin-le-Bref et son frère Carloman l'avaient partagée. Charles eut la Neustrie et la Bourgogne, et Carloman l'Austrasie, la Germanie française et l'Aquitaine, qui néanmoins passa bientôt, avec une partie de l'Austrasie, sous la domination de Charles. Les deux princes furent reconnus solennellement, par l'assemblée générale, rois des Français; et quoiqu'ils eussent été sacrés avec Pepin leur père et Berthe leur mère par le pape Étienne III, ils reçurent de nouveau l'onction royale, après avoir été reconnus rois. Ce fut à Noyon qu'on la donna à Charles, et le nouveau sacre de Carloman eut lieu à Soissons.

Charles n'avait que vingt-deux ans, et Carloman dix-huit; ils étaient déjà mariés.

Pepin avait laissé quatre autres enfants : un prince nommé Gilles, qui se fit moine dans le monastère où il

monarque, la couronne sur la tête, traitait splendidement et défrayait avec magnificence les leudes et grands vassaux qui lui offraient de riches présents, et où la reine, dont le caractère était aussi affable que son esprit était élevé, savait si bien, par sa bonté et le charme de ses manières, attacher tous les cœurs à la nouvelle dynastie royale.

Dans cette même année 764, portant ses regards jusques aux contrées de l'Europe et de l'Asie les plus éloignées, comme il les portait dans les siècles à venir, il tourna son attention vers les bords de l'Euphrate et du Tigre. Abufajar Almanzor, le second des khalifes abassides, venait de bâtir la ville de Bagdad sur ces rives fertiles que le Tigre arrose, et y avait établi le siége de l'empire des musulmans. Ses armées victorieuses avaient pénétré dans le Turkestan, à l'est et au nord-est de la Mer Caspienne; les vaisseaux de ses Arabes s'étaient avancés jusques à la Chine en 758, et avaient pillé Canton. C'étaient les armées de ses prédécesseurs qui avaient porté le fer et le feu en France, jusques à la Loire, et dans tout le bassin de la Saône et du Rhône; c'était de leur redoutable puissance que Charles-Martel avait préservé l'Europe, ou plutôt toute la chrétienté. Mais depuis vingt ans tout était changé. Pepin ne craignait plus ceux que son père avait vaincus avec tant de gloire; il leur avait enlevé Narbonne, et les khalifes de Bagdad pouvaient servir ses projets. Tout lui permettait de prétendre à cet empire d'Occident que l'on avait offert à Charles-Martel, et dont la mort seule avait empêché ce prince de prendre les rênes. Mais les empereurs de Constantinople pouvaient, par des attaques sans cesse renouvelées, ébranler ce trône d'Occident sur lequel il voulait monter, et qu'ils regardaient comme leur héritage. Pour que les Français, qui l'avaient nommé leur roi, remplaçassent en tout les Romains, il fallait atta-

lution, et Carloman tâcha en vain de l'en faire changer.

Le roi convoqua à Quiersy ou Quierzy, près de l'Oise, une assemblée générale, pour délibérer sur les plaintes d'Étienne. Plusieurs grands du royaume partagèrent l'opinion de Carloman, qui parla avec force en faveur d'Astolphe, l'ancien allié de la France. L'assemblée fut d'avis d'avoir recours aux négociations. Pepin envoya des ambassadeurs à Astolphe; ils exigèrent que le roi des Lombards leur remît l'Exarchat et la Pentapole, qui comprenait Rimini, Pesaro, Fano, Ancône et Osmo, comme s'il les avait conquis sur la France, au lieu de les avoir enlevés à l'empire d'Orient. Astolphe ne voulut consentir qu'à ne plus prétendre à la souveraineté de Rome, et à rendre les places qu'il avait prises récemment dans la Romagne. Ces conditions n'étant pas agréées en France, Pepin envoya en Italie de nouveaux ambassadeurs, qui ne réussirent pas mieux que leurs prédécesseurs; et l'assemblée générale, en résolvant la guerre, remplit le vœu de Pepin et d'Étienne.

Pendant toutes ces démarches, le roi des Français souhaita de recevoir du pontife de Rome l'onction royale que lui avait donnée saint Boniface, archevêque de Mayence. Étienne vit trop bien, dans le désir du roi, un moyen de rehausser la suprématie de son siége et d'augmenter sa puissance, pour ne pas le remplir avec joie; il sacra, dans l'église de saint-Denys, le roi, la reine Berthe, fille d'un comte de Laon, leurs fils Charles et Carloman; il donna aux trois princes le titre de patrices de Rome, du consentement des Romains. Le roi, ainsi que ses enfants, promirent solennellement à Étienne d'être à jamais les protecteurs du saint-siége et les défenseurs des pontifes de Rome; et cette ville, qui avait si long-temps commandé au monde, passa en quelque sorte sous l'empire des Français.

Il est à remarquer que, suivant plusieurs auteurs, le

pape, dans cette grande cérémonie, conjura les Français de ne jamais élire de rois que dans la postérité des princes sur la tête desquels il venait de répandre l'huile consacrée. Mais voici ce qu'ajoutent ces mêmes auteurs, et ce qu'on a d'autant plus de peine à croire, qu'Étienne, venu en France comme suppliant, devait éviter tout ce qui pouvait blesser, par des prétentions qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé concevoir ou du moins manifester, une assemblée dont l'assentiment était nécessaire à l'accomplissement de ses désirs : le pape déclara excommuniés et maudits tous ceux qui choisiraient des rois d'un autre sang que de celui de Pepin.

(754) Dès l'automne de la même année, Pepin partit pour l'Italie. Le rendez-vous général de son armée avait été marqué dans le val de Maurienne. La reine et Carloman, frère du roi, l'accompagnèrent jusques à Vienne dans le Dauphiné; Carloman s'y retira dans un monastère, où il mourut plusieurs années après, et d'où son corps fut envoyé au Mont-Cassin, dans un cercueil d'or. En vain Astolphe voulut-il disputer à Pepin le passage des Alpes; les Français forcent le pas de Suze. Pepin envoie une troisième ambassade à Astolphe : il lui fait proposer deux mille sous d'or, en dédommagement de ce qu'il cèderait. Astolphe les refuse, et tente le sort des combats : il est battu, et obligé d'aller se renfermer dans Pavie. Pepin l'y assiège. Le roi des Lombards, n'espérant plus de résister à l'armée victorieuse, consent à tout ce qu'on exige de lui, cède l'Exarchat, fait remettre au pape la ville de Narni, et donne quarante otages pour l'exécution de toutes ses promesses.

Pepin reçoit d'Astolphe l'Exarchat et la Pentapole, les donne au pape par un acte formel, fait conduire Étienne à Rome par Fulrade, abbé de Saint-Denys, met à la tête de l'escorte du pontife, Jérôme, fils naturel de Charles-Martel, et reprend la route de son royaume.

Mais Astolphe ne peut se résoudre à exécuter les conditions du traité qu'il vient de conclure. Irrité par son humiliation, il marche sur Rome, dès les premiers jours de 755 : il l'investit, il somme les Romains de lui livrer Étienne ; il les menace, s'ils résistent, de renverser leurs murs et de les faire tous passer au fil de l'épée.

Les Romains refusent; Astolphe les assiège dans les formes, et abandonne à ses soldats les environs de Rome, où ils commettent d'horribles cruautés.

Le pape se défend avec courage; il parvient à faire embarquer trois hommes dévoués, qui portent à Pepin une de ses lettres. Le roi des Français, déjà informé de l'entreprise d'Astolphe, avait convoqué l'assemblée générale française et était prêt à marcher vers l'Italie. Il passe les Alpes, et met le siége devant Pavie. Astolphe accourt au secours de sa capitale; il est forcé d'implorer la paix. Il ne l'obtient qu'à des conditions plus dures encore que les premières qu'on lui avait imposées : il ajoute à toutes les cessions qu'il avait promises celle de la ville de Comachio, et promet de payer à Pepin un tribut annuel de douze mille sous d'or.

Le pape reçoit les clefs des villes qu'il tient de la libéralité de Pepin; il en consacre le don par une inscription remarquable.

Le roi des Français, cependant, qui, d'un côté, ne veut pas donner une puissance temporelle trop étendue à un pontife qui peut exercer une si grande influence sur les esprits, et qui, d'un autre côté, ne perd jamais de vue les grands plans que son fils était appelé à exécuter, se réserve la suzeraineté, ou, pour mieux dire, la véritable souveraineté des contrées qu'il a cédées au pape. Il confie le gouvernement de Ravenne à l'archevêque et aux tribuns de cette ville, ordonne qu'ils lui rendront compte à lui-même de leur administration, exerce dans les autres cités de l'Exarchat ou de la Penta-

pole tous les actes de l'autorité suprême, et se fait remettre une grande partie des trésors renfermés dans Pavie, pour se dédommager des frais de la guerre. Il a néanmoins la modération de ne pas aller à Rome, de ne pas montrer aux Romains leur libérateur, et repasse les Alpes pour revenir en France.

Pepin trouva dans ses états des ambassadeurs de Constantin Copronyme, qui venaient réclamer, pour l'empire d'Orient, la Pentapole et l'Exarchat. Ils apportaient des présents de leur souverain, et entre autres un orgue. Cet instrument était bien éloigné de la grandeur et de la perfection auxquelles on a élevé les orgues des principales églises de l'Occident; mais il était de la même nature, composé de même de différents tuyaux, d'un clavier et d'un soufflet, et c'était le premier qu'on voyait en France. Les ambassadeurs de Constantin ne peuvent rien obtenir; le système général de politique adopté par le roi ne l'aurait pas permis.

Pepin était de retour d'Italie avant le mois de mai.

(755) D'abord après son arrivée en France il convoqua à Compiègne l'assemblée générale des Français; et c'est depuis cette époque que cette assemblée annuelle et solennelle, que l'on avait nommée jusqu'alors *champ de mars* ou assemblée du champ de mars, fut appelée *champ de mai* ou assemblée du champ de mai, et fut presque toujours convoquée dans ce même mois de mai, au lieu de l'être, comme auparavant, dans le mois de mars.

Ce fut dans cette assemblée de Compiègne, que le jeune Tassillon, duc de Bavière, qui avait accompagné le roi, son oncle, dans son expédition d'Italie, rendit hommage à Pepin et aux princes ses fils, et leur jura fidélité sur des reliques de saint Denys, de saint Martin et de saint Germain.

L'année suivante, Astolphe mourut. Didier, son con-

nétable ou l'un de ses généraux, fut élu pour lui succéder. Ce prince crut devoir exécuter fidèlement le dernier traité imposé à son prédécesseur; il lui aurait paru encore impossible de lutter contre l'influence du pape et la puissance de Pepin.

En 757, de nouveaux ambassadeurs de Constantinople parurent à la cour du roi; ils firent les mêmes demandes qu'en 755, et leur mission n'eut pas un succès plus heureux.

Que l'on remarque, vers ce même temps, une décision ou plutôt une loi criminelle rendue avec le consentement d'une assemblée tenue à Vernon, que l'on a nommée concile, mais dans laquelle entrèrent plusieurs grands du royaume.

Dans les siècles déplorables que nous examinons, où la force et la richesse exerçaient un si redoutable empire, des amendes ou des compensations en argent rachetaient presque tous les crimes, et même les meurtres. Ces amendes, ces peines pécuniaires étaient devenues si légères pour les hommes riches et puissants, que rien n'arrêtait leur violence et ne garantissait la vie des faibles qui avaient le malheur de leur déplaire. La sagesse de Pepin voulut faire cesser ces horribles abus : l'assemblée de Vernon ne peut résister à l'ascendant de Pepin, ou plutôt à celui de l'éternelle justice. Mais quelle peinture des idées qui alors dominaient les esprits, que l'expédient adopté par l'assemblée pour aggraver les peines infligées aux crimes! Elle déclare que l'excommunication religieuse suivra nécessairement la condamnation à ces peines, et que l'on ne pourra, sous peine d'être excommunié soi-même, ni boire, ni manger avec le coupable, ni en recevoir aucun don, ni même le saluer. Ce frein imposé alors à la puissance a pu être béni avec transport par la faiblesse privée de toute autre défense; mais de quels maux n'a-t-il pas

été l'origine, à mesure que, les ténèbres de l'ignorance continuant de s'épaissir, les faibles lumières que le clergé avait entretenues s'éteignaient successivement, que les mœurs de ce même clergé se dépravaient, et qu'il cédait plus rapidement à l'amour de la domination et des richesses!

Saint Crodegang, cet évêque de Metz que Pepin avait envoyé jusques à Rome au-devant du pape Étienne III, avait trop d'instruction et l'esprit trop élevé pour ne pas prévoir les funestes suites de cette corruption de mœurs que sa vertu lui faisait déplorer. Il résolut de corriger ou de prévenir cette dépravation. Il composa, pour ses prêtres, ses clercs ou ses chanoines, une règle imitée en grande partie de celle de saint Benoît. Cette règle fut bientôt adoptée par un grand nombre d'archevêques ou d'évêques; elle a été long-temps fameuse en Europe, et particulièrement en Allemagne; et toutes les dispositions de ce statut montrent combien de précautions il avait cru devoir prendre contre les maux qu'il redoutait.

Mais pour présenter des traits bien remarquables du tableau des mœurs, des habitudes et des opinions de ce huitième siècle dont nous nous occupons, citons plusieurs décisions du concile tenu à Compiègne, dans cette même année 757, et dont les canons réglèrent la jurisprudence relative au mariage.

On peut se marier, dit le concile, avec un parent ou une parente au quatrième degré.

Si l'une des deux parties qui ont contracté un mariage, malgré leur parenté au troisième degré, vient à mourir, celle qui survivra ne pourra se remarier.

Si une femme prend le voile sans la permission de son mari, le mari peut la reprendre.

Si une fille mariée malgré elle quitte son mari, ses parents peuvent la donner à un autre.

Un mariage contracté avec un ou une esclave qu'on croyait libre, est nul.

Un vassal marié malgré lui par son seigneur n'est pas obligé de demeurer avec sa femme.

Celui qui, ayant épousé une femme corrompue par son frère, en épouse une seconde qu'il trouve également corrompue, ne peut pas la quitter ; et s'il en épouse une troisième, il est obligé de revenir à la seconde, et la troisième peut se remarier.

La femme qui se laisse séduire par le frère de son mari ne peut jamais se remarier, non plus que son complice ; le mari de cette femme peut en épouser une autre.

Celui qui, lors de la confirmation, sert de parrain à son gendre ou à sa bru, doit se séparer de sa femme, et ne peut pas en épouser une autre.

Celui qui permet à sa femme d'entrer dans un monastère, ou même de prendre le voile sans se renfermer dans un cloître, peut prendre une autre femme ; et celle dont l'époux se retire dans un monastère pour y vivre en religieux peut prendre un autre mari.

Si un homme a un commerce criminel avec deux sœurs, ou avec une mère et sa fille, à l'insu l'une de l'autre, et que cet homme se marie dans la suite, il est obligé de quitter sa femme, qui peut épouser un autre homme. La mère et la fille, ou les deux sœurs, peuvent se marier ; mais si elles viennent à découvrir toute la faute de celui qui les a séduites, elles sont obligées de faire pénitence et de se séparer de leurs maris, qui peuvent épouser d'autres femmes.

Et enfin un lépreux peut donner à sa femme, et une lépreuse à son époux, la permission de se remarier.

Les Saxons oublièrent encore, en 758, leurs défaites, leurs malheurs et leurs promesses. Ils s'armèrent de nouveau pour leur indépendance, qui ne cessait d'être

l'objet de tous leurs vœux ; ils éprouvèrent le même sort ; ils promirent les mêmes tributs, au milieu de leurs asiles détruits et de leurs forêts ravagées. Brave et infortunée nation, que l'on plaint et que l'on admire, qu'accable tout le poids d'un des siècles les plus barbares, qui, dans l'obscurité qui l'environne, ne peut distinguer la voie de son salut ; que la victoire trahit, que la violence écrase, mais qui, sous le fer du vainqueur, invoque la liberté dont l'amour brûle dans son âme !

Paul I[er] avait succédé à Étienne III sur la chaire pontificale. Depuis long-temps les papes désiraient que les églises de France adoptassent, à la place de leur ancienne liturgie et de leurs chants religieux, les chants et les rites de Rome. Pepin remplit avec d'autant plus de facilité le vœu de Paul à ce sujet, que les chants romains étaient bien supérieurs à ceux de France. Le pape adresse au roi un recueil de *répons* et d'*antiennes* ; il envoie Siméon, second chantre de Rome, à Remi, fils de Charles-Martel et archevêque de Rouen. Remi entretient à Rome des moines qui suivent l'école des chantres du pape ; et la liturgie romaine remplace la liturgie gallicane dans les églises françaises, qui ne conservent du moins qu'un petit nombre de leurs anciens usages religieux.

La puissance de Pepin, sa gloire, l'amour qu'on avait pour lui, ne purent cependant empêcher Gaifre, duc d'Aquitaine, de faire de nouveaux efforts pour se soustraire à l'obéissance qu'il avait promise à Charles (759). Né du sang de Clovis, il ne pouvait supporter d'obéir à Pepin. Il porta le ravage dans les états du roi ; les églises mêmes furent la proie des flammes. Pepin marcha contre lui. On ne comprend pas d'abord comment cette guerre, que le roi devait désirer de terminer promptement, et dans laquelle la victoire couronna si souvent ses armes,

devaient passer à Charles son fils, comme un grand héritage du génie.

Le roi était allé à Saintes; il y tomba malade; une hydropisie se déclara, la fièvre le prit. Il résolut cependant de revenir vers le nord de la France. Il passa par Poitiers; il y fit des dons à l'abbaye de Saint-Hilaire. Il arriva à Tours, où il déposa de riches offrandes sur le tombeau de saint Martin, avec la reine Berthe et ses deux fils, Charles et Carloman. Il continua de s'avancer avec peine vers Paris; il ne s'y arrêta pas; sa maladie empirait à chaque instant. Il voulut aller jusques au monastère de Saint-Denys, où il désirait de finir ses jours. Il y recueillit toutes ses forces pour remplir dignement ses derniers devoirs de monarque; son âme conserva toute sa fermeté: sa femme, ses enfants, tous ceux qui l'approchaient, fondaient en larmes; il retint les siennes; il s'occupa de tout ce qui pouvait intéresser la tranquillité et la prospérité future de son royaume. Il devait connaître toute l'étendue du génie de Charles, son fils aîné, la force de sa tête, son habileté, son courage; il n'osa pas cependant lui transmettre toutes ses couronnes; il crut devoir partager ses états. Il fit la grande faute qui avait été si funeste à la France sous les descendants de Clovis. Il est une limite que les esprits les plus élevés ne peuvent dépasser; il céda à la force de l'usage, souvent si tyrannique; il ne put se soustraire à l'influence d'un siècle d'ignorance et d'erreur: et combien cette influence devait être puissante, puisqu'elle fit plier sous son poids quatre des plus grands princes dont la postérité honore la mémoire, Pepin d'Héristal, Charles-Martel, Pepin-le-Bref, dont nous montrons les derniers moments, et même Charlemagne! Pepin donna à Charles l'Austrasie et une grande partie de la Neustrie; il assigna à Carloman la Bourgogne, la Provence, le Languedoc, et, ce qui est plus surpre-

monarque, la couronne sur la tête, traitait splendidement et défrayait avec magnificence les leudes et grands vassaux qui lui offraient de riches présents, et où la reine, dont le caractère était aussi affable que son esprit était élevé, savait si bien, par sa bonté et le charme de ses manières, attacher tous les cœurs à la nouvelle dynastie royale.

Dans cette même année 764, portant ses regards jusques aux contrées de l'Europe et de l'Asie les plus éloignées, comme il les portait dans les siècles à venir, il tourna son attention vers les bords de l'Euphrate et du Tigre. Abufajar Almanzor, le second des khalifes abassides, venait de bâtir la ville de Bagdad sur ces rives fertiles que le Tigre arrose, et y avait établi le siége de l'empire des musulmans. Ses armées victorieuses avaient pénétré dans le Turkestan, à l'est et au nord-est de la Mer Caspienne; les vaisseaux de ses Arabes s'étaient avancés jusques à la Chine en 758, et avaient pillé Canton. C'étaient les armées de ses prédécesseurs qui avaient porté le fer et le feu en France, jusques à la Loire, et dans tout le bassin de la Saône et du Rhône; c'était de leur redoutable puissance que Charles-Martel avait préservé l'Europe, ou plutôt toute la chrétienté. Mais depuis vingt ans tout était changé. Pepin ne craignait plus ceux que son père avait vaincus avec tant de gloire; il leur avait enlevé Narbonne, et les khalifes de Bagdad pouvaient servir ses projets. Tout lui permettait de prétendre à cet empire d'Occident que l'on avait offert à Charles-Martel, et dont la mort seule avait empêché ce prince de prendre les rênes. Mais les empereurs de Constantinople pouvaient, par des attaques sans cesse renouvelées, ébranler ce trône d'Occident sur lequel il voulait monter, et qu'ils regardaient comme leur héritage. Pour que les Français, qui l'avaient nommé leur roi, remplaçassent en tout les Romains, il fallait atta-

a succombé. Il rend une partie des villes qu'on lui demande; il jure de remettre bientôt les autres : mais il entretient une correspondance secrète avec l'empereur de Constantinople, et donne au jeune Tassillon la main d'une de ses filles, par laquelle il espère exercer une grande influence sur ce duc de Bavière.

Il fait cependant cesser les hostilités, et se rend une seconde fois à Rome.

Il remet à Paul tout ce qu'il lui a pris dans les duchés de Bénévent et de Spolette; il écrit aux habitants de Naples et à ceux de Gaëte de laisser jouir le pape de tout ce qu'il réclame dans leur territoire; et il l'engage à envoyer des commissaires pour se concerter avec les siens, relativement aux places demandées pour le siége de Rome.

Il ne pouvait néanmoins cesser de songer à multiplier les embarras de Pepin, et tout ce qui pouvait affaiblir sa puissance. Il persuade à son gendre Tassillon de feindre une maladie, d'abandonner la guerre d'Aquitaine où il s'était signalé, et de revenir dans la Bavière.

Il paraîtrait qu'indépendamment des motifs que nous venons d'indiquer, la politique très-attentive, très-sage et très-prévoyante de Pepin, qui connaissait bien l'esprit des Français, et particulièrement des grands de son royaume, le porta à ne pas presser la fin de cette guerre d'Aquitaine, qu'il aurait pu, s'il l'avait souhaité fortement, terminer par un coup de foudre, comme il avait plus d'une fois réduit Pavie et le royaume des Lombards. Il semblerait qu'il voulait ménager le sang de Clovis et celui des Aquitains, ne pas achever de ruiner de belles contrées qui faisaient partie de ses états, saisir les occasions de déployer une modération qui lui avait été si utile, au lieu d'une puissance dont il était bien sûr qu'on ne pouvait pas douter, ne pas écraser Gaifre, et attendre qu'il vînt implorer une clémence qu'il était disposé à lui accorder.

Dans ce sanctuaire étaient gardés l'or et l'argent que les Saxons pouvaient posséder. Charles ordonna qu'on enlevât ce faible trésor des sauvages habitants des bois; il fit abattre la colonne; il voulut qu'on brisât la statue, qui devait être une bien grossière ébauche d'un art bien imparfait; il fit détruire cette enceinte peu difficile à renverser, disperser ou brûler. Il semble que, se croyant déjà chargé de l'honneur de cette couronne impériale que la mort seule avait empêché ses pères de porter, et que la destinée devait lui paraître réserver pour lui, il n'a pas voulu laisser subsister la plus faible trace de la défaite des Romains. Mais à quoi lui servit cet abus de la force? Il aigrit les cœurs d'un peuple généreux; il blessa leur fierté; il les attaqua dans ce qu'ils avaient de plus cher: il put les vaincre; mais il ne changea pas leurs affections; il ne calma pas leur indignation secrète et profonde; il leur arracha des promesses, trop imposées par la contrainte pour qu'ils crussent devoir les tenir. Il expia son impolitique violence par près de trente ans d'une guerre cruelle. Ah! si son génie avait été éclairé par les lumières de la civilisation, il aurait respecté, dans le monument sacré des Saxons, leur propriété la plus précieuse, leurs opinions religieuses et leur gloire militaire. Bien loin de se déclarer le vengeur des Romains vaincus par les hommes du nord, il aurait traité en frères les courageux habitants de ces forêts germaniques d'où étaient sortis les aïeux des Français; il aurait adopté leur Arminius; il l'aurait honoré; il aurait voulu être *Arminius II;* et portant jusques au fond de leurs marais et de leurs bois tous les bienfaits des arts, changeant leurs tristes solitudes en campagnes riantes et fécondes, leur faisant désirer les douceurs de la paix, les appelant aux jouissances sans cesse renaissantes de la société perfectionnée, et leur montrant tout le charme de la morale évangélique, il les

qui lui semble menacer, plus que tous les autres souverains, l'autorité pontificale. Mais Charles a pour lui ses grands talents; et un événement inattendu change la face des affaires.

Dès 771, le roi Carloman meurt, à l'âge de vingt ans. Gerberge s'effraie pour les deux princes très-jeunes qu'elle a eus de ce roi; elle craint ou fait semblant de craindre que Charles ne les immole à son ambition, ou du moins ne leur fasse couper les cheveux, et ne les enferme dans un monastère. Elle s'enfuit avec eux auprès du roi son père; et tous ceux qui redoutent d'être accusés d'avoir tâché de faire naître ou d'entretenir l'inimitié de Carloman contre Charles la suivent à la cour de Didier.

Charles s'indigne de la crainte et de la retraite de la femme de son frère, prend possession des états de Carloman, abandonnés par Gerberge, et est reconnu roi de toute la monarchie française, comme son père Pepin.

Il peut maintenant concevoir les plus vastes projets: il règne sans partage sur le peuple le plus valeureux. Il peut porter ses regards sur la belle Italie; il peut en méditer la conquête. L'alliance des Lombards ne lui est plus nécessaire; elle lui serait bien plutôt nuisible; elle diminuerait l'étendue de ses plans; sa propre force lui suffit; il saura bien écarter toutes les résistances.

Mais avant de s'engager au-delà des Alpes, il faut qu'il garantisse de toute invasion dangereuse la Germanie française; il faut qu'il pose une barrière redoutable au-devant de ses états du nord et de l'Orient. Il veut que le Saxon, ne rappelant qu'avec effroi la puissance de son bras, ne puisse plus vouloir se soustraire à une domination inévitable. Il ne peut se débarrasser des erreurs de son siècle; il ne peut pas s'élever au-dessus du faux système suivi par Pepin et par Charles-Martel; il ne voit pas qu'en suivant ce système, aussi impolitique

avait été élevé, et trois princesses, dont deux furent religieuses, et dont l'autre, mariée à un comte d'Angers, fut mère de ce Roland, neveu de Charlemagne, que sa valeur, les chants guerriers des Français et le génie de l'Arioste ont rendu si fameux.

A peine Charles avait-il été sacré à Noyon qu'il fut obligé de marcher contre les Aquitains.

(769) Après la mort de Gaifre, Hunalde, ou Hunon, père de ce duc, était sorti du monastère dans lequel il s'était renfermé, et avait repris les rênes du gouvernement de l'Aquitaine. Charles invita son frère Carloman à joindre ses troupes aux siennes, pour apaiser les troubles d'une province qui était sous la domination particulière de ce prince : Carloman le promit, revint ensuite sur sa résolution, allégua différents motifs. Charles partit seul pour aller réduire Hunalde. Il le mit aisément en fuite, et obligea Lupus, duc de Gascogne, chez qui Hunalde s'était retiré, à le livrer entre ses mains. On a cru que Hunalde, mal gardé, s'était sauvé de sa prison, et s'était réfugié auprès de Didier, roi des Lombards.

Le refus que Carloman avait fait de se réunir à Charles produisit entre les deux rois une mésintelligence, que plusieurs grands du royaume tâchèrent d'envenimer, mais dont les soins de la reine Berthe, leur mère, parvinrent à prévenir l'éclat.

Cette veuve de Pépin ne négligeait rien pour maintenir la paix entre ses enfants. Elle crut qu'un des meilleurs moyens de la rendre durable serait de marier son fils Charles avec une des filles de Didier, dont une autre fille avait épousé Carloman. Charles vit dans cette alliance la source d'un grand accroissement de sa puissance dans cette Italie, où l'on avait offert la couronne d'Occident à son père et à son aïeul Charles-Martel : il adopta les vues de la reine; il consentit même à voir sa

tes contre Charlemagne, qui avait renvoyé sa sœur, et dont il recherchait tous les moyens d'affaiblir la puissance et de renverser les projets. Il voulait allumer tous les feux de la guerre. Il ne se doutait pas de l'immense volcan creusé sous ses états; il ne voyait pas qu'il allait en hâter l'explosion terrible. Ne pensant qu'à susciter des ennemis à Charles, et à porter le trouble, la division et toutes les discordes civiles dans le sein de la France, il imagina d'engager Adrien Ier, qui avait remplacé Étienne IV sur la chaire de Rome, à donner l'onction royale aux deux fils de Carloman, avec lesquels nous avons vu que la reine Gerberge s'était retirée à la cour de Didier. Adrien le refusa. Le roi des Lombards menaça le pontife de ses armes; le pape ne persista pas moins dans son refus, et Didier s'empara de l'exarchat de Ravenne.

Adrien, à l'exemple de Zacharie et d'Étienne III, a recours à la protection du roi des Français; Charles dut saisir avec joie une occasion que ses vues ambitieuses lui faisaient souhaiter depuis long-temps.

(773) Il répond au pape qu'il va marcher à son secours et le délivrer de son ennemi. Il rassemble ses troupes. Leur rendez-vous général est à Genève; il y tient une assemblée générale des Français, où son entreprise est approuvée. Les troupes prennent deux routes pour pénétrer en Italie : une partie de l'armée traverse le Mont-Jou, aussi fameux aujourd'hui sous le nom de grand Saint-Bernard; les autres corps, à la tête desquels est Charles lui-même, s'avancent par le Mont-Cenis.

Les gorges des Alpes étaient gardées par les Lombards; ils s'étaient fortement retranchés à l'entrée des vallées du Piémont. Charles, avant de donner le dernier signal des combats envoie des députés à Didier; il le presse de satisfaire le pape et d'exécuter le traité de Pavie. Didier croit que Charles commence à se repentir de son entreprise et redoute le sort des armes; il refuse avec fierté les propo-

sitions du roi des Français. Mais voilà que tout d'un coup les Lombards abandonnent les défilés, soit qu'ils aient été saisis d'une terreur panique, comme on l'a écrit, soit que le succès d'une manœuvre de Charles et l'apparition en Italie d'un corps de Français audacieux et vainqueurs de tous les obstacles, leur aient inspiré la crainte d'être coupés ou pris à dos; ils se retirent en désordre, laissant leurs tentes et leur bagage au pouvoir des Français. Charles les poursuit jusques à Pavie, où Didier se renferme : il investit la place; et pendant qu'un de ses généraux en continue le siége, il parcourt le bassin du Pô, s'empare du Milanais, du Brescian, du Mantouan, et se présente devant Vérone.

Adalgise, fils de Didier, commandait dans la place, où la reine Gerberge et les deux jeunes fils de Carloman s'étaient retirés. Charles somme Adalgise de lui remettre ses neveux et la veuve de son frère. Adalgise, obligé de céder à la force, lui remet la reine et les deux princes, que l'on conduit en France, où vraisemblablement ils finirent leurs jours dans des monastères.

Charles revient au siége de Pavie, qu'il confie bientôt à un de ses généraux, pour aller à Rome célébrer la fête de Pâques.

Il y est reçu comme le roi de cette Lombardie qu'il vient de conquérir presque tout entière, comme l'exarque suprême de Ravenne, comme le patrice de Rome. Le peuple accourt au-devant de lui, et fait retentir les airs de ses acclamations. Ce ne sont plus les Gaulois qui viennent porter le fer et le feu jusques au pied du Capitole; ce sont les Français dont les étendards victorieux sont reçus comme des signes de salut. La reine des cités n'est pas prise de nouveau par des Barbares; elle relève sa tête altière, et se donne elle-même à son libérateur. Charles triomphe où César a triomphé : au lieu d'aller sur son char de victoire au Capitole qui a perdu ses dieux,

il va au nouveau Capitole, sur lequel resplendit la croix de Jésus. Le pape, à la tête de ses prêtres, s'avance au-devant du roi jusque sur les marches de l'église de Saint-Pierre ; les membres du clergé, les grands, tous les citoyens, portent des palmes. Charles et Adrien s'embrassent ; la joie est universelle.

Le roi se fait représenter la donation faite par Pepin au saint-siége; il la confirme, et y ajoute de nouveaux bienfaits.

Il revient à Pavie. On y éprouvait toutes les horreurs d'un long siége; la famine et la peste y exerçaient leurs ravages; le peuple au désespoir ne reconnaissait plus de lois. On a écrit qu'il avait, dans sa fureur, massacré, comme un de ceux qui avaient provoqué ses maux, cet Hunalde, duc d'Aquitaine, qui s'était réfugié en Italie; ses cris de rage menacent son roi. Didier est forcé de se rendre.

Charles l'envoie en France, ainsi que la reine Ansa son épouse, le relègue dans le monastère de Corbie, où ce dernier roi des Lombards passa le reste de sa vie, et il réunit la Lombardie à ses vastes états.

Adalgise, le fils de Didier, s'était sauvé par mer à Constantinople, où l'empereur d'Orient, Constantin-Copronyme, lui donne le titre de patrice.

L'historien Paul Warnefrid, chancelier de Didier, et connu sous le nom de Paul diacre, parce qu'il était diacre d'Aquilée, conspire pour rétablir l'indépendance de sa nation. On le dénonce au vainqueur, on le traîne devant les tribunaux : il déclare que les malheurs de sa patrie n'ont pas changé ses sentiments. On le condamne à avoir les yeux crevés et les mains coupées. Charles, digne du nom de Grand, admire sa fidélité, loue son amour pour son pays, et s'écrie : « Où trouverions-nous » une main qui écrivît aussi bien l'histoire! » Il ordonne qu'on respecte ses jours, et lui donne de grands témoignages de son estime.

Il revient à Rome; il met le pape en possession de tout ce que son père et lui ont cédé au saint-siége. Adrien, au nom du sénat et du peuple, lui donne de nouveau le titre de patrice; les Romains lui défèrent tous les droits de l'autorité suprême; ses délégués, ses *missi dominici*, exercent leurs fonctions jusque dans Rome même : on ne compte plus, dans les actes publics, les années du règne des empereurs d'Orient, mais celles du patriciat de Charlemagne.

On a écrit qu'une assemblée de cent cinquante-trois évêques, tenue à Rome à cette époque, avait conféré à ce prince le droit d'élire les papes. Mézerai a partagé l'opinion de ceux qui l'ont publiée. Le chancelier de l'Hospital, dans un discours adressé à Charles IX, et Henri-le-Grand lui-même, dans une réponse faite, le 2 août 1594, aux députés de la ville de Beauvais, rappellent ce droit de Charlemagne; mais du moins Adrien et les Romains reconnaissent que l'élection des pontifes de Rome doit être confirmée par le roi des Français, comme elle avait dû l'être par les empereurs d'Orient ou leurs lieutenants les exarques de Ravenne.

Au moment où le roi va repartir de Rome, le pape lui fait présent d'un recueil d'anciens canons dont se servait l'église romaine. Le recueil était dédié *au libérateur de Rome*; à la tête on voyait un acrostiche que l'on trouve dans le tome cinquième des *Historiens de France*; le pape l'avait composé de quarante-cinq vers ou lignes dont les initiales réunies formaient les mots suivants : *Domino excell. filio Carolo Magno regi, Hadrianus papa*. Charlemagne et Adrien se séparent contents l'un de l'autre. Charlemagne avait donné à Adrien un grand territoire; le pape lui avait promis de l'aider à corriger les abus de l'église, lui avait remis un petit livre, avait composé un poëme en son honneur, ne voulait jamais célébrer les saints mystères sans prier pour Charle-

magne. L'un avait agi en roi et l'autre en pontife; mais ce qu'il faut remarquer, et ce qui fait l'éloge du pontife et du roi, c'est qu'Adrien fut toujours un ami fidèle de Charlemagne.

Le roi cependant, en repassant en France, va de nouveau dans la Lombardie, y reçoit à Monza cette couronne de fer des rois Lombards, dont le souvenir devait traverser tant de siècles, et joint le titre de roi d'Italie à celui de roi des Français.

Il conserva cependant les anciennes lois de la nation lombarde; et par une politique dont son génie lui fit voir aisément l'accord avec les circonstances singulières où l'Europe se trouvait placée, il permit de suivre à son gré, en déclarant son choix à la tête des actes, ou les lois romaines, ou les lois françaises, ou le code lombard.

Il passe les fêtes de Noël et de Pâques à Quiersy sur l'Oise. Il revint en France, et y traita avec beaucoup de distinction le fidèle Paul, le diacre d'Aquilée, qu'Angelram, évêque de Metz, engagea à écrire l'histoire des évêques de cette église; et l'assemblée nationale qu'il avait convoquée à Duren, dans le pays de Juliers (775), ayant adopté ses résolutions, il marcha contre les Saxons qui avaient repris les armes. Il s'avança jusques au-delà du Weser, les contraignit à de nouveaux serments, en reçut de nouveaux otages; mais nous n'avons pas besoin de dire que leur soumission ne devait durer qu'autant que les troupes du roi seraient près de leurs frontières : déplorable et perpétuel effet de cette politique cruelle que le génie même de Charlemagne se croyait forcé de suivre au milieu des ténèbres de l'ignorance! Malgré le funeste préjugé auquel il obéissait, Charlemagne devait bien voir que la soumission des Saxons n'était que feinte et allait disparaître; mais dans le système qui l'entraînait avec son siècle, que pouvait-il faire de mieux? et d'ailleurs de plus grands intérêts l'appelaient en Italie.

Didier était retiré dans le fond d'un monastère; mais son fils Adalgise, patrice de l'empire d'Orient, ne songeait qu'à monter sur le trône de ses pères. Constantin Copronyme, qui redoutait bien plus la puissance des Français conduits par Charlemagne que celle des Lombards, lui offrait des secours; les grands de Lombardie, à qui Charlemagne avait confié le gouvernement des places ou des provinces de leur pays, conservaient des liaisons secrètes avec le fils de leur ancien roi : Adalgise était même parvenu à traiter avec Rotgaude, duc de Frioul.

(776) Adrien découvre cette conspiration, en informe le roi. Charlemagne arrive en Italie avant qu'on y soit instruit de son départ, surprend Rotgaude, lui fait trancher la tête, s'empare de Trévise, dans laquelle le beau-père du duc s'était renfermé, pacifie la Lombardie, et revient vers la Germanie, où les Saxons, ainsi qu'il l'avait prévu, relevant l'étendard de l'insurrection, avaient ruiné ou attaqué les forts qu'il avait garnis de troupes françaises, pour les contenir plus facilement sous son obéissance.

Witikind, l'un de leurs chefs les plus valeureux, et que son dévouement à sa patrie, son amour pour l'indépendance et l'honneur de lutter contre Charlemagne, ont immortalisé, avait dirigé leurs armes.

Le roi tient une assemblée générale à Worms, va chercher les Saxons jusque vers les sources de la Lippe, les oblige à implorer de nouveau la clémence du vainqueur, en voit plusieurs recevoir le baptême, répare les forts qu'il avait construits, et revient en-deçà du Rhin, où il célèbre les solennités civiles et religieuses de la Noël et de Pâques, la première à Héristal, et la seconde à Nimègue.

(777) La belle saison était arrivée; Charlemagne veut déployer devant les principaux Saxons toute la magni-

ficence du trône des Français et tout l'appareil de la puissance du roi de France et d'Italie ; il veut frapper leur imagination, les pénétrer de sentiments plus analogues à ses désirs, les lier par des serments plus solennels et plus durables. C'est auprès de leurs sauvages asiles qu'il veut se montrer à eux au milieu de l'élite de sa nation. Il convoque l'assemblée générale à Paderborn, très-près des montagnes alors si couvertes de bois où la Lippe prend sa source, et qui bordent vers le sud-ouest le bassin du Weser ; il y appelle les chefs des Saxons. Ils n'osent résister à la volonté de Charlemagne, présent pour ainsi dire au milieu de leurs retraites ; ils accourent à sa voix. Ils paraissent devant ce siége triomphal qu'environne l'assemblée des Français. Ils répètent au nom de leur nation ce serment de fidélité qu'ils ont tant de fois violé, et qui n'a jamais été en quelque sorte pour eux que l'expression de leur résignation à un inflexible destin ; ils consentent, s'ils manquent à leur promesse, à perdre et leur pays et leur liberté.

Witikind cependant n'est pas parmi eux ; il n'a pas voulu être complice de l'humiliation de sa patrie ; il n'a pas voulu s'abaisser à des promesses qu'il aurait eu horreur de tenir. Il s'est éloigné de son pays avec quelques-uns des siens ; il est allé dans le Danemarck, appelé alors *Normannie*, porter sa haine contre les oppresseurs de sa nation, et leur susciter de nouveaux ennemis. Son absence le fait briller d'un nouvel éclat. Charles est trop grand pour ne pas l'admirer : l'éloignement seul de Witikind désenchante pour ainsi dire à ses yeux la cérémonie qu'il a imaginée ; il doit voir plus que jamais combien les Saxons sont loin d'être domptés.

Mais il va développer un des nouveaux plans enfantés par son génie.

Un émir des Sarrasins d'Espagne vient jusques à Pa-

derborn implorer le secours de Charlemagne, et lui faire hommage de la province qu'il gouverne au-delà des Pyrénées.

Dès 752, Juzif, ce gouverneur général des Espagnes musulmanes, que nous avons vu vouloir profiter de la destruction de la dynastie des Ommiades et se rendre indépendant du nouveau khalife de Damas, avait rassemblé des troupes contre Hamer, qui ne voulait pas reconnaître son autorité. Hamer les avait battues et avait assiégé Sarragosse, qui lui avait ouvert ses portes.

Abul-Abbas, qu'on a aussi nommé Abdala-Sapho, le premier khalife des Abassides, ou descendant d'Abbas, oncle de Mahomet, étant mort en 754, Almanzor, ou Abul-Tafar Almanzor son frère, qui lui avait succédé sur la chaire du prophète, s'était empressé de confirmer Juzif dans son gouvernement des Espagnes.

Sarragosse était rentrée sous la domination de Juzif (755); Hamer lui avait été livré. Il avait détaché Suléiman-Icabab avec une partie de son armée, pour aller reconquérir Pampelune; mais le roi don Alphonse des Asturies avait défait Suléiman.

Les armes de don Alphonse n'étaient pas cependant celles que Juzif devait le plus redouter.

Nous avons vu, dans notre sixième époque, Moavia, reste infortuné de ces Ommiades, appelés *Humeyas* par les Espagnols, échapper, avec son fils Abdérame, au fer des Abassides, ou *Alavezins*, et trouver un asile à l'extrémité de l'Afrique voisine de la péninsule. Moavia avait succombé à ses malheurs; son fils Abdérame imagina de les réparer.

Il n'avait que vingt-huit ans, son caractère était ferme, son courage peu facile à ébranler; il résolut de recouvrer une partie de la puissance de ses pères. Il savait que les Espagnes renfermaient un grand nombre de partisans de sa famille, et beaucoup de musulmans

mécontents du gouvernement de Juzif; il y fit passer secrètement l'Arabe Béder et quelques autres de ses confidents. Ces émissaires parcoururent l'Andalousie, pendant que Juzif était encore auprès de Sarragosse; ils s'entendirent avec les principaux des musulmans qu'ils trouvèrent très-disposés à reconnaître l'autorité d'un Ommiade dont ils connaissaient les belles qualités, et qui serait indépendant, non seulement du gouverneur général de l'Afrique, mais du khalife lui-même.

Abdérame parvint à rassembler quelques soldats, partit pour la péninsule, débarqua au port d'Almugnecar, dans le royaume de Grenade. Il y trouva un grand nombre de ses partisans qui se rangèrent sous ses drapeaux. Plusieurs villes voisines se déclarèrent pour lui. Il occupa les défilés de ces montagnes de la Sierra Névada, dont les sommets sont couverts de neiges dans presque toutes les saisons, et qu'il lui fut d'autant plus facile de garder, que l'hiver régnait déjà; d'ailleurs les soldats de Juzif, accoutumés à la brûlante température des plaines espagnoles, refusèrent de braver les rigueurs du froid au milieu de ces monts si élevés.

Le nombre des troupes d'Abdérame augmentait cependant chaque jour; et d'abord après le milieu de mars il put se faire proclamer à Archidona, prendre le titre de roi (756), descendre des montagnes, et entrer en monarque dans la ville de Séville.

Juzif cependant s'approchait à la tête de son armée. Abdérame remonta le bassin du Guadalquivir; il rencontra Juzif auprès de Cordoue. Le fleuve les séparait, et comme les pluies l'avaient beaucoup grossi, les deux armées furent pendant quelques jours en présence l'une de l'autre; des arrangements furent même proposés : mais les eaux du fleuve ayant beaucoup baissé, Abdé-

rame le passa, défit Juzif, l'obligea à se réfugier dans Tolède avec les débris de son armée, et entra dans Cordoue, qui se rendit à lui, ainsi que toute la partie de l'Andalousie qui ne l'avait pas encore reconnu.

Ses succès lui inspirèrent trop de confiance; il fit une faute : il s'éloigna trop de Séville et de Cordoue; il passa dans le bassin du Guadiana; il alla dans l'Alentéjo assiéger Béja. Juzif profita de son absence, parvint à pénétrer dans Cordoue par le moyen de quelques intelligences, enleva les femmes d'Abdérame, et les conduisit à Grenade qui n'avait pas encore pris parti pour son rival.

Abdérame, vainqueur de Béja et des pays voisins, se hâta de réparer sa faute; il marcha vers Grenade, y assiégea Juzif, le força à le reconnaître pour son roi, lui accorda des conditions avantageuses, reçut ses enfants en otage, lui laissa tous ses biens, lui donna même sa confiance, et se trouva paisible souverain de l'Espagne musulmane.

(757) Cependant don Alphonse, surnommé le Catholique, était mort. On avait élu à sa place son fils don Froïla, ou Fruela. Froïla commença son règne, suivant Ferréras, le moine de Silos, don Roderic, et plusieurs autres auteurs espagnols, par défendre aux prêtres de son royaume de se marier à l'avenir, et leur ordonna de se séparer des femmes qu'ils avaient épousées. Ces auteurs ajoutent que son décret fit beaucoup de mécontents dans le clergé de ses états. La dureté de son caractère aigrit les esprits. Les Gascons de l'Alava et de la Navarre, impatients de sa domination, s'insurgèrent pour s'y soustraire; mais il les vainquit, ravagea leurs terres, leur fit beaucoup de prisonniers, et les força à se soumettre de nouveau à son pouvoir.

On voit les Gascons traités par Froïla comme les Saxons par les Pepin, Charles-Martel et Charlemagne; ainsi le voulait l'esprit du huitième siècle.

Juzif cependant n'avait pu se plier à la soumission qu'il avait promise à Abdérame; il avait pris les armes, et rassemblé vingt mille hommes (759). Abdérame le contraignit à s'enfuir dans Tolède, dont les habitants effrayés donnèrent la mort à Juzif, et livrèrent leur ville à Abdérame, qui, redevenu tranquille souverain de toutes les Espagnes mahométanes, prit le titre d'émir Ulmuumenine, seigneur suprême des musulmans.

(760) Il fit attaquer les chrétiens du royaume des Asturies; il paraît même que son armée pénétra jusque dans la Gâlice; mais elle fut entièrement défaite par le roi don Froïla, qui, en mémoire de cette victoire, fit bâtir ou augmenter une ville destinée à être la capitale de ses états, et qu'on nomma Oviédo.

Le mauvais succès de l'entreprise d'Abdérame enhardit plusieurs gouverneurs de la péninsule, anciens partisans ou parents de Juzif, à se soustraire à la domination de cet émir suprême, auquel la force seule les avait contraints d'obéir. La fortune paraissait près de l'abandonner, et la nouvelle couronne des Espagnes chancelait sur sa tête; son courage le sauva.

(761) Il parcourut à la tête d'une armée redoutable et fit rentrer sous ses lois le pays de Béja, les Alpuxares auprès de Grenade, la province de Murcie, celle de Valence; et, conduisant dès le commencement du printemps de l'année suivante, 762, son armée victorieuse vers Sarragosse, il soumit tout l'Arragon, s'avança en 763 vers Barcelone, dont le gouverneur, qui s'était déclaré vassal de Pepin-le-Bref, ne reçut cependant aucun secours des Français, et réduisit la Catalogne sous son obéissance, comme il avait réduit l'Arragon.

(765) Craignant néanmoins le ressentiment d'un prince aussi puissant que Pepin, il lui envoya des ambassadeurs qui lui offrirent et en reçurent de riches présents, et dont le succès lui prouva que le roi des Français ne

pensait point à porter ses étendards au-delà des Pyrénées.

Abdérame profita de la tranquillité qu'il venait de rendre aux Espagnes, pour continuer d'embellir sa ville de Cordoue, où il voulait fixer sa résidence, commencer d'y construire une grande et magnifique mosquée, y élever des palais somptueux, y multiplier ces beaux jardins, si recherchés par un peuple originaire des sables brûlants de l'Arabie.

Pendant qu'il tâchait de faire fleurir les arts de la paix dans les belles contrées sur lesquelles il régnait, don Froïla se faisait détester des chrétiens de son royaume (767). Il avait traité de la manière la plus cruelle les Galiciens, que sa dureté avait portés à s'insurger contre lui; et par un crime horrible, il venait de tuer de sa main, dans son propre palais, son jeune frère, que ses qualités, sa douceur, son affabilité, faisaient chérir, et que la jalousie lui avait rendu odieux. Plusieurs grands du royaume conspirèrent contre Froïla; il fut assassiné (768), et on élut à sa place don Aurèle, ou Aurélius, fils de son oncle, son fils étant encore trop jeune pour pouvoir être choisi.

Ce don Aurèle fit ou renouvela avec Abdérame un traité dont son successeur, don Silo, gendre du feu roi don Alphonse, obtint la continuation, lorsqu'il monta sur le trône des Asturies, en 774.

Plusieurs années de paix avaient déjà produit entre les musulmans et les Visigoths d'Espagne des communications et des liaisons qui avaient donné lieu à beaucoup de mariages. Plusieurs chrétiens avaient épousé des musulmanes, et plusieurs musulmans s'étaient mariés avec des chrétiennes; et ce qui serait bien plus remarquable, et qu'on ne pourrait rappeler qu'avec indignation, c'est que don Aurèle n'avait obtenu la paix d'Abdérame, suivant certains auteurs, qu'en consentant à lui payer un tribut annuel de cent jeunes filles.

Cependant le feu de l'insurrection n'avait été que couvert dans l'Arragon; il couvait depuis long-temps dans cette province. Les bienfaits d'Abdérame n'avaient pu éteindre dans le cœur des enfants de Juzif le ressentiment de la mort de leur père. Tout d'un coup l'incendie éclata à Sarragosse, à Huesca, et dans tout l'Arragon jusques aux pieds des Pyrénées (777). Les gouverneurs de ces deux places se déclarèrent indépendants, et résolurent d'avoir recours à la puissante protection de Charlemagne, dont la renommée publiait en Europe, en Asie et en Afrique, les victoires, la puissance et la gloire.

Dès les premières années du règne de Pepin-le-Bref, Nîmes, Maguelone, Béziers, Agde et le Roussillon s'étaient soumis à ce prince; et en 755, ou pour le plus tard en 759, la reddition de Narbonne, en faisant passer toute la Gaule narbonnaise ou visigothe sous la domination des rois français, avait porté jusques aux Pyrénées les frontières de leurs états. Le royaume de Charlemagne et celui d'Abdérame n'étaient donc séparés que par les Pyrénées. Les musulmans de la péninsule, révoltés contre le roi de Cordoue ou des Espagnes mahométanes, ne devaient espérer aucun secours utile des rois des Asturies, trop faibles pour porter leurs armes loin de leurs montagnes; ils ne pouvaient réclamer la puissance que du roi des Français.

(777) Les émirs ou gouverneurs de Sarragosse et de Huesca vinrent donc en France implorer ce Charlemagne, l'objet de l'amour d'une partie de l'Europe, de la terreur de l'autre, et de l'admiration de tous. Ils sont admis devant lui dans l'assemblée générale de Paderborn. Ils implorent son assistance; ils le supplient d'être leur suzerain, leur défenseur, leur roi; ils lui offrent, pour ainsi dire, la conquête des Espagnes, où il trouvera tant de chrétiens à délivrer ou à défendre, et tous prêts à combattre pour le premier prince de la chrétienté.

Charlemagne se laisse entraîner par les offres des émirs; il cède à leurs prières; il laisse soupçonner le plan immense qu'on lui a supposé, celui de rétablir l'empire romain dans toute son étendue, et d'en être le chef. Il propose, à l'assemblée générale qu'il préside, la guerre d'Espagne; il a de la peine à ébranler des Français qui ne veulent pas dépasser les Pyrénées; il a besoin de toute l'influence qu'il sait si bien exercer sur les esprits pour avoir leur assentiment. Il l'obtient enfin, reçoit l'hommage des émirs, les reconnaît pour ses vassaux, ne les congédie qu'en leur promettant de passer en Espagne dès l'année prochaine, et se prépare à cette grande et nouvelle expédition.

(778) Il forme en effet deux armées, l'une levée dans la Lombardie, dans la Bourgogne, dans la Provence et dans la province narbonnaise, et l'autre dans les provinces occidentales de la France et dans les Aquitaines. Il donne le commandement de la première à un de ses généraux, et lui ordonne de pénétrer en Espagne par le Roussillon et la Catalogne; il se met à la tête de la seconde, et la dirige vers la Navarre.

Il célèbre la fête de Pâques à Casseneuil, où l'on voyait alors sur les rives du Lot et à quelques lieues d'Agen un château considérable.

Il traverse les Pyrénées non loin des sources de la Nive, assiège Pampelune, et malgré la vigoureuse résistance des musulmans, la prend de vive force. Ibin Alarabi, gouverneur de Sarragosse, et Abiatar, gouverneur de Huesca, viennent au-devant de lui. Il descend en triomphateur le long des rives de l'Èbre, s'avance vers Sarragosse, et est à peine entré dans cette capitale de l'Arragon, qu'il voit flotter dans les airs les étendards victorieux de son armée de Catalogne, à laquelle la terreur de son nom avait ouvert les portes de Gironne et de Barcelone. Tout le pays situé depuis

l'Èbre jusques aux Pyrénées est soumis à sa puissance.

Il paraît, malgré l'assertion d'un historien, qu'Abdérame crut de sa politique de laisser un libre cours à ces troupes formidables qui descendaient des deux extrémités des Pyrénées comme deux immenses torrents auxquels rien ne pouvait résister. Il imagina que Charlemagne ne laisserait pas long-temps ses redoutables armées entre l'Èbre et la France, et son espoir ne fut pas trompé.

Le roi des Français apprend bientôt que le nord de la Germanie a repris les armes. Witikind est sorti de sa retraite; il a rallumé toute l'ardeur de ses compatriotes; il leur a montré Charlemagne éloigné de plus de trois cents lieues; il leur a fait voir ses meilleures troupes engagées au-delà des gorges des Pyrénées; il a fait retentir les noms de liberté et d'indépendance jusques au plus profond de leurs bois ténébreux; il leur a promis la victoire. Il marche à leur tête; le ravage et la mort suivent ses pas. Charlemagne ne veut pas pousser plus loin sa conquête; il se décide à repasser en France; il va y ramener son armée. Le Nord sauve le Midi.

On ignore quels nouveaux rapports la guerre d'Espagne avait établis entre la France et le royaume des Asturies. On n'a rien transmis des mesures que Charlemagne crut devoir prendre à ce sujet en quittant la péninsule. Mais il demande des otages au gouverneur d'Huesca. Il en reçoit le fils et le frère de cet émir. Il garde auprès de lui le gouverneur de Sarragosse, qu'il soupçonne d'avoir changé de parti et d'avoir des intelligences secrètes avec Abdérame. Il remonte le long du cours de l'Èbre, traverse la Navarre, fait démanteler la ville de Pampelune, et s'enfonce vers les plus hauts sommets des Pyrénées par la vallée de Roncevaux.

Son expédition n'a pas réussi au gré de ses désirs, il a été contraint de s'arrêter dans sa course; mais il a atteint un grand but, celui de déployer sa puissance au-

delà des Pyrénées, de la montrer aux Maures, de leur faire sentir la force de ses coups, de leur imprimer un effroi qui garantisse ses frontières. Cette idée le console dans son espèce de retraite forcée. Il rentre d'ailleurs victorieux et triomphant. Un malheur auquel il fut vivement sensible l'attend cependant au milieu des montagnes gigantesques qu'il traverse : on dirait que la nature veut venger ses asiles les moins accessibles, violés par le conquérant.

Il était près de sortir des longs défilés dans lesquels son armée était engagée. Le plus grand nombre de ses soldats descendaient vers la France au travers des précipices, et en suivant, dans des gorges étroites et le long de rochers menaçants, les bords escarpés de gaves fougueux. L'arrière-garde était encore près de l'endroit où l'abbaye de Roncevaux a été élevée ; elle conduisait les bagages. Plusieurs des braves les plus renommés de France y avaient été placés pour la sûreté de l'armée. Aucun ennemi ne paraissait pouvoir oser attaquer les Français, aucun musulman ne s'était montré. La nuit approchait, lorsque les Gascons, habitants des vallées des Pyrénées, attirés par l'espoir du butin, et se confiant dans leur courage, dans leur agilité, et dans leur habitude de parcourir les sentiers les plus difficiles, se précipitent pour ainsi dire du haut de leurs roches sur cette arrière-garde, embarrassée au milieu de tous les obstacles que lui opposent des gorges sauvages, étroites et hérissées de débris. L'arrière-garde étonnée, mais non effrayée, se défend avec une valeur admirable. Lupus, descendant de cet Eudes, duc d'Aquitaine, qui avait vaincu les Sarrasins auprès de Toulouse et de Cahors, combat à la tête des Gascons : on dirait qu'il veut venger sur le fils de Pepin et sur le petit-fils de Charles-Martel tout ce que Charles-Martel et Pepin ont fait éprouver à ses pères.

L'arrière-garde cependant ne peut être secourue par le gros de l'armée, déjà trop éloigné. Les Français se battent en désespérés; ils se couvrent d'une nouvelle gloire : mais les prodiges de leur valeur ne peuvent les soustraire à leur sort; ils succombent; ils sont taillés en pièces. Les dépouilles et le bagage de l'armée sont emportés par les vainqueurs dans leurs cavernes ou dans leurs huttes écartées. Le champ de bataille reste jonché de cadavres. Là gisent couverts de blessures, Égilard, grand-maître du palais du roi; Anshelme, comte de ce même palais; Thierry d'Ardennes, Riol de Mas, Guy de Bourgogne, et ces trois preux, Olivier, Renaud, et le fameux Roland d'Angers, neveu de Charlemagne, héros des fables du onzième siècle, et à jamais immortalisés par l'Arioste.

La postérité reconnaissante a construit sur ce champ de Roncevaux une chapelle funèbre, autour de laquelle on voyait trente tombeaux s'élever, une peinture représenter la fameuse journée, et des inscriptions rappeler les noms des preux morts les armes à la main. Ces monuments ont peut-être péri, ou n'existeront pas toujours; mais tant que l'on honorera et le génie céleste de la poésie et la valeur des braves morts en combattant pour leur patrie, les monts voisins de Roncevaux seront les monuments de la gloire des Roland, des Renaud, des Olivier, comme du poëte qui les a célébrés. Les voyageurs iront sur les sommets de ces monts colossaux, chanter les vers de l'Arioste, redire la chanson de Roland, proclamer les noms des braves, et répéter, après mille ans, l'éloge de celui qui était si digne de leur commander.

C'est au moment où Charlemagne sort des vallées qui divisent ces montagnes qu'il apprend et son malheur irréparable et l'impossibilité d'en atteindre les auteurs. Il s'indigne; mais il a la gloire si rare de vaincre un courroux inutile, et d'obéir à sa haute sagesse. Il poursuit tristement sa route; ses trophées ne sont plus pour lui que des

pompes funèbres; mais il doit à la France de parcourir sa brillante carrière; il surmonte sa douleur, et son âme se remplit de la pensée de ses devoirs.

Quel était ce Witikind, ce demi-sauvage, qui sans titre, sans état, sans couronne, n'a besoin que de son audace pour entraîner une nation, et pour obliger le plus puissant des monarques et le plus grand des capitaines à rejeter ou du moins à suspendre un vaste plan, et à traverser toute l'Europe pour s'opposer à la hache d'un Saxon? Charles était trop grand pour ne pas voir combien son adversaire était digne de lui.

Il ne peut néanmoins conduire jusque dans la Germanie son armée trop fatiguée et par ses marches et par ses victoires; il envoie contre les Saxons des Allemands et d'autres Austrasiens. Les Saxons sont repoussés et taillés en pièces, leur sang inonde la Germanie; mais leur haine contre la France les suit jusques au fond de leurs forêts, et Witikind leur reste.

(779) Charlemagne s'occupe de régler l'administration de son royaume. Il voit les abus funestes sous lesquels les peuples gémissent; il n'ose détruire des usages barbares ou sacriléges que défendent l'ignorance et leur antiquité, il craint d'ébranler les fondements de l'ordre social; mais il tempère, diminue et même anéantit presque entièrement les effets de ces symptômes d'une civilisation trop près de disparaître. Il ordonne, par exemple, par un des capitulaires qu'il concerte avec une de ces assemblées générales auxquelles on a dans la suite donné le nom de diètes, que si des meurtriers ou d'autres grands coupables cherchaient un asile dans une église, et en réclamaient le privilége, on leur refusât toute nourriture. Il veut que ceux qui sont chargés par leur famille de tirer vengeance de son ennemi reçoivent du coupable une somme d'argent déterminée, en forme d'amende ou d'expiation. Ceux qui refusaient de la recevoir ou de la payer devaient

être envoyés au roi, qui pouvait les reléguer dans le lieu le plus propre à prévenir de nouveaux malheurs.

Remarquez, pour bien juger des mœurs du siècle, que, d'après ces mêmes capitulaires, les parjures devaient être condamnés à perdre une main, sans pouvoir la racheter. Et comment dans un temps où, malgré les monarques les plus sages et les plus respectés, la violence était si puissante, n'aurait-on pas cherché à rendre inviolable la foi des saintes promesses, qui seule pouvait donner un peu de sécurité aux faibles?

Ces ordonnances prescrivaient aussi de condamner les voleurs à perdre pour la première fois un œil, pour la seconde fois la main, pour la troisième fois la vie.

Mais voici une sorte de contribution que le roi, réuni à l'assemblée générale, n'aurait pas osé établir, et à laquelle on se soumet sans contrainte à la voix de la religion et de l'humanité.

Tant de guerres s'étaient succédé, les forêts couvraient une si grande partie du sol de la France, les champs destinés aux moissons étaient si peu nombreux, leur culture avait été si négligée, les passages si fréquents des troupes les avaient exposés à tant de ravages, que dans cette année 779 la famine régna sur toute la France. Une sorte de peste ou de grande mortalité la suivit. Une assemblée d'évêques régla, avec l'agrément et la sanction du roi, la manière dont la charité chrétienne et la bienfaisance publique distribueraient leurs bienfaits parmi les malheureux accablés sous le triple fléau de la guerre, de la contagion et de la famine, et mêleraient aux secours qu'elles répandraient, la consolation de ces prières qui, adressées à l'auteur de la nature, donnent au moins l'espérance, le plus grand de tous les biens. Les évêques et les prêtres dirent trois messes; les religieux et les religieuses récitèrent trois psautiers. Les évêques, les abbés et les abbesses donnèrent suivant leur revenu, une livre, ou une demi-livre,

ou un quart de livre d'argent; ils nourrirent un, deux, trois ou quatre pauvres. Les comtes, les leudes, les vassaux, suivant leur fortune et le nombre d'hommes qui leur étaient soumis, nourrirent plus ou moins de pauvres, et donnèrent une livre, une demi-livre, un quart de livre ou une once d'argent. Le règlement ecclésiastique les obligea à jeûner pendant deux jours, eux et *leurs hommes*; et ce qui montre d'un côté combien tout tendait à favoriser la richesse et la puissance, et de l'autre quelles idées bizarres s'étaient introduites dans la religion, c'est qu'on pût racheter ces jeûnes, comme on aurait racheté des peines encourues pour des crimes, en donnant, suivant la nature et l'étendue de ses possessions, ou trente deniers, ou une once et demie, ou trois onces d'argent.

(780) A peine l'année 780 avait commencé, que Charlemagne, toujours inquiet des dispositions des Saxons, passa le Rhin, s'avança jusques à la Lippe, tint une assemblée générale qu'il réunit vraisemblablement à Paderborn, alla vers l'Elbe, y convoqua une assemblée de Saxons et d'autres Germains, leur laissa des évêques et des prêtres pour répandre parmi eux ce qui restait encore d'instruction en Europe, et dont le clergé était dépositaire; puis il se rendit en Italie avec la reine Hildegarde, et ses deux fils, Carloman et Louis.

On a écrit qu'il avait cru enchaîner pour ainsi dire les Saxons à sa puissance, en publiant une ordonnance d'après laquelle le droit d'hérédité était restreint aux enfants et aux frères. Lorsque celui qui mourait ne laissait ni frères, ni enfants, la succession appartenait au prince, qui la donnait au plus dévoué. Cette disposition blessait ce droit sacré de propriété qu'on n'attaque jamais en vain, parce que tout le monde est intéressé à le défendre. Elle humilia d'ailleurs les fiers Saxons, dont on outrageait le caractère; ils convinrent entre eux de ne jamais recevoir aucun des honteux présents qu'on voulait

leur faire, et leurs esprits s'aigrirent plus que jamais.

Ce fut à Pavie que Charlemagne passa l'hiver, et il alla à Rome célébrer la fête de Pâques.

(781) Le pape y donna le baptême à Carloman, dont le nom fut changé en celui de Pepin; le jeune prince reçut aussi du pontife de Rome l'onction royale, ainsi que son frère Louis.

Mais quelle funeste politique asservit le génie de Charles, malgré les exemples effrayants que lui présente l'histoire! Il ordonne la destruction future de ce grand monument qu'il élève avec tant de gloire, mais avec tant de peine; il décrète le démembrement de la monarchie qu'il fonde; il fait proclamer Pepin roi de Lombardie, et Louis roi d'Aquitaine. Sa sagesse ne l'abandonne pas cependant tout-à-fait : au milieu de cette déplorable erreur, il veut que ses enfants, élevés dans le pays qu'ils doivent gouverner un jour, en apprennent la langue, en suivent les usages, en connaissent les besoins, en aiment les habitants, en soient chéris à leur tour; et quoique l'aîné ait à peine cinq ou six ans, et Louis quatre ou cinq, il laisse Pepin en Lombardie, et lorsqu'il est arrivé à Orléans, il envoie Louis dans l'Aquitaine.

C'est dans cette même année qu'une ambassade solennelle fut envoyée à Charlemagne de la capitale de l'empire d'Orient.

Constantin Copronyme était mort en 775, pendant qu'il faisait de grands préparatifs pour réprimer les courses des Bulgares. Il avait cessé de vivre au milieu de douleurs très-vives, produites par une lèpre cruelle, bien faible châtiment de ses crimes; et les terribles et sanglants effets de sa férocité n'avaient pas seuls marqué son règne : c'est pendant ce règne si funeste à l'empire d'Orient qu'un froid des plus rigoureux en désola les contrées. Le Pont-Euxin fut couvert de glaces, qui

s'étendirent au travers du Bosphore de Thrace jusque dans la Propontide; et auxquelles les historiens ont donné jusques à trente coudées d'épaisseur.

L'empire, en apprenant la mort de Copronyme, avait remercié le ciel de l'avoir délivré de ce monstre.

Son fils Léon, surnommé Porphyrogénète, lui avait succédé. Pepin-le-Bref avait dans le temps refusé à ce Léon la main de sa fille Gisèle. Constantin Copronyme lui avait donné pour épouse Irène, jeune Athénienne, distinguée par son esprit, ses talents, sa grâce et sa beauté; Léon avait pour elle une grande tendresse. Mais jusques à quel point pouvaient égarer et pervertir l'intolérance et la superstition! Irène avait été élevée dans la foi des chrétiens qui admettaient le culte des images. Lorsqu'elle avait épousé Léon, elle avait été obligée de renoncer à ce culte que détestaient Léon et son père Copronyme : l'amour que l'empereur avait pour elle ne pouvait cependant surmonter un soupçon qui agitait son âme; il la croyait toujours attachée à ses premières opinions. On se plut à augmenter sa méfiance : on découvrit une image de Jésus et une de Marie cachées au chevet du lit de l'impératrice. Léon n'eut plus que de l'horreur pour elle; il ne cacha pas sa haine. On a écrit qu'il avait imité les persécutions de son père; Irène craignit ou feignit de craindre pour sa vie.

L'empereur mourut peu de temps après, en 780; les uns ont dit qu'il était mort subitement, d'autres ont écrit qu'il avait été tué en Syrie, où il était allé combattre les Sarrasins. Quoi qu'il en soit, le caractère d'Irène se développa sans contrainte; elle se montra bientôt dans toute son audace et dans sa cruauté.

Son fils Constantin Porphyrogénète n'avait que dix ans; son ambition n'en fut pas effrayée, elle devait régner sous le nom de cet enfant. Mais Léon avait laissé quatre frères, qui pouvaient prétendre à l'autorité; elle

commença par les faire ordonner prêtres, et quelque temps après, des mouvements populaires excités en leur faveur lui ayant donné des alarmes, elle eut recours à une précaution barbare, elle fit crever les yeux à l'aîné, couper la langue aux autres, et, par une adresse perfide et une intrigue dénaturée, elle parvint, dit-on, à rejeter sur son fils, quelque jeune qu'il fût encore, l'odieux de ces ordres cruels.

La renommée de Charlemagne qui retentissait bien loin au-delà du Bosphore, la frappait cependant d'une terreur secrète. Elle sentait qu'en réunissant même toutes les forces de l'empire elle ne pourrait opposer qu'une faible barrière à ce grand conquérant : elle résolut de s'en faire un appui. Elle lui fit demander par ses ambassadeurs, pour son fils Constantin, la main de Rotrude, fille aînée du roi. Charlemagne accepta cette alliance, qui ne pouvait que favoriser ses vues. Le contrat fut signé; mais comme le jeune prince avait au plus douze ans, et que la princesse était encore moins âgée, on convint qu'elle demeurerait pendant quelque temps en France; et on mit auprès d'elle un eunuque nommé Élisée, pour lui apprendre la langue grecque et l'instruire des usages de Constantinople.

Tassillon, duc de Bavière, se maintenait toujours dans une sorte d'indépendance. Charlemagne ne crut pas pouvoir le souffrir plus long-temps; il lui envoya Ébrard, son grand échanson, et le diacre Riculphe, auxquels le pape Adrien joignit deux évêques. Tassillon, menacé de voir toutes les forces françaises fondre sur ses états, n'osa les attendre. Il se hâta de se rendre à Worms, où était Charlemagne, lui prêta serment de fidélité, et lui donna douze otages.

La France, la Germanie et l'Italie étaient en paix au commencement de 782. Charlemagne crut néanmoins devoir se rendre à Paderborn, et y tenir une diète, où

des envoyés des Saxons, des ambassadeurs de Sigefroy, roi des Danois ou Normands, et d'autres ambassadeurs du roi des Abaves, vinrent reconnaître sa puissance ou lui demander la paix et son amitié.

Mais à peine Charlemagne avait-il repassé le Rhin, que quelques Sclaves ou Esclavons se soulèvent. Il se hâte d'envoyer contre eux une armée commandée par trois généraux. Il apprend cependant que cette guerre a pris un caractère bien plus important : les Esclavons ne sont pas seuls soulevés; les Saxons ont repris les armes, et Witikind est à leur tête. Il ordonne au comte Theuderic de rassembler toutes les troupes qui sont en-deçà du Rhin, et de marcher contre les Saxons.

Theuderic joint les trois généraux auprès du Wéser. Il est convenu qu'ils attaqueraient ensemble l'ennemi. Mais les trois généraux ne veulent pas partager avec Theuderic les avantages de la victoire ; ils livrent bataille sans le prévenir. Witikind les taille en pièces ; deux de ces généraux sont tués, et ceux des Français qui peuvent se sauver vont chercher un asile dans le camp de Theuderic. Charlemagne, affligé d'un désastre auquel il n'est pas accoutumé, se met à la tête d'une nouvelle armée. A peine le bruit de son approche est-il parvenu au-delà du Rhin, que les Saxons mettent bas les armes. Witikind se retire en Danemarck; il frémit de ne pouvoir se mesurer contre le plus grand capitaine. Sa gloire n'est pas ternie. Mais de quel crime, à l'éternelle honte du huitième siècle, Charles va se rendre coupable! Il ordonne aux principaux des Saxons de venir le trouver, il rejette leurs excuses, il leur demande Witikind qui n'est plus parmi eux, il les fait entourer par ses troupes, et quatre mille cinq cents Saxons sont immolés.

Tant que la justice ne sera pas entièrement exilée de dessus la terre, la postérité reprochera à Charles cette

horrible boucherie. Inutile et funeste cruauté que la politique seule aurait dû prévenir ! Ce massacre transporte les Saxons de fureur, et combien de sang va couler encore sur les champs de la Germanie !

(783) Charles s'éloigne de ces contrées qui déposeront à jamais contre lui. Il va à Thionville, il y passe l'hiver. Il y célèbre les fêtes de Noël et de Pâques, il y perd la reine Hildegarde. Ah ! quelque barbares que fussent ses contemporains, son esprit était élevé au-dessus de son siècle : la bonté n'était pas étrangère à son âme. Lorsque, loin du bruit des armes, la réflexion fut descendue dans cet esprit que les préjugés avaient séduit, que l'orgueil avait égaré; lorsque les solennités religieuses qu'il avait célébrées dans un sanctuaire de paix lui eurent rappelé ces maximes de douceur, de charité et de clémence que Jésus a scellées de son sang; lorsque la mort d'une reine qui lui était chère lui eut montré le néant de la puissance, lui eut découvert une tombe inévitable sous les marches du trône, et lui eut fait sentir l'aiguillon de la douleur, combien, nous aimons à le croire, il dut gémir sur l'ordre sanguinaire que lui avait arraché l'ivresse du pouvoir ! combien, dans le silence de la nuit, privé de celle qu'il avait tant aimée, plongé dans la tristesse, entouré pour ainsi dire des ombres de ses victimes, et voyant devant lui l'inflexible postérité, dut-il expier son crime et mériter l'indulgence des hommes comme celle de la Divinité !

Charlemagne témoigna les regrets que lui inspirait la mort de la reine par les honneurs qu'il fit rendre à sa mémoire. Hildegarde fut enterrée à Metz, dans l'abbaye dédiée à saint Arnould, grand-père de Pepin d'Héristal, et par conséquent quatrième aïeul du roi.

Charlemagne y fonda un collége de prêtres qui devaient tous les jours réciter des prières auprès du tombeau d'Hildegarde, sur lequel brûlaient sans cesse plu-

sieurs lampes. On montrait encore dans cette abbaye, du temps de dom Calmet (*Histoire de Lorraine*), une tunique ou chasuble de soie blanche, parsemée d'aigles d'or, et que l'on disait donnée par Charlemagne à l'église qui renfermait les restes de celle pour laquelle il avait eu une tendresse si vive. On y conservait aussi, dans une cassette d'ivoire, un des ornements de tête de la reine Hildegarde. Dans ce temple où reposaient les cendres vénérées de ce saint Arnould, le chef de la famille royale, on ne voyait pas seulement le mausolée d'Hildegarde, les dépouilles mortelles de deux filles de Pepin-le-Bref et de deux filles de Charlemagne y étaient placées autour de celle de la reine, leur belle-sœur ou leur mère; et ce fut le célèbre Paul Diacre que Charlemagne, auprès de qui il était alors, chargea de composer les épitaphes de ces princesses. D'autres sépulcres reçurent dans ce temple, et pour ainsi dire dans ce dernier asile paternel, d'autres descendants de saint Arnould. Lorsqu'en 1239 un abbé de cette église en voulut agrandir et rehausser le chœur, on découvrit, en creusant la terre, vingt-deux tombes dans lesquelles on trouva, avec les restes de ceux qu'on y avait déposés, des habits de soie, de riches sandales, des gants, des anneaux, des couronnes, des bâtons de commandement ou des sceptres. On vit parmi ces morts, dont les débris paraissaient à la lumière, des femmes revêtues d'habits royaux, et dont les cheveux encore conservés présentaient un peu du brillant de la dorure dont il semblait qu'on les avait ornés. Il y avait aussi quatre petits sépulcres, dans lesquels reposaient de jeunes enfants couverts du lin le plus fin; et, pour l'histoire des arts, et par conséquent pour atteindre autant qu'il est en nous au but de cet ouvrage, disons, d'après les manuscrits de cette abbaye, quelle était la magnificence de cette église lorsqu'on y éleva le mausolée de la femme de Charlemagne.

On la regardait comme un des plus beaux monuments de l'Austrasie. On s'était servi, en la construisant, des marbres et des restes les plus précieux du grand amphithéâtre et des autres édifices publics construits sous les empereurs romains dans la ville de Metz, qu'ils affectionnaient beaucoup, ou dans les environs de cette capitale. La voûte en était soutenue par des colonnes de marbre, au-dessus desquelles régnaient des tablettes et des compartiments d'autres marbres de plusieurs couleurs. Les chapiteaux de ces colonnes étaient ornés de substances brillantes, appelées pierres précieuses par les anciens auteurs, et qui devaient être ou des prases, ou d'autres agates, ou des cristaux, ou des obsidiennes, ou des schorls, ou des verres colorés et factices, et qui réfléchissaient avec éclat la lumière des lampes ou celle du soleil; et presque tout l'intérieur était couvert de peintures mêlées à de l'or et à de l'argent.

(783) Cependant Witikind, auquel s'était joint son frère Albion, parcourait la Saxe, parlait à ses compatriotes de leurs frères immolés, les remplissait d'une fureur nouvelle, et allumait dans leurs cœurs les feux de la vengeance. Toute la nation saxonne se lève en armes et proclame la guerre à mort. Charlemagne doit éprouver le remords plus que jamais; mais le sort en est jeté, il marche contre les Saxons.

La guerre dure deux ans. Charlemagne est contraint de passer l'hiver dans la Germanie. Il bat les Saxons plusieurs fois. Il remporte deux grandes victoires; l'une à Detmold, dans le bassin du Wéser, au-delà de Paderborn; l'autre sur les rives de la Hase, entre l'Ems et le Wéser. Tous ses efforts sont inutiles, les Saxons succombent, et ne se soumettent pas.

Charlemagne les admire, tout le ramène à des sentiments plus doux. Malgré tous les nuages dont la barbarie l'environne, il entrevoit moins confusément la

véritable gloire, il a recours à la justice et aux bienfaits. Il adresse des envoyés à Witikind; il déploie avec lui toute la grandeur de son âme. Il ne s'irrite pas de voir les Saxons se méfier de ses promesses : il a un si terrible événement à expier! il consent à leur donner toutes les garanties de la paix qu'il leur offre; il leur envoie des ôtages : ils cèdent.

Le roi était venu passer l'hiver du commencement de 786 à Attigny sur l'Aisne; Witikind et son frère viennent l'y trouver. La bienveillance avec laquelle il les accueille achève de les gagner. Charlemagne et Witikind se contemplent ; ils s'étaient inspiré mutuellement une si grande estime! Charlemagne le traite en digne chef d'une des plus braves nations. Witikind abjure tout ressentiment. Ce que la force n'avait jamais pu faire, la justice, l'affection et les égards l'obtiennent. Witikind ne témoigne aucun éloignement pour la religion de Jésus, il se détermine à l'embrasser. Il reçoit le baptême avec son frère et un grand nombre de Saxons; et Charlemagne en ressent tant de joie, qu'il envoie un abbé au pape Adrien, pour lui en porter la nouvelle, et pour l'inviter à ordonner des actions de grâces solennelles.

On a écrit que de ce fameux Witikind descendaient les empereurs de la maison de Saxe; et c'est de ce même héros qu'était petit-fils le comte Walbert, d'où sont venus les anciens comtes d'Oldenbourg, et par conséquent les ducs de Holstein, la maison impériale de Russie, celle de Danemarck et celle du dernier roi de Suède.

Vers ce même temps, Charlemagne fut bien aise de voir son jeune fils Louis. Il le fit venir d'Aquitaine, dont il l'avait fait roi, et où il l'avait envoyé pour en apprendre l'idiome et les usages. Le jeune prince parut à Paderborn, où était Charlemagne : il n'avait encore que sept ans. Il était à cheval, avec plusieurs Aquitains de

son âge, et dont les pères étaient des plus puissants de leur patrie. On les vit vêtus et armés à la manière des Gascons. Ils portaient un petit manteau rond, les manches de leur chemise étaient fort amples, ils avaient une espèce de haut-de-chausse fort large, leurs éperons étaient attachés à leur chaussure, un javelot armait leurs jeunes bras. Charlemagne les reçut avec bienveillance, témoigna beaucoup d'affection à son fils, et ordonna qu'il retournât dans l'Aquitaine après les grandes chaleurs de l'été.

Le roi, cependant, résolut de faire un quatrième voyage à Rome, et de réprimer les entreprises audacieuses d'Arégise, duc de Bénévent, qui voulait se déclarer indépendant et prendre la couronne royale. Il passa la fête de Noël à Florence, et se rendit ensuite à Rome, où le pape Adrien le reçut avec les plus grands honneurs. Arégise, redoutant le ressentiment de Charlemagne, lui envoya son fils et de grands présents, mais le roi ne s'avança pas moins jusques à Capoue. Le duc, n'osant pas paraître devant Charlemagne, sortit de Bénévent, lui adressa son second fils pour servir d'otage avec son aîné, et promit d'être à jamais fidèle. Le roi reçut ses soumissions, oublia le passé, et ne garda que son second fils en otage.

(787) Charlemagne était encore à Rome, lorsqu'on y vit arriver des envoyés de Tassillon, duc de Bavière. Ils venaient prier le pape Adrien de ménager au duc les bonnes grâces du roi, et de dissiper les soupçons qu'on pouvait avoir donnés contre lui à Charlemagne. On leur demanda des garanties de leurs promesses; et leurs réponses n'ayant pas satisfait le roi, il quitta Rome avec l'intention de déployer sa puissance contre le duc: et il faut remarquer qu'Adrien menaça Tassillon de l'excommunier, s'il violait la foi qu'il avait jurée à Pepin et à Charlemagne.

Dès que le roi fut de retour en France, il convoqua en effet une assemblée générale à Worms; et, après y avoir reçu le serment des Bretons, ou habitants de la péninsule située entre les embouchures de la Seine et de la Loire, qu'un de ses généraux avait obligés, malgré leur amour pour l'indépendance, à reconnaître sa suzeraineté, il exposa à l'assemblée les sujets de plainte qu'il avait contre le duc de Bavière, et lui fit connaître son désir d'employer la force des armes pour réduire Tassillon à l'obéissance qu'il lui devait. Il paraît qu'il voulut déployer de grandes forces pour diminuer les chances de la guerre et la rendre plus courte. Il s'avança lui-même jusques à Augsbourg, à la tête d'une armée; son fils Pepin vint le joindre, malgré son âge encore bien tendre, avec des troupes italiennes ou lombardes; et un corps considérable, composé d'Austrasiens et même de Saxons, alla camper sur les bords du Danube.

Tassillon vit promptement qu'il lui était impossible de résister. Il vint trouver Charlemagne, se jeta à ses pieds, lui promit l'obéissance la plus fidèle, se démit de son duché, en déposant son bâton de commandement entre les mains du monarque, reprit ses états en qualité de vassal, les reçut en fief, en fut investi par le sceptre que lui donna Charlemagne, et prêta un serment solennel.

Le roi garda en otages le fils du duc et plusieurs des principaux Bavarois. Mais à peine Tassillon fut-il de retour en Bavière, qu'irrité par le danger qu'il avait couru et par les soumissions auxquelles il avait été réduit, il recommença ses menées secrètes contre Charlemagne. Il n'était pas peu invité d'ailleurs à ces tentatives par sa femme, fille de Didier, détrôné par Charlemagne, nièce d'une princesse renvoyée par le roi des Français, et sœur d'Adalgise, qui errait infortuné loin

du pays où ses pères avaient régné ; elle voulait venger et son frère, et sa tante, et son père.

Lorsque Charlemagne fut informé des nouvelles démarches de Tassillon, il était à Ingelheim, sur le bord du Rhin, auprès de Mayence. Il y passa l'hiver, y réunit une assemblée générale pour le mois de mai, y convoqua tous les princes qui relevaient de la couronne de France, et particulièrement le duc de Bavière.

Tassillon, qui ne croyait pas que ses projets eussent été découverts, fut bien étonné lorsqu'il entendit les Bavarois s'élever eux-mêmes contre lui. Ils l'accusèrent d'avoir violé sa foi, d'avoir dit qu'il aimerait mieux mourir que de vivre sous la dépendance du roi ; d'avoir ajouté que, quand il aurait dix fils, il préférerait leur mort à leur assujettissement à la France ; et enfin d'avoir traité avec les Huns, pour les engager à faire une irruption dans les états de Charlemagne. Tassillon avoua tout ; et l'assemblée composée non seulement de Français proprement dits, mais de Lombards, de Bavarois et de Saxons, le condamna à perdre la tête.

Mais combien tout ce que Charlemagne avait éprouvé depuis le massacre des quatre mille cinq cents Saxons avait donné de regrets à son âme, d'élévation à ses pensées et de force à ses vertus ! Il se souvint d'ailleurs que Tassillon était fils de la sœur de son père. Il ne voulut pas confirmer le jugement de la diète : il fit grâce de la vie au duc de Bavière ; il l'envoya dans le monastère de Saint-Goar, sur le Rhin, où Tassillon reçut la tonsure monastique. Théodon et Théotbert fils de Tassillon, furent envoyés dans l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, où on leur donna l'habit religieux. Sa femme Licetberge, dont les conseils avaient été la principale cause de son malheur, prit le voile dans un monastère ; l'une de ses deux filles se retira dans l'abbaye de Chelles, et l'autre dans celle de Notre-Dame ou

de Saint-Jean de Laon. Les grands ou seigneurs de Bavière qui avaient partagé les projets du duc furent exilés, et le duché fut réuni à la couronne de France.

La destitution de Tassillon n'arrêta pas néanmoins les Huns et les Abares ou Avares, qu'il avait suscités contre les Français. Ils firent une irruption en Bavière, et une autre en Italie; mais celui qui devait diriger et seconder leurs mouvements était renfermé dans un cloître; ils furent battus et repoussés au-delà de leurs frontières.

Un ennemi plus puissant se déclare cependant contre Charlemagne. Le duc de Bénévent, qui ne peut supporter la dépendance où l'a réduit le roi des Français et d'Italie, a recours à l'impératrice de Constantinople. Il n'est plus question du mariage de la fille de Charlemagne avec l'empereur Constantin, soit que ce mariage ait été rompu par le roi, ou qu'une nouvelle politique d'Irène l'ait portée à y renoncer (788). L'impératrice adopte les propositions du duc de Bénévent; elle conçoit toutes les espérances qu'on veut lui donner; elle envoie une armée en Italie; elle en confie le commandement à Adalgise, ce fils de Didier, qui avait cherché un asile à Constantinople. Cette armée est entièrement défaite par les généraux de Charlemagne. Adalgise est pris et mis à mort, la guerre d'Italie terminée, et la couronne de Lombardie assurée plus que jamais sur la tête de Charlemagne.

Le roi passa l'hiver de la fin de 788 et du commencement de 789 à Aix-la-Chapelle, où il réunit une assemblée générale, ou un concile, ou un synode, avec lequel il fit des règlements ou capitulaires remarquables. Voici les principales dispositions de ces capitulaires: on doit les regarder comme une partie de l'histoire des mœurs du siècle.

Que les métropolitains assemblent deux fois tous les

deux ans les évêques de leur province ; qu'on n'ordonne pas d'évêque ni de prêtre sans titre ; qu'on n'établisse pas d'évêques dans les hameaux ni dans les villages ; que les chorévêques ne remplissent leurs fonctions qu'avec la permission des évêques diocésains ; que les évêques, les abbés, ni les abbesses, n'aient ni couples de chiens, ni faucons, ni vautours, ni jongleurs ; que les abbesses ne puissent pas sortir de leurs monastères sans la permission du roi ; que les chanoines vivent sous la discipline de l'évêque, comme les moines sous celle de l'abbé ; qu'on n'ordonne pas de prêtre qui ne soit âgé de trente ans ; que les prêtres ne disent pas la messe sans communier ; que les prêtres et les diacres ne portent pas les armes ; que les moines ni les clercs ne puissent entrer dans les cabarets, ni pour y boire ni pour y manger ; qu'on ne donne pas le voile à une vierge avant qu'elle ait vingt-cinq ans ; que les femmes n'approchent pas de l'autel ; qu'on n'introduise pas de nouveaux noms d'anges ; qu'on n'admette que les noms de Michel, de Gabriel et de Raphaël ; qu'on ne rende pas d'honneurs à des saints ou à des martyrs inconnus ; qu'on ne reçoive pas certaines lettres que l'on dit tombées du ciel, qu'on les rejette, et qu'on les brûle ; que l'on n'ait pas recours aux prétendus magiciens ou enchanteurs, à ceux qui se vantent d'exciter des tempêtes, de donner des ligatures magiques, de tirer des augures des arbres, des fontaines ou des rochers ; que nul ne tire dans le psautier ni dans l'évangile pour deviner l'avenir ; qu'on ne suspende pas des billets à des perches pour empêcher la grêle ; qu'on ne laisse ni mendier ni rôder certains *pleureurs* qui marchent nus et chargés de fer, sous le prétexte d'exécuter une pénitence imposée ; que les parjures ne soient pas admis en témoignage ; que les lépreux soient séparés des autres hommes ; que dans tous les évêchés et dans tous les monastères il y ait des écoles pour les

enfants; qu'il y en ait d'intérieures pour les clercs et les religieux, et d'extérieures pour les séculiers; qu'on y apprenne le chant, les psaumes, la manière de noter ou d'écrire en abrégé, l'arithmétique et la grammaire; qu'on ait pour ces écoles des livres écrits correctement; qu'on ne laisse transcrire l'évangile, le psautier, et le missel que par des hommes mûrs.

Pendant les fêtes de Pâques de 787, que Charlemagne avait passées à Rome, une discussion s'était élevée entre les clercs de sa chapelle et ceux de la chapelle du pape. Les chantres romains avaient prétendu qu'ils avaient seuls la tradition de la véritable manière de chanter, telle qu'elle avait été établie par le pape saint Grégoire. Charlemagne avait prononcé en faveur des Romains; il avait demandé au pape des chantres qui pussent répandre en France ce chant plus conforme aux règles de Grégoire Ier. Adrien lui avait donné deux musiciens très-habiles, nommés, l'un Théodore, et l'autre Benoît; il leur avait remis les antiphoniers que Grégoire avait notés lui-même, et qu'on pouvait regarder, ainsi que nous l'avons déjà dit, comme des restes plus ou moins bien conservés de la musique grecque. Charlemagne avait placé l'un de ces musiciens à Soissons, et l'autre à Metz, dont l'école était devenue bientôt la plus célèbre; il avait ordonné que tous les antiphoniers du royaume fussent corrigés d'après ceux du pape Grégoire; il avait voulu que chaque ville envoyât à Metz ou à Soissons des hommes capables d'apprendre de Benoît ou de Théodore le chant romain, la note romaine, qu'on appela dans la suite la note française, et l'art de jouer de l'orgue; et ce qui confirme plus qu'on ne le croirait d'abord ce que nous avons tant répété de la barbarie qui régnait dans le huitième siècle, non seulement parmi les Français proprement dits, mais encore parmi les Gaulois, plus éloignés cependant du temps

où ils ne formaient que des hordes sauvages, c'est que, d'après les anciens chroniqueurs ou historiens de France, la voix des chantres français n'était pas assez flexible pour se prêter, comme celle des musiciens d'Italie, aux agréments et à l'expression du chant grégorien ou romain.

Mais ce n'est pas seulement par des ordonnances que Charlemagne s'efforce de ranimer les lumières des lettres, il y joint l'autorité si puissante de l'exemple. Il rassemble autour de lui des hommes que leurs connaissances ont rendus célèbres; il établit dans son propre palais une école où l'on instruit les jeunes princes et les fils des grands de l'état; il en donne la direction à un Anglais, nommé Alcuin, que la renommée lui désigne, et qu'il se hâte d'appeler ou de retenir en France. Il étudie lui-même sous ce maître, qui lui inspire une grande estime; il se livre à un travail littéraire, régulier, comme s'il avait été retiré dans un cloître, au lieu d'avoir pour ainsi dire à gouverner l'Europe entière. Il s'occupe des sciences ou des arts, qui étaient alors le principal but des veilles de quelques hommes studieux; il embrasse dans ses constants efforts ce qu'on appelait alors la rhétorique, la dialectique, l'astronomie, la théologie et les règles de la discipline ecclésiastique, à laquelle il attache d'autant plus d'importance, que, le clergé réunissant à l'habitude du pouvoir civil, à un rang élevé et à de grandes richesses, l'enseignement de tout ce qu'on désirait d'apprendre, la supériorité que l'instruction la plus légère donne sur ceux qui n'en ont pour ainsi dire aucune, et le droit de parler au nom de Dieu, lui paraît disposer du principe le plus dangereux comme le plus utile de toutes les opinions et de tous les mouvements des peuples.

C'est principalement pendant la saison rigoureuse qu'il donnait ces mémorables exemples: lorsque l'hiver

finissait, l'armée réclamait d'une manière plus particulière les soins du grand capitaine.

Au commencement du printemps de 789, la sûreté des frontières septentrionales du royaume lui parut exiger une expédition nouvelle. Il passa le Rhin à Cologne, et marcha contre les Vilses, anciens Esclavons établis vers les bords de la Mer Baltique, dans les contrées qui portent aujourd'hui le nom de Poméranie. Ces peuples, retirés au milieu de ces lacs ou marais si nombreux qui attestaient l'origine de ces plaines moins anciennement sorties du sein des eaux que la haute Germanie, abandonnaient souvent leurs asiles pour ravager les pays qui faisaient partie des états de Charlemagne. Le roi jeta sur l'Elbe deux ponts dont il défendit les deux extrémités par une espèce de camp retranché, où il laissa des troupes. Il fit la guerre comme dans une contrée à demi sauvage et dans un siècle barbare : il détruisit les bois, ravagea les champs, culbuta ceux qui lui résistèrent. Les Vilses implorèrent la paix, et se soumirent à reconnaître le roi des Français. Charlemagne reçut leurs serments et leurs otages, et vint à Worms, sur le bord du Rhin. Singulier arrangement, obéissance vaine, promesses trompeuses ; Charlemagne avait à peine fait une trêve. Les incursions des Barbares ne pouvaient être suspendues qu'autant que la terreur des armes de Charlemagne conserverait sa force parmi eux ; mais qu'attendre de plus de ces Vilses grossiers que leur caractère, leur courage, leurs habitudes, leurs désirs violents ou leurs besoins impérieux lançaient, par une puissance irrésistible, au milieu de pays plus favorisés par la nature ou par les arts, qui n'avaient pas encore disparu ?

Charlemagne passa l'hiver à Worms, et toute l'année 790 s'écoula sans que la paix du royaume fût troublée.

Ce fut pendant cette année où les ravages de la guerre furent suspendus, que Charlemagne tint à Worms une assemblée générale. Il y reçut les ambassadeurs des Huns ou Abares qui habitaient l'Autriche, la Bohême, la Hongrie de nos jours, et avec lesquels il désirait de régler les limites de la Bavière. Il en envoya à ces peuples, dont il ne croyait pas devoir perdre de vue l'ancienne puissance et les anciennes invasions. Les négociations furent sans succès, et l'assemblée résolut de déclarer la guerre à ces Huns qui avaient porté le ravage dans les contrées bavaroises.

Le rendez-vous de l'armée est à Ratisbonne. Charlemagne (791), qui sent toute l'importance de la nouvelle guerre qu'il entreprend, ne néglige aucune précaution; il rassemble des forces considérables. Il médite son plan, il veut animer ses guerriers d'une ardeur nouvelle, il veut montrer le prix qu'il attache à leur épée, à ce signe de leur valeur. Son fils, Louis-le-jeune, roi d'Aquitaine, arrive auprès de lui à la tête de ses Gascons. Il a déjà quatorze ans. Charlemagne lui ceint lui-même, en présence des braves, l'épée qu'à leur exemple le jeune prince doit chercher à rendre fameuse. C'est comme une arme d'honneur qu'il veut que son fils s'efforce de mériter.

Il divise ses troupes en quatre corps. Le premier, commandé par le comte Theuderic, et le second sous les ordres du grand chambellan Meginfroy, descendent le long de la rive gauche du Danube. Le roi, à la tête du troisième corps, s'avance le long de la rive droite de ce fleuve; et le quatrième corps, composé de Bavarois, porté sur de nombreux bateaux, et suivant le cours de ce même Danube, escorte les vivres et les munitions de l'armée.

On arrive à l'embouchure de l'Ems. On était déjà aux premiers jours de septembre; les hostilités vont

commencer. Charlemagne veut exalter l'esprit de la nation entière : il ordonne des prières publiques; des processions solennelles parcourent le camp; les évêques qui suivent le roi paraissent nu-pieds au milieu de l'appareil des combats, et mêlent leurs chants religieux au bruit des armes et aux cris qui appellent la victoire. Charlemagne écrit à la reine Fastrade, qui était restée à Ratisbonne; il désire que les mêmes vœux soient proférés dans toutes les parties de ses vastes états. On prescrit à tous les prêtres de célébrer l'auguste sacrifice, et à tous les clercs de réciter les cantiques sacrés.

Charlemagne passe la rivière d'Ems, et entre dans le pays des Huns. Ces peuples défaits et consternés abandonnent leurs villes; ils se retirent dans leurs montagnes les plus écartées, et s'y enfoncent dans les bois les plus touffus avec tout ce qu'ils ont pu emporter de plus précieux. Quelques enceintes retranchées où ils avaient laissé des guerriers, sont emportées rapidement par les troupes du roi. Charlemagne entre dans Vienne, et s'avance jusques à l'endroit ou le Raab se jette dans le Danube. Il y fait reposer son armée, et, content d'avoir soumis ou plutôt parcouru en vainqueur les contrées situées entre l'Ems et le Raab, il ramène les Français à Ratisbonne, où il passe l'hiver.

Le corps d'armée commandé par le comte Theuderic et par le grand chambellan traverse la Bohême aussi facilement que Charlemagne était allé jusques aux rives du Raab. Les peuples se soumettent ou s'enfuient, et se dissipent devant les armes françaises. Le nom seul de Charlemagne imprime un si grand effroi, que les Saxons n'osent pas profiter de la seule occasion que le sort leur présente de recouvrer leur indépendance. Ils auraient pu, en se jetant sur le flanc gauche et même sur les derrières des armées de Charlemagne, les harceler, en battre divers corps, intercepter leurs commu-

nications, enlever leurs subsistances, détruire leurs bateaux, arrêter leur marche, donner le temps aux Huns des bords du Danube, et à ceux de la Bohême, de se reconnaître, de revenir de leur frayeur, d'opposer une résistance terrible; ils auraient pu rendre vains les immenses préparatifs de Charlemagne, l'obliger à la retraite, remporter peut-être sur lui un de ces grands avantages que la renommée publie au loin, et donner à plusieurs nations germaniques le signal de dangereuses insurrections; ils restent immobiles, comme enchantés par le génie et l'audace de Charlemagne, comme absorbés dans la crainte de voir l'orage tomber sur leur tête.

Charlemagne avait conçu une grande pensée. On peut croire qu'elle lui avait été inspirée pendant son expédition contre les Huns, par les difficultés que ses convois éprouvèrent; mais il s'éleva bientôt vers un but bien plus étendu. Il veut donner un grand mouvement au commerce; il veut en faciliter les échanges, lui frayer une nouvelle route, et reculer les limites de cette barbarie à laquelle il est souvent forcé de céder; mais dont il sent si fortement ou devine avec tant de perspicacité une grande partie des maux. Son désir est de réunir la Mer Noire et l'Océan par le Rhin et le Danube. Son projet est au-dessus de tout ce qui a été encore exécuté ou imaginé en Europe, même par les Romains. Il en trace le plan, il en règle l'exécution, il en ordonne les travaux. Le canal qu'il commence de faire creuser devait aller de la rivière de Reidnitz dans celle d'Altmuhl. Les sources de ces deux rivières ne sont éloignées que de deux lieues ou environ, et ne sont séparées que par une chaîne de montagnes voisines d'Anspach. C'est cette chaîne que le canal devait traverser. On serait remonté de l'Océan par le Rhin, le Mein qui a son embouchure dans ce fleuve, et la Reidnitz qui se jette dans le Mein, jusques au point de partage des

eaux, et on en serait descendu vers la Mer Noire par l'Altmuhl, qui communique avec le Danube. Le canal devait avoir trois cents pieds de largeur. On était alors bien éloigné de la science qui, de perfectionnement en perfectionnement, a réduit les canaux à des dimensions bien plus étroites et bien plus utiles; et d'ailleurs il fallait en tout de grandes proportions pour convenir aux grandes idées de Charlemagne. On avait déjà creusé deux mille pas de cet immense canal, lorsqu'on se crut obligé d'y renoncer. Le temps était pluvieux, le terrain marécageux en beaucoup d'endroits; les terres remuées pendant le jour s'éboulaient pendant la nuit. On ne se donne pas le temps d'attendre des circonstances plus favorables, de trouver le moyen de maintenir les terres, de consolider les bords. Des événements malheureux occupèrent la pensée de Charlemagne, les travaux furent abandonnés. J'ai vu, il y a quelques années, des plans faits par ordre de celui qui gouvernait alors la plus grande partie des états de Charlemagne, pour réaliser ce canal projeté par le fils de Pepin. On y voyait les admirables progrès des sciences physiques : mais l'idée principale était un bel hommage à Charlemagne, elle ne différait point de la pensée de ce grand homme.

Pendant que le roi des Français était encore à Ratisbonne, son cœur fut cruellement blessé. Pepin surnommé le Bossu, le fils qu'il avait eu d'Himiltrude, se plaignait depuis long-temps de la reine Fastrade. Cette princesse, bien différente d'Hildegarde que le roi avait eu le malheur de perdre, et dont la bonté, la douceur et l'affabilité inspiraient tant d'affection et de dévouement, avait déplu par sa hauteur à plusieurs grands d'Austrasie. Combien de malheurs peut produire l'amour-propre blessé! et qui ignore combien il lui est difficile de renoncer à son ressentiment? Ces grands seigneurs humiliés passèrent du mécontentement au crime,

et du crime à la démence. Pour renverser la reine qu'ils détestaient, ils eurent la folle pensée d'attaquer le plus puissant des rois et le héros des Français; et à quelle circonstance fortuite tint le succès de leur complot parricide!

Ils imaginèrent de se servir de Pepin. Leur ambition seconda leur haine; ils espérèrent de régner sous son nom. Ils circonvinrent le jeune prince; ils ne laissèrent échapper aucune occasion de l'aigrir contre la reine; ils exagérèrent les torts de Fastrade à son égard; ils ne cessèrent de lui dire qu'elle ne pensait qu'à indisposer contre lui le roi son père. Ils lui rappelèrent à chaque instant qu'il était l'aîné des fils de Charlemagne, et que cependant il était le seul des enfants du roi qui n'eût reçu ni royaume ni principauté. Ils le flattèrent; ils le séduisirent d'autant plus facilement en opposant une passion funeste à l'esprit dont il était doué, que, malgré le défaut qui lui avait fait donner son surnom, il avait une figure qui prévenait en sa faveur, qu'il était aimé, et qu'il se persuada, dans un moment de délire, que les Français seraient pour lui.

La jeunesse, l'ambition, la jalousie, la haine, la vanité, une flatterie perfide, tout entraîna le malheureux Pepin; il consentit au plus grand des forfaits: il conspira contre son père.

Il vient à Ratisbonne avec ses conjurés. Tout est disposé pour l'exécution de leur complot; on n'a aucun soupçon de leur trame. Ils se réunissent pendant la nuit dans une église, ils arrêtent leurs dernières mesures: rien ne paraît pouvoir préserver Charlemagne.

Par un de ces hasards qu'on ne prévoit jamais, et qui sauvent ou perdent les empires, un prêtre lombard, nommé Ardulphe ou Fardulphe, s'était endormi dans le fond de l'église et y avait été renfermé. L'obscurité du temple le dérobe aux conspirateurs, le bruit qui accompagne leur infernale conférence le réveille, il entend

leurs sinistres propos, il apprend tous leurs secrets. Il tâche de s'échapper: on le découvre; on veut l'immoler; on se contente de l'obliger à jurer sur l'autel qu'il ne révèlera rien de ce qu'il vient d'entendre. On le laisse partir; mais à peine est-il hors du temple, qu'il court au palais et demande à parler au roi. La nuit était avancée; on le rebute. Le roi, qui entend une rumeur extraordinaire, ordonne aux femmes qui servaient la reine d'en apprendre la cause. Elles voient un homme mal vêtu et d'un air égaré qui veut entrer dans l'appartement du monarque; elles en rient; il insiste. Charlemagne, toujours accessible à ceux qui ont à réclamer sa justice, commande qu'on le lui amène. Ardulphe raconte tout ce qu'il vient de voir et d'entendre. Pepin et ses complices sont arrêtés.

On les traduit devant la diète, qui les condamne à perdre et leurs biens et la vie. Mais Charlemagne suit les mouvements de son âme magnanime et de son cœur paternel; il use du plus beau droit et des rois et des pères: il se contente de reléguer son fils dans le monastère de Saint-Gal, et ensuite dans celui de Pruim; il fait grâce de la vie à ses complices, dont plusieurs ne sont qu'envoyés en exil, et il donne l'abbaye de Saint-Denys au prêtre lombard.

L'évêque de Verdun, nommé Pierre, est accusé d'avoir trempé dans la conjuration. N'étant encore que simple prêtre, il avait livré à Charlemagne une place de Lombardie; le roi l'avait fait évêque; sa première trahison pouvait rendre la seconde plus vraisemblable. Charlemagne se borne à lui ôter un moyen puissant de nuire à la tranquillité du royaume: il fait détruire les murs et les tours de la ville épiscopale de Verdun, que les pierres énormes dont ils étaient construits et le fer et le plomb qui liaient ces larges blocs rendaient un retranchement trop solide et trop dangereux.

Pendant que le roi ressentait ces chagrins que peut seule éprouver l'âme d'un père, et dont toute sa puissance ne pouvait le garantir, de tristes nouvelles lui parviennent de différentes extrémités de son royaume.

(780) Divers événements s'étaient succédé dans la péninsule espagnole. Abdérame, qui régnait sur l'Espagne musulmane dès 756, y avait traité les chrétiens avec assez de douceur. Il exigeait qu'ils payassent à son trésor une somme plus ou moins considérable toutes les fois qu'on devait sacrer un nouvel évêque; mais ce qui prouve la tranquillité dont ils jouissaient, c'est le grand nombre de discussions et de dissentiments théologiques qui s'élevèrent parmi eux à cette époque, et dont les principaux sujets étaient le jour de la célébration de la Pâque, l'observation des jeûnes, l'abstinence de certaines viandes, et différentes opinions sur la grâce divine et sur le libre arbitre. D'ailleurs les chrétiens, les mahométans et les juifs vivaient dans la meilleure intelligence; les chrétiennes se mariaient avec des juifs et des musulmans, les chrétiens épousaient des juives et des mahométanes, et les divorces rendaient ces alliances mutuelles d'autant plus fréquentes, qu'il paraît qu'ils étaient alors très-communs dans les Espagnes, puisque, d'après une lettre du pape Adrien, citée par plusieurs auteurs et notamment par Gretser, Duchesne et Pellicer, les prêtres même y prenaient pour femmes des personnes mariées qui quittaient leurs premiers époux.

En 781, Abdérame avait profité de la guerre que les Saxons faisaient à Charlemagne pour reconquérir, dans l'Arragon et la Catalogne, toutes les contrées qui avaient reconnu l'autorité de la France; et l'on serait étonné qu'un monarque aussi puissant que le roi des Français n'ait envoyé aucune troupe pour maintenir sa conquête, si, depuis la journée de Roncevaux, ce prince n'avait pas paru disposé à fixer en quelque sorte

les limites de ses états sur les sommets des Hautes-Pyrénées, ces barrières si naturelles des empires.

Le roi des Asturies, don Silo, étant mort en 783, on avait élu à sa place don Alphonse, fils de don Froïla; mais Maurégat, fils bâtard de don Alphonse surnommé le Catholique, s'était fait proclamer roi par un grand nombre d'Espagnols à qui il avait fait craindre le ressentiment du fils de ce don Froïla qu'on avait assassiné; et le nouveau roi avait abdiqué la couronne, et s'était retiré dans la province d'Avala.

En 785, les habitants de Girone, mécontents du gouvernement des musulmans, et remarquant la faiblesse de la garnison qu'Abdérame leur avait envoyée, conçurent le projet de rentrer sous la domination française. Ils parvinrent à en faire informer secrètement le conseil de Louis, roi d'Aquitaine. Les conseillers de ce jeune prince, qui n'avait alors que huit ou neuf ans, ne résistèrent pas à l'envie d'agrandir le royaume que Charlemagne avait donné à Louis; ils firent marcher vers Girone une armée que les habitants introduisirent dans la place, qui fit main basse sur les musulmans, et qui s'empara aussi d'Urgel et de quelques autres villes que l'on pouvait regarder comme les clefs des gorges par lesquelles on pénètre de la péninsule en France.

Abdérame ne paraît pas avoir pris, à cette époque, plus de mesures pour reconquérir Urgel et Girone, que Charlemagne, quelque temps auparavant, pour rentrer dans la Catalogne et l'Arragon.

Maurégat étant mort en 788, don Bermude, quoique diacre, fut élu pour monter sur le trône des Asturies.

Ce fut dans la même année qu'Abdérame cessa de vivre : on l'enterra à Cordoue, dans l'*Alcazar* ou le palais des rois. Il avait désigné un de ses fils, nommé Zuléma, pour lui succéder; mais Issem, son second fils,

s'empara de l'Andalousie et se fit reconnaître roi dans Cordoue. Zuléma marcha contre Issem; il partit de Tolède dont il était gouverneur lors de la mort de son père, passa la Sierra Moréna, et rencontra Issem auprès de Jaën. La bataille fut sanglante; mais Issem vainqueur se hâte de traverser cette même chaîne qui sépare l'Andalousie de la Castille, marche sur Tolède, s'en empare, revient vers la Murcie, remporte plusieurs avantages sur Zuléma, le fait consentir à se contenter d'une somme d'argent considérable, entre dans la province de Valence, qu'Abdalla, un autre de ses frères, voulait garder pour lui, le bat, l'oblige à suivre l'exemple de Zuléma, à passer avec lui en Afrique, à renoncer au trône, et se trouve, en 790, paisible possesseur de tous les états musulmans de la péninsule.

Le conseil de Louis, roi d'Aquitaine, veut tirer parti de la division des enfants d'Abdérame. Ce prince, âgé de treize ans, entre en Catalogne avec une armée. Zade, gouverneur de Barcelone, qui redoute le courroux d'Issem, contre lequel il s'était ligué avec Zuléma et Abdalla, va avec des présents au-devant de Louis, et lui offre de se reconnaître son vassal. Les gouverneurs de quelques autres places de la Catalogne suivent son exemple. Louis reçoit leur hommage, et s'avance vers Barcelone dont on croit qu'on va lui remettre les clefs; mais Zade, craignant de perdre son gouvernement, les refuse. L'armée de Louis prend Lérida de vive force, ravage la province de Huesca, fait un grand nombre de prisonniers. Le faible et incertain Zade, que les succès des Français ont intimidé, va trouver le roi d'Aquitaine; Louis ne reçoit pas ses excuses, renvoie à Charlemagne la décision de ce qui concerne ce gouverneur, et rentre dans ses états.

Issem cependant, seul roi musulman des Espagnes, veut étendre sa domination. Il reprend les projets de ses

prédécesseurs; il rassemble une nombreuse armée, et la conduit contre les chrétiens indépendants. Il s'avance vers les montagnes voisines de Burgos. Le roi Bermude se tient avec ses troupes dans les postes les plus avantageux; mais saisissant avec habileté une occasion favorable, il se précipite sur les Maures, les met en déroute, et délivre son pays.

Il se dégoûte néanmoins de la couronne, et l'abdique. On lui donne pour successeur, d'après son désir, ce même don Alphonse dont on avait craint la vengeance, mais que l'on connaît mieux, et que l'on ne redoute plus (791). Le nouveau roi fixe son séjour dans Oviédo, que son père don Froïla avait en quelque sorte fondée.

Cependant Issem, malgré la perte qu'il a faite dans les environs de Burgos, veut se venger de l'incursion que les Français de l'Aquitaine ont faite dans la Catalogne. Il sait que Charlemagne fait la guerre dans la Germanie, il croit l'occasion favorable. Il donne le commandement d'une armée à un de ses généraux, nommé Abdelmélich. Ce général maure s'avance au-delà des Pyrénées-Orientales jusques à Narbonne, en brûle les faubourgs, réduit beaucoup de chrétiens en esclavage, marche vers Carcassonne, et rencontre, auprès de la rivière d'Orbieu, Guillaume, comte de Narbonne, et les comtes des autres contrées voisines de la frontière, qui s'étaient hâtés de réunir leurs forces contre les musulmans. On combat de part et d'autre avec beaucoup d'intrépidité. Les Français, malgré les efforts héroïques du comte Guillaume, sont obligés d'abandonner le champ de bataille; mais Abdelmélich a perdu taut de monde, qu'il est forcé de reprendre le chemin de la péninsule.

(793) Presque dans le même temps où Charlemagne apprend les ravages des Sarrasins dans la province narbonnaise, on lui annonce que les Arabes sont plus résolus que jamais à soutenir la guerre contre les Français, et

que les Saxons ayant repris les armes, avaient taillé en pièces les troupes que le comte Theuderic avait réunies dans la Germanie.

Charlemagne donne les ordres nécessaires pour les préparatifs des guerres qu'il médite; et ne négligeant rien de ce qui peut ramener ou maintenir la tranquillité intérieure, il convoque en 794, à Francfort-sur-le-Mein, un concile de trois cents évêques, dont les décisions ont eu beaucoup de célébrité.

Il le présida lui-même, reçut les décrets de l'assemblée, les confirma, et en ordonna la publication.

On y condamna les opinions de Félix d'Urgel, et d'Élipand, métropolitain de Tolède, qui avaient renouvelé à beaucoup d'égards, sur la personne du Christ, celles de Nestorius.

On y prononça sur cette fameuse question du culte des images, qui, depuis le commencement du huitième siècle, avait, ainsi que nous l'avons vu, allumé les feux de la persécution et fait répandre des flots de sang dans l'empire de Constantinople. L'impératrice Irène avait, en 787, convoqué à Nicée en Bithynie un concile, connu sous le nom de second concile de Nicée, dans lequel on avait abrogé les décrets du concile de Constantinople, et déclaré que l'on devait, suivant la traduction de dom Calmet, *aux saintes images le salut et l'adoration honoraire, mais non pas le culte de latrie, qui n'appartient qu'à la sainte Trinité.* Le pape Adrien avait donné son approbation aux décrets de ce concile, mais les églises de France, de la Germanie et de la Grande-Bretagne, paraissant mal entendre la décision de ce second concile de Nicée, n'avaient pas partagé l'opinion du pape. Charlemagne, sur la demande de plusieurs évêques de France, avait même cru devoir faire composer par quelques théologiens, sur ce culte des images, un ouvrage divisé en quatre livres, à la tête duquel on plaça son nom, et

qu'il envoya en 790 au pape, pour l'engager à retirer l'approbation qu'il avait donnée aux décrets de Nicée. Adrien avait répondu aux quatre livres. Le concile de Francfort, présidé par Charlemagne, parut néanmoins rester convaincu que celui de Nicée avait prononcé anathème contre ceux qui ne rendraient pas aux images des saints un culte et une adoration comme à la Trinité; et en conséquence il déclara qu'il condamnait le sentiment des pères de Nicée, qu'il rejetait toute adoration des images, que l'on devait s'en tenir à ce que le pape saint Grégoire avait enseigné, en écrivant à Serène, évêque de Marseille, qu'il ne faut ni adorer ni briser les images, ni leur rendre un culte, ni renoncer à leur usage qui est louable.

Ce même concile de Francfort interdit aux abbés de faire crever les yeux, ou d'ordonner une mutilation des moines qui avaient commis de grandes fautes. Il les empêcha, par ce décret, de continuer d'usurper la puissance civile par des actes barbares.

Il ordonna qu'on coupât les arbres et les bois consacrés aux idoles; il déclara qu'on pouvait prier et louer Dieu dans toutes les langues.

La même assemblée consentit à ce que le roi gardât auprès de lui Hildebaud, archevêque de Cologne, qu'il avait nommé son archichapelain. Cet Hildebaud avait succédé, dans cette place d'archichapelain, à Angelram, évêque de Metz, qui, accusé par les évêques de France, en 785, d'avoir violé les canons, en acceptant un emploi incompatible avec les devoirs de l'épiscopat, avait composé pour sa justification, et adressé à Adrien un recueil de soixante ou quatre-vingts articles tirés de ces fausses décrétales attribuées à un grand nombre des premiers évêques de Rome, fabriquées en Espagne par un Isidore Mercator ou Peccator, portées en France par un archevêque de Mayence, et qui depuis ont tant servi à l'accroissement de l'autorité pontificale.

Mais voici un trait curieux des mœurs du huitième siècle.

Pierre, ce Lombard traître à sa patrie, qui, nommé ensuite à l'évêché de Verdun, avait été accusé de s'être rendu coupable d'une nouvelle trahison, en trempant dans la conjuration de Pepin-le-Bossu, voulut, pendant le concile de Francfort, détruire les soupçons qui ne cessaient de planer sur sa tête, au sujet de cette conspiration. Il offrit de prouver son innocence par son serment et par celui de son métropolitain, ou de deux ou trois évêques. Aucun prélat n'ayant voulu jurer que Pierre n'avait point conspiré contre le roi et l'état, cet évêque de Verdun fit paraître un champion pour subir ce qu'on appelait le jugement de Dieu. Ce champion étant entré dans la lice, et ayant été vainqueur, le concile admit l'innocence de l'évêque.

Tassillon, ce duc de Bavière, qui, depuis la perte de ses états, vivait dans un monastère, parut aussi devant le roi, dans le concile de Francfort. Revêtu de son habit de moine, il demanda pardon de toutes ses insurrections contre Pepin et contre Charlemagne, et renonça à tous les droits que lui ou ses enfants pouvaient avoir sur le duché de Bavière. On dressa trois actes de sa renonciation. Charlemagne lui assura une pension, et le fit conduire au monastère de Jumiège en Normandie, où il passa le reste de ses jours avec son fils Théodon.

La reine Fastrade mourut à Francfort dans cette même année 794, et Charlemagne ayant tenu, en 795, à Costheim près de Mayence une diète dans laquelle la guerre contre les Saxons fut résolue, il se mit à la tête de son armée. Charles, son fils aîné, et Louis, roi d'Aquitaine, étaient avec lui. Les Saxons s'étaient réunis dans une plaine voisine de Paderborn. Mais Witikind n'était plus à leur tête : Charlemagne, en leur ôtant ce grand guerrier par son estime et sa munificence, avait brisé leur talisman. A peine virent-ils les Français se déployer

devant eux, qu'ils implorèrent la clémence du roi. Charlemagne leur imposa deux conditions; il les obligea à recevoir de nouveau les prêtres chrétiens qu'ils avaient chassés, et il les força à lui livrer le tiers de leurs soldats, qu'il distribua dans différentes contrées de son royaume. Il espérait les faire participer au peu de civilisation qui existait encore, et qu'il cherchait à ranimer, en envoyant parmi eux ceux des Français ou des Italiens qui possédaient quelque instruction, et l'on voit par la transplantation qu'il ordonne du tiers de leurs soldats, combien son âme était encore profondément émue par le souvenir de l'horrible massacre de quatre mille cinq cents Saxons que la barbarie de son siècle avait immolés. Qu'il est loin maintenant de commander qu'on répande le sang de ceux qu'il a vaincus! Plus sa puissance s'accroît, et plus, par un exemple bien rare, sa vertu se fortifie contre son siècle; il est devenu bien plus que grand roi, il est grand homme.

Et néanmoins quelles étaient encore les idées dominantes de ce siècle, ces idées auxquelles obéissait Charlemagne lui-même? Ne pouvait-il pourvoir à la tranquillité de ses frontières germaniques qu'en exilant loin d'une patrie qui leur était si chère, des braves dont tout le crime était de vouloir l'indépendance de leurs forêts? Pourquoi s'obstiner à étendre une vaine autorité sur ces froides et stériles retraites d'une liberté sauvage? Pourquoi contraindre par la force des hommes grossiers, mais fiers et généreux, à recevoir des usages, des opinions et un culte, que l'exemple, les bienfaits, une douce expérience, la persuasion, et la gloire éclatante de Charlemagne leur auraient avec tant de facilité fait rechercher et adopter?

(796) Une nouvelle année venait de commencer. La Saxe était soumise; mais il fallait délivrer le midi de la France de la crainte des Sarrasins.

Lorsque l'armée d'Issem était rentrée dans la péninsule, après avoir ravagé une grande partie de la province narbonnaise, ce roi de Cordoue avait fait marcher ses troupes contre le roi des Asturies. Don Alphonse les avait attirées dans des endroits marécageux, où il les avait taillées en pièces malgré leur grand nombre.

(795) Issem n'avait pas beaucoup survécu à la défaite de son armée. Son fils Alhacan lui avait succédé. A peine était-il monté sur le trône, qu'il avait pris les mesures nécessaires pour terminer la fameuse mosquée commencée par son père, pour faire construire à Cordoue un pont sur le Guadalquivir, et pour entreprendre d'autres grands édifices publics. Il avait formé une garde particulière de deux mille Arabes ou Maures, et de trois mille chrétiens devenus musulmans; et, par une disposition bien remarquable et bien digne d'éloges, il avait ordonné que les enfants de ceux qui périraient à la guerre toucheraient la solde de leurs pères jusqu'au moment où ils pourraient pourvoir par eux-mêmes à leur subsistance.

Abdala et Zuléma, ayant appris en Afrique la mort de leur frère Issem, avaient conçu l'espérance de s'emparer au moins d'une partie de ses états. Ils étaient passés dans la péninsule, où les habitants de la province de Valence et d'autres contrées espagnoles et musulmanes s'étaient déclarés en leur faveur. Alhacan s'était empressé d'armer contre ses oncles. Les succès avaient été à peu près égaux des deux côtés.

Charlemagne ordonna aux comtes qui commandaient sur les frontières méridionales de France d'entrer dans la péninsule et de jeter la terreur parmi les Sarrasins. Les comtes fondirent sur la Catalogne, ne rencontrèrent aucun obstacle, portèrent partout le fer et le feu, rentrèrent dans leur patrie chargés de dépouilles, et y amenèrent un grand nombre de prisonniers.

Mais indépendamment des Saxons et des Sarrasins, les Abares avaient attaqué les frontières du royaume. Le moment de leur entière soumission à la France était arrivé; la victoire couronnait de tous les côtés les enseignes de Charlemagne. On vit dans l'armée française qui marcha dans la Pannonie contre les Abares, le jeune Pepin, roi de Lombardie, et Henri, duc de Frioul. Les retranchements des Abares, leurs fossés, leurs palissades, leurs *ringues*, ou espèces de camps fortifiés, furent forcés et détruits; leur prince fut tué; presque tous ses soldats périrent. Pepin s'empara de tous les pays situés entre le Raab, le Danube et la Drave.

Charlemagne n'était pas à la tête de ses troupes; Pepin ne put s'opposer à la férocité qui régnait si souvent dans les guerres du huitième siècle. On lit en frémissant qu'une grande partie de la nation de ces Huns fut exterminée; leur puissance fut détruite, leur influence anéantie; les immenses trésors recueillis pendant leurs terribles et si nombreuses excursions furent enlevés. Éginhard, l'historien de Charlemagne, dit que jamais aucune guerre n'avait fait tomber tant de richesses entre les mains des Français. Le roi Pepin étant venu auprès de son père, à Aix-la-Chapelle, lui présenta un des principaux Abares qui embrassa le christianisme, ainsi que tous les Huns qui l'avaient suivi; et la défense des nouvelles conquêtes fut confiée à des comtes ou gouverneurs de *marches* ou frontières, auxquels on donna le nom de *marckgrafs* (*margraves*), et que l'on regarde comme l'origine des margraves d'Autriche.

(796) Au milieu de ces triomphes Charlemagne apprit la mort du pape Adrien. On a écrit qu'il le regretta vivement. Un Romain succéda à Adrien sous le nom de Léon III. Le nouveau pontife s'empressa d'annoncer au roi sa nomination; il lui adressa les clefs du tombeau de saint Pierre, l'étendard de la ville de Rome, et de riches

présents, et il le pria d'envoyer des délégués pour recevoir le serment de fidélité du peuple romain.

Charlemagne dans sa réponse lui exprima avec quelle joie il avait appris qu'il avait été élevé sur la chaire de saint Pierre, par les suffrages unanimes du clergé et du peuple, et avec combien de satisfaction il avait reçu le témoignage de sa soumission et de sa fidélité. Il fit porter ses lettres par son secrétaire Angilbert, surnommé Homère, abbé de Centule, et le chargea de remettre à Léon des présents magnifiques.

Vers le même temps, le roi fit travailler à la construction de l'église et du palais d'Aix-la-Chapelle, dont il affectionnait beaucoup le séjour, et dont le nom est venu de cette basilique ou chapelle royale, et des eaux chaudes et minérales qui y attirent encore tant d'étrangers.

Ce temple était un magnifique trophée; tout y rappelait les victoires du roi des Français. On y voyait les bronzes de Pise former des portes ou des balustres, les mosaïques de la même ville en décorer le sanctuaire, les candélabres de Vérone y porter des lampes dorées, les marbres de Ravenne en revêtir les murs, des colonnes d'Italie soutenir le dôme au-dessus duquel brillait le globe d'or que surmontait la croix du sauveur. Les historiens contemporains, et ceux qui ont écrit dans le siècle suivant, se sont plu à célébrer les portiques, les galeries, les salles, les ménageries, les volières, les écuries du palais du roi, et ce grand bassin intérieur et couvert d'une immense voûte où les eaux thermales fournissaient des bains si salutaires.

(797 et 798) Les Saxons s'agitèrent encore; mais leurs mouvements n'étaient plus que les derniers efforts de leur amour pour cette sauvage et noble indépendance qu'ils avaient défendue avec tant de constance et de gloire, et qui a rendu leur nom sacré pour tous ceux qui chérissent leur patrie. Le roi transporta de nouveau un grand nom-

bre de Saxons dans des contrées françaises éloignées de leurs bois et de leurs marécages; et par une mesure plus douce, plus politique, plus digne de lui, il établit un grand nombre d'anciens Français au milieu des provinces, ou plutôt des forêts saxonnes.

Les généraux du jeune roi d'Aquitaine entrèrent dans la péninsule espagnole. Ils rétablirent, fortifièrent et peuplèrent, peut-être avec ces Saxons contraints d'abandonner les bords germaniques qui les avaient vus naître, Cardona, Vich ou Vique, Castroserra, et d'autres places voisines de la rivière de Ter, dans la Catalogne septentrionale. Ils élevèrent ainsi une nouvelle barrière contre les efforts des musulmans.

Pendant cette expédition, le jeune Louis vint à Toulouse. Don Alphonse, roi des Asturies, lui envoya des ambassadeurs, et lui demanda son alliance et celle de Charlemagne. Un musulman, qui commandait dans une contrée voisine des Pyrénées, et qui devait s'être rendu indépendant du roi de Cordoue, fit offrir des présents et demander la paix au roi d'Aquitaine; et Zade, qui gouvernait Barcelone, partit lui-même pour la France et alla à Aix-la-Chapelle, où le roi des Français le reçut pour son vassal et le confirma dans son gouvernement.

Mais un musulman qui pouvait devenir bien plus puissant que Zade vint aussi implorer le secours de Charlemagne. Abdalla supplia le roi, en son nom et au nom de son frère Zuléma, de les prendre sous sa protection si puissante, et d'accepter la suzeraineté du royaume de Cordoue, dont ils disputaient la possession à leur neveu Alhacan. Peu d'années s'étaient écoulées depuis que les Sarrasins avaient fait trembler l'Europe et n'avaient pu être arrêtés que sur les bords de la Loire, et par Charles-Martel; et Charlemagne voyait au pied de son trône les descendants de ces vainqueurs si redoutables.

Pendant que les discordes civiles réduisaient les deux frères à cet état d'abaissement, et que le roi de Cordoue employait toutes ses forces à lutter contre eux et à tâcher d'anéantir leur influence, le roi des Asturies, don Alphonse, passa le Minho, conduisit de nouveaux habitants dans la ville de Brague, ravagea la Lusitanie, saccagea Lisbonne, ramena dans ses états de riches dépouilles et des troupes nombreuses de prisonniers, envoya à son allié Charlemagne des ambassadeurs qui lui annoncèrent ses succès, et lui fit présenter, avec une tente magnifique, huit mulets richement enharnachés, conduits par huit prisonniers musulmans.

(798) Le territoire d'Urgel, faisant partie de la province catalane qui obéissait au roi d'Aquitaine, ou plutôt à Charlemagne, et Félix, évêque de cette ville, continuant de soutenir et de répandre les opinions théologiques que le concile de Francfort avait condamnées, le roi des Français envoya dans le nord de la péninsule trois commissaires, l'archevêque de Lyon, l'archevêque de Narbonne, et l'abbé d'Ariane. Les opinions de Félix furent de nouveau condamnées par les commissaires du roi et par les évêques qu'ils réunirent; et Félix étant venu à Aix-la-Chapelle défendre sa cause devant le monarque et plusieurs prélats que Charlemagne convoqua, il subit une nouvelle condamnation, fut obligé de renoncer à ses opinions, envoya au clergé d'Urgel sa nouvelle confession de foi, et néanmoins fut déposé de l'épiscopat et exilé à Lyon.

Alhacan remporte une grande victoire contre ses oncles. Zuléma est tué sur le champ de bataille. Abdalla se soumet, envoie ses enfants à son neveu, et se retire à Valence. Le gouverneur d'Huesca, craignant le ressentiment d'Alhacan, contre lequel il s'était déclaré, a recours à Charlemagne, dont il demande d'être le vassal. Les habitants de Majorque et de Minorque reconnaissent

aussi l'autorité du roi des Français, qui leur envoie des troupes pour les défendre. (799) Zade, le gouverneur de Barcelone, renonce à la protection de Charlemagne, et reconnaît Alhacan; mais le roi d'Aquitaine entre dans la Catalogne, s'empare de Lérida, la démolit, et, en repartant pour la France, laisse son armée autour de Barcelone, dont ses généraux ont ordre de continuer le siége.

Pendant ces événements, Charlemagne portait un œil attentif sur ce qui se passait à Constantinople.

Il y avait près de dix ans que Constantin VII, Porphyrogénète, le fils d'Irène, étant parvenu à l'âge de vingt ans ou environ, avait voulu se soustraire à l'autorité de sa mère. Il était trop faible même pour en concevoir la pensée; elle lui avait été inspirée par des courtisans ambitieux, qui, comptant sur sa perpétuelle enfance, espéraient régner sous son nom. Mais il y avait une distance immense entre l'esprit fort et hardi d'Irène et l'imbécillité de Constantin. Celle dont le beau-père et le mari avaient succombé à une maladie rapide et d'une nature extraordinaire, au moment où son beau-père et son mari avaient menacé ses jours; celle qui avait fait ordonner prêtres et ensuite mutiler quatre beaux-frères dont elle craignait les prétentions et la popularité, devait peu s'inquiéter des complots de quelques courtisans : d'ailleurs, et cette raison paraîtra bien forte à tout homme d'état, elle savait que Constantin ne pouvait agir que par des conseils, et elle imaginait et dirigeait seule tous ses plans.

Elle crut donc pouvoir profiter de la faveur que lui avaient donnée, auprès d'une grande partie des habitants de l'empire, les décisions du concile de Nicée, qu'elle avait convoqué en 786, et qui avait approuvé le culte des images. Elle eut l'audace de traiter de conjuration la résolution qu'on avait fait adopter par Constantin; elle

osa ordonner qu'on portât une main criminelle sur la personne de son souverain : elle fit battre de verges le fils dont elle n'était que la première sujette; et, par cet ascendant extraordinaire que donne un caractère qui peut tout entreprendre sur la faiblesse et l'incapacité, elle parvint à faire déclarer Constantin déchu de ses droits à l'empire, et à faire affermir la couronne sur sa tête.

L'espèce d'illusion qu'elle avait produite se dissipa cependant; son influence diminua; une révolution brisa ce sceptre qu'elle avait usurpé et remit Constantin sur le trône. Sa fermeté ne l'abandonna pas : bien loin de renoncer à ce trône dont on venait de la forcer à descendre, elle conçut l'espoir d'y remonter bientôt. Elle ne fit que changer de moyens; elle résolut de s'emparer de la volonté de son fils; elle déploya auprès de lui toutes les séductions de son esprit adroit et perpétuellement attentif à tout ce qui pouvait la servir. Le prince ne put résister à l'empire d'Irène; il oublia qu'elle l'avait fait honteusement frapper de verges. Il ne pouvait rien être par lui-même : dans son enfance sans cesse prolongée, il ne pouvait se passer de guide ni de soutien; il embrassa l'appui que lui offrait sa mère, il s'abandonna à tout son ascendant, il se précipita dans un nouvel esclavage.

Irène poursuit ses projets; elle dirige sa conduite de manière à le rendre aussi vil qu'odieux; elle lui rend suspects ceux dont elle redoute l'opposition; elle fait calomnier un des généraux de l'empire qui avait le plus contribué à redonner la pourpre à Constantin : elle obtient l'arrêt de sa mort; elle intimide les uns, tâche de s'attacher les autres; et lorsqu'enfin elle croit voir arriver le moment favorable, elle ne s'effraie pas d'un crime nouveau. Elle fait arrêter son empereur et son fils, au milieu d'une armée qu'elle a trompée; elle ordonne

qu'on lui crève les yeux. Elle ajoute à ce supplice barbare un forfait plus barbare encore, sous lequel Constantin succombe; et, sujette parricide et mère dénaturée, elle s'assied sur ce siége funeste qu'elle vient d'arroser de sang, sans craindre de voir les furies lui présenter les têtes menaçantes de son beau-père, de son époux et de son fils.

Son ambition n'est cependant pas tranquille. Les quatre frères de son mari vivent encore : elle les fait égorger; elle éteint la race de Léon l'Isaurien. Personne n'a plus de droits à l'empire; tout le monde y prétend. Ses complices ne peuvent redouter celle qui a surpassé la férocité de ses prédécesseurs; ils lui demandent pour salaire cette couronne que lui ont donnée leurs attentats. Un d'eux, un des ministres les plus coupables de ses violences et de ses perfidies, Staurace, celui qui avait le plus provoqué le meurtre de son fils, ose la braver et conspirer contre elle. Elle redouble d'audace, elle l'accuse en plein sénat, elle lui ôte tous ses emplois, et le même jour il périt d'une mort aussi prompte que Copronyme, que Léon, que Constantin. Son horrible destinée n'est plus que de lutter par le crime contre le crime.

Charlemagne n'avait rien à craindre de cette cour lointaine; mais, plus près de lui et dans ses propres états, d'autres forfaits réclamaient sa justice.

Deux neveux du pape Adrien, Pascal et Campule, ne pouvaient supporter l'autorité du nouveau pontife, sous lequel ils avaient perdu l'influence et le pouvoir dont ils jouissaient pendant la vie de leur oncle, à la place duquel chacun d'eux avait vivement désiré d'être élu. Il leur devint odieux; ils résolurent de le sacrifier à leur ambition (799). Ils choisirent, pour exécuter leur dessein, le jour de Saint-Marc, où le pape devait assister à une procession solennelle. Léon étant sorti à cheval de Saint-Jean-de-Latran, pour se rendre à l'église de Saint-

Laurent, où le clergé et le peuple devaient se réunir, Pascal et Campule le joignirent et l'accompagnèrent, comme pour lui rendre hommage, jusques auprès du monastère de Saint-Étienne. Une troupe d'hommes armés sortit alors des maisons voisines en jetant de grands cris; Pascal et Campule se mirent à leur tête, et ils se précipitèrent sur le pontife. Le peuple effrayé prit la fuite. Léon, abandonné à ses assassins, fut renversé de son cheval, foulé aux pieds, couvert de blessures; on voulut lui arracher la langue et les yeux; on le traîna dans l'église du monastère, et ensuite dans un cachot de Saint-Érasme. Albin, camerlingue et l'un des principaux officiers du saint-siége, vint cependant à main armée enlever le pape pendant la nuit; on le conduisit dans l'église de Saint-Pierre, qui était alors hors des murs de la ville, et le duc de Spolette étant accouru avec une force suffisante pour en imposer aux conjurés, l'emmena dans son gouvernement, d'où Léon partit bientôt après pour se rendre auprès de Charlemagne.

Le roi était alors à Paderborn.

Les assassins du pape ne pouvant pas cacher leur attentat, se déclarèrent ses accusateurs, s'adressèrent comme Léon à Charlemagne, et lui envoyèrent un mémoire dans lequel ils reprochèrent au pape des actes que les historiens ont qualifiés d'atroces. Le roi ordonna que deux archevêques, quatre évêques et trois comtes accompagnassent le pape à Rome, pourvussent à sa sûreté, le rétablissent provisoirement sur sa chaire pontificale, et prissent les informations les plus exactes sur les violences que Léon avait souffertes, ainsi que sur les faits allégués par les accusateurs du pape.

Léon fut reçu à Rome avec beaucoup d'honneurs; les commissaires du roi firent arrêter les assassins du pontife, et on les conduisit en France.

Charlemagne crut alors devoir aller de nouveau dans

l'ancienne capitale de l'empire. Il y arriva le 24 novembre de l'an 800. Le pape, à la tête de plusieurs évêques et de tout son clergé, l'attendait sur les marches de la basilique de Saint-Pierre. Le peuple faisait retentir la ville de ses cris de joie. Le roi employa plusieurs jours à s'informer par lui-même de tout ce qui s'était passé. Il assembla ensuite les évêques et le clergé dans l'église de Saint-Pierre. Le pape s'y trouva. On demanda à haute voix si quelqu'un voulait se rendre accusateur contre Léon : personne ne se présenta. Le roi recueillit les suffrages; ils furent favorables au pape.

L'innocence de Léon fut proclamée. Dès le lendemain, le pontife monta sur la tribune de Saint-Pierre, jura sur l'Évangile qu'il n'était coupable d'aucun des crimes dont on l'avait accusé; le peuple réunit ses acclamations à la déclaration du pape et le clergé entonna un cantique d'actions de grâces.

Les assassins avaient été condamnés à mort; le pape implora leur grâce : le roi leur accorda la vie; ils ne subirent que l'exil.

Peu de jours après arriva la grande solennité de la Noël. Charlemagne va à la basilique de Saint-Pierre; il se met à genoux devant le tombeau des apôtres, et commence sa prière. Le pape s'approche, lui met une couronne sur la tête, et tout le peuple s'écrie : « Vive » Charles Auguste, couronné de la main de Dieu; vie et » victoire au grand et pacifique empereur des Ro- » mains! » Charlemagne s'assied sur un trône, on le revêt de la pourpre impériale, le pape fléchit le genou devant lui, il lui rend hommage, il *l'adore*, pour employer l'expression des historiens presque contemporains, comme l'on avait *adoré* les anciens empereurs de Rome (*more antiquorum principum adoratus est*). Ce trône d'où les Césars avaient commandé au monde se trouve relevé après trois siècles. Le roi des Fran-

çais avait la puissance des empereurs; le peuple romain sanctionne ce pouvoir, et lui confère leur titre. Charlemagne développe au milieu de la barbarie le génie dont le premier des Césars avait brillé à l'époque la plus florissante de l'ancienne civilisation; il se montre grand homme malgré son siècle; et au lieu d'établir l'autorité arbitraire, comme Jules, il va tout faire pour le règne des lois.

A ce renouvellement de l'empire de Rome commence un nouvel ordre de choses. On voit déjà les premiers linéaments de l'état actuel de l'Europe, ou plutôt du monde tel qu'il est. L'histoire des anciens temps est finie, celle des nouveaux siècles commence.

HUITIEME ÉPOQUE,

DEPUIS 800 JUSQUES EN 814.

Charlemagne passa à Rome les premiers mois de 801. Les Romains venaient de lui donner la couronne impériale; ils avaient voulu avoir pour empereur le plus grand monarque de l'Europe; ils venaient de lui décerner un hommage éclatant; il va recevoir le plus grand témoignage de l'admiration qu'il inspire.

Depuis plusieurs années le siége de l'immense puissance des khalifes musulmans était fixé à Bagdad. C'est sur les bords du Tigre que l'avait établi le second khalife abasside Abu-Fajar ou Abou-Giafar Almanzor; c'est du palais de Bagdad que leurs ordres s'étendaient depuis le détroit qui sépare l'Afrique de l'Europe jusques aux confins de la Perse et des Indes.

Mahadi lui avait succédé en 775. Ses exploits lui avaient acquis une grande réputation de courage; et il en avait mérité une plus rare, celle d'une grande bonté. Il avait forcé l'empire de Constantinople à lui demander la paix; la hautaine Irène avait été contrainte de se soumettre à un tribut; et on a conservé une réponse d'un de ses officiers qui, seule, prouverait l'affection qu'il avait inspirée. « Jusques à quand retomberez-» vous dans les mêmes fautes? lui avait dit le khalife. — » Tant qu'il plaira au ciel de vous conserver pour notre » bonheur, nous ferons des fautes et vous nous les par-» donnerez. »

On a gardé aussi le souvenir des dépenses énormes qu'il avait faites pendant un pèlerinage à la Mecque. L'ima-

gination poétique des Arabes, heureusement pour la mémoire de Mahadi, les a exagérées au point de les rendre incroyables.

Ayant péri à la chasse par un accident, en 785, il avait été remplacé par son fils Musa ou Mosès, qui n'avait occupé que pendant peu de temps le trône des khalifes.

Haroun, surnommé *Errachid*, c'est-à-dire le juste, et second fils de Mahadi, avait été proclamé khalife après la mort de son frère, en 786. La victoire avait suivi ses étendards; Irène n'avait pu se soustraire au tribut que le père d'Haroun lui avait imposé; les contrées occidentales de l'Inde avaient ressenti la force de son bras; il avait reculé ou affermi, au-delà de la Caspienne, les limites de son vaste empire. Il était le plus puissant des monarques de l'Orient; il jouissait sans trouble, près des rives fertiles et fortunées du Tigre et de l'Euphrate, du fruit de ses exploits et de la gloire de son peuple. La nature lui avait donné un grand génie comme à Charlemagne; comme le roi des Français, il avait des vertus. Il voulut le bonheur de sa nation, il résolut de tout faire pour la prospérité des sciences, des arts et du commerce. Les grandes communications que ses conquêtes et sa politique avaient ouvertes avec les Indes, l'Asie Mineure et la Grèce, firent arriver jusques à Bagdad et dans les différentes contrées de ses états les sciences que l'esprit humain avait conservées; il leur ouvrit, pour ainsi dire, d'immenses canaux par où elles circulèrent et répandirent au loin la lumière.

Combien les idées brillantes, les affections vives, les sentiments mélancoliques et profonds, les expressions hardies, les images sublimes, l'invention féconde, l'enthousiasme et la langue des Arabes, cette langue depuis long-temps fixée et exercée à chanter les merveilles de la terre et des cieux, secondèrent son noble projet! A sa

voix, les contrées musulmanes changent d'aspect; une sorte d'enchantement les couvre de palais, de jardins, de manufactures, d'écoles; la population s'accroît et les mœurs se polissent.

Au milieu de ces succès, le grand nom de Charlemagne vient frapper son oreille; le bruit des triomphes du chef des Français retentit jusqu'à lui, les peuples proclament la sagesse de ses lois. Il veut unir ses efforts à ceux de Charles. Le hasard a placé à la fois deux grands hommes sur les deux premiers trônes du monde, sur celui de l'Europe et sur celui de l'Asie. On dirait que Haroun pressent que ce seront un jour les peuples de l'Europe qui donneront l'immortalité. Sa gloire serait trop peu étendue, si elle était ignorée des Français. Ses Arabes ouvrent un nouveau commerce avec la Chine, avec l'extrémité de l'orient de l'Asie; il désire d'en établir un autre avec le nord et l'occident de l'Europe. Il avait fait présent à Charlemagne d'un éléphant; il lui envoie une nouvelle ambassade. Elle rencontre l'empereur entre Verceil et Yvrée; elle lui présente de riches dons, des étoffes magnifiques, des aromates précieux, et, suivant plusieurs anciens historiens, les clefs du saint sépulcre, et même celles de la ville de Jérusalem. L'empereur mène avec lui les ambassadeurs à Aix-la-Chapelle; il leur donne tous les spectacles qui peuvent leur inspirer une haute idée de la France et de l'Europe. Il veut qu'ils soient témoins des fêtes les plus pompeuses de la religion de Jésus; il les admet à un banquet solennel; il leur montre sa cour dans toute la magnificence des grands jours; il rassemble autour de son trône les chefs des différentes nations qui reconnaissent son sceptre. Il les mène à la chasse des bœufs sauvages qui peuplaient les forêts voisines de son palais. Un de ces animaux, d'une grandeur énorme, devient furieux, s'avance vers les chasseurs, et inspire un tel effroi aux

envoyés du khalife, qu'ils s'empressent de chercher leur sûreté dans la fuite. Charlemagne pique vers le redoutable animal; d'un coup de sabre il veut lui abattre la tête; le bœuf, irrité et rendu plus terrible, court sur le cheval du prince, blesse la cuisse de l'empereur, lui arrache une partie des bandelettes dont sa jambe était entourée, suivant l'usage des Français. Charlemagne se joue, pour ainsi dire, du danger qu'il vient de courir. « Nous n'avions vu avant d'être en France que des » hommes de terre, s'écrient les musulmans, mainte- » nant nous voyons des hommes d'or. »

L'empereur, en congédiant les Arabes, ordonna que sur toute leur route ils fussent reçus avec honneur par les évêques, les comtes et les abbés; et il leur remit pour Haroun de riches présents, parmi lesquels on distinguait des draps de Frise, les plus beaux de ceux que l'on fabriquait alors en Europe, des chevaux de prix, des chiens de chasse d'une grandeur extraordinaire, et des mulets d'Espagne, don assez remarquable d'un roi des Français envers le successeur du khalife dont les armes avaient conquis la péninsule.

(802) Charlemagne cependant voulut que la Sicile reconnût le nouvel empire d'Occident qu'il venait de fonder; il fit équiper une flotte pour la soumettre. Le bruit de cette expédition ajouta de nouvelles craintes à celles qu'avait inspirées à Irène le renouvellement de l'empire de Rome : elle vit que l'Italie était perdue pour elle; elle trembla pour Constantinople. L'alliance contractée entre Charlemagne et Haroun ne lui montrait qu'un avenir terrible. Comment pourrait-elle résister aux deux plus puissants princes du monde, dont l'un viendrait de l'Occident et l'autre de l'Orient, pour renverser son trône et partager ses états? Elle conçut une idée extraordinaire. Elle avait près de cinquante ans; et néanmoins, croyant avoir conservé assez de beauté pour

faire oublier son âge, elle imagina de faire offrir son alliance et sa main à Charlemagne. L'empire d'Orient devait être sa dot : assise sur le même trône que Charlemagne, elle ne craindrait plus aucune puissance de la terre.

Charles avait soixante ans; plusieurs enfants l'aidaient à supporter le poids de sa couronne et avaient souvent combattu à ses côtés; l'âge d'Irène ne devait pas être un obstacle à ses vues. Mais les crimes de cette femme..... Pouvait-il accepter sans horreur sa main encore teinte du sang de son fils, de son souverain, de ses beaux-frères, et peut-être de son beau-père et de son époux? Il paraît cependant qu'il ne résista pas au désir de réunir les deux empires et de relever dans son entier le trône des Trajan et des Antonin. Il était ambitieux sans doute, mais il était assez grand pour ne voir dans le traité qu'on lui offrait que le gage de la paix du monde, du bonheur des peuples, des progrès de la civilisation; il avait assez d'élévation dans le caractère pour s'exposer au sort le plus funeste et acheter la félicité universelle par le sacrifice de sa vie. Il ne rejeta pas les propositions d'Irène; il fit partir pour Constantinople le comte Hélingaude et Jessé, évêque d'Amiens.

Mais pendant les délibérations de Charlemagne, le destin de Constantinople avait changé. Un des ministres de l'impératrice, Nicéphore, avait profité de la haine des peuples contre Irène. Un souffle peut renverser un trône que l'amour des sujets ne soutient pas. Nicéphore avait été proclamé empereur; il s'était présenté devant Irène; il lui avait demandé les trésors de Constantin Copronyme et de Léon Porphyrogénète. « Qu'en veux-tu faire? lui » avait-elle dit : ils m'ont trahie comme mes sujets; je » les prodiguais pour conserver l'empire, et l'empire » m'a échappé. »

Il avait reçu une grande partie de ces richesses; mais

redoutant tout de celle qui n'avait pas épargné son fils, il l'avait reléguée dans un monastère voisin de Constantinople, et ensuite dans l'île de Lesbos, où elle fut gardée étroitement, et où elle périt bientôt au milieu des furies vengeresses.

Les ambassadeurs de Charles trouvèrent Nicéphore sur un trône encore chancelant : ils revinrent vers l'empereur d'Occident qui était dans la Germanie; et il paraît qu'ils étaient accompagnés d'ambassadeurs de Nicéphore, qui, voulant affermir sa nouvelle domination, désirait la paix avec Charlemagne. A une époque plus ou moins reculée après l'avénement de Nicéphore, l'empereur de Constantinople reconnut en effet l'empereur d'Occident, et les bornes des deux empires furent réglées.

Charlemagne cependant avait toujours présentes à sa mémoire les nombreuses insurrections des Saxons; il était vieux; il ne pensait pas sans inquiétude aux embarras qu'ils pourraient donner à ses enfants. La politique, égarée par l'esprit du siècle, le porta à avoir de nouveau recours à cette mesure tyrannique que le succès ne peut pas justifier, qu'ont louée des historiens de temps encore barbares, mais que la justice et l'humanité ne cesseront de reprocher à sa mémoire. Il alla en Saxe à la tête d'une armée, transporta dix mille familles de Saxons en-deçà du Rhin, et particulièrement dans les montagnes de l'Helvétie, et mit à leur place des Obodrites ou Abotrites, habitants du pays de Mecklenbourg, qui lui avaient toujours été fidèles.

Mais enfin sa tête se releva au-dessus de ses contemporains. Dans la diète ou assemblée générale fameuse qu'il tint à Seltz ou Saltze, ancienne résidence royale dans le pays de Wurtzbourg, il finit par où il aurait dû commencer. Il voulut réaliser de grandes idées de son père. Il publia pour les Saxons une capitulation générale ou loi fondamentale qui garantissait, au moins en grande

partie, ces droits sacrés pour lesquels ils avaient combattu avec tant d'acharnement et de gloire, sans en connaître ni la nature ni l'étendue, mais entraînés par ce sentiment irrésistible qui en grave profondément une sorte d'image dans tous les cœurs généreux; il conserva leur liberté, leurs usages et leurs lois; il les associa à toutes les prérogatives de la nation française; il leur conféra le droit d'assister à toutes les assemblées générales de son empire; il les exempta de tout tribut particulier; il ne les soumit qu'aux devoirs imposés aux différents peuples sur lesquels il régnait. Il ne leur demanda que le serment de fidélité; il ne se réserva que le droit de nommer leurs gouverneurs et leurs juges.

Charlemagne prévit que la capitulation pacifierait entièrement la Saxe; mais il crut avec raison que son ouvrage ne serait durable qu'autant qu'il serait maintenu par la civilisation. La religion chrétienne se montrait à ses yeux environnée de tout ce qui pouvait répandre et accroître ce qu'on possédait encore d'arts, de lettres et de sciences; il dut continuer de la regarder comme le véritable et le seul moyen d'introduire et de perpétuer la civilisation parmi les Saxons. Cette pensée était grande, belle et juste; mais il ne vit pas que la persuasion devait seule conduire au pied des autels du christianisme; que la violence employée pour propager la loi de Jésus était un sacrilége; que cette loi divine n'avait besoin que d'être montrée telle que Dieu l'avait dictée, pour que son charme céleste entraînât tous les cœurs et soumît tous les esprits. Il mêla le sacré au profane; il confondit l'œuvre de l'homme avec celle du Très-Haut; il traita la manifestation de la volonté du Tout-Puissant comme un règlement d'un roi; il porta, pour ainsi dire, une main téméraire sur l'ouvrage de la divinité; il osa donner aux ordres de Dieu la sanction

de la faiblesse humaine. Il commanda aux Saxons d'embrasser ou de suivre la religion du Christ sous les peines les plus sévères. Il dégrada les préceptes divins; il les métamorphosa en lois civiles, il décréta que leur transgression serait punie de mort. Il fit un code de sang; il érigea des tribunaux de sang; et tel est le funeste penchant des passions humaines, ces tribunaux usurpèrent le pouvoir le plus arbitraire et par conséquent le plus tyrannique; l'ambition et la vengeance en firent, dans des temps d'anarchie et d'horreur, ces cours secrètes, ces cours véhémiques ou westphaliennes, dont nous serons forcés de retracer les affreux ravages : et lorsque toutes les belles institutions de Charlemagne s'étaient écroulées, lorsqu'on pouvait à peine en rechercher les ruines, on voyait encore debout ces monuments ensanglantés des cruelles erreurs du neuvième siècle. Ah! que la postérité soit néanmoins indulgente envers Charles! s'il avait pu prévoir les suites de son code saxon, il l'aurait déchiré en frémissant; il crut, en donnant ce code aux habitants des bords de l'Elbe et du Wéser, être bienfaiteur et non tyran, religieux et non impie; et les applaudissements de ses contemporains étouffèrent les plaintes de ceux qu'il opprimait.

Cependant les grands avantages politiques et civils accordés aux Saxons firent tomber tout-à-fait les armes de leurs mains, il n'y eut plus d'hostilités en Saxe.

(803) Charlemagne était à Aix-la-Chapelle lorsqu'il apprit que le pape Léon III venait en France. Il envoya Charles, son fils aîné, recevoir le pontife de Rome à Saint-Maurice, en Valais. Il alla lui-même au-devant de Léon jusques à Reims, le conduisit à Quiersy, où ils célébrèrent la fête de Noël, le mena à Aix-la-Chapelle, la résidence qu'il affectionnait, et le fit ensuite accompagner jusques à Ravenne, où le pape se rendit par la Bavière.

(804) Les Slaves ou Esclavons de la Bohême, de la Lusace et de la Misnie, fatiguant par leurs courses continuelles leurs voisins les Abares, qui vivaient dans les contrées arrosées par le Danube et sous les lois de l'empereur, il fit marcher contre eux une armée, dont il donna le commandement à Charles, son fils aîné. Ce prince se conduisit en digne fils d'un grand capitaine. Le chef des Esclavons fut tué dans un combat, ses troupes furent défaites, son pays reconnut l'autorité de Charlemagne.

(805) Charles vint faire hommage de sa victoire à son père. Il trouva l'empereur dans les forêts des Vosges, où ce monarque était venu chasser. Il le rencontra à Camp auprès de Bruyère, à peu de distance d'Épinal. Le père et le fils allèrent ensemble à Remiremont et de là à Thionville, où Louis, roi d'Aquitaine, et Pepin, roi d'Italie, s'empressèrent de se rendre.

Charlemagne avait ses trois enfants auprès de lui. Il était déjà avancé en âge; il résolut de pourvoir aux intérêts de ses fils, ou plutôt à ceux de ses états. Il se représenta l'immense étendue de son empire, il pensa qu'aucun de ses fils n'aurait assez de force pour en supporter le poids; d'ailleurs Louis et Pepin avaient reçu depuis long-temps des royaumes; comment consentiraient-ils à courber devant leur frère leur tête couronnée? On ne pouvait avoir encore aucune idée de cet admirable système politique qui crée des moyens si faciles de régir le plus vaste empire, en liant au centre commun les extrémités les plus éloignées, en faisant coïncider toutes les lumières vers le trône, et en donnant à la volonté générale la garantie de toutes les volontés particulières. Charlemagne se crut donc forcé de diviser ses états entre ses enfants. Il se rappela en gémissant qu'un semblable partage avait perdu les descendants de Clovis, il contempla avec une sorte d'effroi les débris de leurs

sceptres dispersés autour de lui; mais il ne vit aucun moyen de soustraire la France et sa dynastie aux maux qu'il redoutait. Il céda à la nécessité, et, pour le malheur du monde, il ne pensa qu'à diminuer les effets déplorables du seul parti qu'il croyait pouvoir embrasser.

Il fit son testament : il donna à Louis l'Aquitaine, la Gascogne, toute la France comprise entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée et les Alpes, excepté la Touraine, et il y ajouta la Savoie, la Maurienne, la Tarentaise, le Mont-Cenis, le val de Suse, le Lyonnais et l'Alsace.

Pepin devait avoir tout ce que Charlemagne possédait en Italie, la plus grande partie de la Bavière, toutes les contrées françaises situées au midi du Danube, tous les pays compris entre ce fleuve, le Rhin et les Alpes, le duché de Coire et le Turgau.

Le partage de Charles, fils aîné de l'empereur, devait être la Touraine, une grande partie de l'ancien royaume de Bourgogne, la Neustrie, l'Austrasie, toute la France située au nord de la Loire, la Frise, la Thuringe, la Saxe et la partie septentrionale de la Bavière et de la Souabe.

Si l'un de ces trois fils mourait sans enfants, les deux autres avaient chacun une part égale des états de leur frère. Il leur recommanda la défense de l'église, le soin et la protection de leurs sœurs. Il se réserva jusques à sa mort l'exercice de son autorité souveraine sur l'empire et sur tous les royaumes qu'il assignait à ses fils; et il ordonna que s'il survenait quelque contestation entre les trois frères, sur les limites de leurs états, et qu'elle ne pût être décidée par des témoins, ou par un jugement, on n'aurait pas recours au sort des armes, mais on emploierait cette épreuve nommée *de la croix*; singulier refuge d'un temps d'ignorance et de superstition, usage ridicule, bien étranger aux idées sublimes d'une

religion divine, et qui consistait à placer deux champions debout et les bras étendus devant la croix d'une église, et à reconnaître comme la plus juste la prétention soutenue par celui dont l'immobilité durait le plus long-temps.

Lorsque Charlemagne eut ainsi préparé l'acte qui devait régler les destinées de l'Europe, il convoqua une assemblée générale de tous ses états, il fit lire son testament devant l'assemblée, il le signa suivant plusieurs anciennes annales, il le présenta aux membres de cette diète solennelle, qui l'approuvèrent, le signèrent, confirmèrent leur signature par leur serment, et exprimèrent par leurs acclamations tout ce que leur inspirait le grand monarque qu'ils étaient menacés de perdre. Charlemagne désira que ce testament, devenu loi de ses royaumes, fût aussi signé par le pape, à qui il le fit porter par Éginard, son secrétaire et l'un de ses historiens.

Mais cette nombreuse assemblée de Thionville, qui se tint pendant l'hiver de 805 et 806, ne s'occupa pas seulement de la grande affaire de la succession au trône de Charlemagne, elle approuva plusieurs capitulaires et réglements proposés, sanctionnés et publiés par le roi; et rien ne peint mieux les usages du neuvième siècle et ses idées sur la puissance civile, la police politique et les actes religieux, que les principales dispositions de ces capitulaires adoptées dans une diète presque entièrement composée de laïques.

Nous allons en rapporter la substance.

Ces capitulaires, qui sont imprimés et entre les mains de tout le monde, ordonnent qu'on lise distinctement les leçons dans les églises; qu'il n'y ait pas un trop grand nombre d'autels; qu'on n'admette pas de nouveaux saints sans la permission de l'évêque; qu'on ne donne pas le voile à de jeunes filles avant qu'elles soient capables de choisir un état; que les hommes libres ne puissent pas

se vouer à Dieu sans la permission du prince, parce que plusieurs ne s'y consacraient que pour éviter le service militaire ou d'autres charges publiques; qu'on ne prenne pas trop de serfs dans les monastères, afin que les fermes et les villages ne soient pas sans cultivateurs; qu'on n'établisse pas des séculiers pour le gouvernement intérieur des monastères, ni des laïques pour archidiacres; que chaque évêque et chaque abbé ait un secrétaire qui sache écrire correctement; que tout le monde apprenne l'arithmétique; que l'on montre la médecine aux enfants; que l'on ne porte pas d'armes dans le pays, et qu'on ne paraisse pas dans le lieu où l'on tient les plaids avec l'épée, le bouclier et le casque.

L'assemblée générale de Thionville s'étant séparée, et Louis, roi d'Aquitaine, et Pepin, roi d'Italie, étant partis chacun pour son royaume, Charlemagne s'embarqua sur la Moselle, entra dans le Rhin, et le descendit jusques à Nimègue, où il passa la fin de l'hiver.

Pendant que ces grands arrangements avaient lieu en France, le successeur d'Irène ne cessait de déshonorer le trône de Constantinople. L'avarice de Nicéphore était insatiable : il avait fait punir les exacteurs du peuple; mais au lieu de restituer les biens qu'ils avaient ravis à ceux qui en avaient été dépouillés, il les avait confisqués au profit de son trésor. Voulant affermir son diadème et le transmettre à sa famille, il avait fait déclarer Auguste son fils Staurace; mais l'énormité des impôts fit éclater la révolte dans presque toutes les provinces de l'empire d'Orient.

Une funeste politique, et peut-être son penchant naturel, le rendent cruel. Il fait périr par le fer ou par le poison et les rebelles et ceux qui osent faire entendre des murmures; mais plus il répand de sang, et plus l'incendie qu'il veut éteindre s'anime. Une grande insurrection a lieu en Asie; les légions y proclament em-

pereur leur général Bardane. Constantinople, accoutumée à trembler sous la main cruelle de Nicéphore, refuse de reconnaître le nouvel empereur. Bardane se décourage : on lui promet de ne pas attenter à sa vie, il renonce au rang suprême. L'insurrection s'apaise, Bardane est confiné dans un monastère, où quelque temps après on lui crève les yeux, et tous ses complices périssent dans les tourments.

Les Arabes, cependant, auxquels Nicéphore avait refusé le tribut promis par Irène, attaquent la Cappadoce. Haroun menace la capitale de l'empire. La victoire précède ses drapeaux. Nicéphore veut en vain résister à ses armes, il est défait et contraint de céder. Il ne sauve sa capitale qu'en se soumettant à un tribut plus fort que celui que Haroun avait imposé à Irène : il promet de payer chaque année au khalife trente-trois mille pièces d'or ; il lui envoie des présents pour achever de l'apaiser. Parmi ces présents, il y a des épées : le khalife les essaie en présence des ambassadeurs de Nicéphore ; il les coupe avec son cimeterre. « Vous voyez, leur dit-il, si les armes de votre empereur peuvent résister aux miennes ; mais s'il avait mon cimeterre, il lui faudrait encore mon bras pour s'en servir. »

Quelle distance immense il y avait aux yeux de Haroun entre Charlemagne et l'empereur de Constantinople ! L'admiration la plus vive l'attachait au monarque français ; il ambitionnait son estime, il voulait son amitié. Sa politique devait être d'anéantir, au moins en-deçà du Bosphore, la puissance de l'empire grec, qui seul pouvait lui opposer quelques forces en Asie. Charlemagne pouvait, par une seule menace de guerre, retenir facilement dans la Thrace les armées de Constantinople. Tout portait Haroun à rechercher l'alliance la plus étroite avec l'empereur d'Occident ; aucun obstacle n'aurait pu s'opposer à leurs vues mutuelles, si Char-

lemagne eût été moins âgé. Le monarque français aurait régné sur l'Europe jusques à la Propontide et à l'Hellespont, et toute l'Asie occidentale et le nord de l'Afrique auraient obéi au khalife.

C'était pour resserrer les nœuds d'une union qui lui était chère et qui tendait à satisfaire de si grands intérêts, que Haroun entretenait avec Charlemagne les communications les plus fréquentes.

(807) Il lui envoya en 807 une nouvelle ambassade et de nouveaux présents. On remarqua parmi ces témoignages de la magnificence et de l'affection du khalife, et indépendamment des étoffes précieuses, des baumes et des bois aromatiques, une tente et une horloge. La tente était d'une grandeur immense; l'étoffe dont elle était composée, le voile qui la couvrait, les cordons qui la retenaient, brillaient de l'éclat de l'or et des couleurs les plus vives. L'eau donnait le mouvement à l'horloge; les douze heures ou parties de temps dans lesquelles on divisait alors le jour et la nuit étaient marquées par des boules d'airain d'un nombre égal à celui des heures, et qui tombaient avec bruit dans un bassin du même métal, à mesure que l'écoulement de l'eau renfermée dans le clepsydre la faisait parvenir à des niveaux plus bas; des mécanismes analogues produisaient différents autres mouvements, et, par exemple, faisaient ouvrir ou fermer de petites portes, paraître ou disparaître des figures de cavaliers, suivant les heures du jour ou celles de la nuit.

(808) Peu de temps après cette nouvelle ambassade de Haroun Errachid, Charlemagne fut obligé de soutenir une nouvelle guerre au nord de ses états.

A l'extrémité de la Germanie, vers le nord-ouest, au-delà de l'embouchure de l'Elbe, au milieu de forêts sauvages, de lacs mal contenus ou plutôt de vastes marais, dans une froide péninsule, ou dans des îles souvent bat-

tués par les flots de la Baltique et les tempêtes de l'Océan, vivait un peuple peu nombreux, agreste, presque barbare, mais intrépide, entreprenant, impatient de conquêtes, pénétré de cet esprit de courage, de guerre et de carnage, de ce mépris de la mort, de cette soif de la victoire, de cette haine de ses ennemis, de cette assurance martiale d'obtenir, en mourant les armes à la main, une place glorieuse aux banquets célestes et éternels, et enfin de toutes les idées, de toutes les passions, de tout l'espoir, inspirés huit siècles auparavant à leurs pères par le fameux Odin.

C'était au milieu des retraites de ce peuple que cet Odin avait, avant le premier siècle de l'ère chrétienne, commencé cette carrière extraordinaire, pendant laquelle il inspira aux sauvages habitants de la Scandinavie, et la terreur comme un conquérant, et l'admiration comme un héros, et les respects comme un dieu. Né en Scythie, auprès des Palus-Méotides, nommé Sigge, suivant quelques auteurs, et fils d'un autre Scythe appelé Fridulphe, il avait conduit plusieurs de ses compatriotes, dont il était le chef, vers les rivages glacés de la Baltique. Sous le nom redouté de la divinité suprême et terrible que les Scythes adoraient, il avait traversé la Germanie boréale en vainqueur, conquis le Holstein, le Jutland, la Fionie, fondé une espèce de ville ou de camp retranché, dont le nom, Odensée, rappelle encore le succès de ses armes, traversé les détroits boréaux, soumis la Suède et la Norwége, et toujours paru aux yeux de peuples grossiers, crédules et éperdus, comme le dominateur des tempêtes, le dieu irrésistible des combats, l'être doué de l'intelligence suprême, le rémunérateur des braves, et le dispensateur des récompenses éternelles.

L'état si éloigné de la civilisation actuelle de leur patrie, et où avaient vécu les hommes du nord depuis

leur divin Odin, avait perpétué ces impressions profondes. L'enthousiasme presque féroce qu'elles produisaient, les rigueurs de leur climat, la dureté de leur vie, la force de leurs besoins, les fatigues et les dangers de leurs chasses et de leurs pêches, leur intrépidité au milieu des tempêtes et du bouleversement de l'Océan, leur habileté à diriger leurs faibles barques au milieu des vagues écumantes, ce courage inébranlable que donnent la nécessité et l'habitude de braver les plus grands périls, un désir sans cesse renaissant de porter au loin leurs armes, un vif pressentiment des plus grands succès, tout rendait redoutables ces Danois, ces hommes du nord, ces *Nord-mans*, destinés à menacer tous les rivages, à effrayer les nations, à ravager l'Europe, à conquérir les contrées bien plus favorisées par la nature que leur âpre et triste patrie.

Leur population était bien faible au milieu de leurs lacs, de leurs bois, et de quelques champs à peine cultivés sous l'influence des frimas, des brumes et des longs hivers. On ne peut sans doute conserver en aucune manière les erreurs répandues pendant long-temps à ce sujet, et d'après lesquelles on appelait leurs contrées l'*officine du genre humain*; mais leur audace suppléait à leur nombre.

Un chef ou un roi, qu'on a nommé Godefroy ou Goteric, régnait sur le Holstein et le Jutland au commencement du neuvième siècle. Le culte de leur Odin, confondu avec l'ancien dieu des Scythes ou Tartares, y exerçait encore sa grande influence.

Goteric attaqua les frontières septentrionales des états de Charlemagne. L'empereur envoya son fils Charles pour le combattre. Goteric recula devant lui, s'éloigna de l'Elbe, se retira dans le Jutland, et tâcha d'arrêter la marche de Charles.

Un fleuve, nommé aujourd'hui Eider, et qui portait

alors le nom de Daene, prend sa source dans les montagnes qui servent de rivage à la Baltique, auprès de la Chersonèse cimbrique; il a son embouchure dans l'océan germanique; il sépare la péninsule danoise du Holstein et du reste de la Germanie. Goteric voulut en profiter pour sa défense; il ne fit pas construire le long de ce fleuve, ainsi qu'on l'a écrit, une haute muraille comparable à la grande muraille de la Chine, et au mur fortifié élevé par Adrien entre l'Écosse et l'Angleterre : comment le petit nombre des Danois, leur faible industrie, leur ignorance des arts, la brièveté du temps, les difficultés du terrain, auraient-ils pu permettre à Goteric d'élever ce grand monument? mais il fit faire le long des rives de l'Eider des retranchements du genre de ceux qui étaient familiers aux Danois et à tous les Germains, et il ne laissa dans ces retranchements qu'un seul passage pour les charriots qu'il avait dans son armée, et pour les troupes qui devaient sortir du Jutland ou y rentrer, comme dans une grande place assiégée.

Il paraît, au milieu des contradictions des écrivains, que Charles ne crut pas pouvoir forcer ces retranchements, et la guerre cimbrique durait encore dans l'année suivante, 809.

Goteric, fatigué de l'espèce de blocus dans lequel le tenaient les Français, désira cependant de faire la paix avec Charlemagne. Les conférences tenues à ce sujet n'eurent pas de succès, et les hostilités recommencèrent. Mais en 810 Goteric fut assassiné par un de ses farouches soldats, et Herminge ou Hemming, son fils, que l'on a qualifié de roi ou de duc, se soumit à la volonté de Charlemagne, lui rendit toute la partie de la France transalpine que son père avait envahie, et lui céda même toutes les contrées danoises ou germaniques situées au midi du fleuve Eider; il consentit à se renfermer dans la péninsule et dans les îles danoises. Mais quels terribles exploits

et quelles conquêtes devaient bientôt signaler cette nation belliqueuse, contenue alors dans des limites si étroites ! Charlemagne était trop grand politique pour ne pas le prévoir; il en fut effrayé pour ses enfants, pour ses successeurs, pour la nation dont il avait fait la gloire et qui lui était si chère; il en gémit secrètement plus d'une fois, mais il chercha en vain dans l'avenir des garanties qui pussent le rassurer.

Pendant que son nom seul étendait ou consolidait les frontières de l'empire, la douleur vint flétrir les jours de sa vieillesse. Sa puissance ni sa gloire ne purent empêcher les chagrins de déchirer son cœur paternel. Dans l'espace d'un mois il perdit deux de ses enfants, Rotrude, sa fille aînée, celle que Constantin Porphyrogénète avait voulu épouser, et Pepin, roi d'Italie.

Pepin avait laissé six enfants, un fils et cinq filles. Charlemagne voulut qu'on lui amenât les jeunes princesses, et donna à son petit-fils Bernard la couronne d'Italie, que Pepin avait portée.

Mais la perte de Rotrude et de Pepin fut suivie d'un autre malheur bien grand pour la tendresse et pour la politique de Charlemagne. Son fils aîné Charles mourut en 811, et il ne lui resta plus d'autre fils que Louis, roi d'Aquitaine.

La tristesse s'empara de son âme; il paya chèrement les bienfaits du sort. Le sentiment de ses devoirs et le soin de sa renommée le soutinrent cependant, et il ne cessa pas un moment d'être empereur.

De nouvelles révolutions avaient agité le trône de Constantinople. Nicéphore, obligé de payer au khalife Haroun Errachid un tribut énorme, avait encore augmenté et multiplié les impôts, il les avait étendus à toutes les denrées, tous les chefs de famille avaient été taxés. L'indignation publique s'était accrue. Un moine qui avait voulu délivrer l'empire par l'assassinat du tyran, avait

été arrêté et puni. Mais les Bulgares, ces inquiets, terribles et irréconciliables voisins de Constantinople, portent la désolation dans la Thrace. Nicéphore marche contre eux. Il néglige de veiller à la sûreté de ses troupes; les Barbares l'attaquent pendant la nuit. Nicéphore surpris périt avec la plus grande partie de son armée. Crum, roi des Bulgares, et féroce vainqueur, exerce d'horribles indignités sur le cadavre de l'empereur vaincu, et fait faire une coupe du crâne de Nicéphore.

Pendant que ce Barbare est l'effrayant instrument de la justice céleste, Staurace, le fils de Nicéphore, parvient à se sauver malgré ses blessures. On le reconnaît empereur; mais Michel, surnommé Rambage et Curopalate, qui avait épousé la sœur ou la tante de Staurace, le supplante, et le force à embrasser la vie monastique.

A peine Michel a-t-il ceint le diadème d'Orient, qu'il envoie des ambassadeurs à Charlemagne pour lui annoncer son avénement au trône, le reconnaître comme empereur d'Occident, et régler de nouveau les limites des deux empires.

Il fut convenu que Rome, toute l'Italie jusques au-delà de Bénévent, l'Istrie, et une portion de la Croatie, appartiendraient à l'empire d'Occident, et que la Calabre, une partie de la côte maritime de l'Italie méridionale, la Sicile et la Dalmatie seraient comprises dans l'empire d'Orient. Venise était renfermée dans les limites de cet empire de Constantinople; mais ce n'était qu'une vaine apparence: depuis long-temps elle était véritablement indépendante au milieu des lagunes où ses fondateurs avaient trouvé un asile contre les Barbares.

Depuis le commencement du huitième siècle, elle était gouvernée, sous l'autorité des lois, par un duc ou doge qu'elle élisait à vie. Elle préparait, sans en prévoir cependant tous les effets, ces éléments si remarquables de richesse et de puissance qui devaient la rendre si fameuse.

Les états de Charlemagne s'étendaient donc depuis le grand Océan jusques à la Calabre, au Raab, aux montagnes de la Bohême, et depuis les Pyrénées, l'Èbre et la Méditerranée, jusques à l'Eider et à l'Océan germanique.

Tel était le vaste empire que la mort de Charles et celle de Pepin l'obligent à partager de nouveau. Il convoque à Aix-la-Chapelle une grande et solennelle assemblée nationale; il y fait connaître l'intention où il est de donner le titre d'empereur à Louis, roi d'Aquitaine, le seul fils que la mort ne lui eût pas enlevé, de le déclarer son successeur dans le royaume des Français et dans tous les états qui en dépendent, et de laisser à son petit-fils Bernard le royaume d'Italie, dont ce fils de Pepin portait déjà le titre de roi. L'assemblée applaudit à la résolution du monarque et l'approuve. Charlemagne avait appelé le roi Louis auprès de lui; il détermine le jour du couronnement du nouvel empereur.

Un dimanche de septembre 813, tous les prélats, tous les grands de l'empire et tous les membres de l'assemblée s'avancent avec ordre vers l'église que Charlemagne venait de faire bâtir. L'empereur les suit, revêtu de ses habits impériaux, une couronne d'or sur la tête, et appuyé sur son fils. Arrivé dans le sanctuaire, il fait placer sur l'autel une seconde couronne d'or; il se prosterne, lui, son fils, et toute l'assemblée devant celui qui dispose des trônes; il implore pour son peuple et pour Louis la protection céleste : il se relève ensuite, adresse au fils à qui il va confier le bonheur des Français des paroles touchantes et solennelles. Il lui retrace les devoirs qu'il va contracter ; il lui parle en père et en souverain; il lui ordonne de prendre lui-même la couronne déposée sur l'autel, et de la mettre sur sa tête. Les acclamations de l'assemblée du peuple et des guerriers font retentir les voûtes du temple. Les évê-

ques célèbrent les saints mystères; et peu de jours après les deux empereurs se séparent. Le père et le fils se tiennent pendant long-temps étroitement embrassés; la grande âme de Charlemagne est profondément attendrie, ses larmes paternelles se confondent avec celles de Louis; leur émotion est vivement partagée : on dirait qu'un pressentiment secret leur annonce qu'ils se voient pour la dernière fois.

Le moment où Charlemagne devait être enlevé à la France et à l'Europe était en effet peu éloigné. Il tombe malade, en sortant du bain, vers la fin de janvier 814. Sa maladie est courte, ses forces s'affaiblissent rapidement; il cesse de vivre le 28 janvier, après un règne de quarante-sept ans. On embaume son cadavre, on le revêt de la pourpre, on le place sur un trône d'or. Une chaîne magnifique à laquelle on attache des reliques entoure, comme un diadème, cette tête auguste que l'on couvre d'un suaire, que l'on ne doit plus voir, et sur laquelle repose encore cette couronne impériale qu'il a tant illustrée. Son sceptre, son bouclier d'or, sa redoutable épée, sont à ses côtés. Auprès de ces marques de la puissance, on place la simple bourse de pèlerin qu'il portait dans ses voyages à Rome. On laisse ce triste et solennel appareil exposé aux yeux d'un peuple consterné, et au bout de quelques jours on descend dans la tombe les restes périssables du grand homme dont la gloire est immortelle. Pourquoi les œuvres de son génie ont-elles, pour ainsi dire, disparu avec lui ?

Trois hommes ont plus que tous les autres influé sur le destin du monde, Alexandre, César et Charlemagne. Alexandre a été favorisé par toute la civilisation grecque; César l'a été par toute la civilisation romaine; Charlemagne a lutté contre la barbarie de son siècle, il n'a eu que son génie pour lui. Tous les trois n'ont laissé que des monuments incomplets, et que le moindre choc a

renversés; tous les trois sont morts avant d'avoir pu les consolider. Mais comment leurs ouvrages leur auraient-ils survécu? Ils n'auraient pu être maintenus que par une opinion publique éclairée et constante, que par un assentiment général réfléchi et durable; et comment trouver cette volonté conservatrice, forte et permanente, si ce n'est dans ces gouvernements, heureux produits des lumières modernes, auxquels on a donné le nom de représentatifs, et qui, au milieu des changements d'administration, des passions violentes des individus, des agitations des partis, des fluctuations des systèmes, des tempêtes des révolutions, peuvent seuls conserver les œuvres du génie, les résultats de l'expérience, le dépôt des maximes nécessaires au bonheur des peuples et au maintien des empires?

Au reste, l'histoire n'a pas seule consacré le nom de Charlemagne; les églises catholiques, et particulièrement l'église gallicane, honorent sa mémoire comme celle d'un saint.

Tâchons cependant d'avoir des notions précises sur l'état de la civilisation en Europe vers la fin du règne de Charlemagne. C'est à lui que cette civilisation devait ses progrès; les exposer, c'est présenter les droits de ce monarque à la reconnaissance des peuples.

Il parcourait souvent les nombreuses écoles qu'il avait fondées dans les cathédrales et dans les monastères, et dans lesquelles on enseignait la grammaire, la rhétorique et la logique, dont les études portaient le nom de *trivium*; et l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie, dont les cours réunis étaient appelés *quadrivium*. Et comment l'envie de s'instruire n'aurait-elle pas augmenté avec les moyens d'y parvenir? On a recueilli plusieurs des exhortations qu'il adressait aux élèves dont il visitait les écoles. « Rendez-vous habiles, » disait-il aux uns, je vous donnerai des évêchés, de

» riches abbayes, et il ne se passera pas un moment où » vous ne receviez des marques de mon estime. » — « Parce que vous êtes riches, disait-il à d'autres, parce que » vous êtes les fils des grands de mon royaume, vous » croyez que votre naissance et vos richesses vous suffi- » sent, que vous n'avez pas besoin de ces études qui vous » feraient tant d'honneur; vous vous complaisez dans » une vie délicate et efféminée; vous ne songez qu'à la » parure, au jeu et au plaisir : mais je jure que je ne » fais aucun cas de cette noblesse, de ces richesses qui » vous attirent de la considération; et si vous ne réparez » au plus tôt, par des études assidues, le temps que vous » avez perdu en frivolités, jamais vous n'obtiendrez rien » de Charles. »

La Langue des Francs et des Germains, celle qu'on a nommée tudesque, et la langue latine, n'étaient pas les seules que connussent ceux qui se livraient à l'étude; le grec leur était familier, et l'arabe ni le syriaque ne leur étaient pas inconnus. Ces langues étaient celles des quatre grands empires de l'Europe ou de l'Asie occidentale; elles étaient, en quelque sorte, le symbole de l'empire des khalifes, de celui de Constantinople, de celui de Rome et de celui des Français. La politique seule aurait porté Charlemagne à les cultiver; mais son génie qui aplanissait les difficultés, l'expérience des grandes affaires que seul il dirigeait, l'habitude des vastes combinaisons, le besoin d'exercer sa mémoire sur beaucoup d'objets, et sa constance à ne chercher des délassements que dans la variété des travaux, avaient compensé facilement le peu de temps qu'il avait pu donner aux lettres. On voit, en réunissant les témoignages des historiens, qu'il était un des hommes les plus instruits de son royaume, et le plaisir de savoir l'avait engagé à s'occuper des langues qu'avaient illustrées des ouvrages immortels.

On a imaginé légèrement, et répandu plus légèrement

encore, qu'un homme aussi habile, aussi éclairé, aussi supérieur que Charlemagne, ne savait pas écrire; et par cette seule assertion extraordinaire, on aurait donné une singulière idée de l'érudition d'un siècle où il aurait brillé parmi les hommes de lettres, quand il n'aurait été qu'un simple particulier. Mais voici ce qui a donné naissance à cette idée qui n'aurait pas dû être admise un moment. Tous ceux qui avaient part à l'administration publique n'avaient pas cherché à s'instruire autant que Charlemagne; plusieurs d'eux pouvaient ne pas savoir écrire, et ne signer leur nom qu'avec difficulté. On avait imaginé pour eux des chiffres ou monogrammes gravés sur des cachets, et qu'ils appliquaient comme un sceau, au lieu de leur signature, sur les actes dont ils voulaient attester l'authenticité. La multiplicité des affaires et des ordres qui devaient émaner du chef d'un empire aussi étendu que celui de Charlemagne fit adopter par ce grand prince l'usage de ces monogrammes qui épargnaient beaucoup de temps; et parce que l'empereur ne signait que rarement, on a dit qu'il ne savait ni écrire ni signer son nom.

A la vérité son écriture n'était pas belle; mais combien d'exemples ne trouvons-nous pas dans les siècles les plus éclairés, et parmi les hommes les plus célèbres, d'écritures semblables!

Au reste, le soin qu'il prenait de la rectifier suffirait pour montrer combien il était éloigné de ne pas savoir donner des signatures. Son secrétaire intime, Éginard, rapporte, dans sa *Vie de Charlemagne*, que cet empereur avait presque toujours sous son chevet des tablettes enduites de cire, et qu'il employait souvent les moments dont il pouvait disposer à tracer sur ces tablettes des lettres bien formées, à exercer ainsi sa main, et à tâcher de suppléer au peu de temps pendant lequel il s'était donné ce soin dans sa jeunesse.

Il avait formé dans son palais une sorte d'académie qu'il avait composée des hommes de lettres les plus recommandables. Parmi eux on distinguait cet Alcuin, né en Angleterre, et que les bienfaits, et encore plus l'estime et l'affection de Charlemagne avaient retenu dans l'empire français. Ce savant montre, par la variété de ses connaissances, jusques à quel degré pouvait s'élever à cette époque l'érudition de quelques hommes privilégiés sans doute, et en petit nombre, mais dont les lumières et les talents influaient sur les écoles, sur les professeurs, sur les élèves, et s'étendaient, pour ainsi dire, par des dégradations insensibles, jusques à la masse du peuple dont ils étaient l'élite. Alcuin a laissé des traités sur la grammaire, sur la géométrie, sur la musique, sur l'Écriture sainte, des vers, des discours, et une grande quantité de lettres qui répandaient parmi ses nombreux correspondants le désir et les moyens de s'instruire.

Mais combien le goût était altéré au milieu des usages, des habitudes, des mœurs, nés dans les forêts de la Germanie, et trop long-temps conservés au milieu des cités françaises! Comment aurait-on trouvé au milieu de ces mœurs encore si peu polies, de ces usages grossiers, de ces habitudes à demi barbares, ces expressions naturelles, ces images nuancées, cette sensibilité délicate, ce tact exquis, ce sentiment parfait de toutes les convenances, qui constituent le goût, et que repoussaient d'ailleurs les vaines subtilités, les antithèses recherchées, les jeux de mots, les combats de l'esprit contre d'inutiles difficultés, les raffinements puérils, et tous les faux brillants qui éblouissent si facilement les yeux trop faibles d'un peuple encore environné des ténèbres de l'ignorance?

« Gardez-vous, disait Alcuin dans sa correspondance, » de souiller vos écrits de la luxurieuse abondance de » Virgile; » et c'était dans la langue de ce grand poète que ce blasphème était prononcé!

Chaque membre de l'académie fondée par Charlemagne prenait le nom d'un homme célèbre de l'antiquité; l'empereur avait choisi celui de David, du roi poète, du roi auteur des cantiques des Hébreux; Alcuin se nommait Horace.

La bibliothèque de l'empereur et celles des monastères renfermaient un grand nombre de manuscrits précieux; les savants s'occupaient à les rectifier les uns par les autres. Alcuin, à l'invitation de l'empereur, en avait comparé un grand nombre; il s'était servi de son travail pour avoir dans toute leur pureté les livres de l'ancien Testament; et Charlemagne lui-même, dans la dernière année de sa vie, et lorsque l'état de son empire lui avait permis d'employer moins de temps aux affaires publiques, avait revu les exemplaires des quatre évangiles, et les avait corrigés d'après des manuscrits latins, grecs, et même syriaques. Quels effets aurait produits l'exemple d'une telle assiduité au travail, s'il avait tenu plus long-temps le sceptre de l'empire!

Ces manuscrits ne pouvaient pas être multipliés par l'imprimerie, dont l'invention était encore si éloignée; ils l'étaient par des copies. Les moines, et même les religieuses, s'en occupaient dans leurs retraites. Charlemagne redoubla leur zèle; il introduisit jusque dans son palais un genre de travail si nécessaire à la conservation des œuvres du génie: les princesses ses filles copiaient des manuscrits; et dans plusieurs des copies qui furent faites par les soins de Charlemagne, on employa de beaux caractères romains.

Les recommandations et les exemples d'Alcuin, et d'autres membres de l'académie du palais impérial, ne contribuèrent pas peu à répandre l'étude de la grammaire. Charlemagne y ajoutait son exemple et ses recommandations; il avait même composé une grammaire tudesque, et avait traduit dans cette langue germanique plusieurs

termes d'art ou de sciences, afin que les Français pussent se familiariser plus facilement avec les idées que ces termes exprimaient.

Tous les littérateurs du temps de cet empereur, et tous ceux que l'on a distingués par le nom de savants, ne se contentaient pas d'écrire dans une prose, ordinairement peu élégante parce que le bon goût ne dirigeait pas leur plume, et où la langue latine était souvent peu correcte; presque tous voulaient faire des vers, et en faire beaucoup. Non seulement ils composaient un grand nombre de pièces de poésie sur différents sujets, mais ils plaçaient des vers dans leurs ouvrages en prose; et, ce qui est remarquable, autant ils aimaient à s'affranchir des difficultés des règles qui leur avaient été transmises, autant ils se plaisaient à se soumettre aux nouvelles entraves qu'ils imaginaient. Ils joignaient souvent la contrainte de la rime à celle de la prosodie; ils travaillaient péniblement à de longs acrostiches ou à des pièces de vers dont tous les mots commençaient par la même lettre; et d'un autre côté, ils changeaient la quantité des syllabes latines, suivant que cette altération leur convenait, et ce qui est bien plus surprenant, ils coupaient un mot en deux pour en placer les portions dans les endroits du vers où la prosodie de ces parties séparées était le plus conforme aux règles qu'ils voulaient suivre.

Des chansons nationales retraçaient les usages de tous les peuples à demi sauvages, et particulièrement des Francs encore retirés dans les forêts de la Germanie. Les peuples braves, généreux et jaloux de leur indépendance les conservent avec soin : elles rappellent les événements mémorables et la gloire des héros, elles inspirent l'enthousiasme qui les a fait naître, elles ajoutent à l'amour de la patrie, on les chante avec transport dans les cités, dans les campagnes, et au milieu des combats.

Mais, de tous les objets de l'étude de l'homme, la théologie, la connaissance des livres sacrés du christianisme, et celle des pères et des docteurs de l'église, étaient cultivées avec le plus de soin. Il fallait à chaque instant défendre ou attaquer les opinions religieuses qui se succédaient avec rapidité, et qui répandaient en Europe, en Asie et en Afrique le trouble, la confusion, le désordre, les haines et les persécutions. Il fallait citer les discours des pères, les passages des livres saints, les décisions des conciles, les maximes transmises; et quoique la philosophie d'Aristote, qui avait remplacé celle de Platon dans l'empire d'Orient, ne fût en quelque sorte enseignée que dans les écoles de la Grèce, de Constantinople et de l'Asie Mineure, c'est-à-dire dans les contrées où l'on parlait la langue dans laquelle avait écrit cet homme si justement fameux, quelques communications de la dialectique du philosophe de Stagyre, l'esprit naturel des théologiens français, le besoin de combattre contre les écrivains de l'Orient, le désir de leur opposer des armes égales, avaient introduit dans les ouvrages de ces théologiens une manière de raisonner assez forte, et quelques éléments de l'art de la critique. Il ne fallait pas être peu érudit ni peu exercé dans l'art de présenter ses idées avec avantage et de réfuter celles de ses adversaires, pour lutter avec honneur contre un Photius, patriarche de Constantinople, homme d'un savoir très-étendu; un Nicéphore, autre patriarche de la même ville, et un Théodore Studite, dont on a beaucoup loué les connaissances et l'esprit supérieur.

Le besoin de soulager les maux sous lesquels gémit si souvent l'humanité était d'autant plus grand à l'époque dont nous nous occupons, qu'il s'en fallait de beaucoup que la Germanie, la Grande-Bretagne et la France présentassent un aspect semblable à celui qu'elles montrent de nos jours. Il n'y avait en quelque sorte aucune vallée où

termes d'art ou de sciences, afin que les Français pussent se familiariser plus facilement avec les idées que ces termes exprimaient.

Tous les littérateurs du temps de cet empereur, et tous ceux que l'on a distingués par le nom de savants, ne se contentaient pas d'écrire dans une prose, ordinairement peu élégante parce que le bon goût ne dirigeait pas leur plume, et où la langue latine était souvent peu correcte; presque tous voulaient faire des vers, et en faire beaucoup. Non seulement ils composaient un grand nombre de pièces de poésie sur différents sujets, mais ils plaçaient des vers dans leurs ouvrages en prose; et, ce qui est remarquable, autant ils aimaient à s'affranchir des difficultés des règles qui leur avaient été transmises, autant ils se plaisaient à se soumettre aux nouvelles entraves qu'ils imaginaient. Ils joignaient souvent la contrainte de la rime à celle de la prosodie; ils travaillaient péniblement à de longs acrostiches ou à des pièces de vers dont tous les mots commençaient par la même lettre; et d'un autre côté, ils changeaient la quantité des syllabes latines, suivant que cette altération leur convenait, et ce qui est bien plus surprenant, ils coupaient un mot en deux pour en placer les portions dans les endroits du vers où la prosodie de ces parties séparées était le plus conforme aux règles qu'ils voulaient suivre.

Des chansons nationales retraçaient les usages de tous les peuples à demi sauvages, et particulièrement des Francs encore retirés dans les forêts de la Germanie. Les peuples braves, généreux et jaloux de leur indépendance les conservent avec soin : elles rappellent les événements mémorables et la gloire des héros, elles inspirent l'enthousiasme qui les a fait naître, elles ajoutent à l'amour de la patrie, on les chante avec transport dans les cités, dans les campagnes, et au milieu des combats.

Mais, de tous les objets de l'étude de l'homme, la théologie, la connaissance des livres sacrés du christianisme, et celle des pères et des docteurs de l'église, étaient cultivées avec le plus de soin. Il fallait à chaque instant défendre ou attaquer les opinions religieuses qui se succédaient avec rapidité, et qui répandaient en Europe, en Asie et en Afrique le trouble, la confusion, le désordre, les haines et les persécutions. Il fallait citer les discours des pères, les passages des livres saints, les décisions des conciles, les maximes transmises; et quoique la philosophie d'Aristote, qui avait remplacé celle de Platon dans l'empire d'Orient, ne fût en quelque sorte enseignée que dans les écoles de la Grèce, de Constantinople et de l'Asie Mineure, c'est-à-dire dans les contrées où l'on parlait la langue dans laquelle avait écrit cet homme si justement fameux, quelques communications de la dialectique du philosophe de Stagyre, l'esprit naturel des théologiens français, le besoin de combattre contre les écrivains de l'Orient, le désir de leur opposer des armes égales, avaient introduit dans les ouvrages de ces théologiens une manière de raisonner assez forte, et quelques éléments de l'art de la critique. Il ne fallait pas être peu érudit ni peu exercé dans l'art de présenter ses idées avec avantage et de réfuter celles de ses adversaires, pour lutter avec honneur contre un Photius, patriarche de Constantinople, homme d'un savoir très-étendu; un Nicéphore, autre patriarche de la même ville, et un Théodore Studite, dont on a beaucoup loué les connaissances et l'esprit supérieur.

Le besoin de soulager les maux sous lesquels gémit si souvent l'humanité était d'autant plus grand à l'époque dont nous nous occupons, qu'il s'en fallait de beaucoup que la Germanie, la Grande-Bretagne et la France présentassent un aspect semblable à celui qu'elles montrent de nos jours. Il n'y avait en quelque sorte aucune vallée où

l'on ne vît des marais remplis de joncs, des eaux croupissantes, des mares infectes, d'où s'élevaient pendant les nuits des miasmes pestilentiels. Les hivers étaient dans ces contrées bien plus froids qu'aujourd'hui, parce qu'elles étaient encore couvertes en grande partie de forêts élevées qui condensaient les vapeurs, arrêtaient les nuages, empêchaient la chaleur du soleil de parvenir jusques à la surface de la terre, multipliaient les pluies, et rapprochaient la température de ces pays mal cultivés de celle que l'on remarque encore dans le Canada et dans les autres portions de l'Amérique septentrionale, située vers les mêmes latitudes. Pendant l'été, la chaleur était extrême dans les vallons étroits, où des bois épais empêchaient les vents de renouveler un air brûlant et chargé de vapeurs funestes; les fleuves et les rivières, peu contenus dans leurs lits, surmontaient souvent leurs rivages, et portaient, dans tous les endroits un peu enfoncés et voisins de leurs bords, des eaux qui y devenaient bientôt stagnantes et corrompues; et c'était presque toujours au fond de ces vallées dangereuses, auprès des ces eaux insalubres, sur le bord de fleuves ou de rivières fréquemment grossis par les averses, et au milieu d'arbres entassés, qu'on plaçait les monastères, les villages, les villes, et même les résidences des grands et des rois, qui, fidèles aux habitudes de leurs pères, préféraient à tout la facilité de faire de grandes chasses dans d'immenses forêts.

L'usage du linge était d'ailleurs encore très-peu répandu, et le grand nombre d'hôpitaux établis sous le nom de léproseries prouve combien la lèpre était commune.

Il semble donc, au premier coup d'œil, que le désir d'écarter des maladies multipliées et des contagions pernicieuses aurait dû faire cultiver la médecine avec succès. Mais depuis la mort d'Alexandre de Tralles, qui

avait hérité de la renommée du célèbre Aétius, le génie et l'observation avaient manqué aux médecins, même à ceux de la Grèce; l'anatomie ne leur avait pas révélé la nature, la disposition, l'importance des organes dont l'altération produit les différentes maladies. Ils avaient perdu ce grand art d'Hippocrate, celui de remonter par les effets bien connus aux causes inconnues, et d'établir sur des observations comparées, sur des faits attentivement examinés, sur des résultats constatés, le traitement des maux que l'on cherche à guérir. Leurs ouvrages présentaient un mélange confus des diverses doctrines médicales professées par les anciennes sectes, un assemblage incohérent de vaines théories, une réunion barbare d'idées adsurdes, d'erreurs grossières, de pratiques superstitieuses.

Charlemagne remarqua facilement combien la médecine avait de progrès à faire; il fonda une école particulière pour hâter ces progrès si importants, et il l'établit à Salerne, dans le beau climat de l'Italie méridionale, sur le bord de la mer, et dans la position la plus propre à attirer les maîtres et les élèves, particulièrement de cette Grèce, où Hippocrate avait vécu. Les idées de Charlemagne ont toujours le sceau du génie.

Nous n'avons pas besoin de dire que la chirurgie était encore moins avancée que la médecine; et que pouvait-elle faire au milieu de tant de ténèbres et sans le flambeau de l'anatomie?

Les savants du siècle dont nous tâchons d'écrire l'histoire avaient ou pouvaient avoir entre les mains les ouvrages d'Aristote et de Pline; mais on ne sait par quelle puissance des préjugés, par quelle incapacité de s'élever à des conceptions nettes et étendues, par quelle habitude servile de recevoir sans examen d'importantes décisions, par quelle tendance à la considération de petites faces, de petits rapports, de petites difficultés, ils étaient restés à

une distance immense de tout ce qu'ils auraient pu recueillir dans les œuvres de ces deux grands naturalistes, relativement à la physique, à la botanique, à la zoologie, à la minéralogie.

Il paraît cependant que dans le siècle de Charlemagne on avait assez bien conservé l'art d'extraire, de préparer, de fondre, de travailler les métaux. On employait dans un grand nombre d'ouvrages, et avec beaucoup d'habileté, le plomb, le fer et le cuivre; on se servait de l'étain qui venait de la Grande-Bretagne; on faisait en or et en argent des ouvrages qui le disputeraient à ceux des artistes modernes, si un goût plus pur en avait dicté les formes.

Le fer était façonné en socs de charrues, aussi bien qu'en lances et en glaives: mais l'agriculture était bien loin des grands perfectionnements qu'elle a reçus dans les temps modernes; son véritable domaine, les champs cultivés, étaient bien moins étendus que les espaces immenses occupés par les bois; le nombre et le voisinage de ces forêts rendaient la température plus froide et plus variable: les blés, les autres plantes céréales, les vignes qu'on avait plantées, les légumes, les pommiers indigènes, les poiriers, et quelques autres arbres à fruit, étaient beaucoup plus exposés à ces gelées tardives qui succèdent à une chaleur assez forte, et qui détruisent tant de récoltes dans leurs fleurs.

On élevait beaucoup de troupeaux, dont la peau ne servait pas, comme dans les forêts de la Germanie, à former un vêtement grossier, mais dont la laine était nécessaire pour ces draps et ces autres étoffes d'une finesse et d'une légèreté plus ou moins grandes, et dont on faisait les habits des pauvres aussi bien que ceux des riches.

Ce besoin et ce goût si naturels, si anciens et si fortifiés dans les bois, d'une vie rurale et pastorale, avaient sans

doute fait faire à l'agriculture plus de progrès qu'à plusieurs autres arts; mais on ne connaissait pas ce soin récent et si utile d'arranger la succession des récoltes de manière à donner à la terre le temps de réparer ses sucs nourriciers, et à augmenter le plus possible, par cette distribution habile, les produits des travaux.

On ignorait aussi la véritable méthode de soigner les forêts, d'en multiplier les arbres, d'en propager la durée. Mais comment aurait-on cherché cette méthode et ses résultats, devenus maintenant si nécessaires? Bien loin de craindre de manquer de bois pour les différents usages auxquels on l'employait, on ne devait avoir en vue que d'abattre les forêts trop vastes, d'en défricher le terrain, de l'assainir, d'en écarter les eaux fétides ou trop abondantes, et de le donner à l'agriculture.

La culture des champs avait rendu l'arpentage nécessaire, et la nécessité journalière de cet arpentage avait fait conserver un peu de géométrie: on en sentait l'importance, on en donnait des leçons, on exposait ses principes dans des traités. Elle fournit à Charlemagne, lorsqu'il eut la grande pensée de réunir la navigation du Rhin et celle du Danube, les moyens de creuser convenablement le canal de communication, de déterminer les niveaux, de disposer les terres, de conduire les eaux. La mécanique seule manqua à cette admirable entreprise: cette science n'était pas encore assez renouvelée pour s'opposer aux éboulements et faciliter les épuisements nécessaires.

A chaque instant nous trouvons des traces mémorables de cet esprit si sage et si supérieur de l'empereur des Français. Il vit aisément quelles entraves apportait au commerce, aux communications, aux affaires, aux liaisons des peuples sur lesquels il régnait, et à la véritable unité de son empire, cette infinie et bizarre diversité de

poids et de mesures employés dans les différentes contrées de la France, de la Germanie et de l'Italie, et dans lesquels on voyait, pour ainsi dire, toutes les nuances de la civilisation grecque et romaine altérées par la dévastation, le caprice, l'ignorance et la barbarie. Il eût la gloire de prévenir le vœu des hommes les plus éclairés du dix-huitième siècle: il ordonna qu'on s'occupât d'un système uniforme de mesures et de poids pour tout son empire. On ne sait point quel obstacle s'opposa à l'exécution du capitulaire, et priva la nation française d'un des plus grands bienfaits.

Par une suite des mêmes vues, Charlemagne donna des noms tudesques, allemands ou germains aux mois de l'année et aux principaux points de l'horizon d'où soufflaient les vents les plus importants à distinguer.

Ces contestations qui s'étaient élevées sur le jour où l'on devait célébrer la fête de Pâques conduisirent à observer les phases de la lune, et à tâcher de se rendre compte de ses mouvements. On avait conservé quelque connaissance de l'état général du ciel et une méthode de calculer les éclipses. On ordonna aux membres du clergé d'étudier avec plus de soin le comput ou les calculs ecclésiastiques nécessaires pour déterminer les jours des solennités religieuses.

Une recherche en amène une autre; une connaissance acquise donne le désir d'en acquérir de nouvelles, un besoin satisfait en fait naître de nouveaux; dès que la curiosité est éveillée, elle tend toujours à avancer.

Du calcul ecclésiastique, on passa à des calculs plus élevés. On s'occupa de l'arithmétique générale, on en publia des traités. On avait conservé ou retrouvé plusieurs vérités astronomiques; mais on avait trop peu multiplié les observations, avec quelque zèle que Charlemagne les encourageât; le défaut de télescopes, de lu-

nettes, de tout bon instrument, rendait d'ailleurs trop imparfaites celles auxquelles on se livrait. Combien d'erreurs l'esprit du siècle avait maintenues ou produites, ou mêlées aux vérités dont on jouissait! On savait que la lune n'éclaire que par la réflexion des rayons du soleil, qu'elle est comme un miroir, qu'elle réfléchit la lumière, qu'elle ne renvoie pas de chaleur sensible; mais on croyait que cette lune était plus grande que la terre, que les autres planètes brillaient de leur propre lumière, que les étoiles recevaient celle du soleil; que le soleil se nourrissait de l'eau qu'il attirait, que le ciel, rond et concave, était composé d'un feu subtil, que la terre, seule immobile, était placée au centre de cette sphère immense, dont on représentait la composition et une partie des mouvements par de petites sphères de bois et de métal, travaillées d'ailleurs avec assez d'habileté. Les uns donnaient à la terre la figure d'un globe; mais d'autres la supposaient carrée, et personne ne la divisait autrement qu'en trois parties, l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

La géographie particulière, privée de bonnes méthodes, était, comme la géographie générale, bien éloignée de s'être maintenue au degré où l'avaient portée les Strabon et les Ptolomée.

Mais indépendamment de l'imperfection de l'astronomie et de l'arithmétique, la nature de ces sciences était encore altérée par ces idées superstitieuses, ridicules et absurdes, que les effets d'un reste de barbarie, une religion mal entendue, l'ignorance de beaucoup de phénomènes, la hardiesse des esprits étendus et qui ne peuvent pas s'occuper d'assez grands objets, une fourberie bassement intéressée, une sotte crédulité, et le désir si général de prévoir sa destinée, ont si facilement répandues parmi tous les peuples que n'a pas assez éclairés le flambeau de la raison. De l'astronomie on était tombé dans

l'astrologie. On supposa aux astres une influence sur tous les événements de la terre, on attribua à certains nombres des vertus particulières, et on finit par croire ou par persuader qu'on pouvait prédire l'avenir d'après les combinaisons des nombres et l'observation des corps célestes.

Combien d'autres superstitions profanèrent la religion du divin législateur des chrétiens! Plusieurs étaient favorables à la puissance du clergé; elles multipliaient les riches dons qu'on faisait aux églises et aux monastères. Elles ne furent que trop long-temps confondues avec ce que la religion a de plus sacré et la morale de plus pur. Pourquoi les rappeler ? la civilisation a détruit leur empire, elle a dispersé ce qui blessait le caractère auguste de la loi de Jésus, et d'ailleurs nous n'écrivons pas l'histoire particulière des folies humaines.

Ces superstitions sacriléges, si nuisibles à la raison, à la religion et à la morale, ne furent pas toujours inutiles aux arts. Elles contribuèrent souvent à faire construire ces grands monuments, ces vastes temples que l'on élevait dans tant de villes, de villages, de vallées, de forêts, et même de déserts, qu'on consacrait au culte du Christ, qu'on dédiait aux héros du christianisme, que la sculpture et la peinture tâchaient de décorer, qui servaient de type aux palais des rois, aux habitations des grands, aux sanctuaires de la justice, et sans lesquels les arts du dessin auraient peut-être achevé de s'éteindre dans le royaume des Français.

On dit que nous en avons sous les yeux des fragments remarquables dans les premières arcades et dans les deux tours de Saint-Denys : restes imposants de l'église commencée par Pepin et terminée par Charlemagne.

Les architectes qui élevaient tous ces monuments imitaient, avec plus ou moins d'habileté, ceux que les Romains avaient construits, et que le fer et le feu des Barbares dévastateurs n'avaient pas fait entièrement dis-

paraître. C'étaient, pour ainsi dire, leurs matériaux qu'on rassemblait, leurs ruines qu'on restaurait, leurs membres épars qu'on réunissait. Mais le génie n'imprimait pas à ces masses relevées le sceau de la vie, et le goût ne leur donnait pas les traits de la beauté; les habitudes étaient encore trop agrestes, les mœurs trop grossières, les facultés de l'esprit trop peu cultivées par le plus grand nombre, les sentiments trop peu variés par des nuances délicates, les sens trop peu exercés à de promptes comparaisons, les convenances trop ignorées; les beaux siècles de la Grèce et de Rome étaient trop loin de renaître; la nature était encore trop âpre autour des descendants des riverains de l'Elbe; Charlemagne régnait depuis trop peu de temps.

Tout ce qu'il avait fait, cependant, présentait trop fortement le caractère de la grandeur, pour qu'un mouvement général ne commençât pas à porter les esprits vers tout ce qui est grand. L'architecture donnait donc, dès cette époque, des traits de grandeur à ses ouvrages; on avait réussi de même à leur donner de la solidité. On ne prévoyait pas que de nouvelles hordes de Barbares étaient près d'infester l'Europe, et que tous ces édifices allaient être renversés.

L'influence vivifiante d'un grand homme, revêtu d'une grande puissance, fécondait tous les germes que la barbarie n'avait pas entièrement desséchés et ceux que produisaient de nouveaux événements.

Pendant qu'on voyait paraître cet art des constructions hardies, qui devait se développer d'une manière si merveilleuse, même avant qu'on vît fleurir tant d'autres branches de la civilisation; pendant que la pureté des proportions se perdait, parce que l'esprit qui les avait dictées était perdu depuis long-temps, deux nouvelles causes commençaient de modifier l'architecture grecque et romaine dans l'empire français.

Personne n'a écrit avec plus de connaissances, de talent et de goût l'histoire de toutes ces architectures, diversifiées par la nature suivant les différents climats, modifiées les unes par les autres, et présentant au génie tant d'éléments pour ses chefs-d'œuvre, que l'habile et éloquent secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts. On pourra voir dans ses ouvrages les conséquences et des preuves des deux principes que nous voulons indiquer.

Premièrement, la vie entière des Français se passait, pour ainsi dire, au milieu des bois; ils y naissaient, ils y grandissaient, ils y mouraient. Les sombres forêts leur rappelaient les jeux de leur enfance, les plaisirs de leur jeunesse, le premier moment où ils avaient vu la compagne qui devait faire le bonheur de leur vie, les derniers instants d'un ami chéri ou d'un père vénéré, leurs chasses, leurs travaux, leurs combats, leurs succès et leur gloire. Les voûtes majestueuses formées par les branches entrelacées des arbres séculaires leur paraissaient le temple du dieu qu'ils adoraient. Ils devaient trop désirer de retrouver quelques images de ces tiges élancées et pressées les unes contre les autres, de ces rameaux étendus au loin, de ces dômes immenses suspendus à tant de hauteur au-dessus de leurs têtes, pour que les temples ou les asiles que les arts leur donnaient n'en fussent pas au moins d'imparfaites imitations. On voit déjà l'origine de cette architecture particulière qui, née des habitudes, des affections, de tous les charmes des souvenirs, devait, après s'être combinée, modifiée, embellie, traverser tant de siècles, élever tant de temples, inspirer tant de sensations profondes, et produire l'admiration, à côté même des copies les plus fidèles des plus beaux monuments de la Grèce.

Vers la même époque, et pendant que les forêts du Nord voyaient naître cette architecture germani que,

l'imagination ardente des Arabes créait, au milieu de sables brûlants, une nouvelle architecture à laquelle on a donné leur nom, et qu'on a nommée aussi architecture syrienne. La victoire les avait conduits depuis l'Arabie jusques aux colonnes d'Hercule, aux rives du Bosphore et aux bords de l'Indus. Ils avaient vu, avec l'enthousiasme des grands succès et les vives sensations d'un peuple avide de tous les plaisirs, et les pagodes de l'Inde, et les monuments de la Perse, et les chefs-d'œuvre dont la Grèce avait embelli l'Asie Mineure, et les temples colossaux de la haute Égypte. Tous ces tableaux immenses, extraordinaires, élevés, riches, élégants, sublimes, s'étaient mêlés dans leurs têtes brûlantes. L'influence de quelques circonstances fortes et celle de quelques khalifes, particulièrement de Haroun et de son père, avaient fait comparer, combiner, animer ces tableaux; et au résultat singulier de cette sorte de création ou de résurrection, s'était mêlée, comme chez les hommes du Nord, la magie des souvenirs. La première vie pastorale des Arabes, leur habitation sous des tentes, leur séjour sous des palmiers, se présentaient sans cesse à leur esprit, ou plutôt à leur cœur, avec un charme irrésistible. Tous leurs arts devaient s'en ressentir; leur nouvelle architecture en présente l'empreinte. La tente et le palmier en sont les types secrets et dominateurs; le pavillon du désert est pour eux comme la caverne sombre et mystérieuse pour les Égyptiens, et la cabane pour les Grecs; le palmier du bord du torrent ou de la fontaine isolée plaît à leurs âmes comme le chêne antique à celles des Français.

Cette architecture arabe avait passé le détroit; elle avait déjà élevé, dans la péninsule espagnole, la mosquée de Cordoue et le palais de Grenade. Les communications, plus fréquentes chaque jour, que la sagesse et la renommée de Charlemagne avaient établies ou conservées avec les Maures de l'Espagne, et avec les Arabes

de l'Afrique et de l'Asie, avaient répandu le goût de cette architecture, destinée à s'allier avec celle de Germanie, à la modifier, à l'enrichir, à l'embellir, à devenir l'architecture dite *gothique*. Tous ces mélanges étaient encore peu fréquents ou peu sensibles; mais leur véritable origine ne s'en rattache pas moins au temps ou plutôt à l'influence de Charlemagne.

La sculpture et la peinture ornaient les sanctuaires ou les palais; mais il aurait fallu un plus long règne de Charlemagne pour que les arts du dessin sortissent, pour ainsi dire, des liens de la barbarie, et ne s'occupassent que de la belle nature et des beaux modèles grecs que des mains sacriléges n'avaient pas anéantis.

C'était dans les temples, bien plus que dans les cours, que se perpétuaient ces restes précieux de la musique grecque, recueillis, réunis, réparés, pour ainsi dire, par l'habile musicien saint Grégoire-le-Grand. Ils s'étaient encore peu altérés ces chants grégoriens, que la barbarie et l'ignorance ont depuis cette époque dénaturés tant de fois, et auxquels les grands talents et le bon goût des musiciens d'Italie, d'Allemagne et de France devraient bien rendre leur pureté primitive, si belle et si touchante, en les délivrant de tout ce que réprouvent la régularité des phrases musicales, la nature des sons, la justesse de l'oreille et la délicatesse du sentiment.

L'école de Metz, où cette musique grégorienne était enseignée, devint bientôt si célèbre, que c'est du nom de cette école qu'on a cru qu'était venu le nom de *metten*, employé en Allemagne pour désigner le chant ecclésiastique. Les musiciens français, que l'on nommait *chantres gaulois*, parce que les Gaulois, plus anciennement civilisés, ont dû avoir pendant long-temps plus de dispositions pour le chant et l'art de la musique que les descendants des anciens Sicambres, avaient altéré cette mélodie grecque, parce qu'ils avaient manqué de

signes suffisants pour indiquer l'élévation ou l'abaissement des tons. Les musiciens de l'école romaine, fondée par saint Grégoire, avaient conservé la notation alphabétique, moins commode mais aussi susceptible de précision que notre notation moderne, pour la position des tons sur l'échelle musicale et pour la pureté de la mélodie. Charlemagne fit rectifier par des chantres d'Italie les usages ou plutôt le chant altéré des chantres de sa chapelle et des églises françaises; et les écoles de son empire, particulièrement celle de Metz, enseignèrent avec succès la notation alphabétique, qui préserva de nouvelles déviations la mélodie grecque, rétablie par Grégoire-le-Grand.

Les instruments que l'on préférait pour accompagner les chants des musiciens étaient, indépendamment de l'orgue, des espèces de petites harpes ou de lyres, des vielles assez semblables à celles dont on se sert encore, et des flûtes à deux tuyaux.

L'histoire n'avait plus ses Thucydide, ses Xénophon, ses Tacite, ses Salluste, ses Tite-Live; trop de préjugés obscurcissaient les esprits, trop de superstitions énervaient les âmes. Les chroniques, composées presque toujours par des moines étrangers aux affaires du monde, et dont les pensées, asservies à celles de leur abbé, n'étaient dirigées que vers l'intérêt de leur ordre ou celui de leur monastère, étaient le plus souvent écrites dans un latin incorrect, peu exactes pour la chronologie, remplies de faits entassés sans discernement, altérées presque à chaque page par des fables ridicules. Quelques auteurs se distinguaient cependant par un talent véritable. Nous avons déjà cité l'historien des Lombards, le diacre Paul Wanefrid d'Aquilée. Éginard, le secrétaire et l'ami de Charlemagne, qui lui avait donné sa fille Emma, a écrit l'histoire du prince dont il avait le bonheur d'être le gendre, avec cet esprit, cette élévation

d'idées, ce choix des événements, cette élégance de style, qui seuls feraient deviner qu'il avait passé sa vie dans la confidence d'un grand homme, au milieu des plus grandes affaires, et dans la familiarité des personnes les plus éclairées de l'empire.

Tous ces efforts, tous ces travaux étaient noblement secondés par plusieurs savants de France ou des autres contrées de l'Europe, qui ont mérité que la postérité honorât leur nom. Rappelons particulièrement saint Angilbert, élève d'Alcuin, nommé *Homère* par Charlemagne dans son académie impériale, ministre de l'empereur, époux de Berthe, fille de son souverain, et, vers la fin de sa vie, abbé du monastère de Centule; un autre poète, Drépanius Florus, diacre de Lyon; un docteur de l'église latine, saint Paulin, patriarche d'Aquilée; Richbold, archevêque de Trèves; le savant espagnol Théodulphe, appelé par Charlemagne en France, où il fut nommé évêque d'Orléans; saint Héric, moine d'Auxerre, qui, par sa manière de procéder pour la recherche de la vérité, a mérité d'être en quelque sorte regardé comme le précurseur de Descartes; le Provençal Ambroise Autpert, abbé du monastère de Saint-Vincent de Voltorne, auteur d'un commentaire sur l'Apocalypse, commentée depuis par un bien autre homme que cet abbé de Voltorne, et qui, en demandant le premier au pape une autorisation pour ses ouvrages, s'empressa de reconnaître combien elle était inutile; l'Irlandais Durgal, attiré ou retenu en France par Charlemagne, comme Alcuin et Théodulphe, et professeur de philosophie et d'astronomie; l'historien grec Théophane; un autre historien grec, George le Syncelle, ou le surveillant du patriarche de Constantinople; le bibliothécaire de l'église romaine, l'historien Anastase; et Leidrade de Nuremberg, bibliothécaire de Charlemagne et archevêque de Lyon.

Sophocle, Euripide, Aristophane, Plaute, ni Térence, n'avaient de successeurs.

Les horribles combats des gladiateurs et des bêtes féroces avaient presque cessé. Les mœurs et la domination des Romains étaient presque oubliées. Les pantomimes avaient conservé le puissant attrait qu'elles avaient eu pour les Romains réunis dans de grands espaces. On mêlait à ces pantomimes un spectacle qu'on applaudissait avec transport, qui avait été porté à un très-haut degré de perfection, et qui consistait dans la force, l'adresse et les tours merveilleux de ceux qui dansaient ou plutôt voltigeaient sur des cordes lâches ou tendues. On introduisait ces pantomimes dans l'intérieur des palais et des habitations des grands. Entre les différents services des repas splendides, on faisait entrer les baladins, les jongleurs, les *plaisantins* et les mimes; de petits théâtres étaient dressés; et il n'est pas invraisemblable qu'on jouait sur ces théâtres des espèces de drames, auxquels pouvaient se réunir les chants et les instruments des musiciens.

Les vrais tournois n'existaient pas encore; mais on pourrait en voir une sorte d'image, et pour ainsi dire les premiers éléments, dans plusieurs exercices auxquels les jeunes guerriers aimaient à prendre part.

Les grands et véritables spectacles étaient les solennités religieuses et civiles: toute la pompe du culte et toute la magnificence française y étaient déployées.

Dans les fêtes civiles, où l'on convoquait de si loin tous ceux qui pouvaient en augmenter l'éclat; dans ces réunions augustes où toute la puissance nationale était pour ainsi dire révélée, où l'on célébrait les grands événements, et qui précédaient ou suivaient ces assemblées générales où l'on prononçait sur les grands intérêts de l'état, la splendeur de la couronne se manifestait autant que le prince paraissait aimer à la voiler

dans les circonstances ordinaires de la vie. On y voyait le monarque des Français assis sur un trône élevé, et orné d'or et d'argent; un manteau bleu et blanc flottait souvent sur ses épaules; un diadème surmonté de rayons ceignait sa tête; un sceptre, ou plutôt une verge ou baguette d'or, était dans ses mains. La reine ou l'impératrice portait une couronne au-dessus de son voile; sa couronne, sa robe, les habits des dames rangées auprès d'elle, brillaient de l'éclat des perles, des diamants, des rubis, des saphirs, des topazes, que le commerce avait portés dans l'Asie occidentale, à Constantinople, en Italie, et que la victoire avait donnés à la France. Les ducs, les comtes, les barons, les leudes qui entouraient le trône, comme les archevêques, les évêques et les abbés, avaient leurs ceintures ornées d'or, d'argent, de ces pierres précieuses originaires de l'Orient; et leurs manteaux garnis de la fourrure la plus recherchée, de celle de l'hermine, rappelaient leur origine, les usages de leurs pères, les forêts qui avaient nourri leurs aïeux. De nombreux officiers du palais étaient placés derrière le souverain; des hérauts jetaient des monnaies d'or, en criant, *largesse du grand monarque;* et des musiciens auxquels on donnait encore souvent le nom de *bardes*, et des poètes que l'on nommait *fatistes*, chantaient au milieu de ces *cours plénières* des hymnes nationaux en l'honneur du courage, de la vertu, et des héros français.

Ces fêtes duraient pendant plusieurs jours; et les banquets y réunissaient un si grand nombre de personnes, que, pour un de ces repas solennels, on faisait rôtir des milliers de bœufs. Les convives, dans les intervalles des repas, des plaisirs, des cérémonies ou des affaires, allaient à cheval, en grandes troupes et au bruit des cors, à la chasse des sangliers et des bœufs sauvages dont les forêts étaient encore remplies, et dont la poursuite, accom-

pagnée de dangers, convenait à leur bouillant courage.

La pêche et des chasses plus tranquilles, celles pour lesquelles on employait des faucons dressés, étaient réservées pour des circonstances plus ordinaires. On suspendait ces chasses et cette pêche pour des jeux de balle, des jeux de dés, des jeux d'échecs. Nous avons vu il y a trente ans, dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denys, des pièces d'échiquier énormes, des pions hauts de plus d'un demi-mètre, figurés comme des soldats couverts de leurs boucliers, et dont on croyait que Charlemagne s'était servi. Les Français, vers le temps de cet empereur, avaient une si grande passion pour ces jeux d'échecs ou de dés, qu'ils y employaient souvent des nuits entières, qu'ils y perdaient quelquefois toute leur fortune, et qu'ils finissaient par jouer une propriété bien plus précieuse, leur liberté individuelle.

Deux repas au moins interrompaient les jeux, les divertissements et les chasses, celui du milieu du jour et celui du soir. On prenait souvent celui du midi dans le jardin ou dans la cour qui précédait la maison, sous des berceaux ou sous des arbres; on invitait les passants à le partager. Le souper, ou le repas du soir, était fréquemment prolongé dans la nuit. La grande salle où l'on se réunissait était éclairée par des torches que tenaient de jeunes serviteurs, et souvent de jeunes esclaves ; tant on était éloigné de connaître les vrais principes de la civilisation, et de se conformer à l'esprit de cet évangile céleste dont on croyait suivre les préceptes. Au foyer allumé au milieu de cette même salle, on faisait quelquefois rôtir des chevreuils et des sangliers entiers. Les convives se plaçaient de manière que les hommes et les femmes étaient mêlés. Un même plat servait souvent à chaque couple.

Dans les maisons des riches, le souper était composé de trois services. Au premier, on avait des salades de

mauves et de houblon, et d'autres légumes que l'on croyait propres à augmenter l'appétit et à faciliter la digestion; au second, des pains arrondis soutenaient des pyramides de viande de porc ou de gibier; au troisième, venaient la pâtisserie et les fruits. Le vin était rare, et bien inférieur, pour la bonté, aux vins actuels de Bordeaux, de Bourgogne ou de Champagne. On buvait beaucoup de bière et d'hydromel.

Les familles pauvres ou dont la fortune était peu considérable mangeaient des raves, des lentilles, des fèves, et les jours de grande fête, une oie et une sorte de pâtisserie.

Quelles que fussent les richesses ou le rang, on attachait encore le plus grand prix à ses cheveux ou à sa barbe, qu'on regardait comme le signe de la force et du courage, les deux attributs qui avaient été les plus honorés au milieu des forêts germaniques. Les grands se présentaient mutuellement un cheveu qu'ils venaient de s'arracher; l'attouchement de la barbe était souvent le sceau d'une adoption; un débiteur insolvable se déclarait l'esclave de son créancier en lui présentant des ciseaux destinés à couper ses cheveux; une des plus grandes preuves d'amour qu'un amant pouvait donner à celle qu'il aimait, était de négliger sa chevelure tant qu'il était privé du bonheur de la voir; un jeune guerrier pris par un ennemi barbare qui allait faire tomber sa tête, le conjurait de ne pas laisser tremper ses cheveux dans son sang, et de ne pas permettre à un esclave de les toucher.

On renonçait aux alliances en rompant une paille; deux Français les cimentaient en confondant leur sang dans une coupe, et en le buvant mêlé avec de l'hydromel.

Un effet bien funeste de l'ignorance multipliait, bien plus encore qu'un reste de férocité, des crimes qu'on

croyait si facilement expier en voyageant d'église en église, en bâtissant des chapelles, en embellissant les temples, en dotant les monastères.

L'hospitalité cependant était sacrée; l'étranger la recevait avec une sorte de respect religieux; et telle était la force de l'opinion, que la couche nuptiale pouvait être partagée, sans qu'aucune pensée contraire aux devoirs de cette hospitalité sainte s'élevât dans l'âme reconnaissante de celui qui en recevait les bienfaits.

Les ameublements étaient simples : on voyait un grand nombre de coffres et d'armoires destinés particulièrement à renfermer des armes. Les murs étaient couverts, dans les appartements, de cuirs peints et dorés, et le plus souvent de nattes de paille de diverses couleurs qui étaient presque toujours tressées par des femmes.

Excepté dans les jours solennels, où les fêtes religieuses et les cours plénières produisaient de si nombreux concours, une assez grande simplicité régnait, non seulement dans les maisons particulières, mais encore dans les palais et des grands et des rois. Quelle différence, par exemple, entre la parure ordinaire de ces filles du Nord dont les pères étaient les hommes les plus puissants d'un empire immense, et le luxe dont brillaient, même plusieurs siècles auparavant, ces vierges de Sion, dont parle Isaïe, ces habitantes de la plus petite et d'une des plus pauvres contrées de l'Asie occidentale! On est embarrassé pour rendre avec exactitude en français la longue énumération que fait le prophète, dans son troisième chapitre, des tuniques, des manteaux, des voiles, des mitres, des bandelettes, des ceintures, des jarretières, des ornements de la chaussure, des lunules, des pierres précieuses tombant sur le front, des pendants d'oreille, des colliers, des guirlandes, des petites figures de murène contournées autour du haut du bras, des bracelets, des anneaux, des riches aiguilles,

des miroirs, des flacons remplis d'essences odorantes devenus nécessaires à la toilette des jeunes Israélites.

Des tuniques et des manteaux fabriqués avec la laine des troupeaux élevés près du toit paternel formaient le plus souvent l'habit des Français et des Françaises.

Cette noble et touchante simplicité régnait aussi dans les jardins comme dans les royales demeures des souverains; elle dirigeait ceux qu'aimait à cultiver Charlemagne, lors même que presque toute l'Europe obéissait à ses lois. Peu de terrain en formait l'étendue : les roses, les romarins, les lis, les pavots et les tournesols y croissaient au milieu des légumes. On y voyait, autour d'une fontaine dont le doux murmure invitait au sommeil, des pommiers qu'on ne savait encore ni greffer ni tailler, des berceaux de vigne, des cerisiers qu'on avait portés de la Lusitanie, et des figuiers dont on hasardait la culture.

Auprès de ces jardins et de l'habitation particulière du monarque étaient des cours destinées à l'éducation des oiseaux domestiques. A côté s'élevaient les bâtiments où l'on conservait les légumes, les grains, la bière, les vins, les viandes salées; des corbeilles de jonc, attachées aux murs, contenaient des provisions choisies; et les états des troupeaux, des œufs, des grains et des fruits étaient placés à côté des dénombrements des nations et des capitulaires publiés pour leur bonheur.

Ces traits particuliers qu'offraient les mœurs des peuples venus des contrées septentrionales, se retrouvaient dans l'action la plus importante de leur vie : on reconnaissait ces traits dans tout ce qui était relatif à leurs mariages.

Le jeune homme faisait ordinairement un présent au père ou à la mère de celle qu'il aimait, et à son tuteur ou mundbora si elle était orpheline. Pendant les fiançailles, les deux amants buvaient dans une même cou-

pe; et le père de la jeune personne disait à celui qui devait être son gendre : « Je te donne ma fille pour être » ton bonheur et ta femme, pour garder tes clefs et » partager avec toi ton lit et tes biens, au nom du » Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

La jeune fille apportait le plus souvent en dot des armes et des troupeaux.

Le matin du jour du mariage, les amis de l'époux, armés et le glaive à la main, allaient chercher la fiancée. Les deux familles entouraient l'autel où les deux époux devaient recevoir une pieuse bénédiction. Un voile blanc était étendu au-dessus de ceux qui allaient proférer leurs vœux solennels; la couronne virginale brillait sur la tête de la jeune fille; elle recevait de celui qu'elle allait promettre d'aimer toujours, l'anneau d'alliance et la pièce d'argent; le prêtre les unissait, répandait des fleurs sur leur front et annonçait le sacrifice sacré des chrétiens. L'encens fumait autour des deux époux; les parents et les amis déposaient le pain et le vin sur les marches du sanctuaire; ils se donnaient le baiser de paix comme pour cimenter l'union qui venait d'être contractée.

Les époux, en sortant du temple, marchaient précédés de bardes ou musiciens, dont les uns chantaient et les autres jouaient de divers instruments.

Après le festin, les femmes conduisaient l'épouse dans l'appartement nuptial, que l'on avait jonché de fleurs et paré d'une draperie blanche. Les parents et les amis buvaient à la prospérité des deux époux; et, pour employer les expressions d'un saint archevêque, l'historien Grégoire de Tours, ils ne se retiraient que lorsque la bien-aimée avait laissé tomber sa ceinture virginale. Le lit nuptial l'enveloppait alors de ses voiles : retirée à l'extrémité de ce lit, et son beau visage tourné du côté du lambris, elle rougissait de pudeur, comme la

rose du printemps au lever du soleil; des larmes coulaient de ses yeux, et son cœur palpitait avec violence.

Lorsque la mort, dont les traits ne sont point arrêtés par la jeunesse, la beauté ni le bonheur, frappait cette compagne si chérie, l'époux désolé la suivait jusques à sa tombe, les cheveux en désordre et souillés par la cendre. Il voulait qu'on renfermât dans cette tombe funeste l'expression écrite de sa tendresse et de ses regrets, comme pour rappeler sans cesse à celle qu'il ne devait plus revoir, et son amour et sa douleur.

On mettait dans les tombeaux des guerriers leurs armes, leurs éperons et la dépouille préparée des éperviers et des faucons qui les avaient aidés dans leurs chasses favorites. Ces derniers asiles étaient souvent élevés dans les champs; on les entourait de rosiers; on les regardait comme sacrés; on a même écrit que l'on plaçait quelquefois des sentinelles pour empêcher qu'on en violât la sainteté.

On pouvait craindre d'autant plus de voir une honteuse cupidité profaner ces tombes, que les corps qu'on y déposait étaient souvent revêtus de riches étoffes et de draperies ornées de pierres très-précieuses.

Le commerce, favorisé par le grand roi, et protégé par le nombre des petits bâtiments que Charlemagne faisait entretenir à l'embouchure des fleuves qui parcouraient son empire, procurait facilement aux contrées les plus éloignées des mers, ces gemmes, ces diamants, ces étoffes de soie, d'or ou d'argent que l'on renfermait dans les tombeaux ou qui servaient à l'éclat des fêtes privées, à la splendeur des solemnités nationales, et à la pompe des cérémonies religieuses.

C'est de l'Asie qu'arrivaient ces richesses; c'est par la Méditerranée qu'elles circulaient dans l'Europe. Les négociants de Marseille, d'Arles, de Lyon, de tout le grand bassin du Rhône, de toutes ces provinces qui, les

premières, et long-temps avant l'invasion des Français, avaient reçu la civilisation des Romains, et ceux des rivages d'Italie, allaient à Constantinople ou dans les ports de l'Égypte, de la Syrie et de l'Asie Mineure, recevoir des chrétiens de l'empire d'Orient, ou des musulmans des khalifes, les trésors, les étoffes, les épices, les aromates, que des caravanes, au travers des déserts, de la Mésopotamie et de la Perse, ou des escadres de la Mer Rouge, bravant les tempêtes du grand Océan, allaient chercher dans la Bactriane au-delà de l'Oxus, ou dans le nord de l'Inde, ou sur les rives occidentales de la grande péninsule indienne, ou dans l'île de Ceylan, ou sur les rivages orientaux de l'Afrique équinoxiale.

Venise dont la sagesse et le courage augmentaient insensiblement la puissance, commençait à prendre part à ces voyages, à ces échanges, à ces opérations commerciales; et l'activité de toutes ces opérations si utiles, non seulement pour augmenter les commodités de la vie, mais encore pour dissiper les préjugés, polir les mœurs et répandre les lumières, n'était pas peu augmentée par les soins éclairés et la noble et généreuse puissance de l'émule et de l'ami de Charlemagne, Haroun Errachid, qui, du haut de sa chaire de Bagdad, faisait respecter ses ordres depuis les bords de la Méditerranée jusques à ceux de l'Indus.

A ces faveurs que recevait le commerce de Haroun et de Charles, il faut ajouter celles que lui accordait un roi puissant de l'Inde, un empereur de tout le Malabar, un souverain de la péninsule occidentale, où abordaient les escadres sorties de la Mer Rouge. D'après les historiens de l'Inde et ceux de la Chine dont on doit l'importante connaissance au savant M. de Guignes, ce roi ou empereur du Malabar se nommait Scharam ou Ceram Peroumal. Peu d'années après la mort de Charlemagne, il fonda, en 822, la ville de Coulan, et en 825 celle de

Calicut, si fameuse dans l'histoire des premiers voyages des Portugais dans l'Inde. Il avait accordé de grands priviléges aux juifs et aux chrétiens; et des auteurs orientaux ont écrit qu'il abandonna la religion des samanéens ou de Boudha, qu'il se fit mahométan, qu'il partagea ses états entre ses parents et ses favoris, et qu'il voulut aller mourir à la Mecque.

Indépendamment des matières premières que l'Europe fournissait à ce commerce asiatique, si secondé par Scharam Peroumal, Haroun Errachid et Charlemagne, elle lui livrait les produits de quelques-uns de ses arts et de plusieurs de ses manufactures.

On fabriquait des étoffes de laine recherchées à Tours, à Lyon, à Arles, à Milan, à Ravenne, à Rome.

Quelque ardeur qu'on eût pour le commerce étranger, on pensait à délivrer les habitants de l'empire d'une trop grande sujétion à l'industrie asiatique; on préparait en Europe le fer à la manière des ouvriers de Damas, on le *damasquinait;* et l'on y fabriquait aussi une grande quantité de verre.

Deux sortes de monnaies servaient aux achats, aux ventes et aux diverses opérations de ce commerce, qui embrassait l'Orient, l'Occident, le Midi et le Nord, qui fécondait tout le monde connu. L'une était fictive, et conservée pour faciliter les comptes; l'autre était réelle. La monnaie fictive était la livre d'argent, supposée du poids de douze onces; on la divisait, pour la numération, en un certain nombre de sous ou solides, dont la dénomination avait été empruntée des Romains. Charlemagne en fixa le nombre à vingt.

Vingt sous d'argent valaient donc une livre d'argent; chaque sou valait douze deniers.

Il y avait aussi des sous d'or qui étaient une monnaie réelle; mais on n'employait pas, dans les comptes, de livre d'or fictive, et le poids de ces sous d'or était bien plus lé-

ger que celui des sous d'argent; il paraît qu'ils ne pesaient guère plus du quart de ces derniers.

La valeur relative de cet or et de cet argent, c'est-à-dire de deux poids égaux d'argent et d'or, devait varier plus rarement, mais plus fortement qu'à présent, à cause du peu de ces métaux qu'on extrayait en Europe, de la grande distance qui sépare les contrées européennes de l'Asie orientale, des côtes orientales de l'Afrique, et des grandes îles indiennes d'où l'or et l'argent étaient apportés dans les contrées occidentales, de la difficulté des voyages au travers des déserts, des dangers de la navigation, des obstacles formés par les guerres, des changements dans les gouvernements, et des variations dans leurs maximes.

D'un autre côté, un nombre presque infini de circonstances pouvaient, à chaque instant, faire varier dans chaque pays le véritable prix de toutes les matières premières, de tous les ouvrages, de tous les objets que le commerce faisait circuler, c'est-à-dire la quantité de métal d'or ou d'argent qu'il fallait donner pour une quantité ou un nombre déterminé de ces mêmes objets.

On ne pourrait donc avoir pour le siècle dont nous parlons, non plus que pour aucune époque de l'histoire, la valeur de l'or ou de l'argent, et des monnaies qui en contenaient un poids connu, que relativement à un temps plus ou moins court, et à un seul des objets vendus ou achetés. Ce serait donc une collection presque innombrable d'échelles différentes, qui serait nécessaire pour connaître, dans la série des siècles, l'accroissement ou la diminution de la valeur de l'or et de l'argent. Il faut donc se réduire, suivant le but qu'on se propose, à comparer les rapports successifs d'un poids d'argent ou d'or avec certains objets particuliers, pour connaître l'abondance ou la rareté, la recherche ou le rejet de ces derniers objets, et se procurer une suite de tableaux

plus ou moins incomplets des véritables richesses des nations, de leur industrie, de leurs besoins, de leurs caprices, de leurs jouissances, de leur pouvoir.

Il s'en faut de beaucoup que l'histoire nous fournisse à cet égard un grand nombre de données exactes; et voilà pourquoi l'histoire de la civilisation sera toujours imparfaite, malgré toutes les lumières que l'on peut recueillir particulièrement au sujet de ces valeurs de l'or et de l'argent, et de ces richesses des peuples, dans les grands et beaux ouvrages des Smith, des Garnier, des Say, et d'autres savants modernes.

Presque tous les transports nécessaires au commerce dans l'intérieur des terres se faisaient par les fleuves et les rivières; et malgré les obstacles que ces rivières et ces fleuves, plus larges, plus profonds, plus rapides que de nos jours, opposaient aux bateaux qui remontaient, il paraît que le besoin avait assez perfectionné l'art de cette navigation fluviatile. Mais à mesure qu'on approchait de l'origine des rivières, leur lit hérissé de rochers, interrompu par des cascades, et souvent trop peu creusé, arrêtait tous les transports par des difficultés insurmontables. Peu de souverains avaient pu penser à imiter les grands et durables ouvrages des Romains, et à faire élever, comme la reine Brunehaut, de ces chaussées si solidement construites que leurs débris ont résisté, comme des roches dures, aux efforts de plus de mille années. La guerre avait d'ailleurs détruit presque tous les chemins dont on avait pu s'occuper; elle n'avait cessé de fatiguer la terre. Ce n'était donc qu'avec peine qu'on employait, dans les pays éloignés des rivières navigables, des espèces de chars ou de chariots pour le transport des marchandises; c'était le plus souvent à l'aide de chevaux, et sur le dos des mulets, qu'on les portait d'un marché à un autre.

Ce besoin et celui de la guerre, bien plus grand encore

pour des peuples venus des bois du Nord, avaient fait trouver des moyens assez bons d'élever et de soigner ces chevaux, qui d'ailleurs étaient devenus nécessaires pour les fêtes, les jeux, les courses ou les voyages des grands, des rois, des dames, et des plus grandes princesses de l'Europe. Il y aurait même quelques raisons de croire que, du temps de Charlemagne, on avait déjà pensé à perfectionner les races des chevaux européens par celles des chevaux arabes, le type de l'espèce, et qu'on avait eu à cet égard recours, avec succès, aux communications fréquentes que l'on avait avec les Maures de la péninsule espagnole, ceux du nord de l'Afrique, et les Arabes des états du khalife, ami de Charlemagne.

On a écrit cependant que la cavalerie de l'empire d'Occident n'était pas encore parvenue à être aussi nombreuse, à proportion, que celle de ces Arabes d'Asie et de ces Maures d'Europe ou d'Afrique. C'étaient les grands, les puissants ou barons, les leudes, les richommes, qui formaient la plus grande partie de la cavalerie, avec les guerriers qu'ils amenaient. Ils pouvaient d'autant moins se soustraire à l'obligation de prendre les armes, que la guerre à laquelle ils étaient appelés avait été approuvée par l'assemblée nationale dont ils faisaient partie.

L'infanterie était fournie par les villes, les villages, les bourgs, les hameaux, suivant leur population. Les troupes étaient levées par les ducs ou gouverneurs des provinces, et par les comtes qui commandaient sous leurs ordres, dans un arrondissement plus ou moins étendu. Les comtés fournissaient aux troupes levées dans leur sein le blé et les autres provisions qui leur étaient nécessaires; mais il paraît que cette obligation ne s'étendait pas au-delà de six mois, et qu'après ce terme le gouvernement devait pourvoir à leur nourriture. Chaque soldat apportait ses armes et des vêtements pour six

mois ; et ceux qui, sommés de marcher, ne se rendaient pas à leur poste, étaient punis d'une amende.

Plusieurs fantassins avaient un casque, une cuirasse ; mais tous avaient un long bouclier, une hache d'armes, un javelot et une épée. On exigeait que ceux qui se servaient de flèches en eussent au moins douze dans leur carquois.

Dans les siéges on employait les balistes, les catapultes, les beliers, et les autres machines dont les Romains s'étaient servis pour battre les murs ou faire pleuvoir sur les assiégés des grêles de dards et de pierres et des blocs de rochers. Lorsque les Français montaient à l'assaut, ils se couvraient de leurs grands boucliers, et, à l'exemple des mêmes Romains, ils formaient avec ces boucliers placés au-dessus de leurs têtes, et se recouvrant les uns les autres, cette espèce de toit mobile et portatif, qu'on a nommé tortue, et sur lequel glissaient les traits, les pierres et les corps embrasés lancés par ceux qui défendaient les remparts.

Charlemagne, comme plusieurs de ses prédécesseurs, donnait beaucoup de terres ou de bénéfices aux guerriers qu'il voulait récompenser : mais ces dotations n'étaient pas héréditaires ; il n'y en avait du moins qu'un petit nombre de transmissibles aux enfants, à la charge du service militaire ; et des envoyés, ou *missi* impériaux, veillaient à ce qu'on cultivât convenablement ces domaines qui, après la mort du possesseur, devaient revenir à l'état, pour être le prix de nouveaux faits d'armes.

Chaque canton avait une garde nommée *vachta*, et dont les fonctions étaient de maintenir la tranquillité intérieure.

Les savantes recherches de l'historien Müller lui ont appris que le plus souvent, sous Charlemagne, les projets de lois étaient discutés, en présence du monarque, dans des conseils particuliers ; le grand référendaire en-

voyait ensuite ce projet aux ducs, aux comtes et aux archevêques; les ducs et les comtes le transmettaient aux centeniers des campagnes et aux échevins ou magistrats des villes; les archevêques le communiquaient aux évêques et aux abbés. Le projet était ainsi examiné par la nation elle-même; on le proposait ensuite à l'assemblée générale, qui le rejetait par une sorte de murmure, ou l'admettait en élevant la main. Lorsqu'il avait réuni la majorité des suffrages, le roi sanctionnait et donnait le caractère sacré de loi à l'acte qui avait subi une si forte épreuve. Que cette marche dictée par la sagesse, que cet hommage rendu aux droits d'un peuple honorent le monarque, dont ils consolidaient si fortement la vaste puissance! et cependant, que ce même monarque était loin de méconnaître ou d'abandonner les droits de sa couronne!

Les évêques ne s'assemblaient que lorsqu'ils étaient convoqués par le souverain. Charlemagne les présidait. « Je me suis assis au milieu de vous, leur disait-il, et » j'ai assisté à vos délibérations, non seulement comme » témoin, mais comme votre souverain et votre juge. »

Presque toutes les nations qui formaient l'empire de Charlemagne avaient conservé leurs lois particulières, qui régissaient et les individus de ces nations et les terres comprises dans leur territoire. Un code particulier fut cependant établi par ce prince pour régler différents objets. Ce code fut formé principalement de la loi salique, ou des Francs Saliens, d'après laquelle les femmes étaient exclues de la couronne, et à laquelle on ajouta un grand nombre de dispositions des lois des Français ripuaires, des Allemands ou Souabes, et des Bavarois.

Nous avons vu que les peines étaient presque toutes pécuniaires. On dirait que l'idée d'une longue détention était trop étrangère aux Français, et que la loi n'aurait pas pu menacer de la mort ou des tourments ceux dont

la nature était de braver la mort et la douleur. Ces peines pécuniaires étaient même très-fortes: il y en avait de déterminées pour les plus petits délits comme pour les plus grands. Tous les larcins avaient été prévus. On avait fixé des dédommagements pour des enlèvements d'esclaves, et pour les vols de meubles, de fruits, de chevaux, de chiens, de bestiaux, d'oiseaux et de poissons. Une vue profonde sur la sûreté publique et le mépris pour la lâcheté avaient fait ordonner qu'une amende de deux cents sous d'or serait infligée à celui qui dépouillerait un cadavre ou un homme endormi; et on faisait payer quinze de ces sous à celui qui osait monter sur un cheval qu'il rencontrait, sans la permission du propriétaire du cheval.

D'autres amendes punissaient les injures et les outrages, surtout ceux dont on se serait rendu coupable envers les femmes, qui ne craignaient pas d'aller seules sur les grandes routes, de traverser de vastes forêts, de suivre leurs maris dans les camps. On payait quinze sous d'or si on touchait par force la main d'une femme, trente si on lui prenait le bras, quarante si la violence était plus grande. La peine de mort était réservée pour ceux qui conspiraient contre la personne de leur souverain. Le faux témoignage, les maléfices, les incendies, le rapt, les meurtres, étaient réprimés par de fortes compositions. Ces amendes étaient graduées suivant le rang de ceux qu'on avait tués; elles étaient, par exemple, de neuf cents sous d'or pour le meurtre d'un évêque, de six cents pour celui d'un prêtre, de deux cents pour un Français, de cent pour un Romain propriétaire, de quarante-cinq pour un Romain ou Gaulois tributaire. La moitié de ces amendes appartenait au fils du mort et l'autre moitié à ses parents, jusques à un degré déterminé; les parents d'un condamné, jusques à ce même degré, étaient obligés de payer pour lui la composition, si sa fortune ne lui permettait pas de la

payer lui-même. Mais remarquez combien la loi criminelle favorisait la richesse : si le coupable ni ses parents ne pouvaient racheter le meurtre, il devenait l'esclave de ceux à qui l'amende était due; et d'un autre côté, que l'on ne soit pas étonné de voir l'esclavage remplacer la peine capitale, le législateur savait combien les Français préféraient la liberté à la vie.

Les fameux capitulaires de Charlemagne, ces lois si méditées, si sévèrement examinées, adoptées avec tant de solennité, étaient d'ailleurs comme une sorte de code général, dans lequel tous les Français trouvaient leurs devoirs et leurs règles. Les tribunaux chargés d'appliquer ces lois étaient organisés à peu près comme sous plusieurs des prédécesseurs de Charlemagne; mais quelles précautions ne prenait pas ce monarque pour que la justice fût rendue avec exactitude et impartialité! Chaque année, vers le milieu du mois de mai, un commissaire impérial arrivait dans chaque province; il convoquait les comtes, les leudes, les vassaux de la couronne, les *gravions*, les centeniers, des députés des échevins des villes, les évêques, les abbés, les vidames ou avoués défenseurs des monastères des femmes. Cette cour suprême, après avoir reçu le serment de fidélité des Français parvenus à l'adolescence, écoutait toutes les plaintes, examinait toutes les réclamations, jugeait en dernier ressort les affaires civiles, criminelles et administratives, et destituait et punissait les juges prévaricateurs.

Tel était le degré auquel Charlemagne avait reporté la civilisation; mais l'heureuse influence de cette civilisation renaissante ne s'étendait qu'imparfaitement sur la surface de l'empire d'Occident; non seulement elle n'avait pas détruit le servage qui existe encore de nos jours dans plusieurs contrées de l'Europe, mais elle laissait subsister cet esclavage, si anciennement établi

dans l'Orient, entretenu par tant de guerres barbares, et que nous retrouvons avec toutes ses horreurs dans trois fameuses républiques anciennes, dans celles d'Athènes, de Lacédémone et de Rome, où l'indépendance et les priviléges de quelques classes supérieures usurpaient le nom sacré de liberté publique. Ce n'est pas seulement par l'accroissement de la science, des talents et de l'industrie qu'il faut mesurer les progrès de la civilisation, mais encore par la distribution proportionnelle que les lois et l'éducation font de ces avantages dans toutes les classes du corps social; et c'est bien récemment que le commerce, l'imprimerie et la philosophie, développant toutes les conséquences des admirables principes donnés par la sagesse et la bonté céleste dans un évangile divin, ont procuré à l'humanité ce bienfait inappréciable.

Mais pendant que la plus grande partie de l'Europe présentait, par les soins de Charlemagne, cet état remarquable dont nous venons de tâcher d'esquisser quelques traits, qu'était la civilisation dans le second empire du monde, dans celui des khalifes?

Haroun Errachid était descendu dans la tombe avant Charlemagne. Son fils Muhamid Amin lui avait succédé en 809; et ce Muhamid ayant été assassiné en 813, Almamoun ou Abdalla Almamoun, autre fils de Haroun Errachid, était monté sur le trône. Ce dernier khalife employa un long règne à suivre les plans que le génie avait dictés à son père, et à remplir ses vues pour le progrès des sciences et des arts. Le succès couronna sa constance; et c'est à cette époque de Haroun et d'Almamoun, son fils, qu'il faut rapporter les grands progrès de la civilisation des Arabes. Ces développements ont été en partie postérieurs à la mort de Charlemagne; mais plusieurs effets de la grande impulsion donnée à son siècle par l'empereur des Français ne parurent que lorsque ce prince avait

cessé de vivre; et on peut regarder l'ouvrage de Haroun et d'Almamoun comme contemporain de celui de Charlemagne.

Ce fut particulièrement sous Almamoun que furent fondées les écoles célèbres de Bagdad, de Coufa, de Bassora, et de tant d'autres villes musulmanes où l'enseignement fut confié à ces savants et à ces hommes de lettres que Haroun et son fils attiraient dans leurs états, ou encourageaient par tant de marques d'estime et de bienveillance. Ces écoles fameuses en firent établir d'autres en Égypte, en Afrique, en Espagne, et dans la partie de l'Italie soumise à l'empire des Sarrasins. Les succès de ces institutions se soutinrent ou allèrent en croissant, parce que l'intérêt particulier d'aucune corporation n'en écarta les maîtres les plus habiles et les plus dignes d'être choisis, pendant qu'après la mort de Charlemagne les institutions que ce grand homme avait consacrées à l'instruction publique, privées de l'appui de son génie, et ne subsistant plus que par la volonté et pour les vues ambitieuses du clergé et des moines, auxquels l'empereur s'était cru obligé d'en remettre les chaires et la direction exclusive, tombèrent bientôt dans la décadence. Les écoles sarrasines soutinrent seules la civilisation sur sa pente rapide. Nous les verrons, dans le cours de cette histoire, communiquer les lumières de la science aux chrétiens de l'Asie Mineure et de l'Europe; et c'est à ces établissements qu'il faut rapporter la véritable origine de la première restauration des sciences et des lettres dans l'Occident.

A cette même époque des règnes de Haroun et d'Almamoun, l'on traduisit en arabe les meilleurs ouvrages des Grecs. Cette langue arabe si ancienne avait acquis sa force et sa beauté long-temps avant ces règnes fameux; elle était embellie par des poésies pleines d'images, de sentiments, de pensées fortes, et que les beaux siècles des

littératures grecque, romaine et française, n'auraient pas rejetées. Les traductions des auteurs de l'empire de Constantinople l'enrichirent encore; elles répandirent le goût des ouvrages de la Grèce et des sciences cultivées par les Grecs. Les grandes et fréquentes communications de l'empire des khalifes avec les contrées indiennes qu'arrose le Gange ouvrirent aux Sarrasins de nouvelles sources d'instruction, où ils s'empressèrent de puiser avec cette ardeur si naturelle à leur climat, et qu'avaient si fort augmentée les exemples et les encouragements d'Almamoün et de son père. La littérature grecque et celle de l'Inde se mêlèrent, se fécondèrent pour ainsi dire, et produisirent la littérature arabe proprement dite.

On forma de nouvelles et grandes bibliothèques; et bientôt parurent, à la suite les uns des autres, un grand nombre de médecins, d'astronomes, de mathématiciens et de philosophes qui n'ont pas peu honoré leur patrie.

Les ouvrages d'Aristote devinrent d'autant plus familiers aux Arabes, que les auteurs grecs, tant de l'Europe orientale que de l'occident de l'Asie, ne cessaient de s'en occuper. Saint Jean de Damas ou Damascène, particulièrement, avait employé beaucoup de temps et de soins à expliquer et à répandre la philosophie péripatéticienne.

Les premiers médecins que produisit le grand mouvement imprimé aux esprits par Haroun et par son fils, publièrent sans doute de mauvaises compilations des ouvrages des Grecs que l'on venait de traduire; leurs productions présentèrent, au milieu de fausses théories, les idées absurdes et ridicules de l'alchimie et de l'astrologie. Mais qu'était alors, dans l'Europe chrétienne, l'état de la médecine? Et ils étaient les précurseurs de Rasès, d'Avicenne, d'Avenzoar, d'Averrhoès, auxquels on ne peut comparer aucun des médecins de l'empire de Constantinople et de celui d'Occident, qui ont vécu dans le neuvième ou dans le dixième siècle.

Les Sarrasins communiquèrent à l'Europe la numération décimale de l'Inde, et les chiffres indiens, auxquels la reconnaissance de l'Occident a donné le nom de chiffres arabes. Le mot algèbre montrerait seul que c'est à eux que l'Europe a dû cette langue merveilleuse, cet instrument magique qui abrège le temps, fait disparaître les difficultés, et qui de rapports en rapports, d'équation en équation, conduit par une route aussi sûre que mystérieuse, à la solution des problèmes les plus compliqués et les plus importants. Le nom arabe d'almanach, donné aux premiers ouvrages que les musulmans publièrent sur la position et le cours des astres, est resté à tous les recueils du même genre mis au jour depuis l'époque de Haroun. L'astronome Benhonaïn traduisit du grec en arabe l'Almageste de Ptolémée, et fit des observations curieuses et importantes sur la plus grande déclinaison du soleil, l'obliquité de l'écliptique, la période astronomique de trente-six mille ans. Plusieurs astronomes, réunis par le fils de Haroun Errachid, publièrent de nouvelles tables du soleil et de la lune, plus parfaites que celles de Ptolémée, et auxquelles on donna le nom de *tables vérifiées*; et le khalife Almamoun rendit son nom à jamais célèbre, en faisant mesurer géométriquement, dans une vaste plaine de la Mésopotamie, et à l'imitation de Y-hang, astronome chinois du huitième siècle, un degré du méridien pour parvenir à déterminer la figure de la terre, et en ordonnant ainsi une opération analogue à celles qui devaient illustrer le dix-huitième et le dix-neuvième siècle. Ce fils de Haroun embellit sa capitale de monuments de cette architecture arabe dont nous venons d'indiquer l'origine, la nature, les progrès et les combinaisons avec l'architecture des hommes du Nord, qui elle-même s'était souvent mêlée et confondue avec les restes de l'architecture grecque et ro-

maine, plus ou moins pure, ou plus ou moins altérée.

Par les ordres de ce khalife et de son père, ou à leur exemple, d'autres grands et superbes édifices décorèrent un grand nombre de cités des contrées musulmanes. Le Coran interdisait aux Arabes toute représentation d'hommes et d'animaux : ils ornèrent les mosquées et leurs grands bâtiments de feuillages, de fleurs et de rinceaux; ils exécutèrent ces rinceaux, ces fleurs et ces feuillages avec une grande habileté; ils en couvrirent l'intérieur et l'extérieur des édifices qu'ils construisirent; ils les sculptèrent avec talent; ils taillèrent les pierres les plus épaisses dans toute leur profondeur; ils découpèrent pour ainsi dire les murs en tiges, en rameaux et en guirlandes; les parois des édifices, percées à jour, ressemblèrent à des dentelles et à de légers filigranes. N'ayant jamais assujetti leur art à la sévérité des proportions grecques, ne l'ayant soumis à aucune règle constante, ne lui donnant d'autres limites que celles du possible, ils tentèrent tout ce que leur dicta leur imagination, ils essayèrent toutes les formes; ils élancèrent dans les airs leurs bâtiments découpés; et pendant que, par la taille des pierres, par la coupe la plus savante, et d'autres heureux artifices, ils imprimaient à leurs ouvrages une solidité qui a bravé les siècles, ils se plurent à leur laisser l'apparence de ces constructions fantastiques qu'un instant voit s'évanouir.

A côté de ces sculptures déliées qui imitaient la légèreté et la souplesse de jeunes branches garnies de feuilles, de fleurs et de fruits, ils placèrent des peintures qui représentèrent avec encore plus de vérité ces fleurs et ces feuillages naturels, et avec plus d'illusion, les rinceaux ou feuillages imaginaires qu'ils aimaient à y mêler. On a vu à Grenade, sur les murs de l'antique palais des rois maures, d'admirables représentations de ces produits du caprice ou de ces objets réels.

Les préceptes de l'islamisme, la chaleur du climat, les usages qui en étaient la suite, n'influèrent pas peu cependant sur la distribution générale des cazars ou alcazars, palais des riches Arabes. Autour du principal édifice qui renfermait une longue suite d'appartements, on voyait des pavillons isolés et des allées de grands arbres qui les ombrageaient. Dans chaque chambre, un jet d'eau retombant dans un bassin entretenait une fraîcheur agréable. Le magnifique palais du khalife élevé à Bagdad, s'avançait en forme de croissant le long des rives du Tigre, que les saules babyloniens couvraient de leurs rameaux immenses, touffus et étendus jusques à l'eau du fleuve.

L'art de construire servait aussi l'agriculture. Sur les montagnes de l'heureux Yémen, les terres, qui auraient été facilement entraînées le long de pentes rapides, étaient retenues par de fortes murailles; et ces grandes et solides terrasses soutenaient des jardins fertiles et délicieux.

La musique des Arabes était simple; leurs airs n'en étaient que plus touchants et plus expressifs, ils se liaient plus fortement avec les souvenirs qui, ainsi que nous l'avons montré dans la poétique de la musique, font tout le charme et toute la puissance de la mélodie.

Ils avaient des spectacles, ils avaient même des théâtres : bientôt ils brilleront dans les tournois.

Un grand trait rapproche encore Haroun de Charlemagne. C'est au temps de ce grand empereur que se rapportent ces premiers romans français ou européens qui ont entretenu dans les âmes tant de vertus, d'amour, de loyauté et de valeur, qui ont allumé si souvent la flamme sacrée de la poésie, et qui ont répandu tant de charmes sur les loisirs de nos pères. C'est au temps de Haroun que l'on a rapporté ce grand nombre de contes orientaux, ces mille et une nuits, ces fictions ingénieu-

ses qui amusent l'enfance, ne déplaisent pas au sage, et sont venues enrichir la littérature moderne de l'Europe. L'âge de Charles et celui de Haroun ont toujours été regardés comme des âges de merveilles.

Différents événements avaient cependant eu lieu dans les Espagnes pendant l'époque marquée par le rétablissement de l'empire d'Occident; il suffira d'en tracer rapidement les principaux traits.

L'armée du royaume d'Aquitaine tenait depuis longtemps Barcelone bloquée, lorsqu'en 801 le roi Louis, le fils de Charlemagne, convoqua une diète à Toulouse. D'après les résolutions prises dans cette assemblée, le roi d'Aquitaine réunit de nouvelles troupes, qu'il divisa en trois corps, et qui partirent pour la Catalogne. Rostaing, comte de Girone, et commandant du premier corps, se réunit aux assiégeants; chaque jour la place fut serrée de plus près. Alhacan, roi de Cordoue, fit marcher une armée à son secours; mais ayant appris que le second corps des Français s'avançait pour la combattre, elle s'arrêta à Sarragosse. La famine fut si grande dans Barcelone, que plusieurs Maures désespérés se précipitèrent du haut des remparts. Louis arriva sous les murs de la ville; de nouveaux assauts furent donnés : la place se rendit. Les musulmans eurent la faculté de se retirer où ils voulurent aller chercher un asile. Le roi fit une entrée solennelle dans Barcelone, y établit une garnison considérable, et revint dans ses états.

L'armée maure, qui était restée à Sarragosse, remonta le long de l'Èbre, se jeta sur les états de don Alphonse, ravagea une partie de la Biscaye et des environs de Burgos, mais fut battue et dispersée par le roi des Asturies.

(802) Dès l'année suivante, le roi Louis, qui avait déjà vingt-quatre ans, reporta ses armes dans la péninsule, prit Tarragone, s'avança vers Tortose, envoya un corps considérable de troupes au-delà de la rivière de Sègre,

de la Cinca et du fleuve de l'Èbre, et, soumis à cet esprit du siècle dont son père même n'avait pu secouer la barbare influence, fit saccager et brûler les villes, les villages, et jusques aux plus petits hameaux.

Quelque temps après, Ingobert, l'un de ses généraux, fit une tentative inutile sur la place de Tortose. Mais il est curieux de remarquer que les Français toujours audacieux, et qu'il semble qu'aucun obstacle ne peut arrêter, imaginèrent dans cette expédition, pour être maîtres de la navigation de l'Èbre, de faire construire auprès de Barcelone des barques, qu'ils transportèrent, sous les ordres d'Adémar, jusques à l'Èbre, sur le dos d'un grand nombre de mulets, au travers de montagnes escarpées, pendant un grand nombre de lieues, et cachant avec soin pendant le jour leur marche si extraordinaire, pour n'avoir à combattre que la nature dans cette étonnante entreprise. Ils préludaient pour ainsi dire, mille ans d'avance, au merveilleux passage du mont Saint-Bernard.

Louis reparut dans la Catalogne, obligea Tortose à se rendre, en envoya les clefs à son père, revint dans ses états, rentra après deux ans dans la péninsule du côté de la Navarre, y soumit à son sceptre Pampelune, les places voisines, Jacca, et le comté d'Arragon, arrosé par la rivière de ce nom qui se jette dans l'Èbre.

On voit que le but de Louis, qui vraisemblablement ne faisait qu'exécuter les ordres de son père, était de réunir à la France tout le revers méridional des Pyrénées, depuis le golfe de Gascogne jusques à la Méditerranée, afin d'y établir une chaîne de places fortes, et de défendre ainsi l'empire français par une longue suite d'ouvrages avancés, placés au-devant de l'immense barrière élevée par la nature. La politique moderne a plus d'une fois renouvelé ce projet.

Alhacan cependant, roi de Cordoue, réduisit et con-

tint par la force des armes, par la valeur de son fils, par le dévouement du gouverneur Amoroz, par la dissimulation, la perfidie et la cruauté, les habitants de Tolède, que l'excès des impôts avait portés à prendre les armes contre lui.

Sa flotte ayant voulu piller la Sardaigne, comme elle avait pillé la Corse, les musulmans qui débarquèrent furent repoussés par les Sardes avec une grande perte, et la flotte fut battue par celle de Charlemagne.

Il paraît qu'il fut plus heureux contre la garnison de Tortose, et qu'il reprit sur les Français cette place que sa position auprès de l'embouchure de l'Èbre aurait seule rendue si importante, et qu'ensuite Abdérame, son fils, empêcha Louis de faire tomber une seconde fois sous sa puissance.

C'est vers l'an 808 que Ferreras, l'un des historiens les plus estimés de l'Espagne, fait remonter un événement dont les suites ont eu une grande influence sur les affaires de la péninsule, la translation de l'évêché d'Iria à Saint-Jacques de Compostelle, dans la Galice, où don Alphonse, roi des Asturies, venait de faire bâtir une église, devenue bientôt fameuse, en l'honneur de l'un des apôtres de Jésus, du fils de Zébédée.

Deux ou trois ans après cette translation, don Alphonse fut attaqué par les troupes d'Alhacan, qui avait obtenu la paix de Charlemagne. Les musulmans ravageaient les environs de Viséo, près des rives du Douro. Don Alphonse battit les musulmans. Les Maures firent le siége de Benavente, dans le pays de Léon; le roi des Asturies les contraignit à lever le siége de cette place. Ce prince remporta sur les musulmans une nouvelle et grande victoire auprès de Zamora, et le roi de Cordoue fut obligé de conclure avec lui une trêve.

Les pirateries exercées par les flottes d'Alhacan rapportaient trop de prisonniers et de trop riches butins,

pour que ces courses fussent arrêtées par la paix, que le roi de Cordoue avait sollicitée de Charlemagne, ou par les victoires que remportaient sur les Maures les escadres françaises. En 813, les flottes musulmanes osèrent attaquer Nice, la saccagèrent, et pillèrent aussi des villes maritimes de la Toscane.

Vers le commencement du rétablissement de l'empire d'Occident, nous avons vu Egbert élu pour remplacer Brigthric, dans le royaume de Westsex, de la Grande-Bretagne. Les députés envoyés pour lui annoncer le vœu de sa nation le trouvèrent auprès de l'empereur des Français. Charlemagne avait conçu pour lui beaucoup d'affection et d'estime; il l'avait eu auprès de lui au milieu des combats, il l'avait admis à toutes ses fêtes, il avait voulu qu'il assistât avec lui au concile de Francfort, il l'avait mené à Rome. Lorsqu'Egbert partit pour l'Angleterre, Charles lui fit présent de son épée. « Allez, » prince, lui dit-il, gouverner le royaume qui vous at- » tend; défendez-le avec cette épée: lorsque la vôtre m'a » si bien servi, il est bien juste que je vous remette la » mienne. »

A peine Egbert est-il monté sur le trône, que les Saxons de Kent et de Mercie le menacent. La division règne parmi les hommes puissants de Westsex; et les Bretons de Cornouailles, prompts à saisir l'occasion la plus favorable d'humilier et de vaincre les conquérants de leur ancienne patrie, entrent en armes dans son royaume, et le cherchent pour le combattre. Egbert, digne élève de Charlemagne, et l'un des guerriers les plus habiles et les plus valeureux de son siècle, se hâte d'aller au-devant des Bretons, surmonte leur superbe courage, rompt leurs bataillons, brise leur force, les disperse, et les contraint à se retirer en frémissant dans leurs forêts incultes, dans les anfractuosités de leurs montagnes, dans leurs cavernes écartées. Vainqueur des

fiers habitants de Cornouailles, il a la sagesse de déposer cette épée de Charlemagne, de laquelle il tenait cet éclatant succès, et qui devait le rendre si illustre dans les combats. Il emploie les premières années de son règne à calmer les dissensions, à étouffer les haines, à faire régner la justice, à répandre de nombreux bienfaits, à conquérir l'affection de ceux dont l'estime l'avait élevé sur le pavois. « Il voulut être aimé, et il le » fut, » a dit un académicien célèbre, M. de Lacretelle l'aîné.

Il apprend toutefois que les Bretons du pays de Galles, peu intimidés par la défaite de ceux de Cornouailles, se préparent à porter la guerre dans son pays, et sont déjà sous les armes; il les prévient. Une bataille décisive détruit leurs espérances; ils sont forcés de se renfermer de nouveau dans leurs montagnes et dans leurs bois, et une des trois contrées qui composaient la province de Galles passe sous la domination du victorieux Egbert.

Ces succès inspirent de la jalousie à ses voisins les Saxons; il doit se préparer à se défendre; il médite de grands projets: l'histoire de la neuvième époque va nous montrer les effets remarquables de sa politique et de son habileté.

Vers le commencement du règne de ce prince renommé, l'Écosse était gouvernée par un roi bon, sage, vaillant, qui ne redoutait pas la guerre, mais qui aimait la paix: il se nommait Achaius; il était parvenu au trône en 788. Les sauvages Irlandais craignirent ses armes, et suspendirent leurs descentes, leurs irruptions et leurs pillages. Comme Egbert, il apaisa les rivalités, dissipa les partis, réconcilia les familles, inspira aux Écossais l'amour de la patrie et du bien public; son nom doit être sacré pour la postérité; nous l'écrivons avec respect. On a voulu ajouter à cette gloire, à la pre-

mière de toutes celles qu'on peut décerner à un roi, l'éclat d'une grande victoire ; on a supposé qu'à la tête de dix mille Écossais, il alla au secours du roi des Pictes ou Écossais méridionaux, attaqués par des Anglo-Saxons, qu'il se trouva à une bataille donnée auprès d'Hadington en 811, et qu'il eut une très-grande part au succès de cette importante journée, où le roi des Pictes crut voir dans les airs briller la croix de saint André, le protecteur céleste de son peuple; croix qui, depuis ce mémorable événement, a orné les étendards des Pictes, et ensuite ceux des Écossais réunis à ces derniers. Mais quoi qu'il en soit de cette expédition, rapportée par Buchanan et Lesley, ces deux célèbres historiens d'Écosse, et révoquée en doute par le sévère auteur anglais Tyrrel, ce fut le roi Achaius qui contracta avec Charlemagne cette alliance si noble, si généreuse et si fidèle qui a uni la France à l'Écosse par les liens les plus étroits jusques à la réunion de l'Écosse avec l'Angleterre.

On a écrit, et nous ne pouvons pas le passer sous silence, que, d'après le traité, il devait y avoir à perpétuité une ligue offensive et défensive entre les deux rois, leurs successeurs et leurs peuples, de roi à roi, de couronne à couronne, de nation à nation. Une inimitié perpétuelle devait exister entre les confédérés et les Anglais leurs ennemis communs. Si un Français ou un Écossais devenait ami de l'Anglais, il devait être regardé comme traître, ennemi de sa patrie et du salut public; et cependant Charlemagne était l'ami d'Egbert, à qui il avait servi de père.

Ce fut en mémoire de cette alliance que Charlemagne envoya au roi Achaius, que Mézerai a nommé Archaye, un bouclier sur lequel était représenté le lion d'Écosse, au milieu d'une bordure de fers de lance ou de fleurs de lis, et qui est devenu l'écusson de ce royaume.

Un prince, Guillaume, frère d'Achaius, et chef de l'ambassade envoyée par ce roi à Charlemagne, à côté duquel il combattit en héros dans plusieurs combats, entraîné par la pente commune, donna à des monastères d'Allemagne et d'Italie les terres qu'il possédait dans ces deux royaumes, et qu'il tenait de la libéralité de l'empereur des Français, et voulut terminer ses jours dans un de ces monastères.

NEUVIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS 814 JUSQUES EN 900.

Cette époque est bien remarquable : Charlemagne n'est plus; son bras ne maintient plus l'Europe; elle est agitée jusque dans ses fondements. Au milieu de ce grand mouvement, des monarchies se réunissent, de grands royaumes se divisent. Un petit nombre de sauvages du Nord infeste tous les rivages de l'Europe, pénètre jusques à ses capitales, repousse ses guerriers, renverse ses monuments, couvre sa surface de débris. Pendant ce grand bouleversement, les idées protectrices des corps sociaux sont confondues, les droits des peuples et des rois sont méconnus; une ambition aveugle et sacrilége, irritée par un fanatisme impie, profane ce que la religion de Jésus a de plus auguste, avilit ce qu'elle ordonne de respecter; l'ignorance et la superstition, à la voix d'un orgueil insolent et rebelle, épaississent leurs ténèbres; les peuples et les rois, égarés au milieu de cette nuit funeste, s'avancent au-devant des fers qu'on veut leur donner; l'autorité publique, la puissance royale, l'empire de la loi, sont envahis, partagés, distribués par la force usurpatrice des grands, qui en font un patrimoine inviolable et héréditaire. Il semble que la civilisation va achever de s'éteindre et que le règne de la barbarie sera éternel.

Ces commotions si désastreuses développent cependant de grands caractères; mais des passions ardentes arment leurs mains et les détournent de leurs devoirs sacrés, où, errant sans guide dans l'obscurité profonde qui les envi-

ronne, ils ne voient pas le seul fanal vers lequel ils devraient se diriger.

L'Europe néanmoins n'a perdu qu'un seul homme, mais cet homme était Charlemagne!

Un autre grand homme se montrera avant la fin de cette terrible époque, mais son influence s'étendra peu au-delà des rivages de l'île qu'il rendra heureuse.

Egbert régnait dans la Grande-Bretagne lors de la mort de Charlemagne, son maître et son ami. Son royaume de Westsex fut attaqué par Béornulf, roi de Mercie. La crise redoutable qu'il avait prévue, et contre laquelle il n'avait cessé de se préparer, était arrivée. Son ambition secrète et l'espoir d'un succès pour lequel il n'avait rien négligé lui firent voir, avec une joie très-vive, le commencement d'une guerre dont le résultat pouvait donner un si grand accroissement à ses états. Il marcha contre Béornulf, le trouva à Ellandine, aujourd'hui Wilton, et, par son habileté ainsi que par la bonne discipline qu'il avait introduite dans ses troupes, dispersa les soldats de Mercie, malgré leur force et leur nombre. Il ne crut pas néanmoins devoir poursuivre les vaincus; mais il envoya son fils Éthelwulf, avec une armée, dans le royaume de Kent qui obéissait à la Mercie. Celui qui gouvernait ce royaume sous l'autorité de Béornulf se hâta de s'enfuir au-delà de la Tamise. Tout le pays de Kent et celui de Surrey s'empressèrent de secouer le joug de la Mercie qui les opprimait, de se soumettre à Egbert; et les habitants de l'Eastanglie, qui étaient aussi mécontents du roi de Mercie que ceux de Kent et de Surrey, envoyèrent demander la protection de l'élève de Charlemagne.

Béornulf accourut dans l'Eastanglie pour en apaiser l'insurrection; mais il fut défait et tué: un de ses parents élu à sa place eut le même sort; et les Merciens choisirent pour leur roi Whitlaf, qui avait été *ealderman* ou lieutenant-général du royaume.

Ce nouveau monarque ne put pas résister aux armes d'Egbert; repoussé de province en province, il fut obligé d'aller se cacher dans une abbaye peu éloignée du golfe de Boston. Toute la Mercie fut soumise. Mais Egbert eut la bonne politique de le faire remonter sur son trône, comme son vassal et son tributaire, et de s'attacher les Merciens en leur laissant leur gouvernement et le prince qu'ils avaient choisi.

(827) La division cependant régnait parmi les anciens Bretons retirés dans le pays de Galles. Deux frères se disputaient la souveraineté de l'île d'Anglesey. Cette division leur fut funeste. Retirés fièrement sur le haut de leurs rochers, ils avaient vu tranquillement les orages de la guerre renverser les unes sur les autres les monarchies saxonnes, et ces tempêtes ne leur avaient pas inspiré plus d'effroi que celles qui bouleversaient si souvent l'Océan au pied de leurs montagnes. Ils possédaient même la ville de Chester, qui avait fait partie du royaume de Mercie. Comment leurs passions et des intérêts trompeurs les ont-ils empêchés de sentir que l'union seule pouvait rendre leurs asiles inviolables? Egbert vit aisément tout l'avantage que leurs discordes allaient lui donner sur eux. Les nations ne périssent que par leurs guerres intestines. Le roi de Westsex, de Kent et de Mercie attaque et prend Chester. Maître de cette place, il s'avance vers le nord du pays de Galles. La discorde lui livre les fiers Bretons; ils ne peuvent opposer au vainqueur que des résistances partielles, que des forces pour ainsi dire éparpillées. Presque tous se soumettent : il ne reste plus de Bretons indépendants que dans les montagnes les moins accessibles du pays de Galles et de celui de Cornouailles. Ces monts sacrés sont les seuls asiles de la liberté bretonne; la nature est le seul auxiliaire de leur généreux courage. Excepté ces sommités, dignes d'être à jamais vénérées comme un temple, toute la Grande-Bretagne plie sous la

puissance saxonne, depuis la Manche jusques à la rivière d'Humbre ou d'Humber.

Au nord de cette rivière était la Northumbrie, ou plutôt le vain simulacre du royaume de ce nom, que les guerres civiles et les invasions avaient laissé dans un si grand affaiblissement, qu'à peine Egbert a-t-il pénétré dans le comté d'Yorck, que tous les Northumbriens s'empressent de le reconnaître.

La conquête réunit donc sur la tête d'Egbert les sept couronnes; mais il faut que son autorité ait le sceau de la volonté nationale. Il convoque à Winchester une assemblée générale des sept monarchies. L'assemblée, composée, suivant l'usage, de laïques et du clergé, le proclame roi de la Grande-Bretagne. (829) On le couronne solennellement; et, suivant plusieurs auteurs, il ordonne, avec le consentement de l'assemblée, que toute distinction soit abolie entre les sept royaumes; que l'heptarchie n'existe plus; que tous les Saxons ou Anglo-Saxons reçoivent le nom d'Anglais, que l'on donnait plus particulièrement aux Saxons du royaume d'Eastanglie, et que la Grande-Bretagne porte ou continue de porter le nom d'Angleterre.

Les historiens anglais ont loué la manière dont Egbert gouverna la Grande-Bretagne réunie sous son sceptre. Les peuples furent heureux. Ils vivaient paisibles depuis quatorze ou quinze ans, lorsque tout d'un coup un grand danger trouble leur repos.

Ces hommes du Nord, ces sauvages habitants du Danemarck, de la Norwége, de la Suède et de la Vindélicie, Vandalie ou Poméranie, connus plus particulièrement sous le nom de Danois, étaient depuis long-temps agités par le désir de porter au loin le ravage, et d'enlever à des peuples plus favorisés qu'eux leur or et leurs autres richesses. Nous avons vu combien l'âpreté de leur climat et le fanatisme religieux dont Odin avait pénétré

profondément leurs âmes devaient leur inspirer cette humeur vagabonde, cette soif des combats, cette ardeur pour le pillage. Leurs antiques forêts leur donnant tous les bois nécessaires pour la construction de leurs grands canots et de leurs barques, tous les instants de leur vie les familiarisant avec les tempêtes, et la lutte la plus opiniâtre contre la violence des flots n'étant en quelque sorte pour eux que la répétition des jeux de leur enfauce, l'Océan s'ouvrait devant eux comme une route facile pour parvenir avec promptitude jusques aux extrémités de l'Europe occidentale, descendre à l'improviste sur ses rivages, attaquer, vaincre et piller les peuples surpris, et rapporter dans leurs froides contrées les produits sanglants de leurs féroces excursions.

(787-794) Dans leurs différentes tentatives, ils avaient ravagé les environs de Dorchester et une partie de la Northumbrie; mais, repoussés par les habitants de ces contrées et remontés sur leurs barques, ils avaient été la proie d'affreuses tempêtes.

Depuis près de quarante ans, ils suspendaient leurs terribles migrations, lorsqu'en 834 ils parurent devant l'île de Sheppy, à l'embouchure de la Tamise, la ravagèrent, attaquèrent d'autres côtes de la Grande-Bretagne, et débarquèrent auprès de Charmoutlr, dans le comté actuel de Dorset.

Egbert se hâte de marcher contre eux. Il ne rassemble qu'un corps de troupes peu nombreux, se précipite sur les Danois, et les met en désordre; mais il éprouve ensuite une forte résistance. Il aurait été entièrement défait, si la nuit n'avait fait cesser le combat; et il a besoin de toute son habileté et de la confiance qu'il inspire, pour se retirer en bon ordre, après avoir perdu deux de ses principaux officiers, et deux évêques qui avaient combattu sous ses étendards.

Les Danois, qui avaient été trop maltraités pour n'ê-

tre pas obligés de se rembarquer et de renoncer à leur entreprise, reviennent vers 835. Leur nombre est considérable; ils descendent près de l'extrémité du pays de Cornouailles; ils se réunissent aux Bretons indépendants, toujours prêts à combattre contre ceux qui ont envahi leur patrie; ils pénètrent jusques aux confins de la province de Devon, aujourd'hui Devonshire. Egbert les taille en pièces, délivre son pays, et par cette grande victoire termine la longue et éclatante suite de ses exploits.

(838) Peu d'années après, il meurt avec la gloire d'avoir détruit le partage funeste de sa patrie, tari les sources de guerres intestines sans cesse renaissantes, vu les suffrages libres de sa nation sanctionner ses conquêtes, inspiré autant d'amour que de reconnaissance aux peuples qui l'avaient adopté pour leur monarque, et justifié leur choix en faisant leur bonheur.

La mort de ce prince fut une calamité d'autant plus grande pour l'Angleterre, que les circonstances étaient graves, les dangers terribles et imminents, et qu'il eut pour successeur son fils Éthelwulf, qui, élevé dans un cloître, porta sur le trône les vertus d'un religieux au lieu des qualités d'un monarque, fut brave dans les combats, mais tint son sceptre d'une main si faible, que la Grande-Bretagne faillit à périr sous son règne.

Pressentant tous les malheurs que son indolence pouvait entraîner sur sa patrie, Éthelwulf n'eut pas cependant le courage d'abdiquer une couronne trop pesante pour lui, et de retourner dans le monastère qu'il aurait édifié par sa piété; il ne put que tâcher d'alléger le fardeau qu'il ne pouvait soutenir. Il céda à son frère Athelstan le gouvernement des provinces de Kent et d'Essex; il lui donna le titre de roi. Il ne détruisit pas néanmoins tout-à-fait l'ouvrage de son père; il se réserva la suzerai-

neté sur ce royaume de Kent et d'Essex qu'il venait d'établir.

Il avait eu un frère aîné, mort avant le roi Egbert, et pendant la vie duquel il avait reçu le diaconat dans le cloître où il avait passé sa jeunesse. Lorsqu'il fut appelé à succéder à son père, le pape Grégoire IV lui donna les dispenses nécessaires pour quitter la vie monastique, et même pour se marier.

A peine avait-il été ainsi rendu à la vie séculière; et avait-il partagé avec son frère Athelstan les charges de la royauté, que les Danois cherchèrent à profiter de la mort d'Egbert, dont ils avaient redouté la valeur, le caractère et l'habileté. Trente-trois bâtiments chargés de soldats du Nord se montrèrent devant Southampton. La nonchalance d'Éthelwulf ne lui permit pas de marcher lui-même contre les Danois débarqués; il se contenta d'envoyer contre eux un de ses généraux qui les repoussa.

Un autre corps de Danois descend dans l'île de Portland et sur la côte voisine. Le roi reste tranquille dans sa résidence, comme dans un monastère. Le général qu'il envoie du côté de Portland est battu par les ennemis, qui ravagent les villes et les campagnes. Les Danois se rembarquent chargés de dépouilles. Ils reviennent dès l'année suivante; ils sont repoussés de la Mercie, mais ils pillent impunément les campagnes et les villes du royaume de Kent et de celui d'Eastanglie.

En 840, ils commettent d'horribles cruautés dans les environs de Cantorbéry, de Rochester et de Londres; ils veulent s'établir en grand nombre dans le sud de l'Angleterre. Le roi effrayé se réveille alors de sa léthargie, rassemble ses troupes, marche en personne contre l'ennemi, est contraint de lui céder le champ de bataille, mais le maltraite assez pour l'obliger à se rembarquer.

Les Danois sont plus heureux dans le Northumberland.

Le trône tributaire que la faiblesse d'Éthelwulf y avait élevé est attaqué par des insurgés et défendu avec violence. On n'a pas recours à l'autorité suprême d'un souverain qu'on méprise, on veut que le sort des armes décide. Les partis vaincus ont la lâcheté d'appeler les Danois à leur secours; ils ne rougissent pas de combattre sous les drapeaux des dévastateurs de leur malheureuse patrie : le Northumberland est la proie des Barbares.

(851 ou 854) Éthelwulf était retombé dans une honteuse inaction, lorsque les Danois répandent de nouvelles alarmes. Ils descendent sur les côtes de Westsex, pénètrent dans l'intérieur du pays, et portaient à leurs vaisseaux les richesses qu'ils venaient d'enlever, lorsqu'ils rencontrent le comte Céorl qui les met en déroute. Ils n'échappent aux armes de Céorl que pour tomber au milieu de la flotte d'Athelstan, roi tributaire de Kent, qui leur enlève neuf bâtiments. Leurs forces cependant sont si considérables, que les Anglais ne peuvent les empêcher de passer l'hiver dans l'île de Sheppy, à l'entrée de la Tamise.

Lorsque le printemps arrive, ils reçoivent des renforts; ils entrent dans la Tamise sur trois cents bâtiments; ils prennent Cantorbéry et Londres; ils entrent dans la Mercie, qui avait, de même que le Kent et le Northumberland, un roi vassal du roi suprême de l'Angleterre, et mettent en déroute les soldats que Berthulph, ce roi de Mercie, veut leur opposer. Éthelwulf se résout alors à reprendre les armes; la grandeur du danger l'emporte sur la nature de son caractère : il réunit son armée à celle de son frère et de son vassal Athelstan; il établit son camp à Okély, dans la province de Surrey, où les Danois commettaient d'horribles cruautés. Une grande bataille est livrée; la victoire favorise les Saxons, et sauve l'Angleterre. Ceux des Danois qui peuvent s'é-

chapper se réunissent à ceux de leurs compatriotes qui arrivent du Nord, et parviennent à passer l'hiver dans l'île de Thanet, située auprès de l'embouchure de la Tamise, et où ils trouvent un havre avantageux. Les Anglais ne voient que trop que le danger qui les menaçait n'est écarté que pour un moment; mais ils font des efforts inutiles pour reprendre Thanet.

Éthelwulf se replongea facilement dans une tranquillité funeste. Oubliant que l'ennemi était établi à l'embouchure d'une de ses principales rivières, il passa son temps à visiter les monastères, à converser avec les moines, à reprendre, pour ainsi dire, les exercices de son premier état.

Deux évêques avaient une grande influence sur son esprit affaibli, l'évêque de Winchester, et celui de Sherburn. Ce dernier, qui se nommait Alstan, et dont la politique était élevée, lui représentait les devoirs du trône, lui peignait avec force les dangers qui menaçaient ses états; mais ses conseils n'étaient suivis que lorsque la crainte des malheurs les plus imminents réchauffait la froide indolence du roi. L'autre évêque flattait cette même indolence, dirigeait le roi comme si Éthelwulf avait été encore moine, ne l'entretenait que de pratiques bien peu compatibles avec les fonctions augustes qu'il avait promis de remplir, et ne le portait qu'à combler les églises et les monastères des dons les plus magnifiques.

Le roi, après la bataille d'Okély, ne suivit que les avis de l'évêque de Winchester.

Il avait plusieurs enfants. Le moins âgé n'avait encore que cinq ans; on le nommait Alfred : c'était ce jeune prince qui devait laisser après lui une si haute renommée. Quelle différence avec son père!

Éthelwulf, qui avait une affection particulière pour Alfred, voulut lui procurer un avantage auquel la piété

qu'on lui avait inspirée dans le cloître lui faisait attacher un grand prix. Il l'envoya à Rome recevoir la confirmation des mains du pape. Léon IV, qui occupait la chaire de saint Pierre conçut pour Alfred une bienveillance particulière : non seulement il lui conféra le sacrement qu'Éthelwulf avait demandé, mais encore, et ce qui est remarquable, il voulut, d'après on ne sait quel désir du roi d'Angleterre, ou, ce qui serait bien extraordinaire, d'après son propre mouvement, lui donner l'onction royale. *Ordinans unxit in regem*, a dit Asser, auteur presque contemporain.

Le roi, bien plus occupé des idées qu'on lui avait inspirées dans son monastère que des devoirs du trône et de l'obligation sacrée de défendre sa patrie contre ses ennemis, ne put résister plus long-temps au désir d'aller visiter la capitale du monde chrétien. Il quitta l'Angleterre menacée des invasions les plus redoutables, sans établir une régence, sans pourvoir au gouvernement des états dont il allait s'éloigner.

Le pape sentit trop aisément toute l'utilité dont la démarche d'Éthelwulf pouvait être au siége de Rome, pour ne pas recevoir ce prince avec beaucoup de distinction. Le roi visita toutes les églises, tous les endroits où l'on conservait des reliques de saints, fit des présents au clergé et aux temples; et se ressouvenant trop qu'il avait quitté le cloître pour monter sur le trône, il ordonna qu'on rebâtît le collége anglais qui avait été brûlé, s'engagea à étendre à tout son royaume la redevance nommée le denier de saint Pierre, et à laquelle plusieurs états de la Grande-Bretagne avaient été soumis, et y ajouta l'obligation de payer tous les ans trois cents marcs au siége apostolique.

Mais la dévotion qui lui dicta ce honteux assujettissement ne le retint pas seule loin des états qu'il avait si indignement abandonnés. Il passa un temps assez long

en France, auprès de Charles-le-Chauve; et malgré son âge avancé, malgré le grand nombre d'enfants qu'il avait eus de sa femme, cet ancien diacre, qui, paraissant si indifférent sur les intérêts et les devoirs de la royauté, ne sortait de son apathie que pour se retrouver dans un monastère, et de l'état de moine n'avait perdu que l'habit, se laissa subjuguer par la beauté d'une fille de Charles, de Judith, jeune princesse de treize ans, en devint passionnément amoureux, demanda sa main avec instance, et, après l'avoir obtenue, oublia de plus en plus et son pays et son trône, et ne parut plus que l'esclave couronné d'une enfant.

Les habitants de Kent et de Surrey, délaissés par leur roi, ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes; ils attaquèrent les Danois établis auprès de l'embouchure de la Tamise: mais ils furent vaincus, et leur défaite rendit les Danois plus entreprenants et plus dangereux. L'évêque Alstan, entraîné par son ambition ou par son patriotisme, crut voir la nation anglaise sur le bord d'un abîme où la précipitait la conduite d'Éthelwulf. Il se ligua avec plusieurs grands du royaume, et particulièrement avec le comte de Sommerset. Ils allèrent trouver Éthelbald, l'aîné des fils du roi; ils lui représentèrent les dangers de la Grande-Bretagne, les fers que les Danois lui préparaient, l'incapacité du monarque, son espèce de démence, le mariage insensé qu'il venait de faire avec une étrangère, avec la fille d'un monarque puissant, l'influence qu'aurait la jeune reine, la préférence qu'elle ferait accorder à ses enfants. Ils ne négligèrent rien de ce qui pouvait émouvoir et déterminer Éthelbald. Ils réussirent. Les grands et le peuple partagèrent le mécontentement d'Éthelbald et les projets d'Alstan. On allait faire passer sur la tête d'Éthelbald la couronne de son père. Éthelwulf en est informé; il se décide à revenir en Angleterre; il mène Judith avec lui. Il fait une nouvelle faute:

il viole la loi rendue lors de la mort du roi Brithric, empoisonné par sa femme; il blesse l'orgueil des Saxons; il achève de les indigner : il donne le titre et le rang de reine à la jeune princesse; il la fait asseoir en public sur une chaise royale pareille à la sienne, il la place sous le même dais que lui. Éthelbald et un grand nombre de mécontents prennent les armes. La guerre civile va éclater; elle va livrer les Saxons sans défense aux attaques des Danois. Les grands et les évêques les plus sages tâchent de ramener la paix. Ils font adopter leur médiation : ils proposent un arrangement. Éthelwulf cède à son fils le royaume de Westsex; il ne se réserve que celui de Kent, d'Essex et de Sussex.

Deux ans après il mourut, laissant à Éthelbald, son fils aîné, le Westsex et les autres contrées qu'il lui avait cédées, et les royaumes de Kent, de Sussex et d'Essex, à Éthelbert. Si Éthelbert mourait sans enfants mâles, Éthelbald devait lui succéder; et si ce dernier ne laissait pas de postérité masculine, Alfred devait le remplacer.

Éthelbald ne régna que deux ans; une dévotion ridicule ne l'avait pas fait mépriser comme son père, mais il s'était avili par une débauche effrénée. On a même écrit que, séduit comme Éthelwulf par les charmes de la belle et jeune Judith, il n'avait pu réprimer une passion incestueuse, et avait épousé sa belle-mère qu'il avait ensuite chassée de son lit et de son trône. Quoi qu'il en soit, Judith, veuve d'Éthelwulf, et peut-être répudiée par Éthelbald, se retira en France auprès de Charles-le-Chauve. A peine âgée de seize ans, elle s'y laissa enlever par un grand forestier de Flandre, nommé Baudouin, qui l'épousa en secret. Charles, furieux, le fit excommunier par les évêques de France. Baudouin s'enfuit à Rome; il eut recours à l'intervention du pape Nicolas IV, qui obtint son pardon. Il épousa de nouveau

Judith, et fut nommé par le roi son beau-père comte héréditaire de Flandre.

Éthelbert, roi de Kent, d'Essex et de Sussex depuis la mort de son père, succéda à son frère Éthelbald.

Les Danois descendirent à Southampton, pénétrèrent jusqu'à Winchester, capitale du Westsex, qu'ils pillèrent et brûlèrent, furent battus par les généraux anglais, et se retirèrent dans l'île de Thanet, où, par le moyen d'une somme d'argent, ils obtinrent de n'être pas inquiétés.

Éthelred, troisième fils d'Éthelwulf, monta sur le trône à la mort de son frère Éthelbert.

Pendant que l'Angleterre était le théâtre des événements que nous venons d'indiquer, l'Écosse avait été violemment agitée. Achaius étant mort en 819, Convalle, son successeur, non seulement entretint avec Hungus, roi des Pictes ou Écossais méridionaux, la meilleure intelligence, mais l'amitié la plus étroite unit ces deux monarques. Dignes par leurs nobles qualités, et par le sentiment généreux qui les attachait l'un à l'autre, de représenter, pour ainsi dire, au milieu de cette romantique Écosse, les héros de Fingal et d'Ossian, ils renouvelèrent dans ces froides et pittoresques contrées ces exemples de dévouement et d'amitié fidèle qui ont immortalisé les demi-dieux de la Grèce. Il n'a manqué à leur renommée que d'être chantés par les grands poètes de l'antiquité. Que la postérité conserve du moins leur souvenir; qu'elle rappelle avec attendrissement combien l'affection la plus tendre, la plus constante, la plus désintéressée, la plus rare, régna sur le trône au neuvième siècle, dans l'âme de deux rois de contrées encore à demi sauvages. Hungus mourut; Convalle ne put lui survivre, et remercia le sort de le rejoindre à son ami.

Mais combien peu leur exemple fut suivi!

Dorstolargue ou Dorstologue gouverna les Pictes après son père Hungus. Égan, son frère, lui ôta la vie, monta sur le trône, ne craignit pas de joindre l'inceste à l'assassinat et l'usurpation, et contraignit par la violence la veuve de son frère à recevoir sa main. Mais cette femme vengea par un assassinat celui de son premier époux; elle donna la mort à Égan.

Alpin, fils de Convalle, remplaça sur le trône d'Écosse Dongalle, que l'on avait élu après la mort de son père et qui venait de périr dans un naufrage à l'embouchure de la Spée. Il fut proclamé roi, du consentement unanime de la nation écossaise. Prétendant au trône des Pictes, parce que sa mère était née d'Hungus, il marcha à la tête d'une armée contre Brude, qu'ils avaient élu roi. Il fut vaincu et fait prisonnier : le féroce Brude lui fit trancher la tête, et la fit exposer dans un endroit qu'on a nommé long-temps *Pasalpin*.

(834) Les Écossais, consternés, élurent Kenneth, fils de leur malheureux roi. Il emploie les premières années de son règne à fortifier ses frontières et à rassurer son peuple. Il convoque les principaux de sa nation; il veut leur faire adopter ses projets de vengeance; il désire qu'ils le secondent vivement dans la guerre d'extermination qu'il a résolu de faire aux Pictes. Il ne se contente pas de leur parler de leur intérêt, de celui de l'Écosse, de l'honneur de la nation; il veut agir plus fortement encore sur ces guerriers braves, mais grossiers, superstitieux et crédules. Il fait déguiser secrètement des hommes qui lui sont entièrement dévoués, il les fait errer pendant la nuit au milieu des bois. Les Écossais voient de pâles lueurs, sont frappés de sourds gémissements, entendent des voix extraordinaires qui, au nom d'un ciel irrité, commandent d'immoler les Pictes. Une sorte de fureur religieuse les transporte; ils demandent à grands cris qu'on les

conduise contre les ennemis. Kenneth se met à leur tête; il se jette dans la province de Sterling, et gagne une bataille peu décisive. L'année suivante, il enlève aux Pictes les provinces de Five, d'Angus et de Mearns, près des côtes orientales de leur patrie. La guerre dure longtemps. Dunkène, roi des Pictes, en craint l'issue; il fait des propositions de paix, on les refuse; on veut lui en imposer qu'il regarde comme honteuses, il préfère la mort. Les armes vont décider du sort de sa nation. Une grande bataille se livre auprès de la rive septentrionale du Tay; on combat avec acharnement, la victoire est indécise. Mais un grand nombre de femmes se battaient avec valeur dans les rangs des Pictes; elles ne peuvent voir tomber ceux qui leur sont chers, sans jeter de grands cris et s'empresser de les secourir : elles mettent le désordre parmi leurs guerriers. Kenneth en profite, se précipite sur les Pictes à la tête d'un corps de réserve, les met en déroute, dirige avec habileté la poursuite des fuyards, les taille en pièces, trouve sur les bords du Tay le cadavre du roi picte, tombé glorieusement sur un tas d'Écossais à qui il avait donné la mort, et remporte la victoire la plus complète.

Il fait porter dans une église alors fameuse, dans celle de Saint-Colme de l'une des Hébrides, les armes et la dépouille du roi vaincu; il distribue à ses soldats tout ce qui a été pris sur l'armée ennemie. Mais que sa vengeance et son ambition sont loin d'être assouvies! Il harangue les Écossais, il les remplit de sa férocité; il leur persuade que tant qu'un Picte respirera, la vie de leurs femmes et celle de leurs enfants seront dans le plus grand danger. Il souffle dans leurs cœurs tous les feux d'une haine barbare. Il ordonne qu'on passe au fil de l'épée tous les Pictes, qu'on n'épargne ni la vieillesse, ni l'âge le plus tendre, ni le sexe le plus faible. Cet ordre horrible n'est que trop exécuté; le sang des Pic-

tes inonde leur infortunée patrie. Quelques-uns, cependant, parviennent à se sauver en Angleterre; d'autres fuient jusques en Norwége, et se croient encore trop près de leurs cruels persécuteurs; d'autres plus courageux se retirent dans leur capitale, que les historiens écossais ont nommée *Camelodunum*. Kenneth les poursuit et les assiège. Ils montrent une constance héroïque; ils rejettent toutes les propositions du vainqueur cruel qui a immolé leurs pères, leurs femmes et leurs enfants. Ils veulent s'ensevelir sous les ruines de leur ville; ils n'ont recours qu'à leur désespoir : admirable courage, digne d'un meilleur sort! Ils manquent de tout, la faim anéantit leurs forces. Kenneth donne un assaut terrible. Les armes tombent de leurs mains défaillantes; ils ne peuvent plus que mourir. Kenneth, enivré par la victoire, entre dans la ville, le glaive d'une main et le flambeau de l'autre. En vain les enfants et les femmes se précipitent à ses pieds; tout périt par le fer ou par le feu : les maisons, les murs, les édifices publics, tout est détruit; les ruines mêmes sont dispersées; les cendres sont emportées par les vents. Il ne reste que la place ensanglantée de cette malheureuse cité : on ignore même où était cette place. Mais l'histoire, sévère vengeur des grands crimes, accusera à jamais la mémoire du destructeur des Pictes. En vain a-t-on écrit qu'il s'était repenti de sa fureur sanguinaire; en vain a-t-il laissé, pour le gouvernement de l'état et pour celui de l'église, des lois qu'on a louées; en vain a-t-il, par une politique habile et pour réunir davantage toutes les portions de ses états, tracé de nouvelles circonscriptions, des arrondissements, changé les dénominations des provinces, donné le nom de ses plus braves généraux à la forteresse de Dunbar, aux comtés de Marris, d'Angus, de Five, et à d'autres forts ou territoires, fortifié de plus en plus le château de Mayden autour duquel Édimbourg s'agrandit, et fondé

l'évêché de Reule, connu depuis sous le nom de Saint-André; en vain étendit-il la domination de la nation écossaise depuis la Northumbrie anglaise jusques au nord de l'Écosse, aux Orcades et à toutes les autres îles qui s'avancent vers la Norwége; la voix d'une nation s'élèvera contre lui, et l'inflexible postérité le maudira tant que son nom ne sera pas effacé des pages de l'histoire. Les monuments mêmes d'un juste emploi de sa puissance rappelleront son forfait, et sa célébrité fera son châtiment.

Vers la même époque, les Danois ou Nordmans, qu'on nommait aussi dans l'Irlande, dans la Grande-Bretagne et dans l'Écosse, *Ostmans* ou hommes de l'Orient, parce qu'ils arrivaient, dans ces contrées, de l'est ou du nord-est, firent de nouvelles descentes en Irlande. Profitant des divisions des rois ou chefs des peuples de cette île, ils conquirent trois territoires, ceux de Dublin, de Waterford et de Limmerich; ils y établirent trois nouveaux gouvernements ou royaumes où leur postérité devait se maintenir.

Mais des peuples plus puissants vont être l'objet de notre attention.

Louis, qu'on a surnommé *le Débonnaire,* était à Doué près de Saumur et de la rive gauche de la Loire, lorsqu'il apprit la mort de Charlemagne son père. Il y tenait l'assemblée générale de son royaume d'Aquitaine; il en partit cinq jours après, et eut à Orléans une longue conférence avec le savant Espagnol Théodulphe, évêque de cette ville, qui avait eu une grande part à la confiance de Charlemagne. Arrivé à Aix-la-Chapelle, il se fit représenter le trésor de son père, prit les mesures nécessaires pour l'exécution des dernières volontés de Charles, reçut les hommages de plusieurs grands du royaume, et particulièrement de ceux qui avaient été attachés à la cour de l'empereur, admit auprès de lui les envoyés qui

arrivaient de toutes les provinces de l'empire pour renouveler le serment de fidélité, et donna audience aux ambassadeurs de l'empereur d'Orient et à l'archevêque de Trèves, que Charlemagne avait envoyé à Constantinople l'année précédente.

Michel Curopalate ne régnait plus dans cette capitale. Malheureux dans sa guerre contre les Bulgares, il avait appris que Léon l'Arménien, celui de ses généraux qui avait battu les musulmans, venait d'être déclaré empereur. Il n'avait pas voulu faire couler le sang des Grecs pour défendre son diadème; il s'était retiré dans un monastère avec Théophylacte son fils, ses filles et sa femme Procopie, sœur de Staurace. Il y avait pris l'habit religieux ainsi que son fils. Léon avait épargné sa vie et celle de Théophylacte, qu'il avait néanmoins fait mutiler pour le dégrader davantage, et le rendre plus incapable de monter sur le trône.

Peu de temps après, Louis convoqua une assemblée générale de tout l'empire d'Occident, et lorsqu'elle eut terminé ses séances, il envoya, à l'exemple de son père, dans les différentes provinces de ses états, des commissaires impériaux chargés de recevoir les réclamations, d'écouter les plaintes, de rechercher les abus, de veiller à l'observation de la justice. Louis, que Voltaire a nommé *le Faible*, et qui n'a que trop mérité ce titre, était aussi bon qu'on peut l'être sur le trône lorsqu'on n'a aucune force dans le caractère. Son air était doux; il accueillait avec bienveillance, il se plaisait à répandre des bienfaits: adroit dans plusieurs exercices, il aimait la musique et les spectacles. Il était sobre, ses mœurs étaient réglées; mais une piété mal dirigée l'égarait d'autant plus facilement, qu'il avait peu d'esprit. Trop souvent occupé du chant des psaumes ou de questions théologiques, il négligeait ses devoirs de roi. Incapable de prévoir les circonstances les plus importantes, de concevoir un projet,

d'en régler l'exécution, il s'abandonnait au torrent des événements, sans entrevoir le gouffre dans lequel il allait être entraîné.

A peine avait-il succédé à son père, qu'il répandit autour de lui des germes de mécontentement, en renvoyant dans des monastères ses sœurs dont la conduite avait été trop peu régulière, et en faisant punir de mort quelques grands de la cour de Charlemagne, soit comme complices d'une conjuration secrète tentée en faveur de Bernard, roi d'Italie, fils de feu son frère aîné, soit comme coupables d'avoir partagé les désordres de ses sœurs.

Dès l'année suivante, 815, il convoqua cependant une nouvelle assemblée générale de ses états à Paderborn, où il reçut les hommages des Esclavons et des autres peuples de la Germanie et des contrées voisines tributaires de l'empire français. Il est remarquable que parmi les députés de ces nations parurent ceux d'une tribu de ces Danois ou Nordmans qui devaient, avant la fin du siècle, se répandre sur les plus belles provinces de ce même empire.

Bernard, le neveu de Louis, vint aussi à Paderborn avec Adelard, abbé de Corbie, que Charlemagne avait placé auprès de lui pour guider sa jeunesse. Il jura fidélité à l'empereur, et ils se traitèrent mutuellement avec toutes les apparences d'une véritable affection.

Louis, inspiré par sa bonté, avait fait un grand acte de justice que la politique lui aurait aussi dicté : il avait permis aux Saxons, que Charlemagne avait transportés dans diverses contrées françaises, de revoir leur patrie et d'habiter de nouveau au milieu des forêts paternelles. Il établit facilement la tranquillité dans les provinces germaniques.

Il était venu à Francfort avec le roi Bernard, lorsqu'il apprit les derniers événements de Rome.

Le pape Léon III avait été, pour la seconde fois, l'objet

d'une conspiration; il avait cru pouvoir se faire justice à lui-même, et avait fait mourir, comme coupables de la conjuration, plusieurs des principaux Romains. La conduite du pontife blessa Louis; il la trouva trop opposée à la clémence évangélique; il la regarda comme contraire à son autorité impériale, et il voulut que le roi Bernard allât lui-même en Italie prendre des informations sur les reproches adressés à Léon III.

Bernard fit parvenir à son oncle le résultat de ses recherches. Le pape s'empressa d'envoyer des députés à l'empereur. Louis se contenta des excuses du pape ; les pontifes de Rome n'en gardèrent pas long-temps le souvenir.

Les Romains cependant, moins indulgents que Louis, et irrités de la mort de leurs compatriotes, ne pouvaient plus supporter l'autorité du pape. Ils allaient la secouer, lorsque Léon III mourut, détesté des habitants de Rome, malgré la grande dévotion dont il avait donné tant de marques. C'était cette dévotion qui lui avait inspiré d'adopter, après un grand tremblement de terre, les prières annuelles établies en France par saint Mamert, dès le cinquième siècle, sous le nom de Rogations, et qui, suivant quelques écrivains, l'avait souvent porté à dire jusques à neuf messes dans le même jour.

Étienne IV, ou Étienne V, succéda en 816 à Léon III. Il prêta serment de fidélité à Louis, à la tête du peuple romain, et bientôt après il partit pour la France. L'empereur s'avança au-devant de lui jusques à Reims. Le pape fit de grands présents à Louis, à l'impératrice Hermengarde, et à tous les grands de la cour. On a écrit qu'il avait passé les Alpes pour obtenir la confirmation de son élection, que l'on voulait lui contester : quoi qu'il en soit, l'empereur le traita en pontife de Rome; il désira de recevoir l'onction sacrée de sa main; et le pape sacra l'empereur et l'impératrice dans l'église de Reims.

En 817, Louis reçut à Aix-la-Chapelle des ambassadeurs, non seulement de rois des Nordmans, mais de Léon l'Arménien, empereur de Constantinople, et du khalife des Arabes, Abdalla-al-Mamoun, qu'on a aussi appelé Aboulas.

Dès le commencement de cette même année, il tint, dans la même ville d'Aix-la-Chapelle, une assemblée générale, dont les résultats eurent une grande influence sur les destins de l'Europe. On y approuva des règlements pour le travail, les devoirs, les prières, la nourriture, les habits et la discipline des religieux, des chanoines, et des chanoinesses établies particulièrement dans plusieurs contrées de l'Allemagne; on y adopta la distribution des abbayes en trois classes, celle qui, à cause de ses richesses, devait à l'état des troupes et des contributions pécuniaires, celle qui ne fournissait qu'une contribution en argent, et celle à qui l'empire ne demandait que des prières.

Et que l'on ne soit pas étonné de voir des abbayes en état de fournir des contingents d'hommes armés. On apprend par ces règlements que l'on regardait comme pauvres les églises ou monastères qui n'avaient que deux ou trois cents familles de serfs dévoués à leur service, et que les monastères ou églises riches commandaient à sept ou huit mille familles de ces serfs.

Des évêques, des abbés, et même des abbesses, au lieu de confier le commandement de ces contingents à des *avoués*, à des militaires de leur choix, les conduisaient eux-mêmes dans les combats. La vie licencieuse des camps, le luxe qui suit le commandement, et tous les désordres qu'il peut entraîner, s'étaient introduits dans les palais des évêques, et jusque dans les monastères. Des règlements de l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, qui a porté aussi le nom de concile, avaient pour but de corriger ou de prévenir ces abus. Ils blessèrent la puissance,

l'orgueil et les affections de plusieurs membres du clergé; ils furent l'origine d'un mécontentement secret dont Louis eut tout à craindre.

Mais l'empereur fit approuver par l'assemblée générale une de ces mesures déplorables que nous avons vues perdre la race de Clovis, et dont le génie de Charlemagne, au milieu des prestiges d'une habitude consacrée depuis long-temps, n'avait pas entrevu les suites funestes, mais qui devait entraîner plus de maux que jamais. Cette mesure fatale devait non seulement condamner les dernières années de Louis aux chagrins, à l'infortune, à l'humiliation, mais encore renverser le grand ouvrage de Charlemagne, de Pepin-le-Bref, de Charles-Martel et de Pepin d'Héristal.

Après avoir ordonné des prières solennelles que le ciel rejeta, il partagea ses états entre ses trois fils, encore très-jeunes, et disposa, par ce partage, de tous les pays qu'il gouvernait, sans penser qu'il pouvait avoir d'autres enfants. Il donna la Neustrie, ou la France proprement dite, à Lothaire, son fils aîné, qu'il associa à l'empire; il fit Pepin roi d'Aquitaine, et Louis eut la couronne d'Allemagne et de Bavière. On pourrait croire, à la vérité, qu'il soupçonna les terribles conséquences de l'exemple qu'il venait de renouveler : il fit décider, en effet, que si Lothaire, Pepin ou Louis laissaient plus d'un fils légitime, la puissance souveraine ne serait pas, après eux, partagée entre leurs enfants, et que le peuple assemblé élirait celui qui devrait régner. Mais que pouvait, contre une calamité imminente, cette précaution prise contre des maux éventuels et éloignés?

Louis couronna ses trois enfants à Aix-la-Chapelle, et les fit partir pour les royaumes qu'ils étaient appelés à gouverner.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



